


H. L. Hobart.

HAC

£38.00
1818
6 vols in 3

DELPHINE.

IMPRIMERIE DE CABUCHET,

A BESANÇON.

DELPHINE,

PAR MADAME

DE STAËL-HOLSTEIN.

Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.

Mélanges de madame Necker.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.

PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N.° 12.

MDCCCXVIII.

PRÉFACE.

Les romans sont de tous les écrits littéraires ceux qui ont le plus de juges; il n'existe presque personne qui n'ait le droit de prononcer sur le mérite d'un roman; les lecteurs mêmes les plus défians et les plus modestes sur leur esprit, ont raison de se confier à leurs impressions. C'est donc une des premières difficultés de ce genre que le succès populaire auquel il doit prétendre.

Une autre non moins grande, c'est qu'on a fait une si grande quantité de romans médiocres, que le commun des hommes est tenté de croire que ces sortes de compositions sont les plus aisées de toutes, tandis que ce sont précisément les essais multipliés dans cette carrière qui ajoutent à sa difficulté;

car dans ce genre, comme dans tous les autres, les esprits un peu relevés craignent les routes battues, et c'est un obstacle à l'expression des sentimens vrais, que l'importun souvenir des écrits insipides qui nous ont tant parlé des affections du cœur. Enfin le genre en lui-même présente des difficultés effrayantes, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer au petit nombre de romans placés dans le rang des ouvrages.

En effet, il faut une grande puissance d'imagination et de sensibilité pour s'identifier avec toutes les situations de la vie, et y conserver ce naturel parfait, sans lequel il n'y a rien de grand, de beau, ni de durable. L'enchaînement des idées peut être soumis à des principes invariables et dont il est toujours possible de donner une exacte analyse; mais les sentimens ne sont ja-

mais que des inspirations plus ou moins heureuses, et ces inspirations ne sont accordées peut-être qu'aux âmes restées dignes de les éprouver. On citera pour combattre cette opinion, quelques hommes d'un grand talent dont la conduite n'a point été morale; mais je crois fermement qu'en examinant leur histoire, on verra que si de fortes passions ont pu les entraîner, des remords profonds les ont cruellement punis; ce n'est pas assez pour que la vie soit estimable, mais c'est assez pour que le cœur n'ait point été dépravé.

On se sentirait saisi d'une véritable terreur au milieu de la société, s'il n'existait pas un langage que l'affectation ne pût imiter, et que l'esprit à lui seul ne saurait découvrir. C'est surtout dans les romans que cette justesse de ton, si l'on peut s'exprimer ainsi, doit être particulièrement observée; sensibilité exagérée, fierté

hors de place, prétention de vertu, toute cette nature de convention qui fatigue si souvent dans le monde, se retrouve dans les romans; et comme on pourrait dire en observant tel ou tel homme, c'est par cette parole, par ce regard, par cet accent qu'il trahit à son insçu les bornes de son esprit ou de son âme; de même dans les fictions, on pourrait montrer, dans quelle situation l'auteur a manqué de sensibilité véritable; dans quel endroit le talent n'a pu suppléer au caractère, et quand l'esprit a vainement cherché ce que l'âme aurait saisi d'un seul jet.

Les événemens ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain; il faut conserver dans les événemens assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des

faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfans. Les romans que l'on ne cessera jamais d'admirer, Clarisse, Clémentine, Tom-Jones, la nouvelle Héloïse, Werther, etc., ont pour but de révéler ou de retracer une foule de sentimens, dont se compose au fond de l'âme le bonheur ou le malheur de l'existence; ces sentimens que l'on ne dit point, parce qu'ils se trouvent liés avec nos secrets ou avec nos faiblesses, et parce que les hommes passent leur vie avec les hommes, sans se confier jamais mutuellement ce qu'ils éprouvent.

L'histoire ne nous apprend que les grands traits manifestés par la force des circonstances, mais elle ne peut nous faire pénétrer dans les impressions intimes qui, en influant sur la volonté de quelques-uns, ont disposé du sort de tous. Les découvertes en ce genre sont inépuisables, il

n'y a qu'une chose étonnante pour l'esprit humain, c'est lui-même.

The noblest Study of mankind is man.

Cherchons donc toutes les ressources du talent, tous les développemens de l'esprit, dans la connaissance approfondie des affections de l'âme, et n'estimons les romans que lorsqu'ils nous paraissent, pour ainsi dire, une sorte de confession, dérobée à ceux qui ont vécu comme à ceux qui vivront.

Observer le cœur humain, c'est montrer à chaque pas l'influence de la morale sur la destinée ; il n'y a qu'un secret dans la vie, c'est le bien ou le mal qu'on a fait ; il se cache, ce secret, sous mille formes trompeuses ; vous souffrez long-temps sans l'avoir mérité, vous prospérez long-temps par des moyens condamnables, mais tout-à-coup votre sort se décide, le mot de votre énigme se révèle, et ce mot,

la conscience l'avait dit bien avant que le destin l'eût répété. C'est ainsi que l'histoire de l'homme doit être représentée dans les romans; c'est ainsi que les fictions doivent nous expliquer, par nos vertus et nos sentimens, les mystères de notre sort.

Véritable fiction en effet, me dira-t-on, que celle qui serait ainsi conçue! croyez-vous encore à la morale, à l'amour, à l'élévation de l'âme, enfin à toutes les illusions de ce genre? Et si l'on n'y croyait pas, que mettrait-on à la place? la corruption et la vulgarité de quelques plaisirs, la sécheresse de l'âme, la bassesse et la perfidie de l'esprit. Ce choix hideux en lui-même, est rarement récompensé par le bonheur ou par le succès; mais quand l'un et l'autre en seraient le résultat momentané, ce hasard servirait seulement à donner à l'homme vertueux un sentiment de fierté de plus. Si l'histoire avait repré-

senté les sentimens généreux comme toujours prospères, ils auraient cessé d'être généreux; les spéculateurs s'en seraient bientôt emparés, comme un moyen de faire route. Mais l'incertitude sur ce qui conduit aux splendeurs du monde, et la certitude sur ce qu'exige la morale, est une belle opposition qui honore l'accomplissement du devoir et l'adversité librement préférée.

Je crois donc que les circonstances de la vie, passagères comme elles le sont, nous instruisent moins des vérités durables, que les fictions fondées sur ces vérités; et que les meilleures leçons de la délicatesse et de la fierté peuvent se trouver dans les romans, où les sentimens sont peints avec assez de naturel, pour que vous croyiez assister à la vie réelle en les lisant.

Un style commun, un style ingénieux sont également éloignés de ce naturel; l'ingénieux ne convient qu'aux affections

de parure, à ces affections qu'on éprouve seulement pour les montrer; l'ingénieux enfin, est une telle preuve de sang froid, qu'il exclut la possibilité de toute émotion profonde. Les expressions communes sont aussi loin de la vérité que les expressions recherchées, parce que les expressions communes ne peignent jamais ce qui se passe réellement dans notre cœur; chaque homme a une manière de sentir particulière, qui lui inspirerait de l'originalité s'il s'y livrait; le talent ne consiste peut-être que dans la mobilité qui transporte l'âme dans toutes les affections que l'imagination peut se représenter; le génie ne dira jamais mieux que la nature, mais il dira comme elle dans les situations même inventées, tandis que l'homme ordinaire ne sera inspiré que par la sienne propre. C'est ainsi que dans tous les genres la vérité est à la fois, ce qu'il y a de plus difficile et de plus simple, de plus sublime et de plus naturel.

Il n'y a point eu dans la littérature des anciens ce que nous appelons des romans ; la patrie absorbait alors toutes les âmes, et les femmes ne jouaient pas un assez grand rôle pour que l'on observât toutes les nuances de l'amour : chez les modernes l'éclat des romans de chevalerie appartenait beaucoup plus au merveilleux des aventures qu'à la vérité et à la profondeur des sentimens. Madame de Lafayette est la première qui, dans la princesse de Clèves, ait su réunir à la peinture de ces mœurs brillantes de la chevalerie, le langage touchant des affections passionnées. Mais les véritables chefs-d'œuvres en fait de romans, sont tous du dix-huitième siècle ; ce sont les Anglais qui, les premiers, ont donné à ce genre de production un but véritablement moral ; ils cherchent l'utilité dans tout, et leur disposition à cet égard est celle des peuples libres ; ils ont besoin d'être instruits, plutôt

qu'amusés, parce qu'ayant à faire un noble usage des facultés de leur esprit, ils aiment à les développer et non à les endormir.

Une autre nation aussi distinguée par ses lumières que les Anglais le sont par leurs institutions, les Allemands, ont des romans d'une vérité et d'une sensibilité profonde; mais on juge mal parmi nous les beautés de la littérature allemande, ou pour mieux dire, le petit nombre de personnes éclairées qui la connaissent, ne se donnent pas la peine de répondre à ceux qui ne la connaissent pas; ce n'est que depuis Voltaire que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands, pour que les Français soient persuadés, qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies et

les sentimens exprimés avec une énergie nouvelle.

Sans doute les auteurs actuels ont raison de rappeler sans cesse le respect que l'on doit aux chefs-d'œuvres de la littérature française, c'est ainsi qu'on peut se former un goût, une critique sévère, je dirais impartiale, si de nos jours, en France, ce mot pouvait avoir son application. Mais le grand défaut dont notre littérature est menacée maintenant, c'est la stérilité, la froideur et la monotonie; or l'étude des ouvrages parfaits et généralement connus que nous possédons, apprend bien ce qu'il faut éviter, mais n'inspire rien de neuf; tandis qu'en lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses mêmes qu'elle condamne

autant que par celles qu'elle approuve ; et l'on pourrait parvenir à adapter au goût français, peut-être le plus pur de tous, des beautés originales qui donneraient à la littérature du dix-neuvième siècle un caractère qui lui serait propre.

On ne peut qu'imiter les auteurs dont les ouvrages sont accomplis, et dans l'imitation il n'y a jamais rien d'illustre ; mais les écrivains dont le génie un peu bizarre n'a pas entièrement poli toutes les richesses qu'ils possèdent, peuvent être dérobés heureusement par des hommes de goût et de talent : l'or des mines peut servir à toutes les nations, l'or qui a reçu l'empreinte de la monnaie ne convient qu'à une seule. Ce n'est pas Phèdre qui a produit Zaïre, c'est Othello. Les Grecs eux-mêmes dont Racine s'est pénétré, avaient laissé beaucoup à faire à son génie. Se serait-il élevé aussi haut, s'il n'eût étudié que des ouvrages

qui, comme les siens, désespérassent l'émulation au lieu de l'animer en lui ouvrant de nouvelles routes?

Ce serait donc, je le pense, un grand obstacle aux succès futurs des Français dans la carrière littéraire, que ces préjugés nationaux qui les empêcheraient de rien étudier qu'eux-mêmes. Un plus grand obstacle encore serait la mode qui proscrit les progrès de l'esprit humain, sous le nom de philosophie; la mode, ou je ne sais quelle opinion de parti transportant les calculs du moment sur le terrein des siècles, et se servant de considérations passagères pour assaillir les idées éternelles. L'esprit alors n'aurait plus véritablement aucun moyen de se développer, il se replierait sans cesse sur le cercle fastidieux des mêmes pensées, des mêmes combinaisons, presque des mêmes phrases; dépouillé de l'avenir, il serait condamné sans cesse à regarder en

arrière, pour regretter d'abord, rétrograder ensuite, et sûrement il resterait fort au-dessous des écrivains du dix-septième siècle qui lui sont présentés pour modèles; car les écrivains de ce siècle, hommes d'un rare génie, fiers comme le vrai talent, aimaient et pressentaient les vérités que couvraient encore les nuages de leur temps.

L'amour de la liberté *bouillonnait* dans le *vieux sang* de Corneille; Fénélon donnait dans son Télémaque des leçons sévères à Louis XIV; Bossuet traduisait les grands de la terre devant le tribunal du Ciel, dont il interprétait les jugemens avec un noble courage; et Pascal, le plus hardi de tous, à travers les terreurs funestes qui ont troublé son imagination en abrégeant sa vie, a jeté dans ses pensées détachées les germes de beaucoup d'idées que les écrivains qui l'ont suivi ont développés. Les grands hommes du siècle de Louis XIV,

remplissaient l'une des premières conditions du génie, ils étaient en avant des lumières de leur siècle; et nous, en revenant sur nos pas, égalerions-nous jamais ceux qui se sont élancés les premiers dans la carrière, et qui, s'ils renaissaient, partant d'un autre point, dépasseraient encore tous leurs nouveaux contemporains?

On a dit que ce qui avait surtout contribué à la splendeur de la littérature du dix-septième siècle, c'était les opinions religieuses d'alors, et qu'aucun ouvrage d'imagination ne pouvait être distingué sans les mêmes croyances. Un ouvrage, dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagination originale, extraordinaire, éclatante, *le Génie du Christianisme*, a fortement soutenu ce systême littéraire. J'avais essayé de montrer quels étaient les heureux changemens que le christianisme avait apportés dans la littérature; mais comme le christianisme

date de dix-huit siècles, et nos chefs-d'œuvres en littérature seulement de deux, je pensais que les progrès de l'esprit humain en général, devaient être comptés pour quelque chose dans l'examen des différences entre la littérature des anciens et celle des modernes.

Les grandes idées religieuses, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et l'union de ces belles espérances avec la morale, sont tellement inséparables de tout sentiment élevé, de tout enthousiasme rêveur et tendre, qu'il me paraîtrait impossible qu'aucun roman, aucune tragédie, aucun ouvrage d'imagination enfin pût émouvoir sans leur secours; et en ne considérant un moment ces pensées, d'un ordre bien plus sublime, que sous le rapport littéraire, je croirais que ce qu'on a appelé dans les divers genres d'écrits, l'inspiration poétique, est presque toujours ce presentiment du cœur, cet essor du

génie qui transporte l'espérance au delà des bornes de la destinée humaine; mais rien n'est plus contraire à l'imagination, comme à la pensée, que les dogmes de quelque secte que ce puisse être. La mythologie avait des images, et non des dogmes; mais ce qu'il y a d'obscur, d'abstrait et de métaphysique dans les dogmes, s'oppose invinciblement, ce me semble, à ce qu'ils soient admis dans les ouvrages d'imagination.

La beauté de quelques ouvrages religieux tient aux idées qui sont entendues par tous les hommes, aux idées qui répondent à tous les cœurs, même à ceux des incrédules, car ils ne peuvent se refuser à des regrets lors même qu'ils ne conçoivent pas encore des espérances; ce qu'il y a de grand enfin dans la religion, ce sont toutes les pensées inconnues, vagues, indéfinies, au delà de notre raison, mais non en lutte avec elle.

On a voulu établir depuis quelque temps une sorte d'opposition entre la raison et l'imagination, et beaucoup de gens, qui ne peuvent pas avoir de l'imagination, commencent d'abord par manquer de raison, dans l'espoir que cette preuve de zèle leur sera toujours comptée. Il faut distinguer l'imagination qui peut être considérée comme l'une des plus belles facultés de l'esprit, et l'imagination dont tous les êtres souffrans et bornés sont susceptibles. L'une est un talent, l'autre une maladie; l'une devance quelquefois la raison, l'autre s'oppose toujours à ses progrès; on agit sur l'une par l'enthousiasme, sur l'autre par l'effroi; je conviens que quand on veut dominer les têtes faibles, il faut pouvoir leur inspirer des terreurs que la raison proscrirait; mais pour produire ce genre d'effet, les contes de revenans valent beaucoup mieux que les chefs-d'œuvres littéraires.

L'imagination qui a fait le succès de tous ces chefs-d'œuvres tient par des liens très-forts à la raison ; elle inspire le besoin de s'élever au delà des bornes de la réalité, mais elle ne permet pas de rien dire qui soit en contraste avec cette réalité même. Nous avons tous au fond de notre âme une idée confuse de ce qui est mieux, de ce qui est meilleur, de ce qui est plus grand que nous ; c'est ce qu'on appelle, en tout genre, le beau idéal, c'est l'objet auquel aspirent toutes les âmes douées de quelque dignité naturelle ; mais ce qui est contraire à nos connaissances, à nos idées positives, déplaît à l'imagination presque autant qu'à la raison même.

J'en vais prendre un exemple au hasard : je le tirerai de l'incohérence des images, il sera facile d'en faire l'application aux idées contradictoires. Quand

Milton agrandit à nos yeux le vice et la vertu par les tableaux les plus frappans, nous l'admirons, il ajoute à nos pensées, il fortifie nos sentimens; mais lorsqu'il représente les anges tirant des coups de canon dans le Ciel, il manque à la raison qu'exige la nature de son sujet, il s'écarte de la conséquence qui doit exister dans l'invention comme dans la vérité, et la raison blessée refroidit l'imagination. Pourquoi blâmons-nous dans les romans, dans la poésie, dans les ouvrages dramatiques tout ce qui n'est pas en harmonie avec les proportions admises, avec les fictions accordées? c'est par le même instinct qui nous rend importun le désordre dans le raisonnement.

Il y a dans nous une force morale qui tend toujours vers la vérité; en opposant l'une à l'autre, le sentiment, l'imagination, la raison, toutes les facultés de l'homme, on établirait en lui-même une

division presque semblable à celle qui, affaiblissant les empires, rend leur asservissement plus facile. Les facultés de l'homme doivent avoir toutes la même direction, et le succès de l'une ne peut jamais être aux dépens de l'autre; l'écrivain qui, dans l'ivresse de l'imagination, croit avoir sujugué la raison, la verra toujours reparaître comme son juge, non-seulement dans l'examen réfléchi, mais dans l'impression du moment qui décide de l'enthousiasme.

Je ne sais si ces diverses réflexions font l'apologie ou la critique de la correspondance que je publie. Je ne l'aurais pas fait connaître, si elle ne m'avait pas paru d'accord avec la manière de voir et de sentir que je viens de développer. Les lettres que j'ai recueillies ont été écrites dans le commencement de la révolution; j'ai mis du soin à retrancher de ces lettres, autant que la suite de l'histoire le permet-

tait, tout ce qui pouvait avoir rapport aux événemens politiques de ce temps-là. Ce ménagement n'avait point pour but, on le verra, de cacher des opinions dont je me crois permis d'être fière; mais j'aurais souhaité qu'on pût s'occuper uniquement des personnes qui ont écrit ces lettres; il me semble qu'on y trouve des sentimens qui devraient, pendant quelques momens du moins, n'inspirer que des idées douces.

Ce vœu, je le crains, ne sera point accompli; la plupart des jugemens littéraires que l'on publiera en France, ne seront, pendant long-temps encore, que des louanges de parti, ou des injures de calcul; je pense donc que les écrivains qui, pour exprimer ce qu'ils croient bon et vrai, bravent ces jugemens connus d'avance, ont choisi leur public; ils s'adressent à la France silencieuse, mais éclairée, à l'avenir plutôt

qu'au présent ; ils aspirent peut-être aussi ; dans leur ambition, à l'opinion indépendante, au suffrage réfléchi des étrangers ; mais ils se rappelleront sans doute ce conseil que Virgile donnait au Dante, lorsqu'il traversait avec lui le séjour des hommes médiocres, agités, tant qu'ils avaient vécu, par des passions haineuses.

. . . .
Fama di loro il mondo esser non lassa,
. . . .
Non ragioniam di lor ; ma guarda e passa (1).

(1) Le monde n'a pas même conservé le souvenir de leur nom ; ne nous arrêtons pas à en parler, mais jette un coup d'œil sur eux et passe.

DELPHINE.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame d'Albémar à Matilde de Vernon.

Bellerive, ce 12 avril 1790.

Je serai trop heureuse, ma chère cousine, si je puis contribuer à votre mariage avec M. de Mondoville; les liens du sang qui nous unissent me donnent le droit de vous servir, et je le réclame avec instance; si je mourais, vous succéderiez naturellement à la moitié de ma fortune : me serait-il refusé de disposer d'une portion de mes biens pendant ma vie, comme les lois en disposeraient après ma mort? A vingt et un ans, convenez qu'il serait ridicule d'offrir mon héritage à vous qui en avez dix-huit! Je vous parle donc des droits de succession,

seulement pour vous faire sentir, que vous ne pouvez considérer le don de la terre d'Andelys comme un service embarrassant à recevoir, et dont votre délicatesse doive s'alarmer.

M. d'Albémar m'a comblée de tant de biens en mourant, que j'éprouverais le besoin d'y associer une personne de sa famille, quand cette personne, ma compagne depuis trois ans, ne serait pas la fille de madame de Vernon, de la femme du monde dont l'esprit et les manières m'attachent et me captivent le plus. Vous savez que la sœur de mon mari, Louise d'Albémar, est mon amie intime; elle a confirmé avec joie les dons que M. d'Albémar m'avait faits. Retirée dans un couvent à Montpellier, ses goûts sont plus que satisfaits par la fortune qu'elle possède; je suis donc libre, et parfaitement libre de vous assurer vingt mille livres de rente, et je le fais avec un sentiment de bonheur que vous ne voudrez pas me ravir.

En vous donnant la terre d'Andelys, il me restera encore cinquante mille livres de revenu; j'ai presque honte d'avoir l'air de

la générosité quand je ne dérange en rien les habitudes de ma vie. Ce sont ces habitudes qui rendent la fortune nécessaire : dès que l'on n'est pas obligé d'éloigner de soi les inférieurs qui se reposent de leur sort sur notre bienveillance, ou d'exciter la pitié des supérieurs par un changement remarquable dans sa manière d'exister, l'on est à l'abri de toutes les peines que peut faire éprouver la diminution de la fortune. D'ailleurs, je ne crois pas que je me fixe à Paris; depuis près d'un an que j'y habite, je n'y ai pas formé une seule relation qui puisse me faire oublier les amis de mon enfance; ces véritables amis sont gravés dans mon cœur avec des traits si chers et si sacrés, que toutes les nouvelles connaissances que je fais laissent à peine des traces à côté de ces profonds souvenirs. Je n'aime ici que votre mère; sans elle je ne serais point venue à Paris, et je n'aspire qu'à la ramener en Languedoc avec moi; j'ai pris, depuis que j'existe, l'habitude d'être aimée, et les louanges qu'on veut bien m'accorder ici, laissent au fond de mon cœur un sentiment de

froideur et d'indifférence, qu'aucune jouissance de l'amour-propre n'a pu changer entièrement : je crois donc que, malgré mon goût pour la société de Paris, je retirerai ma vie et mon cœur de ce tumulte, où l'on finit toujours par recevoir quelques blessures, qui vous font mal ensuite dans la retraite.

J'entre dans ces détails avec vous, ma chère cousine, pour que vous soyez bien convaincue que j'ai beaucoup plus de fortune qu'il n'en faut pour la vie que je veux mener. C'est à regret que je me condamne à rechercher tous les argumens imaginables pour vous faire accepter un don, qui devrait s'offrir et se recevoir avec le même mouvement; mais les différences de caractère et d'opinions qui peuvent exister entre nous, m'ont fait craindre de rencontrer quelques obstacles aux projets que nous avons arrêtés votre mère et moi; j'ai donc voulu que vous sussiez tout ce qui peut vous tranquilliser sur un service auquel vous paraissiez attacher beaucoup trop d'importance; il n'entraîne point avec lui une reconnaissance qui doive vous impo-

ser de la gêne; et si tout ce que je viens de vous dire ne suffit pas pour vous le prouver, je vous répéterai que mon amitié pour votre mère est si vive, si dévouée, qu'il vous suffirait d'être sa fille pour que je fisse pour vous, quand même je ne vous connaîtrais pas, tout ce qui est en mon pouvoir. Mais c'est assez parler de ce service; assurément je ne vous en aurais pas entretenue si long-temps, si je n'avais aperçu que vous aviez une répugnance secrète pour la proposition que je vous faisais.

Il se peut aussi que vous soyez blessée des conditions que madame de Mondoville a mises à votre mariage avec son fils. N'oubliez pas cependant, ma chère Matilde, qu'elle ne vous a connue que pendant votre enfance, puisqu'elle n'a pas quitté l'Espagne depuis dix ans; et songez sur-tout que son fils ne vous a jamais vue. Madame de Mondoville aime votre mère, et désire s'allier avec votre famille; mais vous savez combien elle met d'importance à tout ce qui peut ajouter à la considération des siens; elle veut que sa belle-fille ait de la fortune, comme un moyen d'établir une

distance de plus entre son fils et les autres hommes. Elle a de la générosité et de l'élévation, mais aussi de la hauteur et de l'orgueil ; ses manières, dit-on, sont très-simples et son caractère très-arrogant. Née en Espagne, d'une famille attachée aux antiques mœurs de ce pays, elle a vécu long-temps en France avec son mari, et elle y a appris l'art de revêtir ses défauts de formes aimables qui subjuguent ceux qui l'entourent. Tout ce que l'on raconte de Léonce de Mondoville me persuade que vous serez parfaitement heureuse avec lui, mais je crois que madame de Mondoville, malgré les inconvéniens de son caractère, a beaucoup d'ascendant sur son fils. J'ai souvent remarqué que c'est par ses défauts que l'on gouverne ceux dont on est aimé : ils veulent les ménager, ils craignent de les irriter, ils finissent par s'y soumettre ; tandis que les qualités dont le principal avantage est de rendre la vie facile, sont souvent oubliées, et ne donnent point de pouvoir sur les autres.

Ces diverses réflexions ne doivent en rien vous détourner du mariage le plus

brillant et le plus avantageux; mais elles ont pour but de vous faire sentir la nécessité de remplir toutes les conditions que demande ou que désire madame de Mondoville. Il ne faut pas que vous entriez dans une telle famille avec une infériorité quelconque; il faut que madame de Mondoville soit convaincue qu'elle a fait pour son fils un mariage très-convenable, afin que tous les égards que vous aurez pour elle la flattent davantage encore. Plus vous serez indépendante par votre fortune, plus il vous sera doux d'être asservie par vos sentimens et vos devoirs.

Oubliez donc, ma chère Matilde, les petites altercations que nous avons eues quelquefois ensemble, et réunissons nos cœurs par les affections qui nous sont communes, par l'attachement que nous ressentons toutes les deux pour votre aimable mère.

DELPHINE D'ALBÉMAR.

LETTRE II.

Réponse de Matilde de Vernon, à madame d'Albémar.

Paris, ce 14 avril 1790.

Puisque vous croyez, ma chère cousine, qu'il est de votre délicatesse de faire jouir les parens de M. d'Albémar d'une partie de la fortune qu'il vous a laissée, je consens, avec l'autorisation de ma mère, à la donation que vous me proposez, et je considère avec raison cette conduite de votre part, comme satisfaisant à beaucoup plus que l'équité, et vous donnant des droits à ma reconnaissance; je m'engage donc à tout ce que la religion et la vertu exigent d'une personne qui a contracté, de son libre aveu, l'obligation qui me lie à vous.

Ma mère désire que le service que vous me rendez reste secret entre nous; elle croit que la fierté de madame de Mondoville pourrait être blessée en apprenant que

c'est par un bienfait que sa belle-fille est dotée ; je vous dis ce que pense ma mère, mais je serai toujours prête à publier ce que vous faites pour moi, si vous le désirez ; dût la publicité de vos bienfaits m'humilier selon l'opinion du monde, elle me releverait à mes propres yeux : tel est l'esprit de la religion sainte que je professe.

Je sais que ce langage vous a paru quelquefois ridicule, et que malgré la douceur de votre caractère, douceur à laquelle je rends justice, vous n'avez pu me cacher que vous ne partagiez pas mes opinions sur tout ce qui tient à l'observance de la religion catholique. Je m'en afflige pour vous, ma chère cousine, et plus vous resserrez par votre excellente conduite les liens qui nous attachent l'une à l'autre, plus je voudrais qu'il me fût possible de vous convaincre que vous prenez une mauvaise route, soit pour votre bonheur intérieur, soit pour votre considération dans le monde.

Vos opinions en tout genre sont singulièrement indépendantes : vous vous

croyez, et avec raison; un esprit très-remarquable; cependant, qu'est-ce que cet esprit, ma cousine, pour diriger sagement, non seulement les hommes en général, mais les femmes en particulier? Vous êtes charmante, on vous le répète sans cesse; mais, combien vos succès ne vous font-ils pas d'ennemis! Vous êtes jeune, vous aurez sans doute le désir de vous remarier : pensez-vous qu'un homme sage puisse être empressé de s'unir à une personne qui voit tout par ses propres lumières, soumet sa conduite à ses propres idées, et dédaigne souvent les maximes reçues? Je sais que vous avez une simplicité tout-à-fait aimable dans le caractère; que vous ne cherchez point à dominer; que vous n'avez de hardiesse ni dans les manières, ni dans les discours; mais, dans le fond, et vous en convenez vous-même, ce n'est point à la foi catholique, ce n'est point aux hommes respectables chargés de nous l'enseigner, que vous soumettez votre conduite, c'est à votre manière de sentir et de concevoir les idées religieuses.

Ma cousine, où en serions-nous, si toutes les femmes prenaient ainsi pour guide, ce qu'elles appelleraient leurs lumières? Croyez-moi, ce n'est pas seulement par les Fidèles qu'une telle indépendance est blâmée; les hommes qui sont le plus affranchis des vérités traitées de préjugés dans la langue actuelle, veulent que leurs femmes ne se dégagent d'aucun lien; ils sont bien aises qu'elles soient dévotes, et se croient plus sûrs ainsi qu'elles respecteront et leurs devoirs et jusqu'aux moindres nuances de ces devoirs.

Je ne fais rien pour l'opinion, vous le savez; j'ai de bonne foi les sentimens religieux que je professe; si mon caractère a quelquefois de la roideur, il a toujours de la vérité; mais si j'étais capable de concevoir l'hypocrisie, je crois tellement essentiel pour une femme de ménager en tout point l'opinion, que je lui conseillerais de ne rien braver en aucun genre, ni superstitions (pour me conformer à votre langage), ni convenances, quelque puériles qu'elles puissent être; combien toutefois il vaut mieux n'avoir point à penser

aux suffrages du monde, et se trouver disposée, par la religion même, à tous les sacrifices que l'opinion peut exiger de nous!

Si vous pouviez consentir à voir l'évêque de L. qui, malgré tous les maux que nous éprouvons depuis dix mois, est resté en France, je suis sûre qu'il prendrait de l'ascendant sur vous. Mon zèle est peut-être indiscret, la religion ne nous oblige point à nous mêler de la conduite des autres; mais la reconnaissance que je vais vous devoir m'inspire un nouveau désir de vous appeler au salut. Vous le dites vous-même, vous n'êtes pas heureuse : c'est un avertissement du Ciel. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse? Vous êtes jeune, riche, jolie; vous avez un esprit dont la supériorité et le charme ne sont pas contestés; vous êtes bonne et généreuse : savez-vous ce qui vous afflige? c'est l'incertitude de votre croyance; et, s'il faut tout vous dire, c'est que vous sentez aussi que cette indépendance d'opinion et de conduite qui donne à votre conversation peut-être plus de grâce et de piquant, com-

mence déjà à faire dire du mal de vous, et nuira sûrement tôt ou tard à votre existence dans le monde.

Ne prenez pas mal les avis que je vous donne; ils tiennent, je vous l'atteste, à mon attachement pour vous : vous savez que je ne suis point jalouse, vous m'avez rendu plusieurs fois cette justice, je ne prétends point aux succès du monde, je n'ai pas l'esprit qu'il faudrait pour les obtenir, et je me ferais scrupule de m'en occuper; je vous parle donc en conscience sans aucun autre motif que ceux qui doivent inspirer une âme chrétienne; j'aurais fait pour vous bien plus que vous ne faites pour moi, si j'avais pu vous engager à sacrifier vos opinions particulières, pour vous soumettre aux décisions de l'Église.

Adieu, ma chère cousine, je ne vous plais pas, je ne dois pas vous plaire; cependant vous êtes certaine, j'en suis sûre, que je ne manquerai jamais aux sentimens que vous méritez.

MATILDE DE VERNON.

LETTRE III.

Delphine à Matilde.

J'ai de la peine à contenir, ma cousine, le sentiment que votre lettre me fait éprouver; je devrais ne pas y céder, puisque j'attends de vous une marque précieuse d'amitié; mais il m'est impossible de ne pas m'expliquer une fois franchement avec vous; je veux mettre un terme aux insinuations continuelles que vous me faites sur mes opinions et sur mes goûts; vous estimez la vérité, vous savez l'entendre; j'espère donc que vous ne serez point blessée des expressions vives qui pourront m'échapper dans ma propre justification.

D'abord vous attribuez à la délicatesse le don que j'ai le bonheur de vous offrir, et c'est l'amitié seule qui en est la cause. S'il était vrai que je vous dusse de quelque manière une partie de ma fortune, parce

que votre mère est parente de M. d'Albémar, j'aurais eu tort de la conserver jusqu'à présent ; la délicatesse est pour les âmes élevées un devoir plus impérieux encore que la justice ; elles s'inquiètent bien plus des actions qui dépendent d'elles seules, que de celles qui sont soumises à la puissance des lois ; mais pouvez-vous ignorer quelle malheureuse prévention éloignait M. d'Albémar de votre mère ? C'est le seul sujet de discussion que nous ayons jamais eu ensemble ; cette prévention était telle, que j'ai eu beaucoup de peine à éviter l'engagement qu'il voulait me faire prendre de rompre entièrement avec elle ; connaissant les dispositions de M. d'Albémar comme je le fais, si je puis me permettre de disposer de sa fortune en votre faveur, c'est parce qu'il m'a ordonné de la considérer comme appartenant à moi seule.

Mais pourquoi donc éprouvez-vous le besoin de diminuer le faible mérite du service que je veux vous rendre ? Est-ce parce que vous êtes effrayée de tous les devoirs que vous croyez attachés à la re-

connaissance? Pourquoi mettez-vous tant d'importance à une action qui ne peut être comptée que comme l'expression de l'amitié que j'éprouve? Je n'ai qu'un but, je n'ai qu'un désir, c'est d'être aimée des personnes avec qui je vis; il faut que vous vous sentiez tout-à-fait incapable de m'accorder ce que je demande, puisque vous craignez tant de me rien devoir; mais, encore une fois, soyez tranquille; votre mère peut tout pour mon bonheur; son esprit plein de grâce, sa douceur et sa gaieté répandent tant de charmes sur ma vie! Quelquefois l'inégalité, la froideur de ses manières m'inquiètent; je voudrais qu'elle répondit sans cesse à la vivacité de mon attachement pour elle. Ne suis-je donc pas trop heureuse, si je trouve une occasion de lui inspirer un sentiment de plus pour moi! Ma cousine, je ne cherche point à me faire valoir auprès de vous, vous ne me devez rien; je serai mille fois récompensée de mon zèle pour vos intérêts, si votre mère me témoigne plus souvent cette amitié tendre qui calme et remplit mon cœur.

Maintenant passons aux reproches ou aux conseils que vous croyez nécessaire de m'adresser.

Je n'ai pas les mêmes opinions que vous; mais je ne pense pas, je vous l'avoue, que ma considération en souffre le moins du monde. Si je songeais à me remarier, j'ose croire que mon cœur est un assez noble présent pour n'être pas dédaigné par celui qui m'en paraîtrait digne; vous avez cru, dites-vous, démêler de la tristesse dans ma lettre, vous vous êtes trompée; je n'ai dans ce moment aucun sujet de peine : mais le bonheur même des âmes sensibles n'est jamais sans quelque mélange de mélancolie; et comment n'éprouverais-je pas cette disposition, moi qui ai perdu dans M. d'Albémar un ami si bon et si tendre! Il n'a pris le nom de mon époux, lorsque j'avais atteint ma seizième année, que pour m'assurer sa fortune; il mettait dans ses relations avec moi tant de bonté protectrice et de galanterie délicate, que son sentiment pour moi réunissait tout ce qu'il y a d'aimable dans les affections d'un père, et dans les soins d'un jeune homme.

M. d'Albémar, uniquement occupé d'assurer le bonheur du reste de ma vie, dont son âge ne lui permettait pas d'être le témoin, m'avait inspiré cette confiance si douce à ressentir, cette confiance qui remet pour ainsi dire à un autre la responsabilité de notre sort, et nous dispense de nous inquiéter de nous-mêmes. Je le regretterai toujours, et les souvenirs de mon enfance et les premiers jours de ma jeunesse ne peuvent jamais cesser de m'attendrir; mais quel autre chagrin pourrais-je éprouver en ce moment? Qu'ai-je à redouter du monde? je n'y porte que des sentimens doux et bienveillans; si j'avais été dépourvue de toute espèce d'agrémens, peut-être n'aurais-je pu me défendre d'un peu d'aigreur contre les femmes assez heureuses pour plaire; mais je n'entends retentir autour de moi que des paroles flatteuses; ma position me permet de rendre quelques services, et ne m'oblige jamais à en demander; je n'ai que des rapports de choix avec les personnes qui m'entourent; je ne recherche que celles que j'aime; je ne dis aucun mal des autres : pourquoi

donc voudrait-on affliger une créature aussi *inoffensive* que moi, et dont l'esprit, s'il est vrai que l'éducation que j'ai reçue m'ait donné cet avantage, dont l'esprit, dis-je, n'a d'autre mobile que le désir d'être agréable à ceux que je vois?

Vous m'accusez de n'être pas aussi bonne catholique que vous, et de n'avoir pas assez de soumission pour les convenances arbitraires de la société. D'abord, loin de blâmer votre dévotion, ma chère cousine, n'en ai-je pas toujours parlé avec respect; je sais qu'elle est sincère, et quoiqu'elle n'ait pas encore entièrement adouci ce que vous avez peut-être de trop âpre dans le caractère, je crois qu'elle contribue à votre bonheur, et je ne me permettrai jamais de l'attaquer, ni par des raisonnemens ni par des plaisanteries; mais j'ai reçu une éducation tout-a-fait différente de la vôtre. Mon respectable époux, en revenant de la guerre d'Amérique, s'était retiré dans la solitude, et s'y livrait à l'examen de toutes les questions morales que la réflexion peut approfondir. Il croyait en Dieu, il espérait l'immortalité de l'âme;

et la vertu, fondée sur la bonté, était son culte envers l'Être-Suprême. Orpheline dès mon enfance, je n'ai compris des idées religieuses, que ce que M. d'Albémar m'en a enseigné; et comme il remplissait tous les devoirs de la justice et de la générosité, j'ai cru que ses principes devaient suffire à tous les cœurs.

M. d'Albémar connaissait peu le monde, je commence à le croire; il n'examinait jamais dans les actions que leur rapport avec ce qui est bien en soi, et ne songeait point à l'impression que sa conduite pouvait produire sur les autres. Si c'est être philosophe que penser ainsi, je vous avoue que je pourrais me croire des droits à ce titre, car je suis absolument à cet égard de l'opinion de M. d'Albémar; mais si vous entendiez par philosophie, la plus légère indifférence pour les vertus pures et délicates de notre sexe; si vous entendiez même par philosophie, la force qui rend inaccessible aux peines de la vie, certes je n'aurais mérité ni cette injure ni cette louange; et vous savez bien que je suis une femme, avec les qualités et

les défauts que cette destinée faible et dépendante peut entraîner.

J'entre dans le monde avec un caractère bon et vrai, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune; pourquoi ces dons de la Providence ne me rendraient-ils pas heureuse? Pourquoi me tourmenterais-je des opinions que je n'ai pas, des convenances que j'ignore? La morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront.

Quant à vous, ma chère cousine, souffrez que je vous le dise : vous aviez peut-être besoin d'une règle plus rigoureuse pour réprimer un caractère moins doux; mais ne pouvons-nous donc nous aimer malgré la différence de nos goûts et de nos opinions? Vous savez combien je considère vos vertus; ce sera pour moi un vif plaisir de contribuer à rendre votre destinée heureuse; mais laissez chacun en paix chercher au fond de son cœur le soutien qui convient le mieux à son caractère et à sa conscience; imitez votre mère, qui n'a

jamais de discussion avec vous, quoique vos idées diffèrent souvent des siennes. Nous aimons toutes deux un Être bienfaisant, vers lequel nos âmes s'élèvent; c'est assez de ce rapport, c'est assez de ce lien qui réunit toutes les âmes sensibles dans une même pensée, la plus grande et la plus fraternelle de toutes.

Je retournerai dans deux jours à Paris, nous ne nous parlerons plus du sujet de nos lettres, et vous m'accorderez le bonheur de vous être utile, sans le troubler par des réflexions qui blessent toujours un peu, quelques efforts qu'on fasse sur soi-même pour ne pas s'en offenser. Je vous embrasse, ma chère cousine, et je vous assure qu'à la fin de ma lettre, je ne sens plus la moindre trace de la disposition pénible qui m'avait inspiré les premières lignes.

DELPHINE D'ALBÉMAR.

LETTRE IV.

Delphine d'Albémar à madame de Vernon.

Bellerive, ce 16 avril 1790.

Ma chère tante, ma chère amie, pourquoi m'avez-vous mise en correspondance avec ma cousine sur un sujet qui ne devait être traité qu'avec vous? Vous savez que Matilde et moi nous ne nous convenons pas toujours, et je m'entends si bien avec vous! Quand j'ai pu vous être utile, vous avez si noblement accepté le dévouement de mon cœur, vous l'avez récompensé par un sentiment qui me rend la vie si douce! Ne voulez-vous donc plus que ce soit à vous, à vous seule que je m'adresse?

Si cependant je vous avais déplu par ma réponse à Matilde, si vous ne me jugiez plus digne d'assurer le bonheur de votre fille! Mais non, vous connaissez la vivacité de mes premiers mouvemens; vous me les pardonnez, vous qui conser-

vez toujours sur vous-même cet empire qui sert au bonheur de vos amis, plus encore qu'au vôtre. Je n'ai rien à redouter de votre caractère généreux et fier : il reçoit les services, comme il les rendrait, avec simplicité; cependant rassurez-moi avant que je vous revoie; je sais bien que vous n'aimez pas à écrire, mais il me faut un mot qui me dise que vous persistez dans la permission que vous m'avez accordée.

Je le répète encore, vous n'affligerez pas profondément votre amie; je serais la première personne du monde à qui vous auriez fait de la peine; si j'ai eu tort, c'est alors sur-tout que, prévoyant les reproches que je me ferais, vous ne voudrez pas que ce tort ait des suites amères; j'attends quelques lignes de vous, ma chère Sophie, avec une inquiétude que je n'avais point encore ressentie.

LETTRE V.

Madame de Vernon à Delphine.

Paris, ce 17 avril.

Vous êtes des enfans, Matilde et vous; ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter des objets sérieux, nous en causerons ensemble; mais n'ayez jamais d'inquiétude, ma chère Delphine, quand ce que vous désirez dépend de moi.

Sophie de Vernon.

LETTRE VI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 19.

Une légère altercation qui s'était élevée entre Matilde et moi, il y a quelques jours, m'avait assez inquiétée, ma chère sœur; je vous envoie la copie de nos lettres, pour que vous en soyez juge. Mais combien je

voudrais que vous fussiez près de moi! Je cherche à me rappeler sans cesse ce que vous m'avez dit : il me semblait autrefois que votre excellent frère, dans nos entretiens, m'avait donné des règles de conduite qui devaient me guider dans toutes les situations de la vie; et maintenant je suis troublée par les inquiétudes qui me sont personnelles, comme si les idées générales que j'ai conçues, ne suffisaient point pour m'éclairer sur les circonstances particulières. Néanmoins ma destinée est simple, et je n'éprouve et je n'éprouverai jamais, j'espère, aucun sentiment qui puisse l'agiter.

Madame de Vernon que vous n'aimez pas, quoiqu'elle vous aime, madame de Vernon est certainement la personne la plus spirituelle, la plus aimable, la plus éclairée, dont je puisse me faire l'idée : cependant il m'est impossible de discuter avec elle jusques au fond de mes pensées et de mes sentimens. D'abord elle ne se plaît pas beaucoup dans les conversations prolongées; mais ce qui sur-tout abrège les développemens dans les entretiens avec elle,

c'est que son esprit va toujours droit aux résultats, et semble dédaigner tout le reste. Ce n'est ni la moralité des actions, ni leur influence sur le bien-être de l'âme, qu'elle a profondément étudié, mais les conséquences et les effets de ces actions; et, quoiqu'elle soit elle-même une personne douée des plus excellentes qualités, l'on dirait qu'elle compte pour tout le succès, et pour très-peu le principe de la conduite des hommes. Cette sorte d'esprit la rend un meilleur juge des événemens de la vie, que des peines secrètes; il me reste donc toujours dans le cœur quelques sentimens que je ne lui ai pas exprimés, quelques sentimens que je retiens comme inutiles à lui dire, et dont j'éprouve pourtant la puissance en moi-même. Il n'existe aucune borne à ma confiance en elle; mais, sans que j'y réfléchisse, je me trouve naturellement disposée à ne lui dire que ce qui peut l'intéresser; je renvoie toujours au lendemain pour lui parler des pensées qui m'occupent, mais qui n'ont point d'analogie avec sa manière de voir et de sentir: mon désir de lui plaire est mêlé d'une sorte

d'inquiétude, qui fixe mon attention sur les moyens de lui être agréable, et met dans mon amitié pour elle, encore plus pour ainsi dire de coquetterie que de confiance.

Mon âme s'ouvrirait entièrement avec vous, ma chère Louise, vous l'avez formée, en me tenant lieu de mère; vous avez toujours été mon amie; je conserve pour vous cette douce confiance du premier âge de la vie, de cet âge où l'on croit avoir tout fait pour ceux qu'on aime, en leur montrant ses sentimens, et leur développant ses pensées.

Dites-moi donc, ma chère sœur, quel est cet obstacle qui s'oppose à ce que vous quittiez votre couvent pour vous établir à Paris avec moi? vous m'avez fait un secret jusqu'à présent de vos motifs; supportez-vous l'idée qu'il existe un secret entre nous?

Je vous ai promis, en vous quittant, de vous écrire mon journal tous les soirs; vous vouliez, disiez-vous, veiller sur mes impressions. Oui, vous serez mon ange tutélaire, vous conserverez dans mon âme les vertus que vous avez su m'inspirer;

mais ne serions-nous pas bien plus heureuses si nous étions réunies? et nos lettres peuvent-elles jamais suppléer à nos entretiens?

Après avoir reçu le billet de madame de Vernon, je partis le jour même pour l'aller voir; je quittai Bellerive à cinq heures du soir, et je fus chez elle à huit. Elle était dans son cabinet avec sa fille; à mon arrivée, elle fit signe à Matilde de s'éloigner; j'étais contente, et néanmoins embarrassée de me trouver seule avec elle: j'ai éprouvé souvent une sorte de gêne auprès de madame de Vernon, jusques à ce que la gaieté de son esprit m'ait fait oublier ce qu'il y a de réservé et de contenu dans ses manières: je ne sais si c'est un défaut en elle; mais ce défaut même, sert à donner plus de prix aux témoignages de son affection.

— Hé bien! me dit-elle en souriant, Matilde a donc voulu vous convertir? — Je ne puis vous dire, ma chère tante, lui répondis-je, combien sa lettre m'a fait de peine, elle a provoqué ma réponse, et je m'en suis bientôt repentie; j'avais une frayeur mortelle de vous avoir déplu,

— En vérité je l'ai à peine lue, reprit madame de Vernon ; j'y ai reconnu votre bon cœur, votre mauvaise tête, tout ce qui fait de vous une personne charmante ; je n'ai rien remarqué que cela : quant au fond de l'affaire, l'homme chargé de dresser le contrat y insérera les conditions que vous voulez bien offrir ; mais il faut que vous permettiez qu'on mette dans l'article que c'est une donation faite en dédommagement de l'héritage de M. d'Albémar. Si madame de Mondoville croyait, que c'est par une simple générosité de votre part, que ma fille est dotée, son orgueil en souffrirait tellement qu'elle romprait le mariage. J'éprouvai, je l'avoue, une sorte de répugnance pour cette proposition, et je voulais la combattre ; mais madame de Vernon m'interrompit, et me dit : Madame de Mondoville ne sait pas combien on peut être fière d'être comblée des bienfaits d'une amie telle que vous : vous m'avez déjà retirée une fois de l'abîme où m'avait jetée un négociant infidèle, vous allez maintenant marier ma fille, le seul objet de mes sollicitudes, et il faut que je condamne ma

reconnaissance au silence le plus absolu; tel est le caractère de madame de Mondoville. Si vous exigiez que le service que vous me rendez fût connu, je serais forcée de le refuser, car il deviendrait inutile; mais il vous suffit, n'est-il pas vrai, ma chère Delphine, du sentiment que j'éprouve; de ce sentiment qui me permet de vous tout devoir, parce que mon cœur est certain de tout acquitter. — Ces derniers mots furent prononcés avec cette grâce enchanteresse, qui n'appartient qu'à madame de Vernon; elle n'avait pas l'air de douter de mon consentement; et lui en faire naître l'idée, c'était refroidir tous ses sentimens : elle s'y abandonne si rarement qu'on craint encore plus d'en troubler les témoignages; les motifs de ma répugnance étaient bien purs : mais j'avais une sorte de honte néanmoins d'insister pour que mon nom fût proclamé à côté du service que je rendais; et je fus irrésistiblement entraînée à céder aux désirs de madame de Vernon.

Je lui dis cependant : — J'ai quelque regret de me servir du nom de M. d'Albémar dans une circonstance si opposée à

ses intentions ; mais, s'il était témoin du culte que vous rendez à ses vertus, s'il vous entendait parler de lui, comme vous en parlez avec moi, peut-être....... Sans doute, interrompit madame de Vernon ; et ce mot finit la conversation sur ce sujet.

Un moment de silence s'ensuivit ; mais, bientôt reprenant sa grâce et sa gaieté naturelles, madame de Vernon dit : — A propos, dois-je vous envoyer M. l'évêque de L., pour vous confesser à lui, comme Matilde vous le propose ? — Je vous en conjure, lui répondis-je ; dites-moi donc, ma chère tante, pourquoi vous avez donné à Matilde une éducation presque superstitieuse, et qui a si peu de rapport avec l'étendue de votre esprit et l'indépendance de vos opinions ? Elle redevint sérieuse un moment, et me dit : — Vous m'avez fait vingt fois cette question, je ne voulais pas y répondre ; mais je vous dois tous les secrets de mon cœur.

Vous savez, continua-t-elle, tout ce que j'ai eu à souffrir de M. de Vernon, proche parent de votre mari ; il était impossible de lui moins ressembler : sa fortune et ma

pauvreté furent les seuls motifs qui décidèrent notre mariage : j'en fus long-temps très-malheureuse ; à la fin cependant, je parvins à m'aguerrir contre les défauts de M. de Vernon, j'adoucis un peu sa rudesse : il existe une manière de prendre tous les caractères du monde, et les femmes doivent la trouver, si elles veulent vivre en paix sur cette terre où leur sort est entièrement dans la dépendance des hommes. Je n'avais pu néanmoins obtenir que ma fille me fût confiée, et son père la dirigeait seul ; il mourut qu'elle avait onze ans ; et pouvant alors m'occuper uniquement d'elle, je remarquai qu'elle avait dans son caractère une singulière âpreté, assez peu de sensibilité, et un esprit plus opiniâtre qu'étendu : je reconnus bientôt que mes leçons ne suffisaient pas pour corriger de tels défauts ; j'ai de l'indolence dans le caractère, inconvénient, qui est le résultat naturel de l'habitude de la résignation ; j'ai peu d'autorité dans ma manière de m'exprimer, quoique ma décision intérieure soit très-positive. Je mets d'ailleurs trop peu d'importance à la plupart

des intérêts de la vie, pour avoir le sérieux nécessaire à l'enseignement. Je me jugeai comme je jugerais un autre, vous savez que cela m'est facile; et je résolus de confier à M. l'évêque de L. l'éducation de ma fille. Après y avoir bien réfléchi, je crus que la religion, et une religion positive, était le seul frein assez fort pour dompter le caractère de Matilde; ce caractère aurait pu contribuer utilement à l'avancement d'un homme; il présentait l'idée d'une âme ferme et capable de servir d'appui; mais les femmes, devant toujours plier, ne peuvent trouver, dans les défauts et dans les qualités mêmes d'un caractère fort, que des occasions de douleur. Mon projet a réussi: la religion, sans avoir entièrement changé le caractère de ma fille, lui a ôté ses inconvéniens les plus graves; et comme le sentiment du devoir se mêle à toutes ses résolutions, et presque à toutes ses paroles, on ne s'aperçoit plus des défauts qu'elle avait naturellement, que par un peu de froideur et de sécheresse dans les relations de la vie, jamais par aucun tort réel. Son esprit est assez borné; mais, comme elle

respecte tous les préjugés, et se soumet à toutes les convenances, elle ne sera jamais exposée aux critiques du monde : sa beauté, qui est parfaite, ne lui fera courir aucun risque, car ses principes sont d'une inébranlable austérité. Elle est disposée aux plus grands sacrifices ainsi qu'aux plus petits ; et la roideur de son caractère lui fait aimer la gêne comme un autre se plairait dans l'abandon. C'eût été bien dommage, ma chère Delphine, qu'une personne aussi aimable, aussi spirituelle que vous, se fût imposée un joug qui l'eût privée de mille charmes ; mais réfléchissez à ce qu'est ma fille, et vous verrez que le parti que j'ai pris était le seul qui pût la garantir de tous les malheurs que lui préparait sa triste conformité avec son père. Je ne parlerais à personne, ma chère Delphine, avec la confiance que je viens de vous témoigner ; mais je n'ai pas voulu que l'amie de mon cœur, celle qui veut assurer le bonheur de Matilde, ignorât plus long-temps les motifs qui m'ont déterminée dans la plus importante de mes résolutions, dans celle qui concerne l'éducation de ma fille.

Vous ne pouvez jamais parler sans convaincre, ma chère tante, lui répondis-je; mais vous-même cependant, ne pouviez-vous pas guider votre fille? vos opinions ne sont-elles pas en tout conformes à celles que la raison.... — Oh! mes opinions, répondit-elle en souriant et m'interrompant, personne ne les connaît; et comme elles n'influent point sur mes sentimens, ma chère Delphine, vous n'avez pas besoin de les savoir.— En achevant ces mots, elle se leva, me prit par la main, et me conduisit dans le salon où plusieurs personnes étaient déjà rassemblées.

Elle entra, et leur fit des excuses avec cette grâce inimitable que vous-même lui reconnaissez. Quoiqu'elle ait au moins quarante ans, elle paraît encore charmante, même au milieu des jeunes femmes; sa pâleur, ses traits un peu abattus, rappellent la langueur de la maladie et non la décadence des années; sa manière de se mettre toujours négligée est d'accord avec cette impression. On se dit qu'elle serait parfaitement jolie, si un jour elle se portait mieux, si elle voulait se parer comme

les autres; ce jour n'arrive jamais, mais on y croit, et c'est assez pour que l'imagination ajoute encore à l'effet naturel de ses agrémens.

Dans un des coins de la chambre était madame du Marset. Vous ai-je dit que c'était une femme qui ne pouvait me supporter, quoique je n'aie jamais eu et ne veuille jamais avoir le moindre tort avec elle? Elle a pris, dès mon arrivée, parti contre la bienveillance qu'on m'a témoignée, et l'a considérée comme un affront qui lui serait personnel. J'ai, pendant quelque temps, essayé de l'adoucir, mais, quand j'ai vu qu'elle avait contracté aux yeux du monde l'engagement de me détester, et que ne pouvant se faire une existence par ses amis, elle espérait s'en faire une par ses haines, j'ai résolu de dédaigner ce qu'il y avait de factice comme ce qu'il y avait de réel dans son aversion pour moi. Elle prétend, ne sachant trop de quoi m'accuser, que j'aime et que j'approuve beaucoup trop la révolution de France. Je la laisse dire, elle a cinquante ans et nulle bonté dans le caractère; c'est assez de

chagrins pour lui permettre beaucoup d'humeur.

Derrière elle était M. de Fierville, son fidèle adorateur, malgré son âge avancé : il a plus d'esprit qu'elle et moins de caractère, ce qui fait qu'elle le domine entièrement ; il se plaît quelquefois à causer avec moi : mais, comme par complaisance pour madame du Marset, il me critique souvent quand je n'y suis pas, il fait sans cesse des réserves dans les complimens qu'il m'adresse, pour se mettre, s'il est possible, un peu d'accord avec lui-même. Je le laisse s'agiter dans ses petits remords, parce que je n'aime de lui que son esprit, et qu'il ne peut m'empêcher d'en jouir quand il me parle.

Au milieu de la société, Matilde ne songe pas un instant à s'amuser ; elle exerce toujours un devoir dans les actions les plus indifférentes de sa vie ; elle se place constamment à côté des personnes les moins aimables, arrange les parties, prépare le thé, sonne pour qu'on entretienne le feu ; enfin s'occupe d'un salon comme d'un ménage, sans donner un instant à l'en-

traînement de la conversation. On pourrait admirer ce besoin continuel de tout changer en devoir, s'il exigeait d'elle le sacrifice de ses goûts ; mais elle se plaît réellement dans cette existence toute méthodique, et blâme au fond de son cœur ceux qui ne l'imitent pas.

Madame de Vernon aime beaucoup à jouer ; quoiqu'elle pût être très-distinguée dans la conversation, elle l'évite ; on dirait qu'elle n'aime à développer ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle pense. Ce goût du jeu, et trop de prodigalité dans sa dépense, sont les seuls défauts que je lui connaisse.

Elle choisit pour sa partie hier au soir madame du Marset et M. de Fierville ; je lui en fis quelques reproches tout bas, parce qu'elle m'avait dit plusieurs fois assez de mal de tous les deux. — La critique ou la louange, me répondit-elle, est un amusement de l'esprit ; mais ménager les hommes, est nécessaire pour vivre avec eux. — Estimer ou mépriser, repris-je avec chaleur, est un besoin de l'âme ; c'est une leçon, c'est un exemple utile à donner. — Vous avez raison, me dit-elle avec précipitation,

vous avez raison sous le rapport de la morale ; ce que je vous disais ne faisait allusion qu'aux intérêts du monde. — Elle me serra la main en s'éloignant, avec une expression parfaitement aimable.

Je restai à causer auprès de la cheminée avec plusieurs hommes dont la conversation, sur-tout dans ce moment, inspire le plus vif intérêt à tous les esprits capables de réflexion et d'enthousiasme. Je me reproche quelquefois de me livrer trop aux charmes de cette conversation si piquante ; c'est peut-être blesser un peu les convenances, que se mêler ainsi aux entretiens les plus importans ; mais, quand madame de Vernon, et les dames de sa société sont établies au jeu, je me trouve presque seule avec Matilde qui ne dit pas un mot : et l'empressement que me témoignent les hommes distingués m'entraîne à les écouter et à leur répondre.

Cependant, peut-être est-il vrai que je me livre souvent avec trop de chaleur à l'esprit que je peux avoir ; je ne sais pas résister assez aux succès que j'obtiens en société, et qui doivent quelquefois déplaire

aux autres femmes. Combien j'aurais besoin d'un guide! Pourquoi suis-je seule ici! Je finis cette lettre, ma chère sœur, en vous répétant ma prière; venez près de moi, n'abandonnez pas votre Delphine dans un monde si nouveau pour elle; il m'inspire une sorte de crainte vague que ne peut dissiper le plaisir même que j'y trouve.

LETTRE VII.

Réponse de mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, 25 avril 1790.

Ma chère Delphine, je suis fâchée que vous vous montriez si généreuse envers ces Vernons; mon frère aimait encore mieux la fille que la mère, quoique la mère ait beaucoup plus d'agrémens que la fille; il croyait madame de Vernon fausse jusqu'à la perfidie : pardon, si je me sers de ces mots; mais je ne sais pas comment dire leur équivalent, et je me confie en votre bonne

amitié pour m'excuser. Mon frère pensait que mad. de Vernon dans le fond du cœur n'aimait rien, ne croyait à rien, ne s'embarrassait de rien, et que sa seule idée était de réussir, elle, et les siens, dans tous les intérêts dont se compose la vie du monde, la fortune et la considération. Je sais bien qu'elle a supporté avec une douceur exemplaire le plus odieux des maris, et qu'elle n'a point eu d'amans, quoiqu'elle fût bien jolie, il n'y a jamais eu un mot à dire contre elle : mais dussiez-vous me trouver injuste, je vous avouerai que c'est précisément cette conduite régulière, qui ne me paraît pas du tout s'accorder avec la légèreté de ses principes et l'insouciance de son caractère. Pourquoi s'est-elle pliée à tous les devoirs, même à tous les calculs, elle qui a l'air de n'attacher d'importance à aucun ? Malgré les motifs qu'elle donne de l'éducation de sa fille, ne faut-il pas avoir bien peu de sensibilité, pour ne pas former soi-même, et selon son propre caractère, la personne qu'on aime le plus, pour ne lui donner rien de son âme, et se la rendre étrangère par les opinions qui exercent le plus d'in-

fluence sur toute notre manière d'être ?

Il se peut que j'aie tort de juger aussi défavorablement une personne dont je ne connais aucune action blamable; mais sa physionomie, toute agréable qu'elle est, suffirait seule pour m'empêcher d'avoir la moindre confiance en elle. Je suis fermement convaincue que les sentimens habituels de l'âme laissent une trace très-remarquable sur le visage : grâce à cet avertissement de la nature, il n'y a point de dissimulation complète dans le monde ; je ne suis pas défiante, vous le savez ; mais je regarde, et si l'on peut me tromper sur les faits, je démêle assez bien les caractères ; c'est tout ce qu'il faut pour ne jamais mal placer ses affections : que m'importe ce qu'il peut arriver de mes autres intérêts !

Pour vous, ma chère Delphine, vous vous laissez entraîner par le charme de l'esprit, et je crains bien que si vous livrez votre cœur à cette femme, elle ne le fasse cruellement souffrir ; rendez-lui service, je ne suis pas difficile sur les qualités des personnes qu'on peut obliger ; mais on

confie à ceux qu'on aime, ce qu'il y a de plus délicat dans le bonheur, et moi seule, ma chère Delphine, je vous aime assez pour ménager toujours votre sensibilité vive et profonde. C'est pour vous arracher à la séduction de cette femme, que je voudrais aller à Paris ; mais je ne m'en sens pas la force, il m'est absolument impossible de vaincre la répugnance que j'éprouve à sortir de ma solitude.

Il faut bien vous avouer le motif de cette répugnance, je consens à vous l'écrire ; mais je n'aurais jamais pu me résoudre à vous en parler, et je vous prie instamment de ne pas me répondre sur un sujet que je n'aime pas à traiter. Vous savez que j'ai l'extérieur du monde le moins agréable ; ma taille est contrefaite, et ma figure n'a point de grâce ; je n'ai jamais voulu me marier quoique ma fortune attirât beaucoup de prétendans ; j'ai vécu presque toujours seule, et je serais un mauvais guide pour moi-même, et pour les autres au milieu des passions de la vie ; mais j'en sais assez pour avoir remarqué, qu'une femme disgraciée de la nature, est l'être

le plus malheureux lorsqu'elle ne reste pas dans la retraite. La société est arrangée de manière que, pendant les vingt années de sa jeunesse, personne ne s'intéresse vivement à elle; on l'humilie à chaque instant sans le vouloir, et il n'est pas un seul des discours qui se tiennent devant elle, qui ne réveille dans son âme un sentiment douloureux.

J'aurais pu jouir, il est vrai, du bonheur d'avoir des enfans : mais que ne souffrirais-je pas, si j'avais transmis à ma fille les désavantages de ma figure! si je la voyais destinée comme moi à ne jamais connaître le bonheur suprême d'être le premier objet d'un homme sensible! Je ne le confie qu'à vous, ma chère Delphine; mais parce que je ne suis point faite pour inspirer de l'amour, il ne s'ensuit pas que mon cœur ne soit susceptible des affections les plus tendres; j'ai senti, presqu'au sortir de l'enfance, qu'avec ma figure, il était ridicule d'aimer. Imaginez-vous de quels sentimens amers j'ai dû m'abreuver; il était ridicule pour moi d'aimer! et jamais cependant la nature n'avait formé un cœur à qui ce bonheur fût plus nécessaire.

Un homme, dont les défauts extérieurs seraient très-marquans, pourrait encore conserver les espérances les plus propres à le rendre heureux. Plusieurs ont anobli par des lauriers les disgraces de la nature; mais les femmes n'ont d'existence que par l'amour; l'histoire de leur vie commence et finit avec l'amour : et comment pourraient-elles inspirer ce sentiment sans quelques agrémens qui puissent plaire aux yeux! La société fortifie à cet égard l'intention de la nature au lieu d'en modifier les effets, elle rejette de son sein la femme infortunée que l'amour et la maternité ne doivent point couronner. Que de peines dévorantes n'a-t-elle point à souffrir dans le secret de son cœur!

J'ai été romanesque, comme si je vous ressemblais, ma chère Delphine, mais j'ai néanmoins trop de fierté pour ne pas cacher à tous les regards, le malheureux contraste de ma destinée et de mon caractère. Comment suis-je donc parvenue à supporter le cours des années qui m'étaient échues? Je me suis renfermée dans la retraite, rassemblant sur votre tête tous mes intérêts,

tous mes vœux, tous mes sentimens; je me disais que j'aurais été vous, si la nature m'avait accordé vos grâces et vos charmes; et secondant de toute mon âme l'inclination de mon frère, je l'ai conjuré de vous laisser la portion de son bien qu'il me destinait.

Qu'aurais-je fait de la richesse? j'en ai ce qu'il faut pour rendre heureux ce qui m'entoure, pour soulager l'infortune autour de moi; mais quel autre usage de l'argent pourrais-je imaginer qui n'eût ajouté au sentiment douloureux qui pèse sur mon âme? Aurais-je embelli ma maison pour moi, mes jardins pour moi? et jamais la reconnaissance d'un être chéri ne m'aurait récompensée de mes soins! Aurais-je réuni beaucoup de monde, pour entendre plus souvent parler de ce que les autres possèdent et de ce qui me manque? aurais-je voulu courir le risque des propositions de mariage qu'on pouvait adresser à ma fortune, et me serais-je condamnée à supporter tous les détours qu'aurait pris l'intérêt avide pour endormir ma vanité et m'ôter jusqu'à l'estime de moi-même?

Non, non, Delphine, ma sage résignation vaut bien mieux. Il ne me restait qu'un bonheur à espérer; je l'ai goûté, je vous ai adoptée pour ma fille; j'avais manqué la vie, j'ai voulu vous donner tous les moyens d'en jouir. Je serais sans doute bien heureuse d'être près de vous, de vous voir, de vous entendre; mais avec vous seraient les plaisirs et la société brillante qui doivent vous entourer. Mon cœur qui n'a point aimé, est encore trop jeune pour ne pas souffrir de son isolement, quand tous les objets que je verrais m'en renouvelleraient la pensée.

Les peines d'imagination dépendent presque entièrement des circonstances qui nous les retracent; elles s'effacent d'elles-mêmes, lorsque l'on ne voit ni n'entend rien qui en réveille le souvenir, mais leur puissance devient terrible et profonde quand l'esprit est forcé de combattre à chaque instant contre des impressions nouvelles. Il faut pouvoir détourner son attention d'une douleur importune et s'en distraire avec adresse, car il faut de l'adresse vis-à-vis de soi-même, pour ne pas trop souffrir. Je ne

connais guères les autres, ma chère Delphine, mais assez bien moi ; c'est le fruit de la solitude. Je suis parvenue avec assez d'efforts à me faire une existence qui me préserve des chagrins vifs ; j'ai des occupations pour chaque heure, quoique rien ne remplisse mon existence entière ; j'unis les jours aux jours, et cela fait un an, puis deux, puis la vie. Je n'ose pas changer de place, agiter mon sort ni mon âme ; j'ai peur de perdre le résultat de mes réflexions et de troubler mes habitudes qui me sont encore plus nécessaires, parce qu'elles me dispensent de réflexions mêmes, et font passer le temps sans que je m'en mêle.

Déjà cette lettre va déranger mon repos pour plusieurs jours ; il ne faut pas me faire parler de moi, il ne faut presque pas que j'y pense ; je vis en vous ; laissez-moi vous suivre de mes vœux, vous aider de mes conseils, si j'en peux donner pour ce monde que j'ignore. Apprenez-moi successivement et régulièrement les événemens qui vous intéressent ; je croirai presque avoir vécu dans votre histoire ; je conser-

verai des souvenirs ; je jouirai par vous des sentimens que je n'ai pu ni inspirer, ni connaître.

Savez-vous que je suis presque fâchée que vous ayez fait le mariage de Matilde avec Léonce de Mondoville? j'entends dire qu'il est si beau, si aimable et si fier, qu'il me semblait digne de ma Delphine; mais je l'espère, elle trouvera celui qui doit la rendre heureuse : alors seulement, je serai vraiment tranquille. Quelque distinguée que vous soyez, que feriez-vous sans appui? vous exciteriez l'envie, et elle vous persécuterait. Votre esprit, quelque supérieur qu'il soit, ne peut rien pour sa propre défense ; la nature a voulu que tous les dons des femmes fussent destinés au bonheur des autres, et de peu d'usage pour elles-mêmes. Adieu, ma chère Delphine, je vous remercie de conserver l'habitude de votre enfance et de m'écrire tous les soirs ce qui vous a occupée pendant le jour : nous lirons ensemble dans votre âme, et peut-être qu'à deux, nous aurons assez de force pour assurer votre bonheur.

LETTRE VIII.

Réponse de Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 1 mai.

Pourquoi m'avez-vous interdit de vous répondre, ma chère sœur, sur les motifs qui vous éloignent de Paris? Votre lettre excite en moi tant de sentimens que j'aurais le besoin d'exprimer! Ah! j'irai bientôt vous rejoindre; j'irai passer toutes mes années près de vous : croyez-moi, cette vie de jeunesse et d'amour est moins heureuse que vous ne pensez. Je suis uniquement occupée depuis quelques jours du sort d'une de mes amies, madame d'Ervins; c'est sa beauté même et les sentimens qu'elle inspire qui sont la source de ses erreurs et de ses peines.

Vous savez que lorsque je vous quittai, il y a un an, je tombai dangereusement malade à Bordeaux; madame d'Ervins, dont

la terre était voisine de cette ville, était venue pendant l'absence de son mari y passer quelques jours; elle apprit mon nom, elle sut mon état et vint avec une ineffable bonté s'établir chez moi pour me soigner : elle me veilla pendant quinze jours, et je suis convaincue que je lui dois la vie. Sa présence calmait les agitations de mon sang, et quand je craignais de mourir, il me suffisait de regarder son aimable figure, pour croire à de plus doux présages. Lorsque je commençai à me rétablir, je voulus connaître celle qui méritait déjà toute mon amitié; j'appris que c'était une Italienne dont la famille habitait Avignon; on l'avait mariée à quatorze ans à M. d'Ervins, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle, et la retenait depuis dix ans dans la plus triste terre du monde.

Thérèse d'Ervins est la beauté la plus séduisante que j'aie jamais rencontré; une expression à la fois naïve et passionnée, donne à toute sa personne je ne sais quelle volupté d'amour et d'innocence singulièrement aimable. Elle n'a point reçu d'instruction, mais ses manières sont nobles et son

langage est pur ; elle est dévote et superstitieuse comme les Italiennes, et n'a jamais réfléchi sérieusement sur la morale, quoiqu'elle se soit souvent occupée de la religion ; mais elle est si parfaitement bonne et tendre qu'elle n'aurait manqué à aucun devoir, si elle avait eu pour époux un homme digne d'être aimé. Les qualités naturelles suffisent pour être honnête lorsque l'on est heureux, mais quand le hasard et la société vous condamnent à lutter contre votre cœur, il faut des principes réfléchis pour se défendre de soi-même, et les caractères les plus aimables dans les relations habituelles de la vie, sont les plus exposés quand la vertu se trouve en combat avec la sensibilité.

Le visage et les manières de Thérèse sont si jeunes, qu'on a de la peine à croire qu'elle soit déjà la mère d'une fille de neuf ans ; elle ne s'en sépare jamais, et la tendresse extrême qu'elle lui témoigne étonne cette pauvre petite, qui éprouve confusément le besoin de la protection, plutôt que celui d'un sentiment passionné. Son âme enfantine est surprise des vives émo-

tions qu'elle excite, une affection raisonnable et des conseils utiles la toucheraient peut-être davantage.

Mad. d'Ervins a vécu très-bien avec son mari pendant dix ans; la solitude et le défaut d'instruction ont prolongé son enfance, mais le monde était à craindre pour son repos, et je suis malheureusement la première cause du temps qu'elle a passé a Bordeaux et de l'occasion qui s'est offerte pour elle de connaître M. de Serbellane; c'est un Toscan, âgé de trente ans, qui avait quitté l'Italie depuis trois mois, attiré en France par la révolution. Ami de la liberté, il voulait se fixer dans le pays qui combattait pour elle; il vint me voir parce qu'il existait d'anciennes relations entre sa famille et la mienne : je partis peu de jours après; mais j'avais déjà des raisons de craindre qu'il n'eût fait une impression profonde sur le cœur de Thérèse. Depuis six mois, elle m'a souvent écrit qu'elle souffrait, qu'elle était malheureuse, mais sans m'expliquer le sujet de ses peines. M. de Serbellane est arrivé à Paris depuis quelques jours; il est venu me voir et ne

m'ayant point trouvée, il m'a envoyé une lettre de Thérèse qui contient son histoire.

M. de Serbellane a sauvé son mari et elle, un mois après mon départ, des dangers que leur avait fait courir la haine des paysans contre M. d'Ervins. Le courage, le sang-froid, la fermeté que M. de Serbellane a montrés dans cette circonstance ont touché jusqu'à l'orgueilleuse vanité de M. d'Ervins; il l'a prié de demeurer chez lui, il y a passé six mois, et Thérèse pendant ce temps n'a pu résister à l'amour qu'elle ressentait : les remords se sont bientôt emparés de son âme; sans rien ôter à la violence de sa passion, ils multipliaient ses dangers, ils exposaient son secret. Son amour et les reproches qu'elle se faisait de cet amour compromettaient également sa destinée. M. de Serbellane a craint que M. d'Ervins ne s'aperçût du sentiment de sa femme, et que l'amour-propre même qui servait à l'aveugler ne portât sa fureur au comble, s'il découvrait jamais la vérité. Thérèse elle-même a désiré que son amant s'éloignât; mais quand il a été parti, elle en a conçu une telle douleur, que d'un

jour à l'autre il est craindre qu'elle ne demande à son mari de la conduire à Paris.

Il faut que je vous fasse connaître M. de Serbellane pour que vous conceviez comment avec beaucoup de raison et même assez de calme dans ses affections, il a pu inspirer à Thérèse un sentiment si vif : d'abord je crois en général, qu'un homme d'un caractère froid se fait aimer facilement d'une âme passionnée, il captive et soutient l'intérêt en vous faisant supposer un secret au-delà de ce qu'il exprime, et ce qui manque à son abandon peut, momentanément du moins, exciter davantage l'inquiétude et la sensibilité d'une femme ; les liaisons ainsi fondées ne sont peut-être pas les plus heureuses et les plus durables, mais elles agitent davantage le cœur assez faible pour s'y livrer. Thérèse solitaire, exaltée et malheureuse, a été tellement entraînée par ses propres sentimens, qu'on ne peut accuser M. de Serbellane de l'avoir séduite. Il y a beaucoup de charme et de dignité dans sa contenance, son visage a l'expression des habitans du midi, et ses manières vous feraient croire qu'il est

Anglais. Le contraste de sa figure animée avec son accent calme et sa conduite toujours mesurée, a quelque chose de très-piquant. Son âme est forte et sérieuse; son défaut selon moi, c'est de ne jamais mettre complètement à l'aise ceux mêmes qui lui sont chers; il est tellement maître de lui, qu'on trouve toujours une sorte d'inégalité dans les rapports qu'on entretient avec un homme qui n'a jamais dit à la fin du jour un seul mot involontaire. Il ne faut attribuer cette réserve à aucun sentiment de dissimulation ou de défiance, mais à l'habitude constante de se dominer lui-même et d'observer les autres.

Un grand fonds de bonté, une disposition secrète à la mélancolie rassurent ceux qui l'aiment, et donnent le besoin de mériter son estime. Des mots fins et délicats font entrevoir son caractère; il semble qu'il comprend, qu'il partage même tout bas la sensibilité des autres, et que dans le secret de son cœur, il répond à l'émotion qu'on lui exprime; mais tout ce qu'il éprouve en ce genre vous apparaît comme derrière un nuage, et l'imagination des per-

sonnes vives n'est jamais avec lui, ni totalement découragée, ni entièrement satisfaite.

Un tel homme devait nécessairement prendre un grand empire sur Thérèse; mais son sort n'en est pas plus heureux, car il se joint à toutes ses peines, l'inquiétude continuelle de se perdre même dans l'estime de son amant. Tourmentée par les sentimens les plus opposés, par les remords d'avoir aimé, par la crainte de n'être pas assez aimée, ses lettres peignent une âme si agitée qu'on peut tout redouter de ces combats plus forts que son esprit et sa raison.

Je rencontrai M. de Serbellane chez madame de Vernon le soir du jour où j'avais reçu la lettre de Thérèse, je m'approchai de lui et je lui dis que je souhaitais de lui parler; il se leva pour me suivre dans le jardin avec son expression de calme accoutumée. Je lui appris, sans entrer dans aucun détail, que j'avais su par mad. d'Ervins tout ce qui l'intéressait, mais que je frémissais de son projet de venir à Paris. — Il est impossible, continuai-je, avec le ca-

ractère que vous connaissez à Thérèse, que son sentiment pour vous ne soit pas bientôt découvert, par les observateurs oisifs et pénétrans de ce pays-ci. M. d'Ervins apprendra les torts de sa femme par de perfides plaisanteries, et la blessure d'amour-propre qu'il en recevra sera bien plus terrible. Ecrivez donc à mad. d'Ervins; c'est à vous à la détourner de son dessein. Madame, répondit M. de Serbellane, si je lui écrivais pour la prier de ne pas me rejoindre, elle ne verrait, dans cette conduite, que le refroidissement de ma tendresse pour elle, et la douleur que je lui causerais serait la plus amère de toutes. Me convient-il, à moi qui suis coupable de l'avoir entraînée, de prendre maintenant le langage de l'amitié pour la diriger? je révolterais son âme, je la ferais souffrir, et ma conduite ne serait pas véritablement délicate, car il n'y a de délicat que la parfaite bonté. — Mais, lui dis-je alors, vous montrez cependant dans toutes les circonstances une raison si forte.... — J'en ai quelquefois, interrompit M. de Serbellane, lorsqu'il ne s'agit que de moi; mais je trouve une sorte

de barbarie, dans la raison appliquée à la douleur d'un autre, et je ne m'en sers point dans une pareille situation. — Que ferez-vous cependant, lui dis-je, si madame d'Ervins vient dans ces lieux, si elle se perd, si son mari l'abandonne? — Je souhaite, madame, me répondit M. de Serbellane, que Thérèse ne vienne point à Paris. Je consentirais au douloureux sacrifice de ne plus la revoir, si son repos pouvait en dépendre; mais si elle arrive ici et qu'elle se brouille avec son mari, je lui dévouerai ma vie, et en supposant que les lois de France permettent le divorce, je l'épouserai. — Y pensez-vous, m'écriai-je? l'épouser! elle qui est catholique, dévote! — Je vous parle uniquement, reprit avec tranquillité M. de Serbellane, de ce que je suis prêt à faire pour elle, si son bonheur l'exige, mais il vaut mieux pour tous les deux que nos destinées restent dans l'ordre; et j'espère que vous la déciderez à ne pas venir. — Me permettrez-vous de le dire, monsieur, lui répondis-je; vous mettez dans votre conversation un singulier mélange d'exaltation et de froi-

deur. — Vous vous persuadez un peu légèrement, madame, répliqua M. de Serbellane, que j'ai de la froideur dans le caractère; dès mon enfance la timidité et la fierté réunies m'ont donné l'habitude de réprimer les signes extérieurs de mon émotion. Sans vous occuper trop long-temps de moi, je vous dirai que j'ai fait, comme la plupart des jeunes gens de mon âge, beaucoup de fautes en entrant dans le monde; que ces fautes, par une combinaison de circonstances, ont eu des suites funestes, et qu'il m'est resté, de toutes les peines que j'ai éprouvées, assez de calme dans mes propres impressions, mais un profond respect pour la destinée des personnes qui, de quelque manière, dépendent de moi. Les passions impétueuses ont toujours pour but notre satisfaction personnelle; ces passions sont très-refroidies dans mon cœur; mais je ne suis point blasé sur mes devoirs, et je n'ai rien de mieux à faire de moi que d'épargner de la douleur à ceux qui m'aiment, maintenant que je ne peux plus avoir ni goût vif, ni volonté forte qui ait pour objet mon propre

bonheur. — En achevant ces mots, une expression de mélancolie se peignit sur le visage de M. de Serbellane; j'éprouvai pour lui ce sentiment que fait naître en nous le malheur d'un homme distingué. Je lui pris moi-même la main comme à mon frère, il comprit ce que j'éprouvais, il m'en sut gré; mais son cœur se referma bientôt après, je crus même entrevoir qu'il redoutait d'être entraîné à parler plus long-temps de lui, et je le suivis dans le salon où il remontait de son propre mouvement. Depuis cette conversation je l'ai vu deux fois, il a toujours évité de s'entretenir seul avec moi, et il y a dans ses manières une froideur qui rend impossible l'intimité : cependant il me regarde avec plus d'intérêt, s'adresse à moi dans la conversation générale, et je croirais qu'il veut m'indiquer que la personne à qui il a ouvert son cœur, même une seule fois, sera toujours pour lui un être à part. Mais hélas! mon amie ne sera point heureuse, elle ne le sera point, et le remords et l'amour la déchireront en même temps. Que je bénis le Ciel des principes de morale que vous m'avez inspirés et peut-

être même aussi des sentimens qu'on pourrait appeler romanesques, mais qui, donnant une haute idée de soi-même et de l'amour, préservent des séductions du monde comme trop au-dessous des chimères que l'on aurait pu redouter!

Je consacrerai ma vie, je l'espère, à m'occuper du sort de mes amis, et je ferai ma destinée de leur bonheur. Je prends un grand intérêt au mariage de Matilde, j'y trouverais plus de plaisir encore si elle répondait vivement à mon amitié, mais toutes ses démarches sont calculées, toutes ses paroles préparées, je prévois sa réponse, je m'attends à sa visite; quoiqu'il n'y ait point de fausseté dans son caractère, il y a si peu d'abandon, qu'on sait avec elle la vie d'avance, comme si l'avenir était déjà du passé.

Ma chère Louise, je vous le répète, je veux retourner vers vous, puisque vous ne voulez pas venir à Paris; comment pourrais-je renoncer aux douceurs parfaites de notre intimité! Adieu.

LETTRE IX.

Madame de Vernon à M. de Clarimin, à sa terre près de Montpellier.

Paris, ce 2 mai.

Toujours des inquiétudes, mon cher Clarimin, sur la dette que j'ai contractée avec vous! Ne vous ai-je pas mandé plusieurs fois que les réclamations de madame de Mondoville sur la succession de M. de Vernon étaient arrangées par le mariage de son fils avec ma fille? Je constitue en dot à Matilde la terre d'Andelys, de vingt mille livres de rente. C'est beaucoup plus que la fortune de son père; je ne lui devrai donc aucun compte de ma tutelle. Je n'étais gênée que par ce compte et par les diverses sommes que je devais rembourser à mad. de Mondoville sur la succession de M. de Vernon. Mais il sera convenu dans le contrat que ces dettes ne seront payées qu'après moi, et je me trouve ainsi dis-

pensée de rendre à Matilde le bien de son père. Je puis donc vous garantir que vos soixante mille livres vous seront remises avant deux mois.

J'ajouterai, pour achever de vous rassurer, que je n'achète point la terre d'Andelys; c'est mad. d'Albémar qui la donne à ma fille. J'avais cru jusqu'à présent cette confidence superflue : et je vous demande un profond secret. Madame d'Albémar est très-riche : je ne pense pas manquer de délicatesse en acceptant d'elle un don, qui, tout considérable qu'il paraît, n'est pas un tiers de la fortune qu'elle tient de son mari. Cette fortune, vous le savez, devait nous revenir en grande partie. J'ai cru qu'il ne m'était pas interdit de profiter de la bienveillance de madame d'Albémar pour l'intérêt de ma fille et pour celui de mes créanciers, mais il est pourtant inutile que ce détail soit connu.

Votre homme d'affaires vous a alarmé en vous donnant comme une nouvelle certaine, que je voulais rembourser tout de suite à mad. d'Albémar, les quarante mille livres qu'elle m'a prêtées à Montpellier.

Il n'en est rien, elle ne pense point à me les demander. Vous m'écririez vingt lettres sur votre dette, avant que mad. d'Albémar me dît un mot de la sienne. Ceci soit dit sans vous fâcher, mon cher Clarimin. L'on ne pense pas à vingt ans comme à quarante, et si l'oubli de soi-même est un agrément dans une jeune personne, l'appréciation de nos intérêts est une chose très-naturelle à notre âge.

Mad. d'Albémar, la plus jolie et la plus spirituelle femme qu'il y ait, ne s'imagine pas qu'elle doive soumettre sa conduite à aucun genre de calcul; c'est ce qui fait qu'elle peut se nuire beaucoup à elle-même, jamais aux autres. Elle voit tout, elle devine tout quand il s'agit de considérer les hommes et les idées sous un point de vue général; mais dans ses affaires et ses affections, c'est une personne toute de premier mouvement, et ne se servant jamais de son esprit pour éclairer ses sentimens, de peur peut-être qu'il ne détruisît les illusions dont elle a besoin. Elle a reçu de son bizarre époux et d'une sœur contrefaite, une éducation, à la fois, toute philoso-

phique et toute romanesque; mais que nous importe? elle n'en est que plus aimable, les gens calmes aiment assez à rencontrer ces caractères exaltés qui leur offrent toujours quelque prise. Remettez-vous en donc à moi, mon cher Clarimin; laissez-moi terminer le mariage qui m'occupe, et qui m'est nécessaire pour satisfaire à vos justes prétentions, et voyez dans cette lettre, la plus longue, je crois, que j'aie écrite de ma vie, mon désir de vous ôter toute crainte, et la confiance d'un ancienne et bien fidèle amitié.

SOPHIE DE VERNON.

LETTRE X.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 3 mai.

J'ai passé hier, chez madame de Vernon, une soirée qui a singulièrement excité ma curiosité; je ne sais si vous en recevrez la

même impression que moi. L'ambassadeur d'Espagne présenta hier à ma tante un vieux duc Espagnol, M. de Mendoce, qui allait remplir une place diplomatique en Allemagne; comme il venait de Madrid, et qu'il était parent de mad. de Mondoville, madame de Vernon lui fit des questions très-simples sur Léonce de Mondoville; il parut d'abord extrêmement embarrassé dans ses réponses. L'ambassadeur d'Espagne s'approchant de lui comme il parlait, il dit à très-haute voix que, depuis six semaines il n'avait point vu M. de Mondoville, et qu'il n'était pas retourné chez sa mère. L'affectation qu'il mit à s'exprimer ainsi me donna de l'inquiétude; et comme mad. de Vernon la partageait, je cherchai tous les moyens d'en savoir davantage.

Je me mis à causer avec un Espagnol que j'avais déjà vu une ou deux fois, et que j'avais remarqué comme spirituel, éclairé, mais un peu frondeur. Je lui demandai s'il connaissait le duc de Mendoce. — Fort peu, répondit-il; mais je sais seulement qu'il n'y a point d'homme dans

toute la Cour d'Espagne aussi pénétré de respect pour le pouvoir. C'est une véritable curiosité que de le voir saluer un ministre; ses épaules se plient, dès qu'il l'aperçoit, avec une promptitude et une activité tout-à-fait amusante; et quand il se relève, il le regarde avec un air si obligeant, si affectueux, je dirais presque si attendri, que je ne doute pas qu'il n'ait vraiment aimé tous ceux qui ont eu du crédit à la Cour d'Espagne depuis trente ans. Sa conversation n'est pas moins curieuse que ses démonstrations extérieures; il commence des phrases, pour que le ministre les finisse; il finit celles que le ministre a commencées; sur quelque sujet que le ministre parle, le duc de Mendoce l'accompagne d'un sourire gracieux, de petits mots approbateurs qui ressemblent à une basse continue, très-monotone pour ceux qui écoutent, mais probablement agréable à celui qui en est l'objet. Quand il peut trouver l'occasion de reprocher au ministre le peu de soin qu'il prend de sa santé, les excès de travail qu'il se permet, il faut voir quelle énergie il

met dans ces vérités dangereuses ; on croirait au ton de sa voix, qu'il s'expose à tout pour satisfaire sa conscience ; et ce n'est qu'à la réflexion qu'on observe que, pour varier la flatterie fade, il essaie de la flatterie brusque sur laquelle on est moins blasé. Ce n'est pas un méchant homme ; il préfère ne pas faire du mal, et ne s'y décide que pour son intérêt. Il a, si l'on peut le dire, l'innocence de la bassesse ; il ne se doute pas qu'il y ait une autre morale, un autre honneur au monde que le succès auprès du pouvoir : il tient pour fou, je dirais presque pour malhonnête, quiconque ne se conduit pas comme lui. Si l'un de ses amis tombe dans la disgrace, il cesse à l'instant tous ses rapports avec lui, sans aucune explication, comme une chose qui va de soi-même. Quand, par hasard, on lui demande s'il l'a vu, il répond : — Vous sentez bien que dans les circonstances actuelles je n'ai pu.... — Et s'interrompt en fronçant le sourcil, ce qui signifie toujours l'importance qu'il attache à la défaveur du maître. Mais si vous n'entendez pas cette mine, il prend un

ton ferme et vous dit les serviles motifs de sa conduite, avec autant de confiance qu'en aurait un honnête homme, en vous déclarant qu'il a cessé de voir un ami qu'il n'estimait plus. Il n'a pas de considération à la Cour de Madrid, cependant il obtient toujours des missions importantes; car les gens en place sont bien arrivés à se moquer des flatteurs, mais non pas à leur préférer les hommes courageux; et les flatteurs parviennent à tout, non pas comme autrefois, en réussissant à tromper, mais en faisant preuve de souplesse, ce qui convient toujours à l'autorité.

Ce portrait que me confirmaient la physionomie et les manières de M. le duc de Mendoce, me rassura un peu sur l'embarras qu'il avait témoigné en parlant de M. de Mondoville; mais je résolus cependant d'en savoir davantage; et après avoir remercié le spirituel Espagnol, j'allai me rejoindre à la société. Je retins le duc sous divers prétextes; et quand l'ambassadeur d'Espagne fut parti, et qu'il ne resta presque plus personne, madame de Vernon et moi, nous prîmes le duc à part, et je lui

demandai formellement s'il ne savait rien de M. de Mondoville, qui pût intéresser les amis de sa mère? Il regarda de tous les côtés pour s'assurer mieux encore que son ambassadeur n'y était plus, et me dit : — Je vais vous parler naturellement, madame, puisque vous vous intéressez à Léonce ; sa position est mauvaise, mais je ne la tiens pas pour désespérée, si l'on parvient à lui faire entendre raison ; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, vous ne connaissez rien ici qui en approche ; spirituel, mais très-mauvaise tête ; fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette opinion ou pour son ombre même, les intérêts les plus importans de la vie. Voici ce qui est arrivé : un des cousins de M. de Mondoville, très-bon et très-joli jeune homme, a fait sa cour, cet hiver, à mademoiselle de Sorane, la nièce de notre ministre actuel, son excellence M. le comte de Sorane. Il a su dans très-peu de temps lui plaire et la séduire. Je dois vous avouer, puisque nous parlons ici confidentiellement, que made-

moiselle de Sorane, âgée de vingt-cinq ans, et ayant perdu son père et sa mère de bonne heure, vivait depuis plusieurs années dans le monde avec trop de liberté; l'on avait soupçonné sa conduite, soit à tort, soit justement; mais enfin pour cette fois elle voulut se marier, et fit connaître clairement son intention à cet égard, et celle du ministre son oncle. Il n'y avait pas à hésiter, Charles de Mondoville ne pouvait pas faire un meilleur mariage; fortune, crédit, naissance, tout y était, et je sais positivement que lui-même en jugeait ainsi; mais Léonce, qui exerce dans sa famille une autorité qui ne convient pas à son âge, Léonce qu'ils consultent tous comme l'oracle de l'honneur, déclara qu'il trouvait indigne de son cousin d'épouser une femme qui avait eu une conduite méprisable; et, ce qui est vraiment de la folie, il ajouta que c'était précisément parce qu'elle était la niece d'un homme très-puissant qu'il fallait se garder de l'épouser. — Mon cousin, disait-il, pourrait faire un mauvais mariage, s'il était bien clair que l'amour seul l'y en-

traîne; mais dès que l'on peut soupçonner qu'il y est forcé par une considération d'intérêt ou de crainte, je ne le reverrai jamais s'il y consent. — Le frère de mademoiselle de Sorane se battit avec le parent de M. de Mondoville, et fut grièvement blessé. Tout Madrid croyait qu'à sa guérison le mariage se ferait : on répandait que le ministre avait déclaré qu'il enverrait le régiment de Charles de Mondoville dans les Indes occidentales, s'il n'épousait pas mademoiselle de Sorane, qui était, disait-on, singulièrement attachée à son futur époux ; mais Léonce, par un entêtement que je m'abstiens de qualifier, dédaigna la menace du ministre, chercha toutes les occasions de faire savoir qu'il la bravait, excita son cousin à rompre ouvertement avec la famille de mademoiselle de Sorane, dit, à qui voulut l'entendre, qu'il n'attendait que la guérison du frère de mademoiselle de Sorane pour se battre avec lui, s'il voulait bien lui donner la préférence sur son cousin. Les deux familles se sont brouillées, Charles de Mondoville a reçu l'ordre de partir pour les Indes;

mademoiselle de Sorane a été au désespoir, tout-à-fait perdue de réputation, et pour comble de malheur enfin, Léonce a tellement déplu au roi, qu'il n'est plus retourné à la Cour; vous comprenez que depuis ce temps je ne l'ai pas revu; et comme je suis parti d'Espagne avant que le frère de mademoiselle de Sorane fût guéri, je ne sais pas les suites de cette affaire; mais je crains bien qu'elles ne soient très-sérieuses, et qu'elles ne fassent beaucoup de tort à Léonce.

L'Espagnol que j'avais interrogé sur le caractère du duc de Mendoce, s'approcha de nous dans ce moment; et entendant que l'on parlait de M. de Mondoville, il dit : — Je le connais, et je sais tous les détails de l'événement dont M. le Duc vient de vous parler; permettez-moi d'y joindre quelques observations que je crois nécessaires. Léonce, il est vrai, s'est conduit, dans cette circonstance, avec beaucoup de hauteur, mais on n'a pu s'empêcher de l'admirer, précisément par les motifs qui aggravent ses torts dans l'opinion de M. le Duc; le crédit de la famille de mademoiselle

de Sorane était si grand, les menaces du ministre si publiques, et la conduite de mademoiselle de Sorane avait été si mauvaise, qu'il était impossible qu'on n'accusât pas de faiblesse celui qui l'épouserait. M. de Mondoville aurait peut-être dû laisser son cousin se décider seul; mais il l'a conseillé comme il aurait agi, il s'est mis en avant autant qu'il lui a été possible, pour détourner le danger sur lui-même, et peut-être ne sera-t-il que trop prouvé dans la suite, qu'il y est bien parvenu. Il a donné une partie de sa fortune à son cousin, pour le dédommager d'aller aux Indes; enfin il a paru dans sa conduite qu'aucun genre de sacrifice personnel ne lui coûtait, quand il s'agissait de préserver de la moindre tache la réputation d'un homme qui portait son nom. Le caractère de M. de Mondoville réunit, au plus haut degré, la fierté, le courage, l'intrépidité, tout ce qui peut enfin inspirer du respect; les jeunes gens de son âge ont, sans qu'il le veuille, et presque malgré lui, une grande déférence pour ses conseils; il y a dans son âme une force, une énergie, qui, tempé-

rées par la bonté, inspirent pour lui la plus haute considération ; et j'ai vu plusieurs fois qu'on se rangeait quand il passait, par un mouvement involontaire, dont ses amis riaient à la réflexion, mais qui les reprenait à leur insçu, comme toutes les impressions naturelles. Il est vrai néanmoins que Léonce de Mondoville porte peut-être jusqu'à l'exagération le respect de l'opinion, et l'on pourrait désirer, pour son bonheur, qu'il sût s'en affranchir davantage ; mais dans la circonstance dont M. le Duc vient de parler, sa conduite lui a valu l'estime générale, et je pense que tous ceux qui l'aiment doivent en être fiers.

Le Duc ne répliqua point au défenseur de Léonce ; il ne lui était point utile de le combattre : et les hommes qui prennent leur intérêt pour guide de toute leur vie, ne mettent aucune chaleur ni aux opinions qu'ils soutiennent, ni à celles qu'on leur dispute : céder et se taire est tellement leur habitude, qu'ils la pratiquent avec leurs égaux, pour s'y préparer avec leurs supérieurs.

Il résulta pour moi, de toute cette discussion, une grande curiosité de connaître le caractère de Léonce. Son précepteur et son meilleur ami, celui qui lui a tenu lieu de père depuis dix ans, M. Barton, doit être ici demain, je croirai ce qu'il me dira de son élève. Mais n'est-ce pas déjà un trait honorable pour un jeune homme, que d'avoir conservé non-seulement de l'estime, mais de l'attachement et de la confiance pour l'homme qui a dû nécessairement contrarier ses défauts et même ses goûts? Tous les sentimens qui naissent de la reconnaissance ont un caractère religieux; ils élèvent l'âme qui les éprouve. Ah! combien je désire que mad. de Vernon ait fait un bon choix! Le charme de sa vie intérieure dépendra nécessairement de l'époux de sa fille; Matilde elle-même ne sera jamais ni très-heureuse, ni très-malheureuse; il ne peut en être ainsi de mad. de Vernon. Espérons que Léonce si fier, si irritable, si généralement admiré, aura cette bonté sans laquelle il faut redouter une âme forte et un esprit supérieur, bien loin de désirer de s'en rapprocher.

LETTRE XI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 4 mai.

M. Barton est arrivé hier. En entrant dans le salon de madame de Vernon, j'ai deviné tout de suite que c'était lui ; l'on jouait et l'on causait ; il était seul au coin de la cheminée. Matilde, de l'autre côté, ne se permettait pas de lui adresser la parole ; il paraissait embarrassé de sa contenance au milieu de tant de gens qui ne le connaissaient pas. La société de Paris est peut-être la société du monde où un étranger cause d'abord le plus de gène ; on est accoutumé à se comprendre si rapidement, à faire allusion à tant d'idées reçues, à tant d'usages ou de plaisanteries sous-entendues, que l'on craint d'être obligé de recourir à un commentaire pour chaque parole, dès qu'un homme nouveau est introduit dans le cercle. J'éprou-

vai de l'intérêt pour la situation embarrassante de M. Barton, et j'allai à lui sans hésiter : il me semble qu'on fait un bien réel à celui qu'on soulage des peines de ce genre, de quelque peu d'importance qu'elles soient en elles-mêmes.

M. Barton est un homme d'une physionomie respectable, vêtu de brun, coiffé sans poudre ; son extérieur est imposant, on croit voir un Anglais ou un Américain, plutôt qu'un Français. N'avez-vous pas remarqué combien il est facile de reconnaître au premier coup d'œil le rang qu'un Français occupe dans le monde ? Ses prétentions et ses inquiétudes le trahissent presque toujours dès qu'il peut craindre d'être considéré comme inférieur ; tandis que les Anglais et les Américains ont une dignité calme et habituelle, qui ne permet ni de les juger, ni de les classer légèrement. Je parlai d'abord à M. Barton de sujets indifférens ; il me répondit avec politesse, mais brièvement ; j'aperçus très-vîte qu'il n'avait point le désir de faire remarquer son esprit, et qu'on ne pouvait pas l'intéresser par son amour-propre : je

cédai donc à l'envie que j'avais de l'interroger sur M. de Mondoville, et son visage prit alors une expression nouvelle : je vis bien que depuis long-temps il ne s'animait qu'à ce nom. Comme M. Barton me savait proche parente de Matilde : il se livra presque de lui-même à me parler sur tous les détails qui concernaient Léonce ; il m'apprit qu'il avait passé son enfance alternativement en Espagne, la patrie de sa mère, et en France, celle de son père ; qu'il parlait également bien les deux langues, et s'exprimait toujours avec grâce et facilité. Je compris, dans la conversation, que madame de Mondoville avait dans les manières une hauteur très-pénible à supporter, et que Léonce, adoucissant par une bonté très attentive et très-délicate, ce qui pouvait blesser son précepteur, lui avait inspiré autant d'affection que d'enthousiasme. J'essayai de faire parler M Barton sur ce qui nous avait été dit par le duc de Mendoce, il évita de me répondre ; je crus remarquer cependant qu'il était vrai qu'à travers toutes les rares qualités de Léonce, on pouvait lui reprocher trop de

véhémence dans le caractère, et surtout une crainte du blâme, portée si loin, qu'il ne lui suffisait pas de son propre témoignage pour être heureux et tranquille; mais je le devinai plutôt que M. Barton ne me le dit. Il s'abandonnait à louer l'esprit et l'âme de M. de Mondoville avec une conviction tout-à-fait persuasive, je me plus presque tout le soir à causer avec lui. Sa simplicité me faisait remarquer dans les grâces un peu recherchées du cercle le plus brillant de Paris, une sorte de ridicule qui ne m'avait point encore frappée. On s'habitue à ces grâces qui s'accordent assez bien avec l'élégance même des grandes sociétés; mais quand un caractère naturel se trouve au milieu d'elles, il fait ressortir, par le contraste, les plus légères nuances d'affectation.

Je causai presque tout le soir avec M. Barton; il parlait de M. de Mondoville avec tant de chaleur et d'intérêt, que j'étais captivée par le plaisir même que je lui faisais en l'écoutant; d'ailleurs un homme simple et vrai parlant du sentiment qui l'a occupé toute sa vie, excite

toujours l'attention d'une âme capable de l'entendre.

M. de Serbellane et M. de Fierville vinrent cependant auprès de moi me reprocher de n'être pas, selon ma coutume, ce qu'ils appellent *brillante :* je m'impatientai contre eux de leurs persécutions, et je m'en délivrai en rentrant chez moi de bonne heure.

Que la destinée de ma cousine sera belle, ma chère Louise, si Léonce est tel que M. Barton me l'a peint! Elle ne souffrira pas même du seul défaut qu'il est possible de lui supposer, et que peut-être on exagère beaucoup. Matilde ne hasarde rien; elle ne s'expose jamais au blâme; elle conviendra donc parfaitement à Léonce: moi, je ne saurais pas..... mais ce n'est pas de moi dont il s'agit, c'est de Matilde; elle sera bien plus heureuse que je ne puis jamais l'être. Adieu, ma chère Louise, je vous quitte; j'éprouve ce soir un sentiment vague de tristesse, que le jour dissipera sans doute. Encore une fois, adieu.

LETTRE XII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 8 mai.

Je suis mécontente de moi, ma chère Louise, et pour me punir, je me condamne à vous faire le récit d'un mouvement blâmable que j'ai à me reprocher. Il a été si passager, que je pourrais me le nier à moi-même; mais, pour conserver son cœur dans toute sa pureté, il ne faut pas repousser l'examen de soi; il faut triompher de la répugnance qu'on éprouve à s'avouer les mauvais sentimens qui se cachent long-temps au fond de notre cœur, avant d'en usurper l'empire.

Depuis quelques jours, M. Barton me parlait sans cesse de Léonce; il me racontait des traits de sa vie, qui le caractérisent comme la plus noble des créatures. Il m'avait une fois montré un portrait de lui, que Matilde avait refusé de voir, avec

une exagération de pruderie qui n'était en vérité que ridicule; et ce portrait, je l'avoue, m'avait frappé. Enfin M. Barton, se plaisant tous les jours plus avec moi, me laissa entrevoir, avant hier, à la fin de notre conversation, qu'il ne croyait pas le caractère de Matilde propre à rendre Léonce heureux, et que j'étais la seule femme qui lui eût paru digne de son élève. De quelques détours qu'il enveloppât cette insinuation, je l'entendis très-vite; elle m'émut profondément; je quittai M. Barton à l'instant même, et je revins chez moi inquiète de l'impression que j'en avais reçue. Il me suffit cependant d'un moment de réflexion pour rejeter loin de moi des sentimens confus, que je devais bannir dès que j'avais pu les reconnaître. Je résolus de ne plus m'entretenir en particulier avec M. Barton, et je crus que cette décision avait fait entièrement disparaître l'image qui m'occupait. Mais hier, au moment où j'arrivai chez mad. de Vernon, M. Barton s'approcha de moi, et me dit : Je viens de recevoir une lettre de M. de Mondoville, qui m'annonce son

départ d'Espagne, ayez la bonté de la lire. En achevant ces mots, il me tendit cette lettre. Quel prétexte pour la refuser? d'ailleurs ma curiosité précéda ma réflexion, mes yeux tombèrent sur les premières lignes de la lettre, et il me fut impossible de ne pas l'achever. En effet, ma chère Louise, jamais on n'a réuni dans un style si simple tant de charmes différens! de la noblesse et de la bonté, des expressions toujours naturelles, mais qui toutes appartenaient à une affection vraie, et à une idée originale; aucune de ces phrases usées, qui ne peignent rien que le vide de l'âme; de la mesure sans froideur, une confiance sérieuse, telle qu'elle peut exister entre un jeune homme et son instituteur; mille nuances qui semblent de peu de valeur, et qui caractérisent cependant les habitudes de la vie entière, et cette élévation de sentimens, la première des qualités, celle qui agit comme par magie sur les âmes de la même nature. Cette lettre était terminée par une phrase douce et mélancolique sur l'avenir qui l'attendait, sur ce mariage décidé sans qu'il eût

jamais vu Matilde: la volonté de sa mère, disait-il, avait pu seule le contraindre à s'y résigner. Je relus ce peu de mots plusieurs fois. Je crois que M. Barton le remarqua, car il me dit: — Madame, croyez-vous que la froideur de mademoiselle de Vernon puisse rendre heureux un homme d'une sensibilité si véritable? — Je ne sais ce que j'allais lui répondre, lorsque M. de Serbellane, se donnant à peine le temps de saluer madame de Vernon, me pria d'aller avec lui dans le jardin. Il y a tant de réserve et de calme dans les manières habituelles de M. de Serbellane, que je fus troublée par cet empressement inusité, comme s'il devait annoncer un événement extraordinaire; et craignant quelque malheur pour Thérèse, je suivis son ami en quittant précipitamment M. Barton. — Elle arrive dans huit jours, me dit M. de Serbellane; vous n'avez plus le temps de lui écrire, il faut s'occuper uniquement d'écarter d'elle, s'il est possible, les dangers de cette démarche. — Ah! mon Dieu, que m'apprenez-vous, lui répondis-je? Comment! vous n'avez pu réussir....... —

J'en ai peut-être trop fait, interrompit-il, car je crois entrevoir que l'inquiétude qu'elle éprouve sur mes sentimens, est la principale cause de ce voyage. Je la rassurerai sur cette inquiétude, ajouta-t-il, car je lui suis dévoué pour ma vie; mais qūand vous verrez M. d'Ervins, vous comprendrez combien je dois être effrayé. Le despotisme et la violence de son caractère me font tout craindre pour Thérèse, s'il découvre ses sentimens; et quoiqu'il ait peu d'esprit, son amour-propre est toujours si éveillé, que dans beaucoup de circonstances, il peut lui tenir lieu de finesse et de sagacité. — M. de Serbellane continua cette conversation pendant quelque temps, et j'y mettais un intérêt si vif qu'elle se prolongea sans que j'y songeasse; enfin je la terminai en recommandant Thérèse à la protection de M. de Serbellane. — Oui, lui dis-je, je ne craindrai point de demander à celui même qui l'a entraînée, de devenir son guide et son frère dans cette situation difficile; Thérèse est plus passionnée que vous, elle vous aime plus que vous ne l'aimez; c'est donc à vous à

la diriger ; celui des deux qui ne peut vivre sans l'autre est l'être soumis et dominé. Thérèse n'a point ici de parens ni d'amis, veillez sur elle en défenseur généreux et tendre, réparez vos torts par ces vertus du cœur qui naissent toutes de la bonté. — Je m'animai en parlant ainsi, et je posai ma main sur le bras de M. de Serbellane ; il la prit et l'approcha de ses lèvres avec un sentiment dont Thérèse seule était l'objet. M. Barton, dans ce moment, entrait dans l'allée où nous étions ; en nous apercevant, il retourna très-promptement sur ses pas, comme pour nous laisser libres ; je compris dans l'instant son idée, et je l'atteignis avant qu'il fût rentré dans le salon. — Pourquoi vous éloignez-vous de nous, lui dis-je, avec assez de vivacité ? — Par discrétion, madame ; par discrétion, me répéta-t-il d'une manière un peu affectée. — Je le vois, repris-je, vous croyez que j'aime M. de Serbellane. — Concevez-vous, ma chère Louise, que je manquasse de mesure au point de parler ainsi à un homme que je connaissais à peine ? mais j'avais eu trop d'émotion depuis une heure, et j'étais si agitée que mon trouble

même me faisait parler sans avoir le temps de réfléchir à ce que je disais. — Je ne crois rien, madame, me répondit M. Barton, de quel droit..... — Ah! que je déteste ces tournures, lui dis-je, avec une personne de mon caractère; — Mais permettez-moi, madame, de vous faire observer, interrompit M. Barton, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître depuis long-temps: — C'est vrai, lui dis-je; cependant il me semble qu'il est bien facile de me juger en peu de momens; mais je vous le répète, je n'aime point M. de Serbellane, je ne l'aime point; s'il en était autrement, je vous le dirais. — Vous auriez tort, me répondit M. Barton, je n'ai pas encore mérité cette confiance. — Toujours plus déconcertée par sa raison, et cependant toujours plus inquiète de l'opinion qu'il pouvait prendre de mes sentimens pour M. de Serbellane, une vivacité que je ne puis concevoir, que je ne puis me pardonner, me fit dire à M. Barton: — Ce n'est pas de moi, je vous jure, que M. de Serbellane est occupé. — Je n'achevai pas cette phrase toute insignifiante

qu'elle était, je ne l'achevai pas, ma sœur, je vous l'atteste; elle ne pouvait rien apprendre ni rien indiquer à M. Barton: néanmoins je fus saisie d'un remords véritable au premier mot qui m'échappa; je cherchai l'occasion de me retirer; et réfléchissant sur moi-même; je fus indignée du motif coupable qui m'avait causé tant d'émotion.

Je craignais, je ne puis me le cacher, je craignais que M. Barton ne dît à Léonce que mes affections étaient engagées; je voulais donc que Léonce pût me préférer à ma cousine: c'est moi qui fais ce mariage; c'est moi qui suis liée par un sentiment presque aussi fort que la reconnaissance, par les services que j'ai rendus, les remercîmens que j'en ai recueillis, la récompense que j'en ai goûtée; mon amie se flatte du bonheur de sa fille, elle croit me le devoir, et ce serait moi qui songerais à le lui ravir? Quel motif m'inspire cette pensée! un penchant de pure imagination, pour un homme que je n'ai jamais vu, qui peut-être me déplairait, si je le connaissais! Que serait-ce donc si je l'ai-

mais ! Et néanmoins les sentimens de délicatesse les plus impérieux ne devraient-ils pas imposer silence même à un attachement véritable ? Ne pensez pas cependant, ma chère Louise, autant de mal de moi que ce récit le mérite : n'avez-vous pas éprouvé vous-même qu'il existe quelquefois en nous des mouvemens passagers les plus contraires à notre nature ? C'est pour expliquer ces contradictions du cœur humain, qu'on s'est servi de cette expression : *ce sont des pensées du démon*. Les bons sentimens prennent leur source au fond de notre cœur ; les mauvais nous semblent venir de quelque influence étrangère, qui trouble l'ordre et l'ensemble de nos réflexions et de notre caractère. Je vous demande de fortifier mon cœur par vos conseils : la voix qui nous guida dans notre enfance, se confond pour nous avec la voix du Ciel.

LETTRE XIII.

Réponse de mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 14 mai.

Non, ma chère enfant, je ne vous aurais point trouvée coupable de vous livrer à quelque intérêt pour Léonce; et s'il avait été digne de vous, s'il vous avait aimée, je n'aurais pas trop conçu pourquoi vous auriez sacrifié votre bonheur, non à la reconnaissance que vous devez, mais à celle que vous avez méritée. Quoi qu'il en soit, hélas! il n'est plus temps de faire ces réflexions : il n'est que trop vraisemblable qu'en ce moment, ce malheureux jeune homme n'existe plus pour personne! J'ai la triste mission de vous envoyer cette lettre. Il faut la montrer à M. Barton, et prévenir mad. de Vernon et sa fille de la perte de leurs plus brillantes espérances. C'est le seul moment où j'aie éprouvé quel-

ques bons sentimens pour mad. de Vernon; mais il n'est pas nécessaire de me joindre à tout ce que vous lui témoignerez. Celle qui est aimée de vous, ma chère Delphine, ne manque jamais des consolations les plus tendres; et c'est vous que je plains quand vos amis sont malheureux.

Je ne doute pas que ce ne soit l'indigne frère de mademoiselle de Sorane qui doive être accusé de ce crime abominable.

Bayonne, le 10 mai 1790.

Comme vous êtes parente de madame de Vernon, mademoiselle, vous avez sans doute son adresse à Paris, et vous ferez parvenir à un M. Barton, qui doit être chez elle à présent, la nouvelle du triste accident arrivé à son élève, qui n'a voulu dire qu'un seul mot, c'est qu'il désirait voir son instituteur, actuellement à Paris chez mad. de Vernon. Ce pauvre M. Léonce de Mondoville m'était recommandé par un négociant de Madrid, et je l'attendais hier au soir; mais je ne croyais pas qu'on me l'apportât dans ce triste état.

En traversant les Pyrénées, il a fait quelques pas à pied, laissant passer sa voiture devant lui avec son domestique; à la nuit tombante il a reçu deux coups de poignard près du cœur, par deux hommes qu'il connait, à ce que j'ai pu comprendre par quelques mots qu'il a prononcés, mais qu'il n'a jamais voulu nommer. Son domestique ne le voyant point venir, est retourné sur ses pas, et l'a trouvé sans connaissance au milieu du chemin de la forêt : il a appelé des paysans, et avec leur secours, il a été apporté chez moi sans reprendre ses sens : on le croyait mort. Cependant depuis une heure il a parlé, comme je l'ai dit, pour demander que son instituteur vînt en toute hâte auprès de lui, et qu'on se gardât bien d'informer sa mère de son état.

Le juge s'est transporté chez moi pour écrire sa déposition sur les assassins. Il a refusé de rien répondre, ce qui me paraît vraiment trop beau; mais du reste, il est impossible d'être plus intéressant : et c'est avec une vraie douleur, mademoiselle, que je me vois forcé de vous apprendre que les médecins ont déclaré ses blessures

mortelles. Il est si beau, si jeune, si bon, que cela fait pleurer tout le monde; et ma pauvre famille en particulier s'en désole vivement. Ne perdez pas de temps, je vous prie, mademoiselle, pour faire venir son instituteur. Il arrivera trop tard; mais enfin il nous dira ce que nous avons à faire. J'ai l'honneur d'être, avec respect, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

TÉLIN, *négociant à Bayonne.*

LETTRE XIV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 19 mai.

Ah! ma chère sœur! quelle nouvelle vous m'apprenez! Je suis dans une angoisse inexprimable, craignant de perdre une minute pour avertir M. Barton, et frémissant de la douleur que je suis condamnée à lui causer. Il faut aussi prévenir mad. de Vernon et Matilde. Combien je sens vivement

leurs peines! Ma pauvre Sophie! le fils de son ami! l'époux de sa fille, et Matilde! Ah! que je me reproche d'avoir blâmé l'excès de sa dévotion! Elle ne sera peut-être jamais heureuse; si elle avait livré son cœur à l'espérance d'être aimée, que deviendrait-elle à présent? Néanmoins, elle ne l'a jamais vu. Mais moi aussi, je ne l'ai jamais vu! et les larmes m'oppressent, et la force me manque pour remplir mon triste devoir! Allons, je m'y soumets, je sors : adieu. Ce soir je vous rendrai compte de cette cruelle journée.

Minuit.

M Barton est parti depuis une heure, ma chère Louise. Excellent homme, qu'il est malheureux! Ah! que les peines de l'âge avancé portent un caractère déchirant! Hélas! la vieillesse elle-même est une douleur habituelle, dont l'amertume aigrit tous les chagrins que l'on éprouve.

J'ai été chez mad. de Vernon à six heures; j'ai fait demander M. Barton à sa porte; il est venu à l'instant même avec un air d'empressement et de gaîté qui m'a fait bien mal :

rien n'est plus touchant que l'ignorance d'un malheur déjà arrivé, et le calme qui se peint sur un visage qu'un seul mot va bouleverser. M. Barton monta dans ma voiture, et je donnai l'ordre de nous conduire loin de Paris; j'avais imaginé plusieurs moyens de lui annoncer cet affreux événement, mais il remarqua bientôt l'altération de mes traits, et me demanda avec sensibilité s'il m'était arrivé quelque malheur? L'intérêt même qu'il prenait à moi l'éloignait entièrement de l'idée que la peine dont il s'agissait pût le concerner. J'hésitais encore sur ce que je lui dirais; mais enfin, je pensai qu'il n'y avait point de préparation possible pour une telle douleur, et je lui remis la fatale lettre.

— Lisez, lui dis-je, avec courage, avec résignation, et sans oublier les amis qui vous restent, et que votre malheur attache à vous pour jamais.— A peine cet excellent homme eut-il vu le nom de Léonce, qu'il pâlit; il lut cette lettre deux fois, comme s'il ne pouvait la croire. Enfin, il la laissa tomber, couvrit son visage de ses deux mains, et pleura amèrement sans dire un seul mot.

Je versais des larmes à côté de lui, effrayée de son silence, attendant que ses premières paroles m'indiquassent dans quel sens il cherchait des consolations. Je demandais au Ciel la voix qui peut adoucir les blessures du cœur. — O Léonce! s'écria-t-il enfin, gloire de ma vie, seul intérêt d'un homme sans carrière, sans nom, sans destinée, était-ce à moi de vous survivre? que fait ce vieux sang dans mes veines, quand tout le vôtre a coulé? quelle fin de vie m'est réservée? Ah! madame, me dit-il, vous êtes jeune, belle, vous avez pitié d'un vieillard, mais vous ne pouvez pas vous faire une idée des dernières douleurs d'une existence sans avenir, sans espoir! vous ne le connaissiez pas, mon ami, mon noble ami, que des monstres ont assassiné. Pourquoi ne veut-il pas les nommer? je les connais, je les ferai connaître, ils ne vivront point après avoir fait périr ce que le Ciel avait formé de meilleur. — Alors il se rappelait les traits les plus aimables de l'enfance, et de la jeunesse de son élève; ce n'était plus le beau, le fier, le spirituel Léonce qu'il me peignait; il ne se retra-

çait plus les grâces et les talens qui devaient plaire dans le monde, il ne parlait que des qualités touchantes dont le souvenir s'unit, avec tant d'amertume, à l'idée d'une séparation éternelle.

J'étais agitée par une incertitude cruelle; devais-je, en rappelant à M. Barton que Léonce le demandait auprès de lui, fixer son imagination sur la possibilité de le revoir encore, et de contribuer peut-être à le guérir? M. Barton ne m'avait pas dit un seul mot qui indiquât cette pensée; la craignait-il? redoutait-il une seconde douleur après un nouvel espoir? Ma chère Louise, avec quel tremblement l'on parle à un homme vraiment malheureux! Comme on a peur de ne pas deviner ce qu'il faut lui dire, et de toucher maladroitement aux peines d'un cœur déchiré.

Enfin, je dis à M. Barton qu'il devait partir, et que peut-être il pouvait encore se flatter de retrouver Léonce: ce dernier mot dont j'attendais tant d'effet, n'en produisit aucun, il m'entendit tout de suite, mais sans se livrer à l'espoir que je lui offrais. A l'âge de M. Barton, le cœur n'est

point mobile, les impressions ne se renouvellent pas vîte, et le même sentiment oppresse sans aucun intervalle de soulagement.

Néanmoins, depuis cet instant, il ne parla plus que de son départ : il me demanda de retourner chez mad. de Vernon, j'en donnai l'ordre. Je convins avec lui qu'il partirait le soir même avec ma voiture, et que l'un de mes gens, plus jeune que le sien, courrait devant lui pour hâter son voyage. Il était un peu ranimé par l'occupation de ces détails : tant qu'il reste une action à faire pour l'être qui nous intéresse, les forces se soutiennent et le cœur ne succombe pas. Nous arrivâmes enfin chez ma tante ; en songeant à la peine qu'elle allait éprouver, j'étais saisie moi-même de la plus vive émotion, je laissai M. Barton entrer seul chez mad. de Vernon, et je restai quelques minutes dans le salon pour reprendre mes sens : enfin, domptant cette faiblesse qui m'empêchait de consoler mon amie, j'entrai chez elle ; je la trouvai plus calme que je ne l'espérais. M. Barton gardait le silence, Matilde

se contenait avec quelque effort ; mad. de Vernon vint à moi et m'embrassa ; je voulus m'approcher de Matilde, je la vis rougir et pâlir ; elle me serra la main amicalement, mais elle sortit de la chambre à l'instant même, se faisant un scrupule, je crois, d'éprouver ou de montrer aucune émotion vive.

Mad. de Vernon me dit alors : — Imaginez que dans ce moment même je viens de recevoir une lettre de mad. de Mondoville, pour m'apprendre son consentement au mariage, d'après les nouvelles propositions que je lui avais faites ! Elle m'annonce en même temps le départ de son fils. — Je serrai une seconde fois mad. de Vernon dans mes bras. — Enfin, me dit-elle avec le courage qui lui est propre, occupons-nous de hâter le départ de M. Barton, et soumettons-nous aux événemens. — Il n'y a rien à faire pour mon voyage, dit M. Barton, avec un accent qui exprimait, je crois, une humeur un peu injuste sur le calme apparent de mad. de Vernon ; mad. d'Albémar a bien voulu pourvoir à tout, et je pars. — C'est très-bien, répli-

qua mad. de Vernon, qui s'aperçut du mécontentement de M. Barton, et s'adressant à moi, elle me dit comme à demi-voix: — Quel zèle et quelle affection il témoigne à son élève! — Vous avez remarqué quelquefois que mad. de Vernon avait l'habitude de louer ainsi, comme par distraction et en parlant à un tiers, mais le malheureux Barton n'y donna pas la moindre attention; il était bien loin de penser à l'impression que sa douleur pourrait produire sur les autres. S'il lui était resté quelque présence d'esprit, c'eût été pour la cacher et non pour s'en parer.

Absorbé dans son inquiétude, il sortit sans dire un mot à mad. de Vernon; je le suivis pour le conduire chez moi, où il devait trouver tout ce qui lui était nécessaire pour sa route. Lorsque nous fûmes en voiture, il dit, en se parlant à lui-même: — Mon cher Léonce, vos seuls amis, c'est votre malheureux instituteur, c'est aussi votre pauvre mère. — Et se retournant vers moi: — oui, s'écria-t-il, j'irai nuit et jour pour le rejoindre, peut-être me dira-t-il encore un dernier adieu, et je resterai

près de sa tombe pour soigner ses derniers restes, et mériter ainsi d'être enseveli près de lui. — En disant ces mots, cet infortuné vieillard se livrait à un nouvel accès de désespoir. — Madame, me dit-il alors, devant vous je pleure; tout-à-l'heure j'étais calme; votre bonté ne repoussera pas cette triste preuve de confiance, j'en suis sûr, vous ne la repousserez pas.

Nous arrivâmes chez moi, je pris toutes les précautions que je pus imaginer pour que le voyage de M. Barton fût le plus commode et le plus rapide possible; il fut touché de ces soins, et, prêt à monter en voiture, il me dit: — Madame, s'il vient en mon absence quelques lettres de Bayonne, je n'ose pas dire de Léonce, enfin aussi de Léonce même, ouvrez-les, vous verrez ce qu'il faut faire d'après ces lettres, et vous me l'écrirez à Bordeaux. — N'est-ce pas mad. de Vernon, lui dis-je, qui devrait..... — Non, me répondit-il, madame, permettez-moi de vous répéter que je veux que ce soit vous; hélas! dans ce dernier moment, lorsqu'il n'est que trop probable que jamais je ne vous re-

verrai, qu'il me soit permis de vous dire une idée, peut-être insensée, que j'avais conçue pour mon malheureux élève. Je ne trouvais point que mademoiselle de Vernon pût lui convenir, et j'osais remarquer en vous tout ce qui s'accordait le mieux avec son esprit et son âme. — J'allais lui répondre, mais il me serra la main avec une affection paternelle; cette affection me rappelle M. d'Albémar, et jamais je ne l'ai retrouvée sans émotion. Il me dit alors: — Ne vous offensez pas, madame, de cette hardiesse d'un vieillard qui chérit Léonce comme son fils, et que vos bontés ont profondément touché. Hélas! ces douces chimères sont remplacées par la mort! la mort! ah Dieu! — Il se précipita hors de ma chambre, et se jeta au fond de la voiture dans un accablement qui redoubla ma pitié.

Restée seule, je pus me livrer enfin à la douleur que moi aussi j'éprouvais; je n'avais dû m'occuper que des peines des autres, mais celle que je ressentais n'était pas moins vive, quoique la destinée de ce malheureux jeune homme fût étrangère à la mienne. Ma tante et ma cousine le re-

grettent pour elles, pour le bonheur qu'il devait leur procurer; moi que le sort séparait irrévocablement de lui, je pleure une âme si belle, un être si libéralement doué, périssant ainsi dans les premières années de sa vie. Oui, s'il meurt je lui vouerai un culte dans mon cœur; je croirai l'avoir aimé, l'avoir perdu, et je serai fidèle au souvenir que je garderai de lui; ce sera un sentiment doux, l'objet d'une mélancolie sans amertume. Je demanderai son portrait à M. Barton, et toujours je conserverai cette image comme celle d'un héros de roman dont le modèle n'existe plus. Déjà depuis quelque temps, je perdais l'espoir de rencontrer celui qui posséderait toutes les affections de mon cœur; j'en suis sûre maintenant, et cette certitude est tout ce qu'il faut pour vieillir en paix.

Mais peut-être que Léonce vivra; s'il vit, il sera l'époux de Matilde, et plus de chimères alors, mais aussi plus de regrets. Adieu, ma chère Louise; il est possible, que dans peu, je me réunisse à vous pour toujours.

LETTRE XV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 22 mai.

J'ai trouvé ce soir plus de charmes que jamais dans l'entretien de mad. de Vernon, et cependant, pour la première fois, mon cœur lui a fait un véritable reproche. Quand je vous parle d'elle avec autant de franchise, ma chère Louise, je vous donne la plus grande marque possible de confiance; n'en concluez, je vous prie, rien de défavorable à mon amie. Je puis me tromper sur un tort que mille motifs doivent excuser; mais j'ai sûrement raison, quand je crois que les qualités les plus intimes de l'âme peuvent seules inspirer cette délicatesse parfaite dans les discours et dans les moindres paroles, qui rend la conversation de mad. de Vernon si séduisante.

J'avais été douloureusement émue tout

le jour ; l'image de Léonce me poursuivait, je n'avais pu fermer l'œil sans le voir sanglant, blessé, prêt à mourir. Je me le représentais sous les traits les plus touchans, et ce tableau m'arrachait sans cesse des larmes. J'allai vers huit heures du soir chez mad. de Vernon ; Matilde avait passé tout le jour à l'église, et s'était couchée en revenant, sans avoir témoigné le moindre désir de s'entretenir avec sa mère ; je trouvai donc Sophie seule et assez triste, je l'étais bien plus encore. Nous nous assîmes sur un banc de son jardin, d'abord sans parler ; mais bientôt elle s'anima, et me fit passer une heure dans une situation d'âme beaucoup meilleure que je ne pouvais m'y attendre. La douceur et, pour ainsi dire, la mollesse même de sa conversation, ont je ne sais quelle grâce qui suspendit ma peine. Elle suivait mes impressions pour les adoucir, elle ne combattait aucun de mes sentimens, mais elle savait les modifier à mon insçu : j'étais moins triste sans en savoir la cause ; mais enfin auprès d'elle je l'étais moins.

Je dirigeai notre conversation sur ces

grandes pensées vers lesquelles la mélancolie nous ramène invinciblement. L'incertitude de la destinée humaine, l'ambition de nos désirs, l'amertume de nos regrets, l'effroi de la mort, la fatigue de la vie, tout ce vague du cœur, enfin, dans lequel les âmes sensibles aiment tant à s'égarer, fut l'objet de notre entretien. Elle se plaisait à m'entendre, et m'excitant à parler, elle mêlait des mots précis et justes à mes discours, et soutenait et ranimait mes pensées toutes les fois que j'en avais besoin. Lorsque j'arrivai chez elle, j'étais abattue et mécontente de mes sentimens sans vouloir me l'avouer. Je crois qu'elle devina tout ce qui m'occupait, car elle me dit exactement ce que j'avais besoin d'entendre. Elle me releva par degrés dans ma propre estime, j'étais mieux avec moi-même, et je ne m'apercevais qu'à la réflexion, que c'était elle qui modifiait ainsi mes pensées les plus secrètes. Enfin, j'éprouvais au fond de l'âme un grand soulagement, et je sentais bien en même temps, qu'en m'éloignant de Sophie, le chagrin, et l'inquiétude me ressaisiraient de nouveau.

Je m'écriai donc dans une sorte d'enthousiasme: — Ah! mon amie, ne me quittez pas, passons de longues heures à causer ensemble, je serai si mal quand vous ne me parlerez plus! — Comme je prononçais ces mots, un domestique entra, et dit à mad. de Vernon que M. de Fierville demandait à la voir, quoiqu'on lui eût déclaré à sa porte qu'elle ne recevait personne. — Refusez-le, je vous en conjure, ma chère Sophie, dis-je avec instance. — Savez-vous, interrompit mad. de Vernon, si le neveu de mad du Marset a gagné ou perdu ce grand procès dont dépendait toute sa fortune? — Mon Dieu, interrompis-je, on m'a dit hier qu'il l'avait gagné; ainsi, vous n'avez point à consoler M. de Fierville des chagrins de son amie; refusez-le. — Il faut que je le voye, dit alors mad. de Vernon. — Et elle fit signe à son domestique de le faire monter. Je me sentis blessée, je l'avoue, et ma physionomie l'exprima. Mad. de Vernon s'en aperçut, et me dit. — Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma fille.... — Quoi! m'écrai-je assez vivement, vous songez déjà

à remplacer Léonce? Pauvre jeune homme! vous n'êtes pas long-temps regretté par l'amie de votre mère. — Je me reprochai ces paroles à l'instant même, car mad. de Vernon rougit en les entendant, et comme elle me laissait partir sans essayer de me retenir, je restai, quelques minutes après l'arrivée de M. de Fierville, la main appuyée sur la clef de la porte du salon, et tardant à l'ouvrir. Mad. de Vernon enfin le remarqua, elle vint à moi, et sans me faire aucun reproche, elle insista beaucoup sur le prix qu'elle mettait à l'union de sa fille avec Léonce, sur toutes les circonstances qui lui rendaient ce mariage mille fois préférable à tout autre. Elle reprit par degrés sa grâce accoutumée, et je partis après l'avoir embrassée; mais je conservai cependant quelques nuages de ce qui venait de se passer.

Concevez-vous ma folie, ma chère Louise? Ce qui m'a blessé peut-être si vivement, c'est un témoignage d'indifférence pour Léonce! Pourquoi vouloir que mad. de Vernon le regrette profondément, qu'elle ne cherche point un autre époux

pour sa fille ? elle ne l'a jamais vu ; cependant n'est-il pas vrai, ma chère Louise, que c'est se consoler trop tôt de la perte d'un jeune homme si distingué ? Ah ! s'il était possible qu'on le sauvât ! ce serait Matilde qui goûterait le bonheur d'en être aimée, elle n'aurait pas souffert de son danger ; il renaîtrait pour elle ; le calme de son imagination et de son âme la préserve des peines les plus amères de la vie. Louise, votre Delphine ne lui ressemble pas.

LETTRE XVI.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, 20 mai 1790.

Je me hâte de vous dire, ma chère Delphine, que M. de Mondoville est mieux ; un chirurgien habile l'a soigné avec beaucoup de bonheur, et lorsque la perte de son sang a été arrêtée, il s'est trouvé très-vite hors de tout danger. Il aurait déjà repris sa route, si l'on ne craignait que sa

blessure ne se rouvrit en voyageant. Il a écrit à M. Barton une lettre que Télin m'a adressée, pour vous prier de la faire parvenir sûrement; je vous l'envoie.

Il faut que Léonce ait quelque chose de bien aimable, pour que ce vieux négociant de Bayonne, Télin, qui, de sa vie n'a pensé qu'aux moyens de gagner de l'argent, écrive des lettres toutes remplies d'éloges sur les qualités généreuses de M. de Mondoville; en vérité je crois qu'il a fait de Télin une mauvaise tête! Sérieusement, c'est un rare mérite que celui qui est vivement senti même par les hommes vulgaires, et je crois toujours plus aux qualités qui produisent de l'effet sur tout le monde, qu'à ces supériorités mystérieuses, qui ne sont reconnues que par les adeptes.

Chère Delphine, il est très-vraisemblable à présent que vous allez voir M. de Mondoville. Votre imagination est singulièrement préparée à recevoir une grande impression par sa présence; défendez-vous de cette disposition, je vous en conjure, et rendez à votre esprit toute l'indépendance dont il a besoin pour bien juger.

LETTRE XVII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, 25 mai.

La lettre de Léonce, que vous m'envoyez, ma chère sœur, est extrêmement remarquable; comme M. Barton m'avait demandé de l'ouvrir, je l'ai lue; depuis deux heures qu'elle est entre mes mains, elle a fait naître en moi une foule de pensées qui m'étaient nouvelles. Je vous ferai part de mes réflexions une autre fois; le seul mot que je suis pressée de vous dire, c'est que la lecture de cette lettre a tout-à-fait calmé les idées qui me troublaient, et que je n'ai plus à craindre le mauvais mouvement qui me faisait envier le sort de ma cousine.

LETTRE XVIII (1).

Léonce à M. Barton.

Bayonne, 17 mai 1790.

Je crains, mon cher ami, que vous ne soyez déjà parti sur la nouvelle de mon accident, et lorsque vous aurez su que j'avais témoigné le désir de vous voir. J'aurais dû vous épargner la fatigue d'un tel voyage, mais vous pardonnerez à votre élève le besoin qu'il avait de vous dire adieu au moment de mourir. Si vous êtes encore à Paris, attendez-moi, je serai en état de voyager sous peu de jours. On me défend de parler, de peur que mes blessures à la poitrine se rouvrent; j'ai du temps au moins pour vous écrire tout ce qui tient à l'événement dont vous seul devez connaître le secret.

(1) Cette lettre est celle que mademoiselle d'Albémar a fait parvenir à Delphine.

Je sais quel est le furieux qui a voulu m'assassiner et qui m'a attaqué, ayant pour second son domestique, sans me laisser aucun moyen de me défendre. Il m'a dit avec fureur, en me poignardant : *Je venge ma sœur déshonorée.* J'aurais nommé l'auteur de cette action infâme, si les motifs qui l'ont irrité contre moi ne méritaient une sorte d'indulgence ; vous les savez, ces motifs, et vous devinez mon assassin.

Mon cousin, en se soumettant à mes conseils, les a suivis néanmoins de la manière du monde la plus faible et la plus inconséquente ; il m'a prouvé qu'il ne faut jamais faire agir un homme dans un sens différent de son caractère. La nature place des remèdes à côté de tous les maux : l'homme faible ne hasarde rien ; l'homme fort soutient tout ce qu'il avance ; mais l'homme faible, conseillé par l'homme fort, marche, pour ainsi dire, par saccades, entreprend plus qu'il ne peut, se donne les défis à lui-même, exagère ce qu'il ne sait pas imiter, et tombe dans les fautes les plus disparates : il réunit les incon-

véniens des caractères opposés, au lieu de concilier avec art leurs divers avantages.

Charles de Mondoville a laissé pénétrer à la famille de mademoiselle de Sorane, qu'il suivait mes avis pour ainsi dire malgré lui; c'est ainsi qu'il a dirigé sur moi toute leur haine. M. de Sorane a été obligé de faire faire un très-mauvais mariage à sa sœur, pour étouffer le plus promptement possible l'éclat de son aventure; la crainte de ce même éclat, l'a empêché de se battre avec moi; il a regardé l'assassinat comme une vengeance plus obscure et plus certaine, et il avait imaginé sans doute que si j'étais tué dans les montagnes des Pyrénées, on attribuerait ma mort à des voleurs français ou espagnols, qui sont en assez grand nombre sur les frontières des deux pays.

Si je ne savais pas que M. de Sorane a été réellement très-malheureux de la honte de sa sœur, s'il n'avait pas raison de m'accuser de la résistance de mon cousin à ses désirs, j'aurais livré son crime à la justice des lois. Mais, m'étant vu forcé, par un concours funeste de circonstances, à sa-

crifier la réputation de mademoiselle de Sorane à l'honneur de ma famille, j'ai cru devoir taire le nom d'un homme qui n'était devenu mon assassin que pour venger sa sœur. Sa haine contre moi était naturelle; le mal que je lui avais fait, tenait peut-être à un défaut de mon caractère : vous m'avez souvent dit que l'opinion avait trop d'empire sur moi. S'il est vrai que M. de Sorane ait réellement à se plaindre de ma conduite, je lui dois le secret sur un crime que j'ai provoqué; je le lui ai gardé, il vous sera sacré comme à moi-même.

Mais je le prévois, mon cher Barton, tremblant encore du danger que j'ai couru, vous aurez une aimable colère contre votre élève, pour avoir exposé si légèrement cette vie dont vous et ma mère daignez avoir besoin. Cette pensée m'est venue, non sans quelques regrets, lorsque je me croyais prêt à mourir. Peut-être aurais-je pu laisser mon parent à lui-même, quoiqu'il fût de mon sang, quoiqu'il portât mon nom; mais, je vous le demande, à vous, qui avez bien plus de modération que moi dans votre manière de juger, et

qui n'attachez pas autant d'importance à ce qu'on peut dire dans le monde, si je m'étais trouvé dans la même situation que Charles de Mondoville, n'auriez-vous pas été le premier à me détourner d'épouser une femme généralement mésestimée, quand même je l'aurais aimée?

Pendant les jours que je viens de passer entre la vie et la mort, j'ai réfléchi beaucoup à ce que vous m'avez constamment dit, sur la nécessité de ne soumettre sa conduite qu'au témoignage de sa conscience et de sa raison. Vous êtes chrétien et philosophe tout à la fois; vous vous confiez en Dieu, et vous comptez pour rien les injustices des hommes: j'ai peu de disposition, vous le savez, à aucun genre de croyance religieuse, et moins encore à la patience et à la résignation que la foi, dit-on, doit nous inspirer. Quoique j'aie reçu, grâce à vous, une éducation éclairée, cependant une sorte d'instinct militaire, des préjugés, si vous le voulez, mais les préjugées de mes aïeux, ceux qui conviennent si parfaitement à la fierté et à l'impétuosité de mon âme,

sont les mobiles les plus puissans de toutes les actions de ma vie. Mon front se couvre de sueur quand je me figure un instant, que même à cent lieues de moi, un homme quelconque pourrait se permettre de prononcer mon nom ou celui des miens avec peu d'égards, et que je ne serais pas là pour m'en venger. La plupart des hommes, dites-vous, ne méritent pas qu'on attache le moindre prix à leurs discours; leur haine peut n'être rien, mais leur insulte est toujours quelque chose. Ils s'égalent à vous, ils font plus, ils se croient vos supérieurs quand ils vous calomnient, faut-il leur laisser goûter en paix cet insolent plaisir?

Avez-vous d'ailleurs réfléchi sur la rapidité avec laquelle un homme peut se déconsidérer sans retour? S'il est indifférent aux premiers mots qu'on hasarde sur lui, si sa délicatesse supporte le plus léger nuage, quel sentiment l'avertira que c'en est trop? D'abord de faux bruits circuleront, et ils s'établiront bientôt après comme vrais dans la tête de ceux qui ne le connaissent pas; alors il s'en irritera, mais

trop tard. Quand il se hâterait de chercher vingt occasions de duel, des traits de courage désordonnés, rétabliront-ils la réputation de son caractère? Tous ces efforts, tous ces mouvemens présentent l'idée de l'agitation, et l'on ne respecte point celui qui s'agite : le calme seul est imposant. On ne peut reconquérir en un jour ce qui est l'ouvrage du temps, et néanmoins la colère ne vous permettant pas le repos, vous rend incapable de trouver ou d'attendre le remède à votre malheur. Je ne sais ce qui peut nous être réservé dans un autre monde; mais l'enfer de celui-ci pour un homme qui a de la fierté, c'est d'avoir à supporter la moindre altération à cette intacte renommée d'honneur et de délicatesse, le premier trésor de la vie.

J'ai cessé de combattre en moi ces sentimens, je les ai reconnus pour invincibles; toutefois s'ils pouvaient jamais se trouver en opposition avec la véritable morale, j'en triompherais, du moins je le crois, et c'est à vos leçons, mon cher maître, que je dois cet espoir; mais dans toutes les résolutions qui ne regardent que moi seul, j'aurais tort

de vouloir lutter contre un défaut que je ne puis braver qu'en sacrifiant tout mon bonheur. Il vaut mieux exposer mille fois sa vie que de faire souffrir son caractère.

J'ose croire que je ne rends pas malheureux ce qui m'entoure ; pourquoi donc voudrais-je me tourmenter par des efforts peut-être inutiles, et sûrement très-douloureux ? La considération que je veux obtenir dans le monde ne doit-elle pas servir à honorer tout ce qui m'aime ? Un homme n'est-il pas le protecteur de sa mère, de sa sœur et sur-tout de sa femme ? Ne faut-il pas qu'il donne à la compagne de sa vie l'exemple de ce respect pour l'opinion qu'il doit à son tour exiger d'elle ? Savez-vous pourquoi, jusqu'à présent, je me suis défendu contre l'amour, quoique je sentisse bien avec quelle violence il pourrait s'emparer de moi ? C'est que j'ai craint d'aimer une femme qui ne fût point d'accord avec moi sur l'importance que j'attache à l'opinion, et dont le charme m'entraînât, quoique sa manière de penser me fît souffrir. J'ai peur d'être déchiré par deux puissances égales, un cœur sensible

et passionné, un caractère fier et irritable.

Ma mère a peut-être raison, mon cher Barton, en me faisant épouser une personne qui n'exercera pas un grand empire sur moi, mais dont la conduite est dirigée par les principes les plus sévères. Cependant, hélas! je vais donc à vingt-cinq ans renoncer pour toujours à l'espoir de m'unir à la femme que j'aimerais, à celle qui comblerait le vide de mon cœur par toutes les délices d'une affection mutuelle! Non, la vie n'est pas cet enchantement que mon imagination a rêvé quelquefois, elle offre mille peines inévitables, mille périls à redouter, pour sa réputation, pour son repos, mille ennemis qui vous attendent; il faut marcher fermement et sévèrement dans cette triste route, et se garantir du blâme en renonçant au bonheur.

Après avoir lu cette lettre, serez-vous content de moi, mon cher maître? Songez cependant avec quelque plaisir, que votre élève n'a pas une pensée secrète pour vous, et que vos conseils lui seront toujours nécessaires.

LÉONCE.

LETTRE XIX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 27 mai.

J'ai relu plusieurs fois la lettre où Léonce peint son propre caractère, avec la vérité la plus parfaite ; vous n'avez pas conclu, je l'espère, de quelques lignes que je vous écrivis dans le premier moment, que mon estime pour M. de Mondoville fût le moins du monde altérée ? Non assurément, rien de pareil n'est vrai, sa lettre à M. Barton indique au contraire des qualités rares et une grande supériorité d'esprit ; mais ce qui m'a frappé comme une lumière subite, c'est l'étonnant contraste de nos caractères.

Il soumet les actions les plus importantes de sa vie à l'opinion, moi je pourrais à peine consentir à ce qu'elle influât sur ma décision dans les plus petites circonstances ; les idées religieuses ne sont rien pour lui, cela doit être ainsi, puisque l'honneur du monde est tout. Quant à moi,

vous le savez, grâce à l'heureuse éducation que vous et votre frère m'avez donnée, c'est de mon Dieu et de mon propre cœur que je fais dépendre ma conduite. Loin de chercher les suffrages du plus grand nombre, par les ménagemens nécessaires pour se les concilier, je serais presque tentée de croire que l'approbation des hommes flétrit un peu ce qu'il y a de plus pur dans la vertu, et que le plaisir qu'on pourrait prendre à cette approbation, finirait par gâter les mouvemens simples et irréfléchis d'une bonne nature.

Sans doute, à travers l'irritabilité de Léonce sur tout ce qui tient à l'opinion, il est impossible de ne pas reconnaître en lui une âme vraiment sensible ; néanmoins ne regrettez plus, ma sœur, ses engagemens avec Matilde, réjouissez-vous au contraire de ce qu'il ne sera jamais rien pour moi ; les oppositions qui existent dans nos manières d'être, sont précisément celles qui rendraient profondément malheureux deux êtres qui s'aimeraient, sans les détacher l'un de l'autre.

Il me serait impossible, quelle que fût

ma résolution à cet égard, de veiller assez sur toutes mes actions pour qu'elles ne prêtassent point aux fausses interprétations de la société; et que ne souffrirais-je pas, si celui que j'aimerais ne supportait pas sans douleur le mal que l'on pourrait dire de moi; si j'étais obligée de redouter les jugemens des indifférens, à cause de leur influence sur l'objet qui me serait cher, de craindre toutes les calomnies parce qu'il souffrirait de toutes, et de me courber devant l'opinion, parce que j'aimerais un homme qui serait son premier esclave!

Non, Léonce, ma chère Louise, ne convient pas à votre Delphine; ah! combien les sentimens de votre généreux frère, mon noble protecteur, répondaient mieux à mon cœur; il me répétait souvent qu'une âme bien née n'avait qu'un seul principe à observer dans le monde, faire toujours du bien aux autres et jamais de mal. Qu'importe à celle qui croit à la protection de l'Être-Suprême et vit en sa présence, à celle qui possède un caractère élevé et jouit en elle-même du sentiment de la vertu; que lui importe, me disait M. d'Al-

bémar, les discours des hommes? Elle obtient leur estime tôt ou tard, car c'est de la vérité que l'opinion publique relève en dernier ressort; mais il faut savoir mépriser toutes les agitations passagères que la calomnie, la sottise et l'envie excitent contre les êtres distingués. Il ajoutait, j'en conviens, que cette indépendance, cette philosophie de principes convenaient peut-être mieux encore à un homme qu'à une femme, mais il croyait aussi que les femmes, étant bien plus exposées que les hommes à se voir mal jugées, il fallait d'avance fortifier leur âme contre ce malheur. La crainte de l'opinion rend tant de femmes dissimulées, que pour ne point exposer la sincérité de mon caractère, M. d'Albémar travaillait de tout son pouvoir à m'affranchir de ce joug. Il y a réussi; je ne redoute rien sur la terre que le reproche juste de mon cœur, ou le reproche injuste de mes amis; mais que l'opinion publique me recherche ou m'abandonne, elle ne pourra jamais rien sur ces jouissances de l'âme et de la pensée, qui m'occupent et m'absorbent toute entière. Je

porte en moi-même un espoir consolateur, qui se renouvellera toujours tant que je pourrai regarder le Ciel, et sentir mon cœur battre pour la véritable gloire et la parfaite bonté.

Ce bonheur ou ce calme dont je jouis, que deviendraient-ils néanmoins, si par un renversement bizarre c'était moi, faible femme, moi dont la destinée réclame un soutien, qui saurais mépriser l'opinion des hommes, tandis que l'être fort, celui qui doit me guider, celui qui doit me servir d'appui, aurait horreur du moindre blâme? Vainement je tâcherais de me conformer à tous ses désirs, en adoptant une conduite qui ne me serait point naturelle, je n'éviterais pas d'y commettre des fautes, et notre vie bientôt troublée aurait peut-être un jour une funeste fin.

Non, je ne veux point aimer Léonce; quand il serait libre, je ne le voudrais point. J'ai eu besoin de me le répéter, de relire sa lettre, de détruire par de longues réflexions l'impression que m'avait fait le danger qu'il vient de courir; mais j'y suis parvenue; mon âme s'est affermie, et je

puis le voir maintenant avec le plus grand calme et la plus ferme résolution de ne considérer désormais en lui que l'époux de Matilde.

LETTRE XX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 31 mai.

Que vous disais-je dans ma dernière lettre, ma chère Louise? il me semble que je vais le démentir; je l'ai vu, Léonce. Ah! je n'ai plus aucun souvenir de ce que je pensais contre lui : comment pouvais-je mettre tant d'importance à ce que j'appelais ses défauts? Pourquoi le juger sur une lettre? l'expression de son visage le fait bien mieux connaître.

J'avais reçu hier une lettre de M. Barton, qui m'annonçait qu'il avait rencontré M. de Mondoville à Bordeaux, et qu'ils revenaient ensemble : j'allai chez madame

de Vernon pour lui porter ces bonnes nouvelles ; j'avais l'esprit tout-à-fait libre, la lettre de Léonce avait changé mes idées sur lui. Je ne sais pas pourquoi elle avait produit cette impression ; en y pensant bien aujourd'hui, je trouve que c'était absurde ; mais enfin, Léonce n'était plus pour moi que le mari de Matilde, le gendre de mon amie, et j'entretins pendant deux heures madame de Vernon de tout ce qui pouvait avoir rapport à ce mariage, avec un sentiment d'intérêt qui lui fit beaucoup de plaisir. Elle ne s'était pas doutée, je crois, des pensées qui m'avaient troublée pendant quelques jours ; mais la conversation ne s'était point prolongée sur Léonce, parce que je la laissais tomber involontairement, tandis qu'hier, par je ne sais quelle sécurité, à la veille même du danger, j'étais inépuisable sur les motifs qui devaient attacher madame de Vernon à ses projets pour sa fille. Je ne conçois pas encore d'où me venait ce bizarre mouvement ; je voulais prendre, je crois, des engagemens avec moi-même, car cette vivacité ne pouvait pas être naturelle ; elle

plut à madame de Vernon, qui me pressa vivement de passer le lendemain le jour entier avec elle.

Après dîner l'on annonça tout-à-coup M. Barton : sa figure me parut triste; je craignis quelque événement funeste, et je l'interrogeai avec crainte. — M. de Mondoville, nous dit-il, est arrivé hier avec moi; mais en chemin sa blessure s'est rouverte, et je crains que le sang qu'il a perdu ne mette en danger sa vie : il est dans un état de faiblesse et d'abattement qui m'inquiète extrêmement; il a repris la fièvre depuis huit jours, et il est maintenant hors d'état non-seulement de sortir, mais même de se tenir debout. Il voudrait, dit M. Barton en se retournant vers madame de Vernon, vous remettre des lettres de sa mère; il prend la liberté de vous demander de venir le voir : il n'ose se flatter que mademoiselle de Vernon consente à vous accompagner; cependant il me semble qu'à présent que les articles sont signés par madame de Mondoville, il n'y aurait point d'inconvenance.... — Matilde interrompit M. Barton, et lui dit en se levant, d'un ton de voix assez

sec : — Je n'irai point, monsieur, je suis décidée à n'y point aller.

Madame de Vernon n'essaie jamais de lutter contre les volontés de sa fille aussi positivement exprimées ; elle a dans le caractère une sorte de douceur et même d'indolence, qui lui fait craindre toute espèce de discussion ; ce n'est jamais par aucun moyen de force, de quelque nature qu'il soit, qu'elle veut atteindre à son but. Sans répondre donc à Matilde, elle s'adressa à moi, et me dit : — Ma chère Delphine, ce sera vous qui m'accompagnerez, n'est-ce pas ? nous irons avec M. Barton chez Léonce. — Je m'en défendis d'abord, quoique par un mouvement assez inexplicable j'éprouvasse tant d'humeur du refus de Matilde, qu'il m'était doux d'opposer mon empressement à sa pruderie. Madame de Vernon insista : elle s'inquiétait de la sorte de timidité dont elle est quelquefois susceptible avec une personne nouvelle : elle craignait ces premiers mouvemens dans lesquels Léonce pouvait se livrer à l'attendrissement. J'ai toujours vu madame de Vernon redouter

tout ce qui oblige à des témoignages extérieurs, lors même que son sentiment est véritable. On l'accuse de fausseté, et c'est cependant une personne tout-à-fait incapable d'affectation. Une réunion si singulière est-elle possible? je ne le crois pas.

Lorsqu'enfin je ne pus douter que mad. de Vernon ne désirât vivement que j'allasse avec elle, j'y consentis. Cependant quand nous fûmes en voiture, je me rappelai la lettre de Léonce à M. Barton, et il me vint dans l'esprit qu'un homme si délicat sur tout ce qui tient aux convenances, trouverait peut-être un peu léger qu'une femme de mon âge vînt le voir ainsi chez lui sans le connaître; cette pensée me blessa et changea tellement ma disposition, que je montai l'escalier de Léonce avec assez d'humeur: mais au moment où nous entrâmes dans sa chambre, lorsque je le vis étendu sur un canapé, pâle, pouvant à peine soulever sa tête pour nous saluer, et néanmoins semblable en cet état à la plus noble, à la plus touchante image de la mélancolie et de la douleur, j'éprouvai à l'instant une émotion très-vive.

La pitié me saisit en même-temps que l'attrait; tous les sentimens de mon âme me parlaient à la fois pour ce malheureux jeune homme. Sa taille élégante avait du charme, malgré l'extrême faiblesse qui ne lui permettait pas de se soutenir. Il n'y avait pas un trait de son visage qui, dans son abattement même, n'eût une expression séduisante. Je restai quelques instans debout, derrière M. Barton et mad. de Vernon. Léonce adressa quelques remercîmens aimables à ma tante avec un son de voix doux, et cependant encore assez ferme; sa manière d'accentuer donnait aux paroles les plus simples, une expression nouvelle; mais à chaque mot qu'il disait, sa pâleur semblait augmenter; et par un mouvement involontaire, je retenais ma respiration quand il parlait, comme si j'avais pu soulager et diminuer ainsi ses efforts.

Nous nous assîmes, il me vit alors. — Est-ce mademoiselle de Vernon, dit-il à ma tante? — Non, répondit mad. de Vernon; elle n'ose point encore venir vous voir; c'est ma nièce, mad. d'Albémar. — Mad. d'Al-

bémar ! reprit Léonce assez vivement, celle qui a bien voulu prêter sa voiture à M. Barton pour venir me chercher ! celle qui a bien voulu s'intéresser à mon sort avant de me connaître ! Je suis bien honteux, répéta-t-il en tâchant d'élever la voix, je suis bien honteux d'être si mal en état de lui témoigner ma reconnaissance. — J'allais lui répondre lorsqu'en finissant ces mots, sa tête retomba sur sa main ; je fis un mouvement pour me lever et lui porter du secours ; mais rougissant aussitôt de mon dessein, je me rassis, et je gardai le silence. Léonce se tut aussi pendant quelques minutes. Tant de douceur et de sensibilité se peignit alors sur son visage, que j'oubliai entièrement l'opinion que j'avais eue de lui, et qui pouvait garantir mon cœur. Mon attendrissement devenait à chaque instant plus difficile à cacher. Les yeux et les paupières noires de Léonce accablé par son mal, se baissaient malgré lui ; mais quand il parvenait à soulever son regard et qu'il le dirigeait sur moi, il me semblait qu'il fallait répondre à ce regard ; qu'il sollicitait

l'intérêt, qu'il expliquait sa pensée; et je me sentais émue, comme s'il m'avait long-temps parlé.

N'ayez pas honte pour moi, ma Louise, de cette impression subite et profonde; c'est la pitié qui la produisait; j'en suis sûre : votre Delphine ne serait pas ainsi, dès la première vue, accessible à l'amour; c'était la douleur, la toute-puissante douleur qui réveillait en moi le plus fort, le plus rapide, le plus irrésistible des sentimens du cœur, la sympathie.

Léonce s'aperçut, je crois, de l'intérêt que je prenais à sa situation; quoique je n'eusse pas parlé, c'est moi qu'il rassura. — Ce n'est rien, dit-il, madame; la fatigue de la route a rouvert ma blessure, mais elle est maintenant refermée, et dans quelques jours je serai mieux. — Je voulus essayer de lui répondre, mais je craignis qu'en parlant ma voix ne fût trop altérée, et j'interrompis ma phrase sans la finir. Mad. de Vernon lui demanda des nouvelles de mad. de Mondoville, lui dit quelques mots aimables sur l'impatience qu'elle avait de le voir. Il répondit à tout d'un ton abattu,

mais avec grâce. Mad. de Vernon, craignant de le fatiguer, se leva, lui prit la main affectueusement, et donna le bras à M. Barton pour sortir.

Je m'avançai après elle, voulant enfin prendre sur moi d'exprimer mon intérêt à M. de Mondoville. Il se leva pour me remercier avant que je pusse l'en empêcher, et voulut faire quelques pas pour me reconduire; mais un étourdissement très-effrayant le saisit tout-à-coup; il cherchait à s'appuyer pour ne pas tomber, je lui offris mon bras involontairement, et sa tête se pencha sur mon épaule; je crus qu'il allait expirer. Ah! ma Louise, qui n'aurait pas été troublée dans un tel moment! — Je perdis toute idée de moi-même et des autres; je m'écriai : — Ma tante, venez à son secours, regardez-le, il va mourir. — Et mon visage fut couvert de larmes. M. Barton se retourna précipitamment, soutint Léonce dans ses bras, et le reconduisit jusqu'au sopha. Léonce revint à lui; il ouvrit les yeux avant que j'eusse essuyé mes pleurs; et les regards les plus reconnaissans m'apprirent qu'il avait remarqué mon émotion.

Je m'éloignai alors, et mad. de Vernon me suivit : il faisait nuit quand nous revînmes ; elle ne put, je crois, s'apercevoir de la peine que j'avais à me remettre, et d'ailleurs n'était-il pas naturel que je fusse inquiète de l'état où j'avais vu Léonce ? J'appris à la porte de mad. de Vernon, que M. de Serbellane était venu me demander deux fois, et je me servis de ce prétexte pour rentrer chez moi ; je m'y suis renfermée pour vous écrire.

Après ce récit, ma chère Louise, vous tremblerez pour mon bonheur ; cependant n'oubliez pas combien la pitié a eu de part à mon émotion. L'intérêt qu'inspire la souffrance trompe une âme sensible : il peut arriver de croire qu'on aime, lorsque seulement on plaint. Cependant je n'accompagnerai plus mad. de Vernon chez M. de Mondoville ; il connaîtra bientôt Matilde, il sera frappé de sa beauté, et je pourrai le voir alors avec les sentimens que me commandent la délicatesse et la raison.

Mon amie, ma chère Louise, je suis déjà plus calme ; mais c'est un malheur que de l'avoir vu ainsi entouré de tout le pres-

tige du danger et de la souffrance. Pourquoi le mari de Matilde ne s'est-il pas d'abord offert à moi au milieu de toutes les prospérités qui l'attendent? Qu'avait-il à faire de ma pitié?

LETTRE XXI.

Léonce à M. Barton.

Ce 1 juin.

Ma mère me mande, mon cher Barton, qu'elle vous écrit pour vous charger de quelques affaires à Mondoville, qu'il faut terminer, dit-elle, avant mon mariage. Je voudrais bien que vous ne partissiez pas encore pour cette terre. C'est à votre réveil que vous avez coutume de régler vos projets. Mon domestique vous portera cette lettre demain à huit heures, dans votre nouveau logement; vous ne me direz donc pas que vos arrangemens étaient pris pour partir, et que vous ne pouvez plus y rien changer. Dans quelques jours je pourrai sortir,

et l'on me montrera enfin mademoiselle de Vernon. Peut-on regarder un mariage comme décidé, quand on n'a jamais vu celle qu'on doit épouser? Ah! que vous aviez raison de me parler de mad. d'Albémar, comme de la plus charmante personne du monde! Vous m'avez vanté le charme de son entretien, la noblesse et la bonté de son caractère; mais vous n'auriez pu me peindre la grâce enchanteresse de sa figure, cette taille svelte, souple, élégante; ces cheveux blonds, qui couvrent à moitié des yeux si doux, et en même temps si animés; cette physionomie mobile, et cet air d'abandon plus pur, plus modeste, plus innocent encore qu'une réserve austère. J'étais entre la mort et la vie, quand je l'entendis crier : *Ha! ma tante, venez, venez, il va mourir.* Je crus, pendant un moment, avoir déjà passé dans un autre monde, et que c'était la voix des anges qui réveillait mon âme au bonheur des immortels.

Quand j'ouvris les yeux, Delphine ne s'attendait point à mes regards, et tout son visage exprimait encore une compassion

céleste. Elle s'éloigna, mais je n'oublierai jamais sa physionomie dans cet instant. O pitié! douce pitié! s'il suffit de ton émotion pour la rendre si belle, que serait-elle donc si l'amour répandait son charme sur ses traits? Oui, mon ami, chacune des grâces de cette figure est le signe aimable d'une qualité de l'âme. Sa taille, qui se balance et se plie mollement quand elle marche, comme si ses pas avaient besoin d'appui; ses regards qui peignent une intelligence supérieure, et cependant un caractère timide, tout exprime en elle ce rare contraste que vous m'aviez vous-même indiqué, lorsque dans notre voyage vous me disiez, qu'elle réunissait un esprit très-indépendant à un cœur dévoué, et facilement asservi quand elle aime. C'est ainsi que vous m'expliquiez son amitié presque soumise pour mad. de Vernon. N'allez pas vous reprocher, mon cher Barton, l'impression que mad. d'Albémar m'a faite; je n'ai rien appris de vous, ce sont ses regards qui m'ont tout dit.

Ne croyez pas, cependant, que je me livre sans réflexion à l'attrait qu'elle m'ins-

pire; je sais quels sont mes devoirs envers ma mère; je n'ai point encore examiné la force des engagemens qu'elle a pris avec mad. de Vernon, jusques à quel point ils me lient; mais je ne vous cache point que depuis que j'ai vu mad. d'Albémar, il me serait odieux de me prononcer que je ne suis plus libre; il se peut que je ne le sois plus, mais laissez-moi le temps d'en juger moi-même. Mon cher maître, si de la manière la plus indirecte, je crois l'honneur de ma mère intéressé à mon mariage avec mademoiselle de Vernon, il sera fait, vous n'en doutez pas. Pourquoi craindriez-vous donc de m'aider à gagner du temps? Adieu, je vous attends ce matin, mais je suis bien aise de vous avoir écrit tout ce que contient cette lettre; vous le savez à présent, et il m'en aurait coûté de vous le dire.

LETTRE XXII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 3 juin.

Léonce est beaucoup mieux; il sortira bientôt; je ne l'ai pas revu. Mad. de Vernon est retournée seule chez lui, je ne l'aurais pas suivie, mais elle ne me l'a pas proposé. Je n'ai pas non plus aperçu M. Barton; il a quitté Léonce pour ses affaires, qui sont sans doute les affaires du mariage. Quand je reverrai M. de Mondoville, ce sera peut-être pour signer son contrat, comme parente de son épouse. Ma Louise, Léonce m'est apparu comme un songe, et le reste de ma vie n'en sera point changé; qui pense à l'impression qu'il m'a faite? ni lui, ni personne. Allons, il ne faut plus vous en entretenir.

J'ai été d'ailleurs vivement occupée par l'arrivée de Thérèse. M. de Serbellane est venu ce matin chez moi pour me l'annon-

cer ; il était abattu, et malgré l'habitude qu'il a prise de contenir toutes ses impressions, ses yeux se remplissaient quelquefois de larmes : il me conjura de venir voir mad. d'Ervins. — Hélas ! me disait-il, elle se perdra ! son âme est agitée par l'amour et le remords, avec une telle violence, qu'elle peut se trahir à chaque instant devant son mari, devant l'homme le plus irritable et le plus emporté. Si elle voulait le fuir avec moi, il y aurait quelque chose de raisonnable dans son exaltation même ; mais par une funeste bizarrerie, la religion la domine autant que l'amour, et son âme faible et passionnée s'expose à tous les dangers des sentimens les plus opposés. Elle peut aujourd'hui même avouer sa faute à son mari, et demain s'empoisonner, s'il nous sépare. Malheureuse et touchante personne ! pourquoi l'ai-je connue ! — je vais la voir, lui dis-je, ses soins me sauvèrent la vie, ne pourrai-je donc rien pour son bonheur ? — J'arrivai chez mad. d'Ervins, la pauvre petite se jeta dans mes bras en pleurant. Je n'avais pas encore vu son mari, et son extérieur confirma l'opinion qu'on

m'avait donnée de lui. Il me reçut avec politesse, mais avec une importance qui me faisait sentir, non le prix qu'il attachait à moi, mais celui qu'il mettait à lui-même. Il m'offrit à déjeûner, et notre conversation fut contrainte et gênée, comme elle doit toujours l'être avec un homme qui n'a de sentimens vrais sur rien, et dont l'esprit ne s'exerce qu'à la défense de son amour-propre. Il me parla continuellement de lui, sans remarquer le moins du monde si mon intérêt répondait à la vivacité du sien. Quand il se croyait prêt à dire un mot spirituel, ses petits yeux brillaient à l'avance d'une joie qu'il ne pouvait réprimer; il me regardait après avoir parlé pour juger si j'avais su l'entendre, et lorsque son émotion d'amour-propre était calmée, il reprenait un air imposant, par égard pour son propre caractère; passant tour à tour des intérêts de son esprit à ceux de sa considération, et secrètement inquiet d'avoir été trop badin pour un homme sérieux, ou trop sérieux pour un homme aimable.

Après une heure consacrée au déjeûner, il se leva et m'expliqua lentement comment

des affaires indispensables, que la bonté de son cœur lui avait suscitées, des visites chez quelques ministres qu'il ne pouvait retarder sans craindre de les offenser grièvement, l'obligeaient à me quitter. Je vis qu'il me regardait avec bienveillance, pour adoucir la peine que je devais ressentir de son absence; j'aurais eu envie de le tranquilliser sur le chagrin qu'il me supposait, mais ne voulant pas déplaire au mari de mon amie, je lui fis la révérence avec l'air sérieux qu'il désirait, et son dernier salut me prouva qu'il en était content.

Restée seule avec Thérèse, je réunis tout ce que la raison et l'amitié peuvent inspirer pour lui faire goûter de sages conseils; mais ses larmes, ses regrets, ses résolutions combattues et démenties sans cesse, me firent éprouver une profonde pitié. Elle n'a point reçu cette éducation cultivée qui porte à réfléchir sur soi-même; on l'a jetée dans la vie avec une religion superstitieuse et une âme ardente; elle n'a lu, je crois, que des romans et la vie des Saints; elle ne connaît que des martyrs d'amour et de dévotion; et l'on ne sait comment l'arracher à

son amant, sans la livrer à des excès insensés de pénitence. La crainte de cesser de voir M. de Serbellane est la seule pensée qui puisse la contenir; si on l'obligeait à se séparer de lui, elle avouerait tout à son mari; elle a beaucoup d'esprit naturel, mais il ne lui sert qu'à trouver des raisons pour justifier son caractère; elle aime sa fille, mais sans pouvoir s'occuper de son éducation. Cette pauvre enfant, en voyant pleurer sa mère tout le jour, est dans un état d'attendrissement continuel qui nuit à ses forces morales et physiques; et M. d'Ervins ne se doute de rien au milieu de toutes ces scènes. Quand il surprend sa femme et sa fille en larmes, il leur demande pardon de les avoir trop peu vues, d'être resté trop long-temps dans son cabinet, ou chez ses amis; et il leur promet de ne plus s'éloigner à l'avenir. Cet aveuglement pourrait durer dans la retraite; mais à Paris, il se rencontre tant de gens qui ont envie d'humilier un sot, ou d'irriter un méchant homme!

J'ai peint à Thérèse quelle serait sa situation, si M. d'Ervins faisait tomber sur

elle sa colère et son despotisme ; que deviendrait-elle sans parens, sans fortune, sans appui ? Elle me répond alors que son dessein est de s'enfermer dans un couvent pour le reste de sa vie, et si je lui dis qu'il vaudrait peut-être mieux que M. de Serbellane allât passer quelque temps en Portugal auprès d'un de ses parens, comme c'était son projet en quittant l'Italie, elle tombe à cette idée dans un désespoir qui me fait frémir. Ah ! Louise, quelles douleurs que celles de l'amour ! Pauvre Thérèse ! en l'écoutant mon âme n'était point uniquement occupée d'elle ; je pensais à Léonce, à ce que j'aurais pu souffrir. De quel secours me serait un esprit plus éclairé que celui de Thérèse ? La passion fait tourner toutes nos forces contre nous-mêmes ; mais écartons ces pensées, c'est de ma malheureuse amie que je dois m'occuper. Le Ciel en récompense se chargera peut-être de mon sort.

M. d'Ervins rentra, et M. de Serbellane vint quelques momens après. Thérèse nous retint ; je vis avec plaisir pendant le reste de la journée que M. de Serbellane

n'avait point cherché à se lier avec M. d'Ervins. Plus il était facile de captiver un tel homme en flattant sa vanité, plus je sus gré à l'ami de Thérèse de n'être pas devenu celui de son époux. Il est des situations qui peuvent condamner à cacher les sentimens qu'on éprouve, mais il n'y a que l'avilissement du caractère qui rende capable de feindre ceux que l'on n'a pas.

Mon estime pour M. de Serbellane s'accrut donc encore, par sa froideur avec M. d'Ervins. Il m'intéressait aussi par le soin qu'il mettait à veiller continuellement sur les imprudences de Thérèse. Elle rougissait et pâlissait tour à tour quand on prononçait le nom du Portugal ; M. de Serbellane détournait à l'instant la conversation et protégeait Thérèse, sans néanmoins la blesser, en se montrant indifférent à son amour. Je fus cruellement effrayée de l'état où je la voyais ; je la pris à part avant de la quitter, et je lui fis remarquer la délicatesse de la conduite de son ami et l'inconséquence de la sienne. — Je le sais, me répondit-elle, c'est le meilleur et le plus généreux des hommes. Je lui suis

bien à charge sans doute, je ferais mieux de délivrer de moi ceux qui m'aiment, d'aller me jeter aux pieds de M. d'Ervins et de lui tout avouer. — En prononçant ces paroles, ses regards se troublaient, je craignis qu'elle ne voulût accomplir ce dessein à l'heure même, je la serrai dans mes bras, et je lui demandai la promesse de s'en remettre entièrement à moi.

— Ecoutez, me dit-elle, je suis poursuivie par une crainte qui est, je crois, la principale cause de l'égarement où vous me voyez : je me persuade qu'il se croira obligé de partir sans m'en avertir, ou que mon mari me séparera de lui tout à coup, avant que j'aie pu lui dire adieu. Si vous obtenez de M. de Serbellane le serment qu'il ne s'en ira jamais sans m'en avoir prévenue, et si vous me donnez votre parole de me prêter votre secours pour le voir une heure seulement, une heure, quoi qu'il arrive, avant de le quitter pour toujours, alors je serai plus tranquille; je ne croirai pas, chaque fois qu'il me parlera, que ce sont les derniers mots que j'entendrai jamais de lui; je ne serai pas sans cesse

agitée par tout ce que je voudrais lui dire encore, je serai calme. — Hé bien, lui répondis-je avec chaleur, à l'instant même vous allez être satisfaite. — M. d'Ervins parlait à un homme qui l'écoutait avec la plus grande condescendance, il ne pensait point à nous : j'appelai M. de Serbellane, il promit solennellement ce que désirait Thérèse ; je l'assurai moi-même aussi que je lui ferais avoir de quelque manière un dernier entretien avec M. de Serbellane, si jamais M. d'Ervins lui défendait de le revoir. En donnant cette promesse, je ne sais quelle crainte me troubla ; mais avant de connaître Léonce, je n'aurais pas seulement pensé qu'un tel engagement pouvait un jour me compromettre. Je m'applaudis cependant de l'avoir pris, en voyant à quel point il avait raffermi le cœur de Thérèse ; elle m'entendit parler avec résignation des circonstances qui pourraient obliger M. de Serbellane à s'éloigner, et quand je la quittai, elle me parut tranquille.

Je n'allai point le soir chez mad. de Vernon, il ne m'était pas permis de lui confier le secret de Thérèse, je ne pouvais

lui parler de Léonce, et comment éloigner d'une conversation intime les idées qui nous dominent? C'est causer avec son amie comme avec les indifférens, chercher des sujets de conversation au lieu de s'abandonner à ce qui nous occupe, et se garder, pour ainsi dire, des pensées et des sentimens dont l'âme est remplie. Il vaut mieux alors ne pas se voir.

Pour vous, ma Louise, à qui je ne veux rien taire, je n'éprouve jamais la moindre gêne en vous écrivant; je m'examine avec vous, je vous prends pour juge de mon cœur, et ma conscience elle-même ne me dit rien que je vous laisse ignorer.

LETTRE XXIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 5 juin.

Je l'ai revu, ma sœur, je l'ai revu. Non ce n'est plus l'impression de la pitié, c'est l'estime, l'attrait, tous les sentimens qui auraient assuré le bonheur de ma vie. Ah!

qu'ai-je fait! Par quels liens d'amitié, de confiance me suis-je enchaînée? Mais lui, que pense-t-il? que veut-il? car enfin, pourrait-on le contraindre, s'il n'aimait pas ma cousine, si........ De quels vains sophismes je cherche à m'appuyer! ne serait-ce pas pour moi qu'il romprait ce mariage? j'aurais eu l'air de l'assurer par mes dons, et je le ferais manquer par ce qu'on appellerait ma séduction! Je suis plus riche que Matilde; on pourrait croire que j'ai abusé de cet avantage: enfin, surtout, je blesserais le cœur de mad. de Vernon; elle m'accuserait de manquer à la délicatesse, elle dont l'estime m'est si nécessaire! Mais à quoi servent tous ces raisonnemens, Léonce m'aime-t-il? Léonce se dégagerait-il jamais de la promesse donnée par sa mère? Vous allez juger à quels signes fugitifs j'ai cru deviner son affection. Ah! journée trop heureuse, la première et la dernière peut-être de cette vie d'enchantement, que la merveilleuse puissance d'un sentiment m'a fait connaître pendant quelques heures!

On annonça M. de Mondoville hier chez

mad. de Vernon; il était moins pâle que la première fois que je l'avais vu, mais sa figure conservait toujours le charme touchant qui m'avait si vivement attendrie, et le retour de ses forces rendait plus remarquable ce qu'il y a de noble et de sérieux dans l'expression de ses traits. Il me salua la première, et je me sentis fière de cette marque d'intérêt, comme si les moindres signes de sa faveur marquaient à chaque personne son rang dans la vie. Mad. de Vernon le présenta à Matilde, elle rougit; je la trouvai bien belle; cependant, Louise, j'en suis sûre, lorsque Lonce après l'avoir très-froidement observée, se tourna vers moi, ses regards avaient seulement alors toute leur sensibilité naturelle. M. Barton s'était assis à côté de moi sur la terrasse du jardin, Léonce vint se placer près de lui; mad de Vernon lui proposa de passer la soirée chez elle, il y consentit.

J'éprouvai tout à coup dans ce moment une tranquillité délicieuse; il y avait trois heures devant moi pendant lesquelles j'étais certaine de le voir; sa santé ne me causait plus d'inquiétude, et je n'étais troublée que

par un sentiment trop vif de bonheur. Je causai long-temps avec lui, devant lui, pour lui ; le plaisir que je trouvais à cet entretien m'était entièrement nouveau ; je n'avais considéré la conversation jusqu'à présent, que comme une manière de montrer ce que je pouvais avoir d'étendue ou de finesse dans les idées, mais je cherchais avec Léonce, des sujets qui tinssent de plus près aux affections de l'âme : nous parlâmes des romans, nous parcourûmes successivement le petit nombre de ceux qui ont pénétré jusqu'aux plus secrètes douleurs des caractères sensibles. J'éprouvais une émotion intérieure qui animait tous mes discours : mon cœur n'a pas cessé de battre un seul instant, lors même que notre discussion devenait purement littéraire ; mon esprit avait conservé de l'aisance et de la facilité, mais je sentais mon âme agitée, comme dans les circonstances les plus importantes de la vie, et je ne pouvais le soir me persuader qu'il ne s'était passé autour de moi aucun événement extraordinaire.

Chaque mot de Léonce ajoutait à mon

estime, à mon admiration pour lui: sa manière de parler était concise, mais énergique; et quand il se servait même d'expressions pleines de force et d'éloquence, on croyait entrevoir qu'il ne disait qu'à demi sa pensée, et que dans le fond de son cœur restait encore des richesses de sentiment et de passion, qu'il se refusait à prodiguer. Avec quelle promptitude il m'entendait! avec quel intérêt il daignait m'écouter! Non, je ne me fais pas l'idée d'une plus douce situation; la pensée excitée par les mouvemens de l'âme, les succès de l'amour-propre changés en jouissance du cœur, oh! quels heureux momens! et la vie en serait dépouillée!

Je m'aperçus cependant que Matilde, par ses gestes et sa physionomie, témoignait assez d'humeur. Mad. de Vernon, qui se plaît ordinairement à causer avec moi, parlait à son voisin sans avoir l'air de s'intéresser à notre conversation; enfin elle prit le bras de mad. du Marset, et lui dit assez haut pour que je l'entendisse: — Ne voulez-vous pas jouer, madame? ce qu'on dit est trop beau pour nous. — Je rougis

extrêmement à ces mots, je me levai pour déclarer que je voulais être aussi de la partie; Léonce m'en fit des reproches par ses regards. M. Barton vint vers moi, et me dit avec une bienveillance qui me toucha : — Je croirais presque vous avoir entendue pour la première fois aujourd'hui, madame; jamais le charme de votre conversation ne m'avait autant frappé. — Ah! qu'il m'était doux d'être louée en présence de Léonce! Il soupira et s'appuya sur la chaise que je venais de quitter. M. Barton lui dit à demi-voix; — Ne voulez-vous pas vous approcher de mademoiselle de Vernon? — De grâce, laissez-moi ici, répondit Léonce. — Ces mots, je les ai entendus, Louise, et leur accent surtout ne peut être oublié.

Quand la partie fut arrangée, Léonce, resté presque seul avec Matilde, vint lui parler, mais la conversation me parut froide et embarrassée. Je ne savais ce que je faisais au jeu; mad. du Marset en prenait beaucoup d'humeur; mad. de Vernon excusait mes fautes avec une bonté charmante : sa grâce fut parfaite pendant cette partie, et

j'en fus si touchée, que je ne me rapprochai plus de Léonce; il me semblait que la douceur de mad. de Vernon l'exigeait de moi. Elle voulut me retenir pour causer seule avec elle; je m'y refusai; je ne veux pas lui cacher ce que j'éprouve : qu'elle le devine, j'y consens, je le souhaite peut-être, mais je ne puis me résoudre à lui en parler la première. Ne serait-ce pas indiquer le sacrifice que je désire? Je m'en sentirais plus à l'aise avec elle, si c'était moi qui lui dusse de la reconnaissance; alors je lui avouerais ma folie, je m'en remettrais à sa générosité; mais ce que je crains avant tout, c'est d'abuser un instant du service que j'ai pu lui rendre.

Ma sœur, consultez votre délicatesse naturelle, non votre injuste prévention contre mad. de Vernon, et dites-moi ce que je devrais faire, s'il m'aimait, s'il me croyait libre. Hélas! ce conseil sera peut-être bien inutile; peut-être redouté-je des combats qu'il m'épargnera!

LETTRE XXIV.

Léonce à M. Barton, à Mondoville.

Paris, ce 6 juin.

Vous êtes parti pour Mondoville par condescendance pour une seconde lettre de ma mère ; je vous prie, mon cher Barton, d'y rester quelque temps. Je me servirai de ce prétexte pour retarder toute explication avec mad de Vernon sur mon mariage, et je pourrai écrire à ma mère, et peut-être trouver quelques moyens de me délivrer de sa promesse. Mon cher maître, vous le sentez vous-même, j'en suis sûr, quoique vous vous soyez refusé à me l'avouer ; j'ai connu mad. d'Albémar, je ne peux jamais aimer Matilde.

Pensez-vous que l'impression de la journée d'hier puisse s'effacer de mon cœur ? Sans doute elle est belle, Matilde, vous me l'avez dit, je le crois ; mais ai-je pu seulement la regarder ? Je voyais, j'écoutais une femme comme il n'en exista jamais

C'est un être inspiré, que Delphine. L'avez-vous remarquée, lorsqu'elle s'adressait à moi? J'étais assis à quelques pas d'elle dans le jardin; sa voix s'animait, ses yeux ravissans regardaient le ciel comme pour le prendre à témoin de ses nobles pensées; ses bras charmans se plaçaient naturellement, de la manière la plus agréable et la plus élégante. Le vent ramenait souvent ses cheveux blonds sur son visage; elle les écartait avec une grâce, une négligence qui donnaient à chacun de ses mouvemens une séduction nouvelle. Croyez-vous, mon cher Barton, qu'elle parlait avec plus d'intérêt à cause de moi? Vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais trouvée si aimable: aurait-elle voulu me plaire? Cependant elle m'a quitté si brusquement! mais c'était dans la crainte d'affliger mad. de Vernon. Oh! sans doute nos âmes s'entendraient si j'étais libre, si je pouvais m'exprimer de toute la force de mon émotion et de ma pensée! Mais il faudra se réprimer long-temps encore, et saura-t-elle me deviner à travers tant de contraintes? elle, dont tout le charme est

dans l'abandon, croira-t-elle aux sentimens contenus? saura-t-elle que le cœur qui les renferme en est dévoré?

Je n'imaginais pas qu'il fût possible, mon cher Barton, qu'une seule personne réunît tant de grâces variées, tant de grâces qui sembleraient devoir appartenir aux manières d'être les plus différentes. Des expressions toujours choisies, et un mouvement toujours naturel, de la gaîté dans l'esprit, et de la mélancolie dans les sentimens, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force! possédant au même degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante, sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves.

Delphine anime la conversation en mettant de l'intérêt à ce qu'elle dit, de l'intérêt à ce qu'elle entend; nulle prétention, nulle contrainte; elle cherche à

plaire, mais elle ne veut y réussir qu'en développant ses qualités naturelles. Toutes les femmes que j'ai connues s'arrangeaient plus ou moins pour faire effet sur les autres; Delphine, elle seule, est tout à la fois assez fière et assez simple, pour se croire d'autant plus aimable, qu'elle se livre davantage à montrer ce qu'elle éprouve.

Avec quel enthousiasme elle parle de la vertu! Elle l'aime comme la première beauté de la nature morale; elle respire ce qui est bien, comme un air pur, comme le seul dans lequel son âme généreuse puisse vivre. Si l'étendue de son esprit lui donne de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui; elle a dans le regard quelque chose de sensible et de tremblant, qui semble invoquer un secours contre les peines de la vie; et son âme n'est pas faite pour résister seule aux orages du sort. O mon ami! qu'il sera heureux, celui qu'elle choisira pour protéger sa destinée, qu'elle élèvera jusqu'à elle, et qui la défendra de la méchanceté des hommes!

Vous le voyez, ce n'est point une im-

pression légère que j'ai reçue : j'ai observé Delphine, je l'ai jugée, je la connais ; je ne suis plus libre. Je veux écrire à ma mère ; promettez-moi seulement, mon cher Barton, de faire naître des incidens qui vous retiennent un mois à Mondoville.

P. S. Je reçois à l'instant une lettre d'Espagne, qui m'est assez pénible ; ma mère me mande que madame du Marset, qui lui écrit souvent, comme vous le savez, l'a prévenue que mademoiselle de Vernon avait une cousine très-spirituelle, mais singulièrement philosophe dans ses principes et dans sa conduite, enthousiaste des idées politiques actuelles, etc., et dont la société ne vaut rien pour moi. Ma mère me recommande de ne point me lier avec mad. d'Albémar, c'est une prévention absurde que je parviendrai sûrement à détruire. Cependant je suis indigné contre mad. du Marset, et je saisirai la première occasion de le lui faire sentir.

LETTRE XXV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 10 juin.

Il m'a parlé, ma chère, avec intérêt, avec intimité! Mon Dieu, combien je m'en suis sentie honorée! Écoutez-moi, ce jour contient plus d'un événement qui peut hâter la décision de mon sort.

J'avais dîné chez mad. de Vernon avec mad. du Marset et son inséparable ami M. de Fierville; je ne sais par quel hasard, à l'heure même où Léonce a coutume de venir chez mad. de Vernon, elle mit la conversation sur les événemens politiques. Mad. du Marset se déchaîna contre ce qu'il y a de noble et de grand dans l'amour de la liberté, comme elle aurait pu le faire en parlant des malheurs que les révolutions entraînent : je la laissai dire pendant assez long-temps; mais quelques plaisanteries de M. de Fierville contre un Anglais qui combattait les absurdités de

mad. du Marset, m'impatientèrent. M. de Fierville vient toujours au secous de la déraison de son amie, en tournant en ridicule le sérieux que l'on peut mettre à quelque sujet que ce soit; et il effraie ceux qui ne sont pas bien sûrs de leur esprit, en leur faisant entendre que quiconque n'est pas un menteur, est nécessairement un pédant. J'eus envie de secourir l'Anglais, nouvellement arrivé en France, que cette ruse intimidait, et j'entrai malgré moi dans la discussion.

Mad. du Marset a retenu quelques phrases d'injures contre Rousseau, qu'on lui fait débiter quand on veut; mad. de Vernon la provoqua, je lui répondis assez dédaigneusement. Mad. du Marset piquée, se retourna vers mad. de Vernon, et lui dit : — Au reste, madame, quoi qu'en dise madame votre nièce, ce n'est pas une opinion si ridicule que la mienne; mad. de Mondoville, à qui j'écrivais encore hier sur tout ce qui se passe en France, est entièrement de mon avis. — En apprenant que mad. du Marset écrivait à mad. de Mondoville, l'idée me vint à l'instant qu'elle

lui parlait peut-être de moi, qu'elle lui manderait peut-être la conversation même que nous venions d'avoir, et qu'elle me peindrait comme une insensée à mad. de Mondoville, qui est singulièrement exagérée dans sa haine contre la révolution de France. J'éprouvai un tel saisissement par cette réflexion, qu'il me fut impossible de prononcer un mot de plus.

Mad. du Marset me dit, avec ce rire qui caractérise tous les amours-propres, dont la prétention est de feindre une assurance qu'ils n'ont pas : — Hé bien, madame, vous ne répondez rien? aurais-je raison, par hasard? aurais-je réduit votre grand esprit au silence? — On annonça Léonce : quels vœux je faisais pour que cette fatale conversation ne recommençât pas? mais mad. de Vernon, impitoyablement, appelle M. de Mondoville, et lui dit : — Est-il vrai que madame votre mère déteste Rousseau? mad. d'Albémar, qui est très-enthousiaste, et de ses écrits et de ses idées politiques, les soutient contre mad du Marset, qui s'appuie du sentiment de madame votre mère.

Je tremblais pendant ce discours, et j'attendais sans respirer la réponse de Léonce. Au nom de mad. du Marset, il se retourna vers elle; je ne voyais pas son visage, mais il y avait dans l'attitude de sa tête, quelque chose de méprisant pour mad. du Marset, qui d'abord me rassura. Mad. du Marset, qui avait en face d'elle le regard de Léonce, en fut sans doute troublée, car elle articula faiblement ces mots : — Oui, monsieur, madame votre mère est absolument de mon opinion, elle me l'a écrit plusieurs fois. — Je ne sais, madame, lui dit Léonce avec un son de voix que je ne lui connaissais pas, mais qui me pénétra de respect et de crainte, je ne sais ce que vous écrit ma mère, mais je voudrais ignorer ce que vous lui répondez. Laissons tout cela, dit assez vivement mad. de Vernon, et allons nous promener dans mon jardin.

Je désirais extrêmement avoir l'explication des paroles de Léonce, j'espérais avec délices que sa colère venait de son intérêt pour moi; mais j'avais besoin qu'il me le dît lui-même. Je restai naturellement

de quelques pas en arrière dans la promenade ; je crus remarquer un moment d'hésitation dans Léonce ; cependant il prit une feuille sur le même arbre où j'en cueillais une, et je commençai alors la conversation.

— Ne vous dois-je pas quelques remercîmens, lui dis-je, pour le secours que vous m'avez accordé ? — Je vous défendrai toujours avec bonheur, madame, me répondit-il, quand même je me permettrais de ne pas vous approuver. — Et quel tort avais-je donc, lui dis-je, avec assez d'émotion ? — Pourquoi, belle Delphine, reprit-il, pourquoi soutenez-vous des opinions qui réveillent tant de passions haineuses, et contre lesquelles, peut-être avec raison, les personnes de votre classe ont un si grand éloignement ! — Pour la première fois, ma chère Louise, je me rappelai cette lettre à M. Barton, que j'avais entièrement oubliée, depuis que je voyais Léonce ; l'accent de sa voix, l'expression de sa figure, la retracèrent à ma mémoire ; et je répondis avec plus de froideur que je ne l'aurais fait peut-être sans

ce souvenir. — Monsieur, lui dis-je, il ne convient point à une femme de prendre parti dans les débats politiques ; sa destinée la met à l'abri de tous les dangers qu'ils entraînent, et ses actions ne peuvent jamais donner de l'importance, ni de la dignité à ses paroles; mais si vous voulez connaître ce que je pense, je ne craindrai point de vous dire, que de tous les sentimens, l'amour de la liberté me paraît le plus digne d'un caractère généreux. — Vous ne m'avez pas compris, répondit Léonce, avec un regard plus doux, et qui n'était pas sans quelque mélange de tristesse; je n'ai pas entendu discuter avec vous des opinions sur lesquelles le caractère de ma mère, et, si vous le voulez, les préjugés, et les mœurs du pays où j'ai été élevé ne me permettent pas d'hésiter; je désirerais seulement savoir s'il était vrai que vous vous livriez souvent à témoigner votre sentiment à ce sujet, et si nul intérêt ne pourrait vous en détourner. Ces questions sont bien indiscrètes et bien inconvenables; mais je vous crois cette intelligence supérieure qui pénètre jusqu'à

l'intention, de quelques nuages qu'elle soit enveloppée : vous devez donc me pardonner.

Ces derniers mots attirèrent toute ma confiance; et, me laissant aller à ce mouvement, je lui dis avec assez de chaleur : — Je vous atteste, monsieur, que je n'ai jamais pris à ces opinions d'autre part que celle qui résulte de la conversation; elle promène l'esprit sur tous les sujets, celui-là revient plus souvent maintenant, et j'ai quelquefois cédé à l'intérêt qu'il inspire; mais si j'avais eu des amis qui attachassent le moindre prix à mon silence, ils l'auraient bien facilement obtenu; comment une femme peut-elle être fortement dominée par des intérês qui ne tiennent pas aux affections du cœur, ou qui n'y ramènent pas de quelque manière? Si mon frère, mon époux, mon ami, mon père jouaient un rôle dans les affaires publiques, alors toute mon âme pourrait s'y livrer; mais des combinaisons, qui sont pour moi purement abstraites, me persuadent sans m'entraîner. Je suis libre, tristement libre de ma destinée; je n'ai plus de liens; per-

sonne n'exige rien de moi ; mes opinions n'influent sur le sort de personne, mes paroles ont suivi mes pensées, il m'eût été plus doux de les taire, si, par ce léger sacrifice, j'avais pu faire quelque plaisir à quelqu'un. — Quoi ! me dit-il, avec un charme inexprimable, si vous aviez un ami qui désirât vous rapprocher de sa mère, qui craignît tout ce qui pourrait s'opposer à ce désir, vous céderiez à ses conseils ? — Oui, lui répondis-je, l'amitié vaut bien plus qu'une telle condescendance !

Il prit ma main, et après l'avoir portée à ses lèvres, avant de la quitter, il la pressa sur son cœur. Ah ! ce mouvement me parut le plus doux, le plus tendre de tous, ce n'était point le simple hommage de la galanterie ; Léonce n'aurait point pressé ma main sur son noble cœur, s'il n'avait pas voulu l'engager pour témoin de ses affections. Nous nous quittâmes tous les deux alors, comme d'un commun accord ; je voulais conserver dans mon âme l'impression qu'elle venait d'éprouver, et je craignais un mot de plus, même de lui.

Nous gardâmes l'un et l'autre le silence

pendant le reste de la soirée. Mad. de Vernon me retint lorsque tout le monde fut parti, je crus qu'elle allait m'interroger. Quoique j'eusse voulu retarder de quelques jours encore l'aveu que je ne pouvais plus taire, j'étais décidée à ne lui point cacher les sentimens qui m'agitaient; mais elle parut ou les ignorer, ou vouloir en repousser la confidence; et se servant d'un moyen plus cruel et plus délicat, peut-être croyait-elle enchaîner mon cœur, par la sécurité même qu'elle me montrait. Elle s'applaudit du choix de Léonce pour sa fille, et m'associant à tout ce qu'elle disait, elle répéta plusieurs fois ces mots : — Nous avons assuré son bonheur; nous avons....... Ah! quel *nous*, dans ma situation! Elle me rappela plusieurs fois que c'était à moi seule qu'elle devait l'établissement de sa fille; elle me retraça tous les services que je lui avais rendus dans d'autres temps; et revenant à parler de Matilde, elle m'entretint des défauts de son caractère, avec plus de confiance que jamais.

— Je le sais, me dit-elle, quoique sa

beauté soit remarquable, jamais elle ne pourrait lutter avec avantage contre une femme qui chercherait à plaire; elle ne s'apercevrait seulement pas des efforts qu'on ferait pour lui enlever celui qu'elle aimerait, et surtout elle ne saurait point le retenir; si vous n'aviez point assuré son sort par de généreux sacrifices, personne ne l'aurait épousée par inclination, elle ne devait pas se flatter de se marier jamais à un homme de la fortune et de l'éclat de Léonce. — Pourquoi, lui dis-je, un autre n'aurait-il pas réuni des avantages à peu près semblables? Ce neveu de M. de Fierville auquel vous aviez pensé...... — Je ne connaissais pas Léonce alors, interrompit-elle; comment une mère pourrait-elle comparer ces deux hommes, lorsqu'il s'agit du bonheur de sa fille? d'ailleurs le neveu de M. de Fierville a perdu son procès qu'il avait d'abord gagné; il n'a plus rien; la succession de M. de Vernon doit une somme très-forte à mad. de Mondoville, et comme je ne puis la payer sans ce mariage, je serais ruinée s'il manquait : ne cherchez point

à diminuer, ma chère, le service que vous me rendez, il est immense, et tout le bonheur de ma vie en dépend.

Je me jetai dans les bras de mad. de Vernon; j'allais parler, mais elle m'interrompit précipitamment, pour me dire que son homme d'affaires lui avait apporté, ce matin, l'acte de donation de la terre d'Andelys, parfaitement rédigé, comme nous en étions convenues, et qu'elle me priait de le signer, pour que tout fût en règle, avant de dresser le contrat de Léonce et de Matilde. A ce mot je sentis mon sang se glacer, mais un mouvement presque aussi rapide succédant au premier, j'eus honte d'avouer mon secret à mad. de Vernon, dans le moment même où j'allais m'engager au don que j'avais promis, et je craignis de m'exposer ainsi à ce qu'il fût refusé.

Je me levai donc pour la suivre dans son cabinet: en passant devant une glace, je fus frappée de ma pâleur, et je m'arrêtai quelques instans; mais enfin je triomphai de moi, je pris la plume et je signai, avec une grande promptitude, car j'avais extrêmement peur de me trahir; et mal-

gré tous mes efforts, je ne conçois pas encore comment mad. de Vernon ne s'est pas aperçue de mon trouble. Je sortis presqu'à l'instant même; je voulais être seule pour penser à ce que j'avais fait; mad. de Vernon ne me retint pas, et ne prononça pas un seul mot d'inquiétude sur mon agitation.

Rentrée chez moi, je tremblais, j'éprouvais une terreur secrète, comme si j'avais mis une barrière insurmontable entre Léonce et moi : je réfléchis cependant que la terre que je venais d'assigner à Matilde, servirait également à faciliter un autre mariage, si l'on pouvait l'amener à y consentir. Un autre mariage! Ah! puis-je me dissimuler que rien au monde ne consolera jamais personne de la perte de Léonce. Quel art mad. de Vernon n'a-t-elle pas employé pour entourer mon cœur, par ces liens de délicatesse et de sensibilité qui vous saisissent de par-tout! Combien elle serait étonnée si je ne répondais pas à sa confiance! Elle a l'air de repousser bien loin d'elle cette crainte. Ah! si du moins elle voulait me soupçonner! Mais rien,

rien ne peut l'y engager; il faudra lui parler, il le faudra, j'y suis résolue, dussé-je tout sacrifier, elle ne doit pas ignorer ce qu'il m'en coûte! mais ce premier mot qui dira tout, que de douleurs j'éprouverai pour le prononcer.

LETTRE XXVI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 20 juin.

Vous êtes bien dangereuse pour moi, ma chère Louise, je vous conjure de me fortifier dans mes cruels combats, et vous m'écrivez une lettre, dans laquelle vous rassemblez tous les motifs que mon cœur pourrait me suggérer, pour me livrer aux sentimens que j'éprouve. Vous voulez me persuader que Matilde ne sera point malheureuse de la perte de Léonce, vous me rappelez que mad. de Vernon était disposée à s'occuper d'un autre choix, lorsque la vie de Léonce était en danger, vous

prétendez que j'ai fait assez pour mon amie, en lui prêtant une fois quarante mille livres, et en assurant, par mes dons, la fortune de sa fille; mais vous n'aimez pas mad. de Vernon, mais vous ne sentez pas combien l'affection que je lui ai témoignée, le goût vif que j'ai toujours eu pour son esprit et pour son caractère, me rendraient douloureux, ce qui pourrait lui déplaire. Je l'aime depuis l'âge de quinze ans, je lui dois les momens les plus agréables de ma vie, tout ce qui tient à elle ébranle fortement mon âme; je me suis accoutumée à croire que son bonheur importait plus que le mien; il me semblait que mon âme orageuse n'était destinée qu'à souffrir, mais je me flattais du moins que je préserverais de toutes les peines, l'être doux et paisible qui se confiait à mon amitié. Je vais perdre six années d'affections et de souvenirs, pour ce sentiment nouveau qui peut-être sera brisé par le caractère de Léonce, je crains déjà même que vous n'en soyez convaincue, par ce que je vais vous dire.

Thérèse était hier plus tourmentée que

jamais : on a commencé à mettre dans la tête de M. d'Ervins, que les opinions politiques de M. de Serbellane étaient très-dangereuses, et qu'il ne convenait pas à un défenseur de la Cour de voir souvent un tel homme. Il le reçoit donc beaucoup plus froidement, et ne l'invite presque plus : Thérèse en est au désespoir, et voulait m'engager à avoir chez moi tous les jours, M. de Serbellane avec elle ; je m'y suis refusée; je ne puis protéger une liaison contraire à ses devoirs, je lui donnerai tous les soins qui peuvent consoler son cœur ; mais si les circonstances la ramènent dans la route de la morale, je ne repousserai point le secours que la Providence lui donne. Elle a écouté mon refus avec douceur, en me rappelant seulement la promesse que je lui avais faite, si M. de Serbellane était obligé de partir ; je l'ai confirmée, cette promesse, j'avais quelque embarras de m'être montrée si sévère ; hélas ! en ai-je encore le droit ? Thérèse se livra bientôt après à me peindre tous les sentimens de douleur qui l'agitaient ; elle ne savait pas combien elle me faisait

mal, je lui disais à voix basse quelques mots de calme et de raison, mais j'étais prête à me jeter dans ses bras, à confondre ma douleur avec la sienne, à me livrer avec elle à l'expression du sentiment dont je voulais la défendre; je me retins cependant, je le devais, il faut que je la soutienne encore de ma main mal assurée.

Cette après-midi M. de Serbellane est venu me voir, il m'a parlé de Thérèse, et ce n'est jamais sans attendrissement que je retrouve enlui le touchant mélange d'une protection fraternelle, et de la délicatesse de l'amour. Il avait encore quelques détails essentiels à me dire, l'heure me pressait pøur me rendre au concert que donnait madame de Vernon, il me proposa de m'accompagner; il m'est arrivé plusieurs fois de faire des visites avec M. de Serbellane, vous savez que je ne consens point à me gêner, pour ces prétendues convenances de société, auxquelles on s'astreint si facilement, quand on a véritablement intérêt à dissimuler sa conduite; mais il me vint dans l'esprit que je pourrais déplaire à Léonce, en arrivant avec un jeune homme,

et j'hésitais à répondre ; M. de Serbellane le remarqua, et me dit : — Est-ce que vous ne voulez pas que j'aille avec vous ? — J'étais honteuse de mon embarras ; je ne savais que faire de cette apparence de pruderie qui convient si mal à un caractère naturel ; et ne pouvant ni dire la vérité, ni me résoudre à me laisser soupçonner d'affectation, j'acceptai la main que m'offrait M. de Serbellane, et nous partîmes ensemble.

J'espérais que Léonce ne serait point encore chez mad. de Vernon ; il y était déjà, je reconnus en entrant sa voiture dans la cour ; un des amis de M. de Serbellane le retint sur l'escalier ; je le précédai d'un demi-quart d'heure, et je croyais avoir évité ce que je redoutais ; mais au moment où M. de Serbellane entra, mad. de Vernon, je ne sais par quel hasard, lui demanda tout haut si nous n'étions pas venus ensemble, il répondit fort simplement que oui ; à ce mot Léonce tressaillit, il regarda tour à tour M. de Serbellane et moi, avec l'expression la plus amère, et je ne sus pendant un moment si je n'avais pas tout à

craindre. M. de Serbellane remarqua, j'en suis sûre, la colère de Léonce; mais voulant me ménager, il s'assit négligemment à côté d'une femme, dont il ne cessa pas d'avoir l'air fort occupé.

Léonce alla se placer à l'extrémité de la salle, et me fixa d'abord avec un air de dédain. J'étais profondément irritée; et ce mouvement se serait soutenu, si, tout à coup, une pâleur mortelle couvrant son visage, ne m'avait rappelé l'état où il était quand je le vis pour la première fois. Le souvenir d'une impression si profonde l'emporta bientôt malgré moi sur mon ressentiment; Léonce s'aperçut que je le regardais, il détourna la tête, et parut faire un effort sur lui-même pour se relever et reprendre à la vie.

Matilde chanta bien, mais froidement; Léonce ne l'applaudit point; le concert continua sans qu'il eût l'air de l'entendre, et sans que l'expression sévère et sombre de son visage s'adoucît un instant. J'étais accablée de tristesse; votre lettre, je l'avoue, avait un peu affaibli l'idée que je me faisais des obstacles qui me séparaient

de Léonce : j'étais arrivée avec cette douce pensée, et Léonce, en me présentant tous les inconvéniens de son caractère, semblait élever de nouvelles barrières entre nous. Peut-être était-il jaloux, peut-être blâmait-il, de toute la hauteur de ses préjugés à cet égard, une conduite qu'il trouvait légère : l'un et l'autre pouvait être vrai, mais je ne savais comment parvenir à m'expliquer avec lui.

Le concert fini, tout le monde se leva; j'essayai deux fois de parler à ceux qui étaient près de Léonce; deux fois il quitta la conversation dont je m'étais mêlée, et s'éloigna pour m'éviter. Mon indignation m'avait reprise, et je me préparais à partir, lorsque mad. de Vernon dit à quelques femmes qui restaient, qu'elle les invitait au bal qu'elle donnerait à sa fille jeudi prochain, pour la convalescence de M. de Mondoville. Jugez de l'effet que produisirent sur moi ces derniers mots; je crus que c'était la fête de la noce; que Léonce s'était expliqué positivement; que le jour était fixé. Je fus obligée de m'appuyer sur une chaise, et je me sentis prête à m'éva-

nouir. Léonce me regarda fixement, et levant les yeux tout à coup avec une sorte de transport, il s'avança au milieu du cercle, et prononça ces paroles avec l'accent le plus vif et le plus distinct. — On s'étonnerait, je pense, dit-il, de la bonté que mad. de Vernon me témoigne, si l'on ne savait pas que ma mère est son intime amie, et qu'à ce titre elle veut bien s'intéresser à moi. — Quand ces mots furent achevés, je respirai, je le compris, tout fut réparé. Mad. de Vernon dit alors en souriant avec sa grâce et sa présence d'esprit accoutumées : — Puisque M. de Mondoville ne veut pas de mon intérêt pour lui-même, je dirai qu'il le doit tout entier à sa mère ; mais je persiste dans l'invitation du bal. —

La société se dispersa, il ne resta pour le souper que quelques personnes. Le neveu de mad. du Marset, qui a une assez jolie voix, me demanda de chanter avec Matilde et lui ce trio de Didon que votre frère aimait tant : je refusais ; Léonce dit un mot, j'acceptai. Matilde se mit au piano avec assez de complaisance ; elle a pris

plus de douceur dans les manières depuis qu'elle voit Léonce, sans qu'il y ait d'ailleurs en elle aucun autre changement. On me chargea du rôle de Didon ; Léonce s'assit presque en face de nous, s'appuyant sur le piano ; je pouvais à peine articuler les premiers sons, mais en regardant Léonce, je crus voir que son visage avait repris son expression naturelle ; et toutes mes forces se ranimèrent, lorsque je vins à ces paroles sur une mélodie si touchante :

Tu sais si mon cœur est sensible ;
Epargne-le s'il est possible :
Veux-tu m'accabler de douleur ?

La beauté de cet air, l'ébranlement de mon cœur donnèrent, je le crois, à mon accent toute l'émotion, toute la vérité de la situation même. Léonce, mon cher Léonce laissa tomber sa tête sur le piano ; j'entendais sa respiration agitée, et quelquefois il relevait, pour me regarder, son visage baigné de larmes. Jamais, jamais je ne me suis sentie tellement au-dessus de moi-même ; je découvrais dans la mu-

sique, dans la poésie, des charmes, une puissance qui m'étaient inconnus : il me semblait que l'enchantement des beaux-arts s'emparait pour la première fois de mon être, et j'éprouvais un enthousiasme, une élévation d'âme, dont l'amour était la première cause, mais qui était plus pur encore que l'amour même.

L'air fini, Léonce, hors de lui-même, descendit dans le jardin pour cacher son trouble. Il y resta long-temps, je m'en inquiétais ; personne ne parlait de lui ; je n'osais pas commencer, il me semblait que prononcer son nom, c'était me trahir. Heureusement, il prit au neveu de mad. du Marset l'envie de nous faire remarquer ses connaissances en astronomie ; il s'avança vers la terrasse pour nous démontrer les étoiles, et je le suivis avec bien du zèle. Léonce revint ; il me saisit la main sans être aperçu, et me dit avec une émotion profonde : — Non, vous n'aimez pas M. de Serbellane, ce n'est pas pour lui que vous avez chanté, ce n'est pas lui que vous avez regardé. — Non sans

doute, m'écriai-je, j'en atteste le Ciel et mon cœur! — Madame de Verdon nous interrompit aussitôt, je ne sus pas si elle avait entendu ce que je disais, mais j'étais résolue à lui tout avouer : je ne craignais plus rien.

On rentra dans le salon; Léonce était d'une gaîté extraordinaire, jamais je ne lui avais vu tant de liberté dans l'esprit; il était impossible de ne pas reconnaître en lui la joie d'un homme échappé à une grande peine. Sa disposition devint la mienne; nous inventâmes mille jeux, nous avions l'un et l'autre un sentiment intérieur de contentement, qui avait besoin de se répandre. Il me fit indirectement quelques épigrammes aimables sur ce qu'il appelait ma philosophie, l'indépendance de ma conduite, mon mépris pour les usages de la société; mais il était heureux, mais il s'établissait entre nous cette douce familiarité, la preuve la plus intime des affections de l'âme. Il me sembla que nous nous étions expliqués, que tous les obstacles étaient levés, tous les sermens prononcés; et cependant je ne connaissais

rien de ses projets : nous n'avions pas encore eu un quart-d'heure de conversation ensemble; mais j'étais sûre qu'il m'aimait, et rien alors dans le monde ne me paraissait incertain.

Je m'approchai de mad. de Vernon, et je lui demandai le soir même une heure d'entretien ; elle me refusa en se disant malade : je proposai le lendemain, elle me pria de renvoyer après le bal ce que je pouvais avoir à lui dire ; elle m'assura que jusqu'à ce jour elle n'aurait pas un moment de libre. Je m'y soumis, quoiqu'il me fût aisé d'apercevoir qu'elle cherchait des prétextes pour éloigner cette conversation. Soit qu'elle en devine ou non le sujet, ma résolution est prise, je lui parlerai ; quand elle saura tout, quand je lui aurai offert de quitter Paris, d'aller m'enfermer dans une retraite pour le reste de mes jours, afin d'y conserver sans crime le souvenir de Léonce, elle prononcera sur mon sort, je l'en ferai l'arbitre ; et quel que soit le parti qu'elle prenne, je n'aurai plus du moins à rougir devant elle. Ma chère Louise, je goûte quelque calme de-

puis que je n'hésite plus sur la conduite que je dois suivre.

LETTRE XXVII.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 29 juin.

Mon sort est décidé, mon cher maître, jamais un autre objet que Delphine n'aura de l'empire sur mon cœur : hier au bal, hier elle s'est presque compromise pour moi. Ah! que je l'a remercie de m'avoir donné des devoirs envers elle! Je n'ai plus de doutes, plus d'incertitudes; il ne s'agit plus que d'exécuter ma résolution, et je ne vous consulte que sur les moyens d'y parvenir.

Je serai le 4 juillet à Mondoville; nous concerterons ensemble ce qu'il faut écrire à ma mère. Madame de Vernon ne m'a pas encore dit un mot du mariage projeté; à mon retour de Mondoville, je lui parlerai le premier : c'est une femme d'esprit, elle est l'amie de Delphine; dès qu'elle

sera bien assurée de ma résolution, elle la servira. Je ne craignais que la force des engagemens contractés ; ma mère a évité de me répondre sur ce sujet, il faut qu'elle n'y croie pas son honneur intéressé ; elle n'aurait pas tardé d'un jour à me donner un ordre impérieux, si elle avait cru sa délicatesse compromise par ma désobéissance. Elle n'insiste dans ses lettres que sur les prétendus défauts de mad. d'Albémar : on lui a persuadé qu'elle était légère, imprudente ; qu'elle compromettait sans cesse sa réputation, et ne manquait pas une occasion d'exprimer les opinions les plus contraires à celles qu'on doit chérir et respecter. C'est à vous, mon cher Barton, de faire connaître mad. d'Albémar à ma mère, elle vous croira plus que moi.

Sans doute Delphine se fie trop à ses qualités naturelles, et ne s'occupe pas assez de l'impression que sa conduite peut produire sur les autres. Elle a besoin de diriger son esprit vers la connaissance du monde, et de se garantir de son indifférence pour cette opinion publique, sur laquelle les hommes médiocres ont au

moins autant d'influence que les hommes supérieurs. Il est possible que nous ayons des défauts entièrement opposés; hé bien! à présent je crois que notre bonheur et nos vertus s'accroîtront par cette différence même : elle soumettra, j'en suis sûr, ses actions à mes désirs, et sa manière de penser affranchira peut-être la mienne: elle calmera du moins cette ardente susceptibilité, qui m'a déjà fait beaucoup souffrir. Mon ami, tout est bien, tout est bien si je suis son époux.

Hier enfin.... Mais comment vous raconter ce jour, c'est replonger mon âme dans le trouble qui l'égare. Quel sentiment que l'amour! Quelle autre vie dans la vie! Il y a dans mon cœur des souvenirs, des pensées si vives de bonheur, que je jouis d'exister chaque fois que je respire. Ah! que mon ennemi m'aurait fait de mal en me tuant! Ma blessure m'inquiète à présent; il m'arrive de craindre qu'elle ne se rouvre; des mouvemens si passionnés m'agitent, que j'éprouve, le croiriez-vous? la peur de mourir avant demain, avant une heure, avant l'instant où je dois la revoir.

Ne pensez pas, cependant, que je vous exprime l'amour d'un jeune homme, l'amour qu'un sage ami devrait blâmer. Quoique vous vous soyez imposé de ne point contrarier les vues de ma mère, vous désirez qu'elle préfère madame d'Albémar à Matilde. Oui, mon cher maître, votre raison est d'accord avec le choix de votre élève, ne vous en défendez pas. Ah! si vous saviez combien vous m'en êtes plus cher!

J'avais reçu, avant d'aller au bal de mad. de Vernon, une réponse de vous sur M. de Serbellane. Vous conveniez que c'était l'homme que madame d'Albémar vous avait toujours paru distinguer le plus; et quoique vous cherchassiez à calmer mon inquiétude, votre lettre l'avait ranimée. J'arrivai donc au bal de madame de Vernon avec une disposition assez triste; Matilde s'était parée d'un habit à l'espagnole, qui relevait singulièrement la beauté de sa taille et de sa figure : elle ne m'a jamais témoigné de préférence, mais je crus voir une intention aimable pour moi dans le choix de cet habit; je voulus lui parler,

et je m'assis près d'elle, après l'avoir engagée à se rapprocher de la porte d'entrée, vers laquelle je retournais sans cesse la tête. J'étais si vivement ému par l'impatience de voir arriver Delphine, que je ne pouvais pas même suivre, avec Matilde, cette conversation de bal, si facile à conduire.

Tout-à-coup je sentis un air embaumé; je reconnus le parfum des fleurs que Delphine a coutume de porter, et je tressaillis; elle entra sans me voir : je n'allai pas à l'instant vers elle; je goûtai d'abord le plaisir de la savoir dans le même lieu que moi. Je ménagai avec volupté les délices de la plus heureuse journée de ma vie : je laissai Delphine faire le tour du bal avant de m'approcher d'elle; je remarquai seulement qu'elle cherchait quelqu'un encore, quoique tout le monde se fût empressé de l'entourer. Elle était vêtue d'une simple robe blanche, et ses beaux cheveux étaient rattachés ensemble sans aucun ornement, mais avec une grâce et une variété tout-à-fait inimitables. Ah! qu'en la regardant j'étais ingrat pour la parure

de Matilde! c'était celle de Delphine qu'il fallait choisir. Que me font les souvenirs de l'Espagne? Je ne me rappelle rien, que depuis le jour où j'ai vu mad. d'Albémar.

Elle me reconnut dans l'embrasure d'une fenêtre, où j'avais été me placer pour la regarder. Elle eut un mouvement de joie que je ne perdis point; bientôt après elle aperçut Matilde, et son costume la frappa tellement, qu'elle resta debout devant elle, rêveuse, distraite et sans lui parler. Une jeune et jolie Italienne, qu'on nomme mad. d'Ervins, aborda Delphine et la pria de la suivre dans le salon à côté. Delphine hésitait, et j'en suis sûr, pour me parler; cependant mad. d'Ervins eut l'air affligée de sa résistance, et Delphine n'hésita plus.

Cet entretien avec mad. d'Ervins fut assez long, et je le souffrais impatiemment, lorsque Delphine revint à moi et me dit : — Il est peut-être bien ridicule de vous rendre compte de mes actions sans savoir si vous vous y intéressez ; enfin dussiez-vous trouver cette démarche impru-

dente, vous penserez de mon caractère ce que vous en pensez peut-être déjà, mais vous ne concevrez pas du moins sur moi des soupçons injustes. Un intérêt, qu'il m'est interdit de vous confier, me force à causer quelques instans seule avec M. de Serbellane, cet intérêt est le plus étranger du monde à mes affections personnelles. Je connaîtrais bien mal Léonce, s'il pouvait se méprendre à l'accent de la vérité, et si je n'étais pas sûre de le convaincre, quand j'atteste son estime pour moi, de la sincérité de mes paroles. — La dignité et la simplicité de ce discours me firent une impression profonde; ah! Delphine! quelle serait votre perfidie, si vous faisiez servir au mensonge tant de charmes, qui ne semblent créés que pour rendre plus aimables encore les premiers mouvemens, les affections involontaires, pour réunir enfin dans une même femme, les grâces élégantes du monde, à toute la simplicité des sentimens naturels!

Quand la conversation de mad. d'Albémar avec M. de Serbellane fut terminée, elle revint dans le bal; et M. d'Orsan, ce

neveu de mad. du Marset, qui a toujours besoin d'occuper de ses talens, parce qu'ils lui tiennent lieu d'esprit, pria Delphine de danser une polonaise, qu'un Russe leur avait apprise à tous les deux, et dont on était très-curieux dans le bal. Delphine fut comme forcée de céder à son importunité, mais il y avait quelque chose de bien aimable dans les regards qu'elle m'adressa, elle se plaignait à moi de l'ennui que lui causait M. d'Orsan; notre intelligence s'était établie d'elle-même, son sourire m'associait à ses observations doucement malicieuses.

Les hommes et les femmes montèrent sur les bancs pour voir danser Delphine; je sentis mon cœur battre avec une grande violence, quand tous les yeux se tournèrent sur elle; je souffrais de l'accord même de toutes ces pensées avec la mienne, j'eusse été plus heureux si je l'avais regardée seul.

Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire; cette danse étrangère a un charme, dont rien de ce que nous

avons vu ne peut donner l'idée; c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaîté tout-à-fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets, étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête; mais bientôt reprenant la danse vive et légère, elle s'entourait d'un schale indien, qui, dessinant sa taille, et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

Cette danse expressive et pour ainsi dire inspirée, exerce sur l'imagination un grand pouvoir; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques, que sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissemens se firent entendre, qu'on put croire pour un moment tous les hommes amoureux, et toutes les femmes subjuguées.

Quoique je sois encore faible et qu'on

m'ait défendu tout exercice qui pourrait enflammer le sang, je ne sus pas résister au désir de danser une anglaise avec Delphine; il s'en formait une de toute la longueur de la galerie; je demandai à mad. d'Albémar de la descendre avec moi. — Le pouvez-vous, me répondit-elle, sans risquer de vous faire mal? — Ne craignez rien pour moi, répondis-je, je tiendrai votre main. — La danse commença, et plusieurs fois mes bras serrèrent cette taille souple et légère qui enchantait mes regards; une fois, en tournant avec Delphine, je sentis son cœur battre sous ma main; ce cœur, que toutes les puissances divines ont doué, s'animait-il pour moi d'une émotion plus tendre?

J'étais si heureux, si transporté, que je voulus recommencer encore une fois la même contredanse; la musique était ravissante, deux harpes mélodieuses accompagnaient les instrumens à vent, et jouaient un air à la fois vif et sensible; la danse de Delphine prenait par degré un caractère plus animé, ses regards s'attachaient sur moi avec plus d'expression; quand les

figures de la danse nous ramenaient l'un vers l'autre, il me semblait que ses bras s'ouvraient presque involontairement pour me rappeler, et que malgré sa légéreté parfaite, elle se plaisait souvent à s'appuyer sur moi. Les délices dont je m'énivrais me firent oublier que ma blessure n'était pas parfaitement guérie; comme nous étions arrivés au dernier couple qui terminait le rang, j'éprouvai tout-à-coup un sentiment de faiblesse qui faisait fléchir mes genoux; j'attirai Delphine, par un dernier effort, encore plus près de moi, et je lui dis à voix basse : — Delphine, Delphine, si je mourais ainsi, me trouveriez-vous à plaindre? — Mon Dieu! interrompit-elle d'une voix émue, mon Dieu! qu'avez-vous? — L'altération de mon visage la frappa; nous étions arrivés à la fin de la danse; je m'appuyai contre la cheminée et je portai sans y penser la main sur ma blessure, qui me faisait beaucoup souffrir. Delphine ne fut plus maîtresse de son trouble, et s'y livra tellement, qu'à travers ma faiblesse je vis que tous les regards se fixaient sur elle; la crainte de la compromettre me redonna des forces,

et je voulus passer dans la chambre voisine de celle où l'on dansait. Il y avait quelques pas à faire; Delphine n'observant rien que l'état où j'étais, traversa toute la salle sans saluer personne, me suivit, et me voyant chanceler en marchant s'approcha de moi pour me soutenir; j'eus beau lui répéter que j'allais mieux, qu'en respirant l'air je serais guéri, elle ne songeait qu'à mon danger, et laissa voir à tout le monde l'excès de sa peine et la vivacité de son intérêt.

O Delphine! dans ce moment comme aux pieds de l'autel j'ai juré d'être ton époux : j'ai reçu ta foi, j'ai reçu le dépôt de ton innocente destinée, lorsqu'un nuage s'est élevé sur ta réputation à cause de moi!

Quand je fus près d'une fenêtre, je me remis entièrement; alors Delphine, se rappelant ce qui venait de se passer, me dit les larmes aux yeux : — Je viens d'avoir la conduite du monde la plus extraordinaire; votre imprudence en persistant à danser, a mis mon cœur à cette cruelle épreuve; Léonce, Léonce, aviez-vous

besoin de me faire souffrir pour me deviner? — Pourriez-vous me soupçonner, lui dis-je, d'exposer volontairement aux regards des autres ce que j'ose à peine recueillir avec respect, avec amour dans mon cœur? Mais si vous redoutez le blâme de la société, je saurai bientôt..... — Le blâme de la société, interrompit-elle, avec une expression d'insouciance singulièrement piquante, je ne le crains pas; mais mon secret sera connu avant que je l'aie confié à l'amitié, et vous ne savez pas combien cette conduite me rend coupable! — Elle allait continuer, lorsque nous entendîmes du bruit dans le salon, et le nom de mad. d'Ervins plusieurs fois répété. Delphine me quitta précipitamment pour demander la cause de l'agitation de la société. — Mad. d'Ervins, lui répondit M. de Fierville, vient de tomber sans connaissance, et on l'emporte dans sa voiture par ordre de M. d'Ervins, il ne veut pas qu'elle reçoive des secours ailleurs que chez elle.

A peine Delphine eut-elle entendu ces dernières paroles, qu'elle s'élança sur l'escalier, atteignit M. d'Ervins, monta

dans sa voiture sans rien lui dire, et partit à l'instant même; c'est tout ce que je pus apercevoir. Le mouvement rapide d'une bonté passionnée l'entraînait. Elle me laissa seul au milieu de cette fête, que je ne reconnaissais plus. Je cherchais en vain les plaisirs qui se confondaient dans mon âme avec l'amour, mais j'étais pénétré de cette émotion tendre, et néanmoins sérieuse, qui remplit le cœur d'un honnête homme, lorsqu'il a donné sa vie, lorsqu'il s'est chargé du bonheur de celle d'un autre.

Je ne sais si j'abuse de votre amitié en vous confiant les sentimens que j'éprouve; mais pourquoi la gravité de votre âge et de votre caractère me défendrait-elle de vous peindre ce pur amour qui me guide dans le choix de la compagne de ma vie? Mon cher maître! ils vous seront doux les récits du bonheur de votre élève; s'ils vous rappellent votre jeunesse, ce sera sans amertume, car tous vos souvenirs tiennent à la même pensée; ils se rattachent tous à la vertu.

J'attendrai pour m'expliquer entièrement avec mad. d'Albémar, que j'aie reçu

la réponse de ma mère. Dans quelques jours je serai près de vous à Mondoville, puisque vous y avez besoin de moi. Je veux que nous écrivions ensemble à ma mère, de ce lieu même où elle a passé les premières années de son mariage et de mon enfance; ces souvenirs la disposeront à m'être favorable.

LETTRE XXVIII.

Madame de Vernon à M. de Clarimin.

Paris, ce 30 juin 1790.

On vous a mandé que M. de Mondoville était très-occupé de mad. d'Albémar, et qu'il paraissait la préférer à ma fille; vous en avez conclu que le mariage que j'ai projeté n'aurait pas lieu. Vous devriez avoir cependant un peu plus de confiance dans l'esprit que vous me connaissez. Je suis témoin de tout ce qui se passe, Léonce et Delphine n'ont pas un seul mouvement que je n'aperçoive, et vous imaginez que

je ne saurai pas prévenir à temps cette liaison qui renverserait tous mes projets de bonheur et de fortune !

J'ai fait quelquefois usage de mon adresse pour de très-légers intérêts ; aujourd'hui c'est mon devoir de protéger ma fille, et je n'y réussirais pas! vous me dites que mad. d'Albémar me cache son affection pour Léonce. Mon Dieu! je vous assure que j'aurai sa confiance quand je le voudrai ; je ne suis occupée qu'à une chose, c'est à l'éviter ; car elle m'engagerait, et il me plait de rester libre.

Le caractère de Léonce et de Delphine ne se conviennent point ; Léonce est orgueilleux comme un Espagnol, épris de la considération presque autant que de Delphine, aimable, très-aimble, mais il faut les séparer pour leur intérêt à tous les deux. L'occasion s'en présentera ; il ne faut que du temps, et je défie bien Léonce et Delphine de presser les événemens que j'ai résolu de ralentir. Personne ne sait mieux que moi faire usage de l'indolence : elle me sert à déjouer naturellement l'activité des autres. Je veux le mariage de

Léonce et de Matilde. Je ne me suis pas donné la peine de vouloir quatre fois en ma vie; mais quand j'ai tant fait que de prendre cette fatigue, rien ne me détourne de mon but, et je l'atteins, comptez-y.

Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez; mais quand il y va du sort de ma fille, de ma ruine, ou de mon aisance, de tout enfin pour moi, pensez-vous que je puisse rien négliger? Je me garde bien cependant d'agir dans un grand intérêt, avec plus de vivacité que dans un petit; car ce qui arrange tout, c'est la patience et le secret. Adieu donc, mon cher Clarimin, comme j'espère vous voir à Paris dans peu de temps, je vous y invite pour les noces de ma fille.

LETTRE XXIX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 2 juillet.

Thérèse est perdue, ma chère Louise, et je ne sais à quel parti m'arrêter pour

adoucir sa cruelle situation. J'entrevoyais quelque espoir pour mon bonheur, il y a deux jours, à la fête de mad. de Vernon; Léonce et moi nous nous étions presque expliqués; mais depuis le malheur arrivé à Thérèse, je suis tellement émue, que j'ai laissé passer deux soirées sans oser aller chez mad. de Vernon. Léonce aurait remarqué ma tristesse, et je n'aurais pu lui en avouer la cause; s'il est un devoir sacré pour moi, c'est celui de garder inviolablement le secret de mon amie: et comment ne pas se laisser pénétrer par ce qu'on aime? Je ne sais donc rien de Léonce, et mad. d'Ervins occupe seule tous mes momens.

Mad. du Marset, cette cruelle ennemie de tous les sentimens, qu'elle ne peut plus inspirer ni ressentir, a connu M. d'Ervins à Paris, il y a quinze ans, avant qu'il eût épousé Thérèse. Avant-hier au bal, mad. du Marset, placée à côté de lui, n'a cessé de lui parler bas, pendant que Thérèse dansait avec M. de Serbellane; je ne crois point que mad. du Marset ait été capable d'exciter positivement les soup-

çons de M. d'Ervins ; les caractères les plus méchans ne veulent pas s'avouer qu'ils le sont, et se réservent toujours quelques moyens d'excuse vis-à-vis des autres et d'eux-mêmes ; mais j'ai cru reconnaître par quelques mots échappés à la fureur de M. d'Ervins, que mad. du Marset, en apprenant que M. de Serbellane avait passé six mois dans son château avec sa femme, s'était moquée du rôle ridicule qu'il devait avoir joué, en tiers avec ces deux jeunes gens ; et de tous les mots qu'elle pouvait choisir, le plus perfide était celui de *ridicule ;* depuis, M. d'Ervins l'a répété sans cesse dans sa fureur, et quand elle s'appaisait, il lui suffisait de se le prononcer à lui-même, pour qu'elle recommençât plus violente que jamais.

Je passai devant M. d'Ervins, quelques momens après sa conversation avec mad. du Marset, et je fus frappée de son air sérieux ; comme je ne connais rien en lui de profond que son amour-propre, je ne doutai pas qu'il ne fût offensé de quelque manière. Thérèse me fit part des mêmes observations, et cependant, soit comme elle me l'a dit de-

puis, qu'un sentiment funeste l'agitât, soit que cette fête, nouvelle pour elle, l'étourdît, et lui ôtât le pouvoir de réfléchir, son occupation de M. de Serbellane n'était que trop remarquable pour des regards attentifs. M. d'Ervins affecta de s'éloigner d'elle, mais j'aperçus clairement qu'il ne la perdait pas de vue; j'en avertis M. de Serbellane; je comptais sur sa prudence; en effet, il évita constamment de parler à Thérèse; si je n'avais pas quitté mad. d'Ervins alors, peut-être aurais-je calmé le trouble où la jetait l'apparente froideur de M. de Serbellane: elle en savait la cause, et cependant elle ne pouvait en supporter la vue. Entièrement occupée de Léonce le reste de la soirée, j'oubliai mad. d'Ervins; c'est à cette faute, hélas! qu'est peut-être due son infortune.

Je parlais encore à Léonce, lorsque j'appris subitement qu'on emportait mad. d'Ervins sans connaissance; je courus après son mari qui la suivait, je montai dans sa voiture presque malgré lui, et je pris dans mes bras la pauvre Thérèse qui était tombée dans un évanouissement

si profond, qu'elle ne donnait plus un signe de vie. — Grand Dieu! dis-je à M. d'Ervins, qui l'a mise en cet état? — Sa conscience, madame, me répondit-il, sa conscience! — Et il me raconta alors ce qui s'était passé, avec un tremblement de colère, dans lequel il n'entrait pas un seul sentiment de pitié pour cette charmante figure mourant devant ses yeux.

Placé derrière une porte au moment où sa femme passait d'une chambre à l'autre, il l'avait entendue faire à M. de Serbellane des reproches dont lexpression supposait une liaison intime : il s'était avancé alors, et prenant la main de sa femme, il lui avait dit à voix basse, mais avec fureur : — Regardez-le, ce perfide étranger, regardez-le, car jamais vous ne le reverrez. A ces mots Thérèse était tombée comme morte à ses pieds; M. d'Ervins était fier de la douleur qu'il lui avait causée, son orgueil ne se reposait que sur cette cruelle jouissance.

Quand nous arrivâmes à la maison de mad. d'Ervins, sa fille Isaure la voyant rapporter dans cet état, jetait des cris pitoyables, auxquels M. d'Ervins ne daignait

pas faire la moindre attention. On posa Thérèse sur son lit, revêtue, comme elle l'était encore, de guirlandes de fleurs et de toutes les parures du bal; elle avait l'air d'avoir été frappée de la foudre au milieu d'une fête.

Mes soins la rappelèrent à la vie : mais elle était dans un délire qui trahissait à chaque instant son secret. Je voulais que M. d'Ervins me laissât seule avec elle; mais loin qu'il y consentît, il s'approcha de moi pour me dire que ma voiture était arrivée, et que dans ce moment il désirait d'entretenir sa femme sans témoins : — Au nom de votre fille, lui dis-je, M. d'Ervins, ménagez Thérèse; n'oubliez pas dix ans de bonheur; n'oubliez pas... — Je sais, madame, interrompit-il, ce que je me dois à moi-même : croyez que j'aurai toujours présent à l'esprit ma dignité personnelle. — Et n'aurez-vous pas, repris-je, n'aurez-vous pas présent à l'esprit le danger de Thérèse? — Ce qui est convenable doit être accompli, répondit-il, quoi qu'il en coûte; elle a l'honneur de porter mon nom, je verrai ce qu'exigent à ce titre et son

devoir et le mien. — Je quittai cet homme odieux, cet homme incapable de rien voir dans la nature que lui seul, et dans lui-même, que son orgueil. Je retournai encore une fois vers l'infortunée Thérèse; je l'embrassai en lui jurant l'amitié la plus tendre, et lui recommandant la prudence et le courage; elle ne me répondit à demi-voix que ces seuls mots : — Faites que je le revoie. — Je partis le cœur déchiré.

En rentrant chez moi vers deux heures du matin, je trouvai M. de Serbellane qui m'attendait : combien je fus touchée de sa douleur! ces caractères habituellement froids, sortent quelquefois d'eux-mêmes, et produisent alors une impression ineffaçable. Il se faisait une violence infinie pour contenir sa fureur contre M. d'Ervins; cependant, il lui échappa une fois de dire : — Qu'il ne me fasse pas craindre pour sa femme; qu'il ne la menace pas d'indignes traitemens; car alors je trouverai qu'il vaut mieux se battre avec lui, le tuer, et délivrer Thérèse; et si jamais j'arrivais à trouver ce parti le plus raisonnable, ah! que je le prendrais avec joie! — Je le cal-

mai en lui disant que je reverrais le lendemain Thérèse, et que je lui raconterais fidèlement dans quelle situation je la trouverais. Nous nous quittâmes après qu'il m'eût promis de ne prendre aucun parti avant de m'avoir revue.

Aujourd'hui je n'ai pu être reçue chez Thérèse qu'à huit heures du soir, j'y ai été dix fois inutilement; son mari la tenait enfermée, son état m'a plus effrayée encore que la veille. Ah! mon Dieu, quelle destinée! M. d'Ervins ne l'avait pas quittée un seul instant, ni la nuit, ni le jour; il l'avait accablée des reproches les plus outrageans; il avait obtenu d'elle tous les aveux qui l'accusaient, en la menaçant toujours, si elle le trompait, d'interroger lui-même M. de Serbellane. Enfin il avait fini par lui déclarer qu'il exigeait que M. de Serbellane quittât la France dans vingt-quatre heures. — Je ne m'informe pas, lui dit-il, des moyens que vous prendrez pour l'obtenir de lui, vous pouvez lui écrire une lettre que je ne verrai pas; mais si après-demain à dix heures du soir, il est encore à Paris, j'irai le trouver, et nous nous explique-

rons ensemble : aussi bien je penche beaucoup pour ce dernier moyen, et il ne peut être évité que s'il me donne une satisfaction éclatante, en s'éloignant au premier signe de ma volonté.

— Thérèse avait tout promis, mais ce qui l'occupait peut-être le plus, c'était la parole que je lui avais donnée il y a quinze jours, d'assurer ses derniers adieux ; son imagination était moins frappée de la crainte d'un duel entre son amant et son mari, que de l'idée qu'elle ne reverrait plus M. de Serbellane; elle s'est jetée à mes pieds pour me conjurer de détourner d'elle une telle douleur. Ces mots terribles que M. d'Ervins a prononcés au bal, ces mots : *Vous ne le verrez plus*, retentissent toujours dans son cœur; en les répétant elle est dans un tel état, qu'il semble qu'avec ces seules paroles on pourrait lui donner la mort. Elle dit que si ce sort jeté sur elle ne s'accomplit pas, si elle revoit encore une fois M. de Serbellane, elle sera sûre que leur séparation ne doit point être éternelle, elle aura la force de supporter son départ; mais que si ce dernier adieu

n'est pas accordé, elle ne peut répondre d'y survivre. J'ai voulu détourner son attention ; mais elle me répétait toujours : — Le verrai-je, lui dirai-je encore adieu? — Et mon silence la plongeait dans un tel désepoir, que j'ai fini par lui promettre que je consentirais à tout ce que voudrait M. de Serbellane. Hé bien! dit-elle alors, je suis tranquille, car je lui ai écrit des prières irrésistibles.

Vous trouverez peut-être, ma chère Louise, vous qui êtes un ange de bonté, que je ne devais pas hésiter à satisfaire Thérèse, surtout après l'engagement que j'avais pris antérieurement avec elle. Faut-il vous avouer le sentiment qui me faisait craindre de consentir à ce qu'elle désirait? Si Léonce apprend par quelque hasard, que j'ai réuni chez moi une femme mariée avec son amant, malgré la défense expresse de son époux, m'approuvera-t-il? Léonce, Léonce; est-il donc devenu ma conscience, et ne suis-je donc plus capable de juger par moi-même ce que la générosité et la pitié peuvent exiger de moi?

En sortant de chez Thérèse, j'allai

chez mad. de Vernon ; Léonce en était parti, il m'avait cherchée chez moi, et s'était plaint, à ce que m'a dit Matilde fort naturellement, du temps que je passais chez M. d'Ervins. M. de Fierville me fit alors quelques plaisanteries, sur l'emploi de mes heures. Ces plaisanteries me firent tout-à-coup comprendre qu'il avait vu sortir M. de Serbellane à trois heures du matin de chez moi, le jour du bal. J'en éprouvai une douleur insensée, je ne voyais aucun moyen de me justifier de cette accusation, je frémissais de l'idée que Léonce aurait pu l'entendre. M. de Serbellane arriva dans ce moment, il venait de chez moi; il me le dit; M. de Fierville sourit encore, ce sourire me parut celui de la malice infernale; mais, au lieu de m'exciter à me défendre, il me glaça d'effroi, et je reçus M. de Serbellane avec une froideur inouie. Il en fut tellement étonné, qu'il ne pouvait y croire, et son regard semblait me dire : Mais où êtes-vous, mais que vous est-il arrivé ? Sa surprise me rendit à moi-même. Non, Léonce, me répétai-je tout bas, vous pouvez tout sur moi,

mais je ne vous sacrifierai pas la bonté, la généreuse bonté, le culte de toute ma vie. Je me décidai alors à prendre M. de Serbellane à part, et lui rendant compte en peu de mots de ce qui s'était passé, je lui dis qu'une lettre de Thérèse l'attendait chez lui, et il partit pour la lire.

Après cet acte de courage et d'honnêteté, car c'était moi que je sacrifiais, je voulus tenter de ramener M. de Fierville; je me demandai pourquoi je ne pourrais pas me servir de mon esprit pour écarter des soupçons injustes; mais M. de Fierville était calme et j'étais émue, mais toutes mes paroles se ressentaient de mon trouble, tandis qu'il acérait de sang-froid toutes les siennes. J'essayai d'être gaie pour montrer combien j'attachais peu de prix à ce qu'il croyait important; mes plaisanteries étaient contraintes, et l'aisance la plus parfaite rendait les siennes piquantes. Je revins au sérieux, espérant parvenir de quelque manière à le convaincre; mais il repoussait par l'ironie l'intérêt trop vif que je ne pouvais cacher. Jamais je n'ai mieux éprouvé qu'il est de certains hommes sur

lesquels glissent, pour ainsi dire, les discours et les sentimens les plus propres à faire impression ; ils sont occupés à se défendre de la vérité par le persiflage, et comme leur triomphe est de ne pas vous entendre, c'est en vain que vous vous efforcez d'être compris.

Je souffrais beaucoup cependant de mon embarrassante situation, lorsque mad. de Vernon vint me délivrer ; elle fit quelques plaisanteries à M. de Fierville, qui valaient mieux que les siennes, et l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre en me disant tout bas qu'elle allait le détromper sur tout ce qui m'inquiétait, si je la laissais seule avec lui. Je ne puis vous dire, ma chère Louise, combien je fus touchée de cette action, de ce secours accordé dans une véritable détresse. Je serrai la main de mad. de Vernon, les larmes aux yeux, et je me promis de la voir demain, pour ne plus conserver un secret qui me pèse ; vous saurez donc demain, ma Louise, ce qu'il doit arriver de moi.

LETTRE XXX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 4 juillet.

J'ai passé un jour très-agité, ma chère Louise, quoique je n'aie pu parvenir encore à parler à madame de Vernon. Il a eu des momens doux ce jour, mais il m'a laissé de cruelles inquiétudes. En m'éveillant j'écrivis à mad. de Vernon, pour lui demander de me recevoir seule à l'heure de son déjeûner; et sans lui dire précisément le sujet dont je voulais lui parler, il me semble que je l'indiquais assez clairement. Elle fit attendre mon domestique deux heures, et me le renvoya enfin avec un billet, dans lequel elle s'excusait de ne pas pouvoir accepter mon offre, et finissait par ces mots remarquables: *Au reste, ma chère Delphine, je lis dans votre cœur aussi bien que vous-même, mais je ne crois pas que ce soit encore le moment de nous parler.*

J'ai réfléchi long-temps sur cette phrase

et je ne la comprends pas bien encore. Pourquoi veut-elle éviter cet entretien? elle m'a dit elle-même il y a deux jours, qu'elle n'avait point eu, jusqu'à présent, de conversation avec Léonce, relativement au projet du mariage; aurait-elle deviné mon sentiment pour lui? Serait-elle assez généreuse, assez sensible pour vouloir rompre cet hymen à cause de moi et sans m'en parler? Combien j'aurais à rougir d'une si noble conduite? Qu'aurais-je fait pour mériter un si grand sacrifice? mais si elle en avait l'idée, comment exposerait-elle Matilde à voir tous les jours Léonce? Enfin, dans ce doute insupportable, je résolus d'aller chez elle et de la forcer à m'écouter.

Qu'avais-je à lui dire cependant? Que j'aimais Léonce, que je voulais m'opposer au bonheur de sa fille, traverser les projets que nous avions formés ensemble! Ah! ma Louise, vous donnez trop d'encouragement à ma faiblesse, au moins je ne me livrerai point à l'espérance, avant que mad. de Vernon ne m'ait entendue, n'ait décidé de mon sort.

M. de Serbellane arriva chez moi comme j'allais sortir; le changement de son visage me fit de la peine, je vis bien qu'il souffrait cruellement. — J'ai lu sa lettre, me dit-il, elle m'a fait mal, j'avais espéré que ma vie ne serait funeste à personne, et voilà que j'ai perdu la destinée de la plus sensible des femmes. Voyons enfin, me dit-il, en reprenant de l'empire sur lui-même, voyons ce qu'il reste à faire. Quoiqu'il me soit très-pénible d'avoir l'air de céder, en partant, à la volonté de M. d'Ervins, j'y consens, puisque Thérèse le désire; je ne crains pas que personne imagine que c'est ma vie que j'ai ménagée. Vous, madame, ajouta-t-il, que j'ai connue par tant de preuves d'une angélique bonté, il faut que vous m'en donniez une dernière, il faut que vous receviez après-demain dans la soirée Thérèse et moi chez vous. Je partirai ce matin ostensiblement, M. d'Ervins se croira sûr que je suis en route pour le Portugal, quelques affaires l'appellent à Saint-Germain, et pendant qu'il y sera, Thérèse viendra chez vous en secret. Je sais que la demande que je

vous fais, serait refusée par une femme commune, accordée sans réflexion par une femme légère, je l'obtiendrai de votre sensibilité. Je n'ai peut-être pas toujours partagé l'impétuosité des sentimens de Thérèse, mais dans ce moment, cet adieu m'est aussi nécessaire qu'à elle; ces derniers événemens ont produit sur mon caractère une impression dont je ne le croyais pas susceptible; je veux que Thérèse entende ce que j'ai à lui dire sur sa situation.

M. de Serbellane s'arrêta, étonné de mon silence; ce qui s'était passé hier avec M. de Fierville me donnait encore plus de répugnance pour une nouvelle démarche; la calomnie ou la médisance peuvent me perdre auprès de Léonce. Je n'osais pas cependant refuser M. de Serbellane, quel motif lui donner? J'aurais rougi de prétexter un scrupule de morale, quand ce n'était pas la véritable cause de mon incertitude : honte éternelle à qui pourrait vouloir usurper un sentiment d'estime!

Je ne sais si M. de Serbellane s'aperçut de mes combats, mais me prenant la main, il me dit avec ce calme qui donne tou-

jours l'idée d'une raison supérieure : — Vous l'avez promis à Thérèse, j'en suis témoin, elle y a compté, tromperez-vous sa confiance? Serez-vous insensible à son désespoir? — Non, lui répondis-je, quoi qu'il puisse en arriver, je ne lui causerai pas cette douleur; employez cette entrevue à calmer son esprit, à la ramener aux devoirs que sa destinée lui impose, et s'il en résulte pour moi quelque grand malheur, du moins je n'aurai jamais été dure envers un autre, j'aurai droit à la pitié. — Généreuse amie! s'écria M. de Serbellane, vous serez heureuse dans vos sentimens, je les ai devinés, j'ose les approuver, et tous les vœux de mon âme sont pour votre félicité. Je mettrai tant de prudence et de secret dans cette entrevue, que je vous promets d'en écarter tous les inconvéniens. Je ferai servir ces dernières heures à fortifier la raison de Thérèse, et dans votre maison il ne sera prononcé que des paroles dignes de vous. La nuit suivante je pars, je quitte peut-être pour jamais la femme qui m'a le plus aimé, et vous, madame, et vous dont le caractère est si

noble, si sensible et si vrai. — C'était la première fois que M. de Serbellane m'exprimait vivement son estime, j'en fus émue, cet homme a l'art de toucher par ses moindres paroles; le courage qu'il avait su m'inspirer me soutint quelques momens, mais à peine fut-il parti que je fus saisie d'un profond sentiment de tristesse, en pensant à tous les hasards de l'engagement que je venais de prendre.

Si j'avais pu consulter Léonce, ne m'aurait-il pas désapprouvée? Il ne voudrait pas au moins, j'en suis sûre, que sa femme se permît une conduite aussi faible; Ah! pourquoi n'ai-je pas dès à présent la conduite qu'il exigerait de sa femme! Cependant ma promesse n'était-elle pas donnée? pouvais-je supporter d'être la cause volontaire de la douleur la plus déchirante? Non, mais que ce jour n'est-il passé!

Je suivis mon projet d'aller chez mad. de Vernon, quoique je fusse bien peu capable de lui parler, dans la distraction où me jetait le consentement que M. de Serbellane avait obtenu de moi. Je trouvai Léonce avec mad. de Vernon, il venait prendre

congé d'elle avant d'aller passer quelques jours à Mondoville, il se plaignit de ne m'avoir pas vue, mais avec des mots si doux sur mon dévouement à l'amitié, que je dus espérer qu'il m'en aimait davantage. Il soutint la conversation avec un esprit très-libre, il me parut en l'observant que son parti était pris, jusqu'alors il avait eu l'air entraîné, mais non résolu; j'espérai beaucoup pour moi de son calme : s'il m'avait sacrifiée, il aurait été impossible qu'il me regardât d'un air serein.

Mad. de Vernon allait aux Tuileries faire sa cour à la Reine, elle me pria de l'accompagner; Léonce dit qu'il irait aussi, je rentrai chez moi pour m'habiller, et un quart d'heure après, Léonce et mad. de Vernon vinrent me chercher.

Nous attendions la Reine dans le salon qui précède sa chambre, avec quarante femmes les plus remarquables de Paris; mad. de R. arriva : c'est une personne très-inconséquente, et qui s'est perdue de réputation, par des torts réels, et par une inconcevable légéreté. Je l'ai vue trois ou quatre fois chez sa tante mad. d'Artenas;

j'ai toujours évité avec soin toute liaison avec elle, mais j'ai eu l'occasion de remarquer dans ses discours, un fonds de douceur et de bonté. Je ne sais comment elle eut l'imprudence de paraître sans sa tante aux Tuileries; elle qui doit si bien savoir qu'aucune femme ne veut lui parler en public. Au moment où elle entra dans le salon, mesdames de S.te-Albe et de Tésin, qui se plaisent assez dans les exécutions sévères, et satisfont volontiers, sous le prétexte de la vertu, leur arrogance naturelle, mesdames de S.te-Albe et de Tésin quittèrent la place où elles étaient assises, du même côté que mad. de R.; à l'instant toutes les autres femmes se levèrent, par bon air ou par timidité, et vinrent rejoindre à l'autre extrémité de la chambre mad. de Vernon, mad. du Marset et moi. Tous les hommes bientôt après suivirent cet exemple, car ils veulent, en séduisant les femmes, conserver le droit de les en punir.

Mad. de R. restait seule l'objet de tous les regards, voyant le cercle se reculer à chaque pas qu'elle faisait pour s'en appro-

cher, et ne pouvant cacher sa confusion. Le moment allait arriver où la Reine nous ferait entrer, ou sortirait pour nous recevoir; je prévis que la scène deviendrait alors encore plus cruelle. Les yeux de mad. de R. se remplissaient de larmes; elle nous regardait toutes, comme pour implorer le secours d'une de nous; je ne pouvais pas résister à ce malheur, la crainte de déplaire à Léonce, cette crainte toujours présente, me retenait encore; mais un dernier regard jeté sur mad. de R. m'attendrit tellement, que par un mouvement complétement involontaire, je traversai la salle, et j'allai m'asseoir à côté d'elle. Oui, me disais-je alors, puisqu'encore une fois les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'âme, qu'encore une fois elles soient sacrifiées.

Mad. de R. me reçut comme si je lui avais rendu la vie; en effet, c'est la vie que le soulagement de ces douleurs que la société peut imposer, quand elle exerce sans pitié toute sa puissance. A peine eus-je parlé à mad. de R. que je ne pus m'empècher de regarder Léonce : je vis de l'em-

barras sur sa physionomie, mais point de mécontentement. Il me sembla que ses yeux parcouraient l'assemblée avec inquiétude, pour juger de l'impression que je produisais, mais que la sienne était douce.

Mad. de Vernon ne cessa point de causer avec M. de Fierville, et n'eut point l'air d'apercevoir ce qui se passait; je soutins assez bien jusqu'à la fin, ce qu'il pouvait y avoir d'un peu gênant dans le rôle que je m'étais imposé. En sortant de l'appartement de la Reine, mad. de R. me dit, avec une émotion qui me récompensa mille fois de mon sacrifice : — Généreuse Delphine! vous m'avez donné la seule leçon qui pût faire impression sur moi! Vous m'avez fait aimer la vertu, son courage et son ascendant. Vous apprendrez dans quelques années, qu'à compter de ce jour je ne serai plus la même. Il me faudra long-temps avant de me croire digne de vous voir; mais c'est le but que je me proposerai, c'est l'espoir qui me soutiendra. Je lui pris la main à ces derniers mots, et je la serrai affectueusement. Un sourire amer de mad. du Marset, un regard de M. de Fier-

ville m'annoncèrent leur désapprobation; ils parlaient tous les deux à Léonce, et je crus voir qu'il était péniblement affecté de ce qu'il ententait. Je cherchai des yeux mad. de Vernon, elle était encore chez la Reine; pendant ce moment d'incertitude, Léonce m'aborda et me demanda avec assez de sérieux, la permission de me voir seule chez moi, dès qu'il aurait reconduit mad. de Vernon. J'y consentis par un signe de tête; j'étais trop émue pour parler.

Je retournai chez moi; j'essayai de lire en attendant l'arrivée de Léonce. Mais lorsque trois heures furent sonnées, je me persuadai que mad. de Vernon l'avait retenu, qu'il s'était expliqué avec elle, qu'elle avait intéressé sa délicatesse à tenir les engagemens de sa mère, et qu'il allait m'écrire pour s'excuser de venir me voir : — Un domestique entra pendant que je faisais ces réflexions, il portait un billet à la main, et je ne doutai pas que ce billet ne fût l'excuse de Léonce. Je le pris sans rien voir, un nuage couvrait mes yeux; mais quand j'aperçus la signature de Thérèse, j'éprouvai une joie bien vive; elle

me demandait de venir le soir chez elle; je répondis que j'irais avec un empressement extrême : je crois que j'étais reconnaissante envers Thérèse, de ce que c'était elle qui m'avait écrit.

Je me rassis avec plus de calme; mais peu de temps après mon inquiétude recommença; j'avais appris depuis une heure, à distinguer parfaitement tous les bruits de voiture : je reconnaissais à l'instant celles qui venaient du côté de la maison de mad. de Vernon. Quand elles approchaient, je retenais ma respiration pour mieux entendre, et quand elles avaient passé ma porte, je tombais dans le plus pénible abattement. Enfin, une s'arrête, on frappe, on ouvre et j'aperçois le carosse bleu de Léonce qui m'était si bien connu. Je fus bien honteuse alors de l'état dans lequel j'avais été; il me semblait que Léonce pouvait le deviner, et je me hâtai de reprendre un livre, et de me préparer à recevoir comme une visite, avec les formes accoutumées de la société, celui que j'attendais avec un battement de cœur qui soulevait ma robe sur mon sein.

Léonce enfin parut ; l'air en devint plus léger et plus pur. Il commença par me dire que madame de Vernon l'avait retenu avec une insistance singulière, sans lui parler d'aucun sujet intéressant, mais le rappelant sans cesse pour le charger des commissions les plus indifférentes. Elle doit, lui dis-je, en faisant effort sur moi-même, chercher tous les moyens de vous captiver ; vous ne pouvez en être surpris. — Ce n'est pas elle, reprit Léonce avec une expression assez triste, qui peut influer sur mon sort, vous seule exercez cet empire ; je ne sais pas si vous vous en servirez pour mon bonheur. — Ce doute m'etonna ; je gardai le silence ; il continua : — Si j'avais eu la gloire de vous intéresser, ne penseriez-vous pas aux prétextes que vous donnez à la méchanceté ; oublieriez-vous le caractère de ma mère, et les obstacles... Il s'arrêta, et appuya sa tête sur sa main : — Que me reprochez-vous, Léonce, lui dis-je ? je veux l'entendre avant de me justifier. — Votre liaison intime avec mad. de R. Mad. d'Albémar devait-elle choisir une telle amie ? — Je la voyais pour

la troisième fois, répondis-je; depuis que je suis à Paris, je n'ai jamais été chez elle, elle n'est jamais venue chez moi. — Quoi! s'écria Léonce, et madame du Marset a osé me dire... — Vous l'avez écoutée, c'est vous qui êtes bien plus coupable.

Ce n'est pas tout encore, ajoutai-je, ne m'avez-vous pas désapprouvée d'avoir été me placer à côté d'elle? — Non, répondit Léonce, je souffrais, mais je ne vous blâmais pas. — Vous souffriez, repris-je, avec assez de chaleur, quand je me livrais à un sentiment généreux; ah! Léonce, c'était du malheur de cette infortunée qu'il fallait s'affliger, et non de l'heureuse occasion qui me permettait de la secourir. Sans doute madame de R. a dégradé sa vie, mais pouvons-nous savoir toutes les circonstances qui l'ont perdue? a-t-elle eu pour époux un protecteur, ou un homme indigne d'être aimé? ses parens ont-ils soigné son éducation? le premier objet de son choix a-t-il ménagé sa destinée, n'a-t-il pas flétri dans son cœur toute espérance d'amour, tout sentiment de délicatesse? Ah! de combien de manières

le sort des femmes dépend des hommes! d'ailleurs je ne me vanterai point d'avoir pensé ce matin à la conduite de madame de R, ni à l'indulgence qu'elle peut mériter; j'ai été entraînée vers elle par un mouvement de pitié tout-à-fait irréfléchi. Je n'étais point son juge, et il fallait être plus que son juge, pour se refuser à la soulager d'un grand supplice, l'humiliation publique. Ces mêmes femmes qui l'ont outragée, pensez-vous que si elles l'eussent rencontrée seule à la campagne, elles se fussent éloignées d'elle? Non, elles lui auraient parlé; leur indignation vertueuse se trouvant sans témoins, ne se serait point réveillée. Que de petitesses vaniteuses, et de cruautés froides dans cette ostentation de vertus, dans ce sacrifice d'une victime humaine, non à la morale, mais à l'orgueil! Écoutez-moi, Léonce, lui dis-je avec enthousiasme, je vous aime, vous le savez, je ne chercherais point à vous le cacher, quand même vous l'ignoreriez encore, loin de moi toutes les ruses du cœur, même les plus innocentes; mais je l'espère, je ne sacrifierai pas à cette

affection toute-puissante, les qualités que je dois aux chers amis qui ont élevé mon enfance : je braverai le plus grand des dangers pour moi, la crainte de vous déplaire, oui je le braverai, quand il s'agira de porter quelque consolation à un être malheureux.

Long-temps avant d'avoir fini de parler, j'avais vu sur le visage de Léonce que j'avais triomphé de toutes ses dispositions sévères; mais il se plaisait à m'entendre, et je continuais, encouragée par ses regards. — Delphine, me dit-il en me prenant la main, céleste Delphine, il n'est plus temps de vous résister : qu'importe si nos caractères et nos opinions s'accordent en tout, il n'y a pas dans l'Univers une autre femme de la même nature que vous ! aucune n'a dans les traits cette empreinte divine que le Ciel y a gravée, pour qu'on ne pût jamais vous comparer à personne; cette âme, cette voix, ce regard se sont emparés de mon être; je ne sais quel sera mon sort avec vous, mais sans vous il n'y a plus sur la terre pour moi, que des couleurs effacées, des images confuses, des ombres errantes, et rien n'existe, rien

n'est animé, quand vous n'êtes pas là. Soyez donc, s'écria-t-il en se jetant à mes pieds, soyez donc la compagne de ma destinée, l'ange qui marchera devant moi, pendant les années que je dois encore parcourir. Soignez mon bonheur que je vous livre avec ma vie; ménagez mes défauts; ils naissent, comme mon amour, d'un caractère passionné; et demandez au Ciel pour moi, le jour de notre union, que je meure jeune, aimé de vous, sans avoir jamais éprouvé le moindre refroidissement dans cette affection touchante, que votre cœur m'a généreusement accordée.

Ah Louise! quels sentimens j'éprouvais! je serrais ses mains dans les miennes, je pleurais, je craignais d'interrompre par un seul mot ces paroles énivrantes! Léonce me dit qu'il allait écrire à sa mère pour lui déclarer formellement son intention, et il sollicita de moi la promesse de m'unir à lui, quelle que fût la réponse d'Espagne, au moment où elle serait arrivée. Je consentais avec transport au bonheur de ma vie, quand tout-à-coup je réfléchis que cette demande ne pouvait s'accorder avec

la résolution que j'avais formée de confier mon secret à madame de Vernon, avant d'avoir pris aucun engagement. La délicatesse me faisait une loi de ne donner aucune réponse décisive, sans lui avoir parlé.

Je ne voulus pas dire à Léonce ma résolution à cet égard, dans la crainte de l'irriter, je lui répondis donc, que je lui demandais de n'exiger de moi aucune promesse avant son retour; il recula d'étonnement à ces mots, et sa figure devint très-sombre; j'allais le rassurer, lorsque tout-à-coup, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer madame de Vernon, sa fille et M. de Fierville. Je fus extrêmement troublée de leur présence, et je regrettais surtout de n'avoir pu m'expliquer avec Léonce, sur le refus qui l'avait blessé. Madame de Vernon ne m'observa pas, et s'assit fort simplement en m'annonçant qu'elle venait me chercher pour dîner chez elle : Matilde eut un moment d'étonnement lorsqu'elle vit Léonce chez moi, mais cet étonnement se passa sans exciter en elle aucun soupçon; la lenteur de ses idées et leur fixité la préservent de la jalousie.

— A propos, me dit madame de Vernon, est-il vrai que M. de Serbellane part après-demain pour le Portugal? — Je rougis à ce mot extrêmement simple, dans la crainte qu'il ne compromît Thérèse, et je me hâtai de dire qu'il était parti ce matin même. Léonce me regarda avec une attention très-vive, puis il tomba dans la rêverie. Je sentis de nouveau le malheur du secret auquel j'étais condamnée, et je tressaillis en moi-même, comme si mon bonheur courait quelque grand hasard. Madame de Vernon me proposa de partir, elle insista, mais faiblement, pour que Léonce vînt chez elle; M. Barton l'attendait, il refusa. Comme je montais en voiture, il me dit à voix basse, mais avec un ton très-solennel: — N'oubliez pas qu'avec un caractère tel que le mien, un tort du cœur, une dissimulation, détruiraient sans retour et mon bonheur et ma confiance. — Je le regardai pour me plaindre, ne pouvant lui parler entourée comme je l'étais; il m'entendit, me serra la main et s'éloigna, mais depuis, une oppression douloureuse ne m'a point quittée.

Il est enfin convenu que demain au soir mad. de Vernon me recevra seule. Avant cette heure, Thérèse et son amant se seront rencontrés chez moi, c'est trop pour demain. J'ai vu ce soir Thérèse, elle savait ma promesse par un mot de M. de Serbellane, je n'aurais pu lui persuader moi-même, quand je l'aurais voulu, que j'étais capable de me rétracter. Son mari croit M. de Serbellane en route, il va demain à Saint-Germain, tout est arrangé d'une manière irrévocable, je suis liée de mille nœuds, mais je l'espère au moins, c'est le dernier secret qui existera jamais entre Léonce et moi. Vous, ma sœur, à qui j'ai tout dit, songez à moi, mon sort sera bientôt décidé.

LETTRE XXXI.

Léonce à sa mère.

Mondoville, 6 juillet 1790.

Je suis dans cette terre où vous avez passé les plus heureuses années de votre mariage;

c'est ici, mon excellente mère, que vous avez élevé mon enfance. tous ces lieux sont remplis de mes plus doux souvenirs, et je retrouve en les voyant cette confiance dans l'avenir, bonheur des premiers temps de la vie. J'y ressens aussi mon affection pour vous avec une nouvelle force, cette affection de choix que mon cœur vous accorderait, quand le devoir le plus sacré ne me l'imposerait pas. Vous me connaissez d'autant mieux, qu'à beaucoup d'égards je vous ressemble; fixez donc, je vous en conjure, toute votre attention, et tout votre intérêt, sur la demande que je vais vous faire.

Je puis être malheureux de beaucoup de manières; mon âme irritable est accessible à des peines de tout genre; mais il n'existe pour moi qu'une seule source de bonheur, et je n'en goûterai point sur la terre, si je n'ai pas pour femme un être que j'aime, et dont l'esprit intéresse le mien. Ce n'est point le rapide enthousiasme d'un jeune homme pour une jolie femme, que je prends pour l'attachement nécessaire à toute ma vie; vous savez que la ré-

flexion se mêle toujours à mes sentimens les plus passionnés : je suis profondément amoureux de madame d'Albémar, mais je n'en suis pas moins certain que c'est la raison qui me guide, dans le choix que j'ai fait d'elle, pour lui confier ma destinée.

Mademoiselle de Vernon est une personne belle, sage et raisonnable, je suis convaincu qu'elle ne donnera jamais à son époux aucun sujet de plainte, et que sa conduite sera conforme aux principes les plus réguliers; mais est-ce l'absence des peines que je cherche dans le mariage? je ferais tout aussi bien alors de rester libre. D'ailleurs je n'atteindrais pas même à ce but, en me résignant à l'union que l'on me propose. Que ferais-je de l'âme et de l'esprit que j'ai, avec une femme d'une nature tout-à-fait différente? N'avez-vous pas souvent remarqué dans la vie, combien les gens médiocres et les personnes distinguées s'accordent mal ensemble! Les esprits tout-à-fait vulgaires s'arrangent beaucoup mieux avec les esprits supérieurs; mais la médiocrité ne suppose rien au delà de sa propre intelligence, et regarde comme folie tout ce qui la dépasse.

Mademoiselle de Vernon a déjà un caractère et un esprit arrêté, qui ne peuvent plus ni se modifier, ni se changer ; elle a des raisonnemens pour tout, et les pensées des autres ne pénètrent jamais dans sa tête. Elle oppose constamment une idée commune à toute idée nouvelle, et croit en avoir triomphé. Quel plaisir la conversation pourrait-elle donner avec une telle femme ! et l'un des premiers charmes de la vie intime n'est-il pas de s'entendre et de se répondre ? Que de mouvemens, que de réflexions, que de pensées, que d'observations que je ne pourrais jamais communiquer à Matilde ! et que ferais-je de tout ce que je ne pourrais pas lui confier, de cette moitié de ma vie à laquelle je ne pourrais jamais l'associer !

Ah ! ma mère, je serai seul, pour jamais seul, avec toute autre femme que Delphine, et c'est une douleur toujours plus amère avec le temps, que cette solitude de l'esprit et du cœur, à côté de l'objet qui, vers la fin de la vie, doit être votre unique bien. Je ne supporterais point une telle situation, j'irais chercher

ailleurs cette société parfaite, cette harmonie des âmes, dont jamais l'homme ne peut se passer; et quand je serais vieux, je rapporterais mes tristes jours à celle à qui je n'aurais pu donner un doux souvenir de mes jeunes années.

Quel avenir! ma mère, pouvez-vous y condamner votre fils, quand le hasard le plus favorable lui présente l'objet qui ferait le bonheur de toutes les époques de sa vie, la plus belle des femmes, et cependant celle qui, dépouillée de tous les agrémens de la jeunesse, posséderait encore les trésors du temps, la douceur, l'esprit et la bonté! Vous avez donné, par une éducation forte, une grande activité à mes vertus, comme à mes défauts; pensez-vous qu'un tel caractère soit facile à rendre heureux?

Si vous aviez pris des engagemens indissolubles, des engagemens consacrés par l'honneur, c'en était fait, j'immolais ma vie à votre parole; mais sans doute votre consentement n'avait point un semblable caractère, puisque vous ne m'avez jamais fait cette objection, en réponse à dix lettres

qui vous interrogeaient à cet égard. Vous ne m'avez parlé que des injustes préventions qu'on vous a données contre mad. d'Albémar.

On vous a dit qu'elle était légère, imprudente, coquette, philosophe; tout ce qui vous déplaît en tout genre, on l'a réuni sur Delphine. Ne pouvez-vous donc pas, ma mère, en croire votre fils autant que mad. du Marset? Delphine a été élevée dans la solitude, par des personnes qui n'avaient point la connaissance du monde, et dont l'esprit était cependant fort éclairé; elle ne vit à Paris que depuis un an, et n'a point appris à se défier des jugemens des hommes. Elle croit que la morale suffit à tout, et qu'il faut dédaigner les préjugés reçus, les convenances admises, quand la vertu n'y est point intéressée. Mais le soin de mon bonheur la corrigera de ce défaut, car ce qu'elle est avant tout, c'est bonne et sensible; elle m'aime, que n'obtiendrai-je donc pas d'elle, et pour vous, et pour moi?

On vous a parlé de la supériorité de son esprit; et comme à ma prière vous avez

consenti à venir vivre chez moi l'année prochaine, vous craignez de rencontrer dans votre belle-fille un caractère despotique. Matilde, dont l'esprit est borné, a des volontés positives sur les plus petites circonstances de la vie domestique ; Delphine n'a que deux intérêts au monde, le sentiment et la pensée : elle est sans désirs, comme sans avis sur les détails journaliers, et s'abandonne avec joie à tous les goûts des autres ; elle n'attache du prix qu'à plaire et à être aimée. Vous serez l'objet continuel de ses soins les plus assidus ; je la vois avec mad. de Vernon, jamais l'amour filial, l'amitié complaisante et dévouée, ne pourraient inspirer une conduite plus aimables. Ah ! ma mère, c'est votre bonheur autant que le mien, que j'assure en épousant mad. d'Albémar.

Vous n'avez pas réfléchi combien vous auriez de peine à ménager l'amour-propre d'une personne médiocre : tout est si doux, tout est si facile avec un être vraiment supérieur ! Les opinions même de Delphine sont mille fois plus aisées à modifier que celles de Matilde. Delphine ne peut jamais

craindre d'être humiliée; Delphine ne peut jamais éprouver les inquiétudes de la vanité; son esprit est prêt à reconnaître une erreur, accoutumé qu'il est à découvrir tant de vérités nouvelles, et son cœur se plaît à céder aux lumières de ceux qu'elle aime.

On vous a dit encore, j'ai honte de l'écrire, qu'elle était fausse et dissimulée; que j'ignorais sa vie passée, et ses affections présentes : sa vie passée! tout le monde la sait; ses affections présentes! que vous a-t-on mandé sur M. de Serbellane? pourquoi me le nommez-vous? Non, Delphine ne m'a rien caché. Delphine fausse! dissimulée!.... Si cela pouvait être vrai, son caractère serait le plus méprisable de tous; car elle profanerait indignement les plus beaux dons que la nature ait jamais faits, pour entraîner et convaincre.

Enfin, j'oserai vous le dire, sans porter atteinte au respect profond que j'aime à vous consacrer; je suis résolu à épouser mad. d'Albémar, à moins que vous ne me prouviez qu'une loi de l'honneur s'y oppose. Le sacrifice que je ferais alors serait

bientôt suivi de celui de ma vie ; l'honneur peut l'exiger ; mais vous, ma mère, seriez-vous heureuse à ce prix ?

LETTRE XXXII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 6 juillet.

Ma chère sœur, j'étais sans doute avertie par quelques pressentimens du Ciel, lorsque j'éprouvais un si grand effroi de la journée d'hier ! Oh ! de quel événement ma fatale complaisance est la première cause ! J'éprouve autant de remords que si j'étais coupable, et je n'échappe à ces réflexions que par une douleur plus vive encore, par le spectacle du désespoir de Thérèse. Et Léonce ! Léonce ! juste Ciel ! quelle impression recevra-t-il de mon imprudente conduite ? Ma Louise, je me dis à chaque instant que si vous aviez été près de moi, aucun de ces malheurs ne me serait arrivé ; mais la bonté, mais la pitié naturelles à mon caractère m'égarent loin d'un guide,

qui saurait joindre à ces qualités une raison plus ferme que la mienne.

Hier à deux heures après midi, M. d'Ervins alla dîner à Saint-Germain chez un de ses amis, se croyant assuré du départ de M. de Serbellane. Mad. d'Ervins arriva chez moi vers les cinq heures, seule, à pied, dans un état déplorable; et peu de momens après, M. de Serbellane vint très-secrètement pour lui dire un adieu, qui sera plus long, hélas! qu'ils ne l'imaginaient alors. Ma porte était défendue pour tout le monde et pour M. d'Ervins en particulier, on disait chez moi que j'étais partie pour Bellerive, et tous mes volets fermés du côté de la cour, servaient à le persuader. je fus témoin, pendant trois heures, de la douleur la plus déchirante; je versai beaucoup de larmes avec Thérèse, et j'étais déjà bien abattue lorsque la plus terrible épreuve tomba sur moi.

Au moment où j'avais obtenu de Thérèse et de M. de Serbellane qu'ils se séparassent, un de mes gens entra, et me dit qu'un domestique de mad. de Vernon m'apportait un billet d'elle, et demandait

à me parler. Je sors et je vois, jugez de ma terreur, je vois M. d'Ervins! il était déjà dans la chambre voisine, et se débarrassant d'une redingotte à la livrée des gens de mad. de Vernon, dont il s'était revêtu pour se déguiser, il s'avance tout-à-coup, malgré mes efforts, se précipite sur la porte de mon salon, l'ouvre, et trouve M. de Serbellane à genoux devant Thérèse, la tète baissée sur sa main. Thérèse reconnaît son mari la première, et tombe sans connaissance sur le plancher; M. de Serbellane la relève dans ses bras, avant d'avoir encore aperçu M. d'Ervins, et croyant que la douleur des adieux était la seule cause de l'état où il voyait Thérèse. M. d'Ervins arrache sa femme des bras de son amant, et la jette sur une chaise, en l'abandonnant à mes secours; il se retourne ensuite vers M. de Serbellane, et tire son épée sans remarquer que son adversaire n'en avait pas. Les cris qui m'échappèrent attirèrent mes gens; M. de Serbellane leur ordonna de s'éloigner, et s'adressant à M. d'Ervins, il lui dit: — Vous devez croire à mad. d'Ervins, monsieur,

des torts qu'elle n'a pas ; je la quittais, je la priais de recevoir mes adieux.

M. d'Ervins alors entra dans une colère dont les expressions étaient à la fois insolentes, ignobles et furieuses. A travers tous ses discours, on voyait cependant la plus ferme résolution de se battre avec M. de Serbellane ; j'essayai de persuader à M. d'Ervins que cette scène pourrait être ignorée de tout le monde, mais je compris par ses réponses une partie de ce que j'ai su depuis avec détail ; c'est que M. de Fierville savait tout, avait tout dit, et que cette raison plus qu'aucune autre encore, animait le courage de M. d'Ervins.

M. de Serbellane souffrait de la manière la plus cruelle ; je voyais sur son visage le combat de toutes les passions généreuses et fières ; il était immobile devant une fenêtre, mordant ses lèvres, écoutant en silence les folles provocations de M. d'Ervins, et regardant seulement quelquefois le visage pâle et mourant de Thérèse, comme s'il avait besoin de trouver dans ce spectacle des motifs pour se contenir.

Il me vint dans l'esprit, après avoir tout

épuisé pour calmer M. d'Ervins, de détourner sa colère sur moi, et j'essayai de lui dire que c'était moi qui avais engagé mad. d'Ervins à venir : je commençais à peine ces mots, que se rappelant ce qu'il avait oublié, c'est que le rendez-vous s'était donné dans ma maison, il se permit sur ma conduite les réflexions les plus insultantes. M. de Serbellane alors ne se contint plus; et saisissant la main de M. d'Ervins, il lui dit : — C'en est assez, monsieur, c'en est assez, vous n'aurez plus affaire qu'à moi, et je vous satisferai. — Thérèse revint à elle dans ce moment. Quelle scène pour elle, grand Dieu! une épée nue, la fureur qui se peignait dans les regards de son amant et de son mari, lui apprirent bientôt de quel événement elle était menacée; elle se jeta aux pieds de M. d'Ervins pour l'implorer.

Alors, soit que prêt à se battre, il éprouvât un ressentiment plus âpre encore contre celle qui en était la cause, soit qu'il fût dans son caractère de se plaire dans les menaces, il lui déclara qu'elle devait s'attendre aux plus cruels traitemens; qu'il lui

retirerait sa fille, qu'il l'enfermerait dans une terre pour le reste de ses jours, et que l'univers entier connaîtrait sa honte, puisqu'il allait s'en laver lui-même dans le sang de son amant. A ces atroces discours, M. de Serbellane fut saisi d'une colère telle, que je frémis encore en me la rappelant : ses lèvres étaient pâles et tremblantes, son visage n'avait plus qu'une expression convulsive ; il me dit à voix basse en s'approchant de moi : — Voyez-vous cet homme, il est mort, il vient de se condamner ; je perdrai Thérèse pour toujours, mais je la laisserai libre, et je lui conserverai sa fille. — A ces mots, avec une action plus prompte que le regard, il prit M. d'Ervins par le bras et sortit.

Thérèse et moi nous les suivîmes tous les deux, ils étaient déjà dans la rue : Thérèse en se précipitant sur l'escalier tomba de quelques marches, je la relevai, j'aidai à la reporter sur mon lit, et je chargeai Antoine, le valet-de-chambre intelligent que vous m'avez donné, de rejoindre M. d'Ervins et M. de Serbellane, et de nous rapporter à l'instant ce qui se serait passé.

Je tins serrée dans mes bras pendant cette cruelle incertitude la malheureuse Thérèse, qui n'avait qu'une idée, qui ne craignait au monde que le danger de M. de Serbellane.

Antoine revint enfin, et nous apprit que dans le fatal combat, M. d'Ervins avait été tué sur la place. Thérèse, en l'apprenant, se jeta à genoux, et s'écria : — Mon Dieu, ne condamnez pas aux peines éternelles la criminelle Thérèse, accordez-lui les bienfaits de la pénitence ; sa vie ne sera plus qu'une expiation sévère, ses derniers jours seront consacrés à mériter votre miséricorde ! — En effet, depuis ce moment toutes ses idées semblent changées, le repentir et la dévotion se sont emparés de son esprit troublé ; elle ne s'est pas permis de me prononcer une seule fois le nom de son amant.

Antoine, après nous avoir dit l'affreuse issue du combat, nous apprit qu'il avait eu lieu dans les Champs-Élisés, presque devant le jardin de mad. de Vernon. Lorsque M. d'Ervins fut tombé, M. de Serbellane vit Antoine et l'appela ; il le chargea

de me dire, n'osant pas prononcer le nom de Thérèse, qu'après un tel événement il était obligé de partir à l'instant même pour Lisbonne, mais qu'il m'écrirait dès qu'il y serait arrivé. Ces derniers mots furent entendus de quelques personnes qui s'étaient rassemblées autour du corps de M. d'Ervins, et mon nom seul fut répété dans la foule. Antoine appelé comme témoin par la justice, ne déposera rien qui puisse compromettre Thérèse, et mon nom seul, s'il le faut sera prononcé; j'espère donc que je sauverai à Thérèse l'horrible malheur de passer pour la cause de la mort de son mari.

M. d'Ervins a un frère méchant et dur, qui serait capable, pour enlever à Thérèse sa fille, et la direction de sa fortune, de l'accuser publiquement d'avoir excité son amant au meurtre de son mari. Thérèse me fit part de ses craintes, dont Isore seule était l'objet. Nous convînmes ensemble que nous ferions dire partout, qu'une querelle politique, que je n'avais pu réussir à calmer, était la cause de ce duel. Je priai seulement mad. d'Ervins, de me per-

mettre de tout confier à mad. de Vernon, parce qu'elle était plus en état que personne de diriger l'opinion de la société sur cette affaire, et qu'elle avait de l'ascendant sur M. de Fierville, qui paraissait le seul instruit de la vérité. Je demandai aussi à Thérèse de me donner une grande preuve d'amitié, en consentant à ce que Léonce fût dépositaire de son secret ; je lui avouai mon sentiment pour lui, et à ce mot Thérèse ne résista plus.

C'était peut-être trop éxiger d'elle, mais redoutant l'éclat de cette aventure, à laquelle mon nom, dans les premiers temps, pouvait être malignement associé, il m'était impossible de me résoudre à courir ce hasard auprès de Léonce. Je crains, je n'ai que trop de raison de craindre, qu'il ne blâme ma conduite, mais je veux au moins qu'il en connaisse parfaitement tous les motifs : il fut aussi décidé que j'emmenerais mad. d'Ervins le soir même à ma campagne, et que nous y resterions quelques jours ensemble, sans voir personne, jusqu'à ce qu'elle eût des nouvelles de la famille de son mari.

On vint me dire que mad. de Vernon me demandait. J'allai la recevoir dans mon cabinet, il fallait enfin que cette journée si douloureuse se terminât par quelques sentimens consolateurs. Je l'ai souvent remarqué, un soin bienfaisant prépare dans les peines de la vie un soulagement à notre âme, lorsque ses forces sont prêtes à l'abandonner. Quelle affection mad. de Vernon me témoigna! avec quel intérêt elle me questionna sur tous les détails de cet affreux événement! elle-même me raconta ce qui avait été la première cause de notre malheur.

Hier au soir, mad. du Marset crut apercevoir dans la rue M. de Serbellane enveloppé dans un manteau, et le raconta à M. de Fierville; celui-ci, dînant avec M. d'Ervins, à Saint-Germain, lui soutint que M. de Serbellane n'était pas parti pour le Portugal hier matin, comme il le croyait. Il paraît que M. de Fierville le dit d'abord sans mauvaise intention, mais il le soutint ensuite, malgré l'émotion qu'il remarqua dans M. d'Ervins, parce que la crainte de faire du mal ne l'arrête point, et qu'il aime

assez les brouilleries quand il peut y jouer un rôle.

M. d'Ervins voulut partir à l'instant même, cet empressement piqua la curiosité de M. de Fierville, il lui demanda de l'accompagner. M. d'Ervins passa d'abord chez lui, et n'y trouva point sa femme: il vint à ma porte; on la lui refusa, en lui disant que j'étais à Bellerive; mais M. de Fierville prétendit qu'il avait aperçu à travers une jalousie ma femme-de-chambre qui travaillait, et suggéra lui-même à M. d'Ervins, comme une bonne plaisanterie, d'aller secrètement chez mad. de Vernon, et de donner un louis à son domestique pour qu'il lui prêtât sa redingotte. — Et vous ne fermerez pas votre porte à M. de Fierville, dis-je à mad. de Vernon avec indignation! — Mon Dieu! je vous assure, me répondit-elle, qu'il ne se doutait pas des conséquences de ce qu'il faisait. — Et n'est-ce pas assez, lui dis-je, de cette existence sans but, de cette vie sans devoirs, de ce cœur sans bonté, de cette tête sans occupation? n'est-il pas le fléau de la société qu'il examine sans re-

lâche, et trouble avec malignité! — Ah! dit mad. de Vernon, il faut être indulgente pour la vieillesse et l'oisiveté, mais laissons cela pour nous occuper de vous; — et me parlant alors de Léonce, elle vint elle-même au-devant de la confiance que je voulais avoir en elle.

Combien elle me parut noble et sensible dans cet entretien; elle m'avoua que depuis long-temps elle m'avait devinée, mais qu'elle avait voulu savoir si Léonce me préférait réellement à sa fille, et qu'en étant maintenant convaincue, elle ne ferait rien pour s'opposer au sentiment qui l'attachait à moi. Elle ne me cacha point que la rupture de ce mariage lui était pénible; elle exprima ses regrets pour sa fille, avec la plus touchante vérité! Néanmoins sa tendre amitié la ramenant bientôt à ce qui me concernait, elle parut se consoler par l'espérance de mon bonheur. Je n'avais point d'expressions assez vives pour lui témoigner ma reconnaissance; je lui confiai mes craintes sur l'éclat qui venait de se passer; je lui avouai que je redoutais l'impression qu'il pouvait faire sur

Léonce. Elle m'écouta avec la plus grande attention, et me dit après y avoir beaucoup pensé: — Il faut me charger de lui parler à son arrivée, avant qu'il ait appris tout ce qu'on ne manquera pas de dire contre vous. Il sait que je m'entends mieux qu'une autre à conjurer ces orages d'un jour; je le tranquilliserai. — Quoi! lui dis-je, vous me défendrez auprès de lui, avec ce talent sans égal, que je vous ai vu quelquefois: — En doutez-vous? me répondit-elle. — Son accent me pénétra.

Je veux lui écrire, lui dis-je; vous lui remetterez ma lettre: — Pourquoi lui écrire, reprit-elle? vos chevaux sont prêts pour partir; la nuit est déjà venue; vous n'auriez pas le temps de raconter toute cette histoire. — J'éprouve de la répugnance, lui répondis-je, à hazarder dans une lettre le secret de mon amie; mais je manderai seulement à Léonce que je vous ai tout confié, qu'il peut tout savoir de vous; et s'il vous témoigne le désir de venir à Bellerive, vous voudrez bien lui dire que je l'y recevrai: — Oui, reprit-elle vivement; c'est mieux comme cela, vous avez raison.

Je pris la plume, et je sentis une sorte de gêne en écrivant à Léonce en présence de mad. de Vernon; mon billet fut plus court et plus froid que je ne l'aurais voulu; tel qu'il était, je le remis à mad. de Vernon; elle le lut attentivement, le cacheta, et me dit qu'il était à merveille, et que j'y conservais la dignité qui me convenait. C'était à elle, ajouta-t-elle, à suppléer à ce que je ne disais pas; elle me rassura sur ce que je redoutais; elle me parut convaincue qu'elle me justifierait entièrement auprès de Léonce; elle en prit presque l'engagement, et se plaisant à me raconter ce qu'elle lui dirait, elle me parla de moi sous cette forme indirecte, avec tant de grâces, de charme et même d'adresse, que je bénis le Ciel d'avoir eu l'idée de lui confier ma défense. Non, il n'existe point de femme au monde qui sache faire valoir aussi habilement ceux qu'elle aime. Elle seule connaît assez bien le monde, pour rassurer Léonce sur l'éclat que peut avoir le funeste événement auquel mon nom est mêlé. Un sentiment indomptable d'amour et de fierté me rendrait

impossible de m'excuser auprès de lui, si son premier mouvement ne m'était pas favorable.

Je finis en recommandant à mad. de Vernon de veiller sur la réputation de Thérèse, de ne nommer que moi dans le monde, de me livrer mille fois plutôt qu'elle, et de raconter l'histoire du duel telle que nous avions décidé qu'on la ferait; elle me le promit; je l'embrassai; nous nous séparâmes; j'emmenai Thérèse et sa fille, et nous arrivâmes à trois heures du matin à Bellerive. Quel voyage! quelle journée! ma chère Louise. J'enverrai cette lettre à Paris demain, de peur que la nouvelle de la mort de M. d'Ervins ne vous arrive avant ma lettre, et ne vous effraie pour moi.

Ce soir, pendant que l'infortunée Thérèse avait désiré d'être seule, je me suis promenée sur le bord de la rivière, j'ai voulu me livrer au souvenir de Léonce; mais je ne sais, une inquiétude que j'avais de la peine à m'avouer, m'empêchait de m'abandonner au charme de cette idée. Je me rappelai quelques traits sévères de son

caractère, ce qu'il en disait lui-même dans sa lettre à M. Barton. Ce n'était plus un amant, c'était un juge que je croyais voir dans Léonce; et des mouvemens d'une fierté douloureuse s'emparaient de mon âme en pensant à lui. Enfin, me retraçant tout ce que mad. de Vernon m'avait dit pour me rassurer, je me suis répété qu'un trait de bonté même indiscret ne pouvait détruire les sentimens qu'il m'a témoignés, et je suis rentrée chez moi plus tranquille.

Hélas! Thérèse, l'infortunée Thérèse est la seule à plaindre! combien vous vous intéresserez à son malheur, bonne, excellente Louise, combien vous serez disposée à me pardonner ce que j'ai fait pour elle! Ce n'est pas vous qui seriez sévère, envers les égaremens même de la pitié.

LETTRE XXXIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, 9 juillet.

Depuis trois jours, le croirez-vous, ma chère Louise, je n'ai pas reçu une seule lettre de mad. de Vernon; je n'ai pas entendu parler de Léonce! peut-être n'est-il pas encore revenu de Mondoville! J'ai reçu seulement une lettre de mad. d'Artenas, la tante de mad. de R., qui me mande que la mort de M. d'Ervins fait un bruit horrible dans Paris, et que beaucoup de gens me blâment: elle me demande de l'instruire de la vérité des faits, pour qu'elle puisse me défendre. Et que m'importe ce qu'on dira de moi? c'est l'opinion de Léonce que je veux savoir.

J'avais envie d'aller à Paris pour parler encore à mad. de Vernon; je ne puis abandonner Thérèse; elle a pris la fièvre avec un délire violent; elle veut me voir à tous les instans. Hier j'étais sortie de sa cham-

bre pendant quelques minutes, elle me demanda, et ne me trouvant point auprès d'elle, elle tomba dans un accès de pleurs qui me fit une peine profonde; non, je ne la quitterai point.

LETTRE XXXIV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, 10 juillet.

Ce jour s'est encore passé sans nouvelles, et cependant Léonce est arrivé; un de mes gens revenu ce soir de Paris a rencontré un des siens. Je suis descendue vingt fois pendant le jour dans mon avenue, regardant si je ne voyais venir personne, reconnaissant de loin le facteur des lettres, courant d'abord au-devant de lui, mais bientôt forcée de m'appuyer contre un arbre pour l'attendre; les battemens de cœur qui me saisissaient m'ôtaient la force de marcher.

J'ai épuisé toutes les informations que l'on peut prendre sur les lettres, sur les moyens d'en recevoir, sur la possibilité

d'en perdre ; je suis honteuse auprès de mes gens de ces innombrables questions, je les ai cessées, n'en espérant plus rien.

Il est clair que mad. de Vernon n'a pas été contente de Léonce, puisqu'elle ne m'a pas mandé à l'instant même ce qu'il lui a dit; elle espère le ramener. Non, je ne lui écrirai point; non, je n'entrerai point avec lui dans aucune justification; je n'irai point à Paris pour le prévenir, pour lui demander grâce; je peux avoir eu tort selon son opinion, mais quand je lui confie mes motifs, mais quand je sollicite presque mon pardon, par l'entremise de mon amie; enfin, quand je suis seule ici dans la douleur, auprès du lit d'une infortunée, qui succombe aux tourmens du repentir et de l'amour, c'est à Léonce à venir me chercher.

LETTRE XXXV.

Léonce à sa mère.

Paris, ce 11 juillet.

Je vous ai écrit, je crois, il y a quatre jours, de Mondoville, ma chère mère, une lettre que je désavoue entièrement; vous aviez raison de choisir mademoiselle de Vernon pour ma femme. Mad. de Vernon m'a remis une lettre de vous décisive, le contrat est signé d'hier au soir, et cependant je vis, vous ne pouvez rien désirer de plus.

J'avais abrégé mon séjour à Mondoville, mais ce n'était pas dans ce but. A mon arrivée j'apprends que M. de Serbellane a tué M. d'Ervins à la suite d'une querelle politique chez mad. d'Albémar; tout Paris retentit de cet éclat scandaleux; sur le champ de bataille même M. de Serbellane a nommé mad. d'Albémar, il était renfermé chez elle depuis vingt-quatre heures; elle m'avait dit qu'il était parti pour le Portugal; dans huit jours elle part pour Mont-

pellier, d'où elle se rendra à Lisbonne, s'il n'est pas permis à M. de Serbellane de revenir en France pour l'épouser. Elle-même m'a écrit que mad. de Vernon m'apprendrait toute son histoire. Enfin de quoi me plaindrais-je? elle est libre, son caractère devait m'être connu; ne m'aviez-vous pas dit, ma mère, qu'il ne s'accorderait jamais avec le mien? pardonnez-moi de vous en avoir parlé; oubliez-la.

Je le sais, il ne m'est pas permis d'en finir; l'existence que vous m'avez donnée vous appartient; j'ai éprouvé une émotion assez forte de tout ceci, mais ce n'est pas en vain que votre sang m'a transmis le courage et la fierté; j'en aurai, je serai dans deux jours l'époux de Matilde. Que dira mad. d'Albémar alors, que pensera-t-elle? mais qu'importe ce qu'elle pensera? ma mère, vous serez obéie.

Le pauvre Barton s'est démis le bras en tombant de cheval, il est obligé de rester à Mondoville encore quelque temps; il s'est aussi comme moi cruellement trompé, mais qu'en résulte-t-il pour lui? rien. Adieu ma mère.

LETTRE XXXVI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, dans la nuit du 12 juillet.

Je n'ai plus rien à vous dire sur moi; aujourd'hui à six heures du soir, mon sort a fini, et à neuf, j'ai reçu la lettre qui me l'annonce. J'existe; je crois que je ne mourrai pas; j'irai vous rejoindre dès que mad. d'Ervins sera rétablie. Il y a quelques heures que je me suis crue très-mal, mais c'est une des illusions de la douleur; souffrir ce n'est pas mourir, c'est vivre.

Lisez cette lettre; je suis parvenue à vous la copier, mais il faut que j'en conserve l'original toujours sous mes yeux; si je ne la voyais pas, je n'y croirais plus; j'irais trouver Léonce, j'irais lui dire que je l'aime encore; et de ma vie je ne dois le voir, ni lui parler!

Madame de Vernon à madame d'Albémar.

Ce 10 juillet.

La peine que je vais vous causer, ma chère Delphine, m'est extrêmement douloureuse; j'ai remis votre billet à Léonce, je lui ai parlé avec la plus grande vivacité, mais il était déjà tellement prévenu par le bruit qu'a fait cette malheureuse aventure, qu'il m'a été impossible de le ramener; il prétend que vos caractères ne se conviennent point, que vous l'offenseriez sans cesse dans ce qu'il a de plus cher au monde, le respect pour l'opinion, et que vous vous rendriez malheureux mutuellement. Il avait, d'ailleurs, reçu une lettre de sa mère, qui s'opposait formellement à ce qu'il vous épousât, et le sommait de remplir ses engagemens avec ma fille.

J'ai voulu lui rendre à cet égard toute sa liberté, mais il l'a refusée; et comme il était décidé à ne point s'unir avec vous, il m'a paru naturel de revenir à nos anciens projets; le contrat de Matilde et de Léonce

a donc été signé aujourd'hui, et après demain, à six heures du soir, ils se marient. Je voudrais vous voir avant cet instant si solennel pour moi ; venez demain à Paris, et j'irai chez vous. Adieu, je suis bien affectée de votre chagrin.

SOPHIE DE VERNON.

Cette lettre, qui m'est parvenue par la poste, devait, d'après la date, m'arriver avant-hier : est-ce la fatalité, ou mad. de Vernon voulait-elle s'épargner mes plaintes ? Oh ! j'en suis sûre, elle a froidement servi ma cause ; je me suis confiée dans son amitié pour moi, et j'avais tort ; son affection pour sa fille a sans doute affaibli toutes ses expressions en ma faveur. Mais Léonce ! juste Ciel ! Léonce, devait-il avoir besoin qu'on me défendît ? La vérité ne lui suffisait-elle pas ?

Ce matin je m'éveillais aux espérances des plus tendres affections du cœur ; la nature me semblait la même ; je pensais, j'aimais, j'étais à moi ; et il se préparait à conduire une autre femme à l'autel ! Il ne me donnait pas même un regret ! Il me

croyait indigne de son nom! Je voulais ce soir même aller trouver Léonce, oui, l'époux de Matilde, lui demander la raison de cette cruauté, de ce mépris qui l'avaient forcé de rompre nos liens; mais quelle honte, grand Dieu! l'implorer! lui, qui me croit dégradée dans l'opinion des hommes! Ah! que je meure, mais que je meure immobile à la place où j'ai reçu le coup mortel.

Qu'avais-je donc fait, cependant, qui pût inspirer à Léonce cette haine subite contre moi? J'avais cédé à la pitié que m'inspirait l'amour de Thérèse : ne la comprend-il donc pas, cette pitié? Se croit-il certain de n'en avoir jamais besoin? Ma condescendance peut être blâmée, je le sais; mais pouvais-je aimer comme j'aimais Léonce, et n'avoir pas un cœur accessible à la compassion? L'amour et la bonté ne viennent-ils pas de la même source?

Non, ce ne sont pas les motifs de mon action qu'il juge, c'est ce que les autres en ont dit; c'est leur opinion qu'il consulte pour savoir ce qu'il doit penser de

moi : jamais il ne m'aurait rendue heureuse, jamais. Ah ! qu'ai-je dit, Louise? aucune femme sur la terre ne l'aurait été comme moi ; je me serais conformée à son caractère, je l'aurais consulté sur toutes mes actions. Il m'aimait, j'en suis sûre ! sans cet éclat cruel.... Ah ! Thérèse, vous nous avez perdues toutes les deux !

J'ai eu soin de lui cacher qu'elle était la cause de mon désespoir ; elle est assez malheureuse. Cependant elle n'a point à se plaindre de son amant, c'est le sort qui les sépare. Mais Léonce, ce sort, c'est ta volonté, c'est toi....... Louise, est-il sûr qu'ils sont mariés maintenant ! qui le sait, qui me le dira ? Sans doute, ils le sont depuis plusieurs heures ; tout est irrévocable.

J'irai pourtant à Paris demain, je n'y verrai personne, je ne verrai pas mad. de Vernon. Qu'a-t-elle affaire de moi ? mais je saurai l'heure, le lieu, les circonstances ; je veux me représenter l'événement qui sera désormais l'unique souvenir de ma vie : je veux d'autres douleurs que cette lettre, d'autres pensées non moins déchi-

rantes, mais qui soulagent un peu ma tête: elle est là devant moi, cette lettre, je la regarde sans cesse comme si elle devait s'animer, et répondre à mes avides questions.

Louise, vous aviez raison de craindre le monde pour votre malheureuse Delphine; voilà mon âme bouleversée; le calme n'y rentrera plus, la tempête a triomphé de moi. Vous qui m'aimez encore, il faut que vous me le pardonniez; mais je crois que je ne peux plus vivre; j'ai horreur de la société, et la solitude me rend insensée; il n'y a plus de place sur la terre où je puisse me reposer.

LETTRE XXXVII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, le 13 juillet à minuit.

Louise, hier il n'était pas marié, non il ne l'était pas encore! Juste Ciel! seule maintenant, abandonnée de tout ce que

j'aimais, vous dirai-je ce que mon désespoir peut à peine me persuader encore ! Écoutez-moi, si je me rappelle ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, ma raison n'est pas encore entièrement égarée.

Il me fut impossible de rester plus longtemps à Bellerive; l'inaction du corps, quand l'âme est agitée, est un supplice que la nature ne peut supporter; je montai en voiture, j'ordonnai qu'on me conduisît à Paris, sans aucun projet, sans aucune idée qu'il me fût possible de m'avouer; je sentais encore, non de l'espérance, mais quelque chose qui différait cependant de l'impression qu'une nouvelle certaine fait éprouver. A force de réfléchir, mes idées s'étaient obscurcies et j'étais parvenue à douter.

Je contemplais tous les objets dans le chemin avec ce regard fixe, qui ne permet pas de rien distinguer; j'aperçus cependant un pauvre vieillard sur la route; je fis arrêter ma voiture pour lui donner de l'argent; ce mouvement n'appartenait point à la bienfaisance; il était inspiré par l'idée confuse qu'une action charitable

détournerait de moi le malheur qui me menaçait; je frémis en découvrant quelques restes d'espoir dans mon âme, en sentant que je n'étais pas encore au dernier terme de la douleur; je tombai à genoux dans ma voiture sans avoir la force de prier, et j'arrivai dans une anxiété inexprimable.

Antoine était chez moi; je n'osai lui faire une question directe; mais je lui dis sur mad. de Vernon, un mot qui devait l'amener à me parler d'elle. — Sans doute, me répondit-il, madame vient ici pour assister au mariage de mademoiselle Matilde avec M. de Mondoville : c'est à six heures, à Sainte-Marie, près de Chaillot, à l'extrémité du faubourg, dans l'église du couvent où mademoiselle de Vernon a été élevée : il n'est pas cinq heures. Madame a bien le temps de faire sa toilette. — Oh! Louise! il n'était pas encore son époux! j'étais à cinquante pas de lui, je pouvais aller me jeter en travers de la porte; et sa voiture aurait passé sur mon cœur avant que le mariage s'accomplît!

Non, jamais une heure n'a fait naître

tant de pensées diverses, tant de projets adoptés, rejetés à l'instant! je me suis crue vingt fois décidée à tout hasarder pour lui parler encore, avant qu'il eût prononcé le serment éternel; et vingt fois la fierté, la timidité glacèrent mes mouvemens, et renfermèrent en moi-même la passion qui me consumait. Je me disais: Léonce, que mon imprudence a détaché de moi, que pensera-t-il d'une action inconsidérée? Faut-il le voir marcher à l'autel après avoir foulé ma prière! Cette réflexion m'arrêtait, mais le souvenir des jours où il m'avait aimée la combattait bientôt avec force. Pendant ces incertitudes je voyais l'heure s'écouler, et le temps décidait pour moi de l'irrévocable destinée.

Je ne sais par quel mouvement je pris tout-à-coup un parti, dont l'idée me dona d'abord quelque soulagement. Je résolus d'aller moi-même, couverte d'un voile, à cette église où ils devaient se marier, et d'être ainsi témoin de la cérémonie. Je ne comprends pas encore quel était mon projet; je n'avais pas celui de m'opposer au

mariage, d'oser faire un tel scandale; j'espérais, je crois, que je mourrais; ou plutôt, la réflexion ne me guidait pas: la douleur me poursuivait, et je fuyais devant elle.

Je sortis seule, et tellement enveloppée d'un voile et d'un vêtement blanc, qu'on ne me reconnut point à ma porte; je marchais dans la rue rapidement, je ne sais d'où me venait tant de force; mais il y avait sans doute dans ma démarche quelque chose de convulsif, car je voyais ceux qui passaient s'arrêter en me regardant; une agitation intérieure me soutenait, je craignais de ne pas arriver à temps, j'étais pressée de mon supplice, il me semblait qu'en atteignant au plus haut degré de la souffrance, quelque chose se briserait dans ma tête ou dans mon cœur, et qu'alors j'oublierais tout.

J'entrai dans l'église sans avoir repris ma raison; la fraîcheur du lieu me calma pendant quelques instans; il y avait très-peu de monde, je pus choisir la place que je voulais, et je m'assis derrière une colonne qui me dérobait aux regards, mais

cependant, hélas! me permettait de tout voir. J'aperçus quelques femmes âgées dans le fond de l'église, qui priaient avec recueillement; et comparant le calme de leur situation avec la violence de la mienne, je haïssais ma jeunesse qui donnait à mon sang cette activité de malheur.

Des instrumens de fête se firent entendre en dehors de l'église; ils annonçaient l'arrivée de Léonce; les orgues bientôt aussi la célébrèrent, et mon cœur seul mêlait le désespoir à tant de joie. Cette musique produisit sur mes sens un effet surnaturel; dans quelque lieu que j'entendisse l'air que l'on a joué, il serait pour moi comme un chant de mort. Je m'abandonnai en l'écoutant à des torrens de larmes, et cette émotion profonde fut un secours du Ciel; j'éprouvai tout-à-coup un mouvement d'exaltation qui soutint mon âme abattue : la pensée de l'Être-Suprême s'empara de moi; je sentis qu'elle me relevait à mes propres yeux. Non, me dis-je à moi-même, je ne suis point coupable; et lorsque tout bonheur m'est enlevé, le refuge de ma conscience, le secours d'une

providence miséricordieuse me restera. Je vivrai de larmes; mais aucun remords ne pouvant s'y mêler, je ne verrai dans la mort que le repos. Ah! que j'ai besoin de ce repos!

Je n'avais pas encore osé lever les yeux; mais quand les sons eurent cessé, cette douleur déchirante qu'ils avaient un moment suspendue, me saisit de nouveau; je vis Léonce à la clarté des flambleaux, pour la dernière fois sans doute je le vis! il donnait la main à Matilde, elle était belle, car elle était heureuse; et moi, mon visage couvert de pleurs ne pouvait inspirer que de la pitié.

Léonce, est-ce encore une illusion de mon cœur? Léonce me parut plongé dans la tristesse; ses traits me semblaient altérés, et ses regards erraient dans l'église, comme s'il eût voulu éviter ceux de Matilde. Le prêtre commença ses exhortations et lorsqu'il se tourna vers Léonce, pour lui adresser des conseils sur le sentiment qu'il devait à sa femme, Léonce soupira profondément, et sa tête se baissa sur sa poitrine.

Vous le dirai-je, un instant après je crus le voir qui cherchait dans l'ombre ma figure appuyée sur la colonne, et je prononçai dans mon égarement ces mots d'une voix basse : — *C'était à Delphine, Léonce, que cette affection était promise ; oui, Léonce la devait à Delphine ; elle n'a point cessé de la mériter.* — Il se troubla visiblement, quoiqu'il ne pût m'entendre ; mad. de Vernon se leva pour lui parler ; elle se mit entre lui et moi ; il s'avança cependant encore pour regarder la colonne ; son ombre s'y peignit encore une fois.

J'entendis la question solennelle qui devait décider de moi, un frissonnement glacé me saisit ; je me penchai en avant, j'étendis la main ; mais bientôt épouvantée de la sainteté du lieu, du silence universel, de l'éclat que ferait ma présence, je me retirai par un dernier effort, et j'allai tomber sans connaissance derrière la colonne. Je ne sais ce qui s'est passé depuis ; je n'ai point entendu le *oui* fatal ; le froid bienfaisant de la mort m'a sauvé cette angoisse.

A dix heures du soir, le gardien de l'église, au moment où il allait la fermer,

s'est aperçu qu'une femme était étendue sur le marbre; il m'a relevée; il m'a portée à l'air; enfin, il m'a rendu cette fièvre douloureuse qu'on appelle la vie : je me suis fait conduire chez moi; j'ai trouvé mes gens inquiets, et de quoi, juste Ciel? que ne pleuraient-ils de me revoir!

Après trois heures d'une immobilité stupide, j'ai retrouvé la force de vous écrire; Louise, ma seule amie, rappelez-moi près de vous; ils sont tous heureux ici, qu'ai-je à faire dans ce pays de joie? Peut-être les lieux que vous habitez ranimeront-ils en moi les sentimens que j'y ai long-temps éprouvés; une année ne peut-elle se retrancher de la vie? mais un jour, un seul jour! Ah! c'est celui-là qui ne s'effacera point.

LETTRE XXXVIII.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 14 juillet.

Je vous ai mandé ma résolution : sachez à présent que je suis marié, oui, depuis hier, à Matilde; je suis marié. Je vous ai épargné tout ce que j'ai souffert; pourquoi mêler à vos douleurs les inquiétudes de l'amitié? Mais il faut cependant, si je ne veux pas devenir fou, que je vous confie une seule chose; et que direz-vous de moi si ce secret impossible à garder, est une apparition, un fantôme, une chimère? Voilà ce qu'est devenu votre misérable ami, voilà dans quel état elle m'a jeté par sa perfidie.

Je savais hier que madame d'Albémar était à Bellerive, s'occupant de son départ pour Lisbonne; je le savais, hé bien, au milieu de la cérémonie imposante, qui pour jamais disposait de mon sort; dans cette église, où la fierté, le devoir, la volonté

de ma mère m'ont entraîné, j'ai cru voir, derrière une colonnne, madame d'Albémar couverte d'un voile blanc; mais sa figure s'offrit à mes regards si pâle et si changée, que c'est ainsi que son image devrait m'apparaître après sa mort. Plus je fixais les yeux sur cette colonne, plus mon illusion devenait forte, et je crus que mon nom et le sien avaient été prononcés par sa voix, que j'entends souvent, il est vrai, quand je suis seul.

Madame de Vernon s'approcha de moi, et me rappela doucement à ce que je devais à Matilde; je me levai pour prononcer le serment irrévocable, à l'instant même je vis cette même ombre s'avancer, étendre la main, et mon trouble fut tel qu'un nuage couvrit mes yeux. Je fis cependant un nouvel effort pour examiner cette colonne, dont j'avais cru voir sortir l'image persécutrice de ma vie; mais je n'aperçus plus rien, l'effet des lumières dans cette vaste église, et mon imagination agitée avaient sans doute créé cette chimère.

Mon silence et mon trouble, cependant, embarrassaient Matilde; je me hâtai de

dire *oui*, comme dans l'égarement d'un rêve. Mon âme toute entière était ailleurs, n'importe, le lien est serré, je suis l'époux de Matilde! quand il serait vrai que Delphine m'aurait aimé quelques instans, elle a senti, je n'en puis douter, qu'après l'éclat de son aventure, elle serait perdue si elle n'épousait pas M. de Serbellane; mais si je savais au moins qu'elle m'a regretté: indigne faiblesse! Delphine m'a trompé, la nature n'a plus rien de vrai.

Vous saurez une fois, si je puis raconter ces derniers jours, sans tomber dans des accès de rage et de douleur, vous saurez une fois tout ce qui s'est passé. Mais ce fantôme blanc, hier, qu'était-il? Je le vois encore.... Ah! mon ami, quand vous serez guéri, venez, j'ai plus besoin de vous que dans les débiles jours de mon enfance; ma raison est sans force, et je n'ai plus d'un homme que la violence des passions.

FIN DU PREMIER VOLUME.

DELPHINE.

IMPRIMERIE DE CABUCHET,

A BESANÇON.

DELPHINE,

PAR MADAME

DE STAËL-HOLSTEIN.

Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre.

Mélanges de madame Necker.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND.

PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,

RUE DE SEINE, N.° 12.

MDCCCXVIII.

DELPHINE.

LETTRE PREMIERE.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, 20 juillet 1790.

Après avoir reçu votre lettre, j'ai passé le jour entier dans les larmes, et je peux à peine voir assez pour vous écrire, tant mes yeux sont fatigués de pleurer. Ma chère enfant, à quelles douleurs vous avez été livrée! ah! que n'étais-je là pour exprimer ma haine contre les méchans, et pour consoler la bonté malheureuse! Je m'étais attachée à Léonce, je le regardais déjà comme un époux, comme un ami digne de vous; il a été capable d'une telle cruauté; il a volontairement renoncé à la

plus aimable femme du monde, parce qu'il avait à lui roprocher une faute, dont toutes les vertus généreuses étaient la cause; une faute, comme les anges en commettraient, s'ils étaient témoins des faiblesses et des souffrances des hommes.

Sans doute, mad. de Vernon n'a point su vous défendre; je vais plus loin, et je la soupçonne d'avoir empoisonné l'action qu'elle était chargée de justifier; mais ce n'est point une excuse pour Léonce. Celui que vous aviez daigné préférer, devait-il avoir besoin d'un guide pour vous juger? Non, il ne vous a jamais aimée, il faut l'oublier et relever votre âme par le sentiment de ce que vous valez : ma chère Delphine, la vie n'est jamais perdue à vingt ans, la nature dans la jeunesse vient au secours des douleurs, les forces morales s'accroissent encore à cet âge, et ce n'est que dans le déclin que sont les maux irréparables.

J'ose vous le conseiller, quittez pour quelque temps le monde, et venez auprès de moi; je l'entrevois confusément ce monde, mais il me semble qu'il ne

suffit pas de toutes les qualités du cœur et de l'esprit pour y vivre en paix; il exige une certaine science qui n'est pas précisément condamnable, mais qui vous initie cependant trop avant dans le secret du vice, et dans la défiance que les hommes doivent inspirer. Vous avez l'esprit le plus étendu, mais votre âme est trop jeune, trop prompte à se livrer : mettez votre sensibilité sous l'abri de la solitude, fortifiez-vous par la retraite, et retournez ensuite dans la société; si vous y restiez maintenant, vous ne guéririez point des peines que vous avez éprouvées.

Venez goûter le calme, venez vous reposer par l'absence des objets pénibles, et par la suspension momentanée de toute émotion nouvelle; ce tableau sans couleurs n'a rien d'attirant, mais à la longue, une situation monotone fait du bien; si les consolations qu'il fait puiser en soi-même ne sont pas rapides, leur effet au moins est durable.

Je ne vous parle point de mon affection, c'est avec timidité que je la rappelle, quand il s'agit des peines de l'amour; cependant

une fois, je l'espère, votre âme tendre y trouvera peut-être encore quelque douceur.

LETTRE II.

Réponse de Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, 26 juillet 1790.

Oui, j'irai vous rejoindre et pour toujours; cependant, pourquoi dites-vous qu'il ne m'a jamais aimée? Je sais bien que je n'ai plus d'avenir, mais il ne faut pas m'ôter le passé.

Au concert, au bal, la dernière fois que je l'ai vu, j'en suis sûre, il m'aimait! il y a maintenant douze jours que je ne fais plus que repasser sur les mêmes souvenirs; je me suis rappelée des mots, des regards, des accents dont je n'avais pas assez joui, mais qui doivent me convaincre de son affection. Il m'aimait, j'étais libre, et il est l'époux d'une autre; ne croyez

pas que jamais ma pensée puisse sortir de ce cercle cruel, que les regrets tracent autour de moi. Depuis le jour où j'aurais dû mourir, j'ai vécu seule, je n'ai vu que Thérèse, je n'ai point répondu aux lettres de madame de Vernon, je lui ai fait dire que je ne pouvais pas la voir; vous-même vous ne m'auriez pas fait du bien.

Je saurai recouvrer quelque empire sur moi-même, mais le bonheur! votre raison même vous dira qu'il n'en est plus pour moi. Vous ne pensez pas que jamais je puisse aimer un autre homme que Léonce; ce charme irrésistible, qui m'avait inspiré la première passion de ma vie, vous ne pensez pas que jamais je puisse l'oublier. Hé bien! le sort d'une femme est fini quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime; la société n'a laissé dans la destinée des femmes qu'un espoir, quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit : on essaie de vains efforts, souvent même on dégrade son caractère en se flattant de réparer un irréparable malheur; mais cette inutile lutte contre le sort, ne fait qu'agiter les jours de la jeunesse, et dépouiller les der-

nières années de ces souvenirs de vertu, l'unique gloire de la vieillesse et du tombeau.

Que faut-il donc faire quand une cause, inconnue ou méritée, vous a ravi le bien suprême, l'amour dans le mariage? Que faut-il donc faire quand vous êtes condamnée à ne jamais le connaître? éteindre ses sentimens, se rendre aride, comme tant d'êtres qui disent qu'ils s'en trouvent bien; étouffer ces élans de l'âme qui appellent le bonheur et se brisent contre la nécessité; j'y ai presque réussi, c'est aux dépens de mes qualités, je le sais; mais qu'importe, pour qui maintenant les conserverais-je?

Je suis moins tendre avec Thérèse, j'ai quelque chose de contraint dans mes paroles, dans mon air, qui m'inspire de la déplaisance pour moi-même; ces défauts me conviennent, Léonce ne m'a-t-il pas jugée indigne de lui, pourquoi ne lui donnerais-je pas raison? Vous voulez que je retourne vers vous, ma chère Louise, mais pourrez-vous me reconnaître? J'ai fait sur moi un travail, qui a singulière-

ment altéré ce que j'avais d'aimable; ne fallait-il pas roidir son âme pour supporter ce que je souffre! S'éveiller sans espoir, traîner chaque minute d'un long jour comme un fardeau pénible, ne plus trouver d'intérêt ni de vie à aucune des occupations habituelles, regarder la nature sans plaisir, l'avenir sans projet; juste Ciel, quelle destinée! et si je me livre à ma douleur, savez-vous quelle est l'idée, l'indigne idée qui s'empare de moi? le besoin d'une explication avec Léonce.

Il me semble que je lui dirais des paroles qui me vengeraient.... mais à quoi me servirait-il de me venger? la fierté seule peut me conserver quelques restes de son estime. Cependant pourra-t-il éviter de me voir? c'est à moi de m'y refuser, je le dois, je le veux. Louise, ce qui m'a perdue, c'est trop d'abandon dans le caractère; je me sens de l'admiration pour les qualités, pour les défauts même qui préservent de l'ascendant des autres. J'aime, j'estime la froideur, le dédain, le ressentiment; Léonce verra si moi aussi je ne puis pas lui ressembler.... que verra-t-il?

il ne me regarde plus, je m'agite et il est en paix. Ma vie n'est de rien dans la sienne, il continue sa route et me laisse en arrière, après m'avoir vue tomber du char qui l'entraîne.

Vous me parlez de la retraite, j'ai le monde en horreur, mais la solitude aussi m'est pénible; dans le silence qui m'environne, je suis poursuivie par l'idée que personne sur la terre ne s'intéresse à moi; personne, ah! pardonnez, c'est à Léonce seul que je pensais; funeste sentiment! qui dévaste le cœur, et n'y laisse plus subsister aucune des affections douces qui le remplissaient! c'est pour vous, pour vous seule, ma sœur, que j'essaie de vivre; madame de Vernon que j'ai tant aimée, ne m'est plus qu'une pensée douloureuse; je lui adresse, au fond de mon cœur, des reproches pleins d'amertume, hélas! peut-être que Léonce seul les mérite; je veux me préserver du premier tort des malheureux, de l'injustice. Je recevrai madame de Vernon, puisqu'elle veut me voir; elle m'écrit que mon refus l'afflige, oh! je ne veux pas l'affliger : peut-être, en

la revoyant, reprendrai-je à son charme.

Je redemande un intérêt, un moment agréable, comme on invoquerait les dons les plus merveilleux de l'existence; il me semble que cesser de souffrir est impossible, et qu'il n'y a plus au monde que de la douleur.

LETTRE III.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 30 juillet.

J'AI vu madame de Vernon, elle est venue passer deux jours à Bellerive; je me promenais seule sur ma terrasse, lorsque de loin je l'ai aperçue; j'ai été saisie d'un tel tremblement à sa vue, que je me suis hâtée de m'asseoir pour ne pas tomber; mais cependant, comme elle approchait, un sentiment d'irritation et de fierté m'a soutenue, et je me suis levée pour lui cacher mon trouble.

Toute l'expression de son visage était triste et abattue; nous avons gardé l'une

et l'autre le silence; enfin elle l'a rompu, en me disant que sa fille allait la quitter, et s'établir avec son mari dans une maison séparée. — Ce projet n'était pas le vôtre, lui ai-je dit. — Non, répondit-elle, il dérange, et mon aisance de fortune, et l'espoir que j'avais d'être entourée de ma famille, mais qui peut prétendre au bonheur? — J'ai soupiré. — Vous avez fait cependant, lui dis-je, avec amertume, beaucoup de sacrifices à votre fille, elle, du moins, vous devrait de la reconnaissance. — Vous m'accusez, répondit-elle, après quelques momens de réflexion, vous m'accusez de vous avoir mal défendue auprès de Léonce, je peux mériter ce reproche; cependant je vous l'assure, son irritation ne pouvait être calmée; vos ennemis l'avaient prévenu avant que je le visse; le blâme que vous avez encouru, avait particulièrement offensé son respect pour l'opinion publique, et vos caractères se convenaient si peu, que vous auriez été très-malheureux ensemble. — Vous avais-je chargé d'en juger, lui dis-je, et n'aviez-vous pas accepté, ou plutôt recherché le

devoir de me justifier? — Et vous aussi, s'écria-t-elle, vous voulez m'abandonner, vous en avez plus le droit que ma fille, et je me résigne à mon sort sans vouloir lutter contre lui. — Elle s'assit en finissant ces mots, je la vis pâlir et trembler; je l'avouerai, d'abord je n'en fus point émue; j'ai tant souffert depuis huit jours, que mon âme est devenue plus ferme contre la douleur des autres; cependant lorsqu'elle versa des larmes, je me sentis attendrie, je lui pris la main, je lui demandai de se justifier, elle se tut et continua de pleurer.

C'était la premiere fois de ma vie que je la voyais dans cet état, tous mes souvenirs parlèrent pour elle dans mon cœur. — Hé bien! lui dis-je, hé bien! je puis vous aimer assez pour vous pardonner le malheur de ma vie, vous ne m'avez point servie auprès de Léonce, mais en effet c'était à son cœur à plaider pour moi; lui qui était l'objet de ma tendresse, lui qui ne pouvait douter de mon amour, ne savait-il pas ma meilleure excuse? Cependant, comment avez-vous pu vous

résoudre à précipiter ce mariage? n'aviez-vous pas besoin de mon consentement après l'aveu que je vous avais fait? vous étiez mère, mais n'étais-je pas devenue votre fille en vous confiant mon sort? — Oui! s'écria-t-elle en soupirant, ma fille, et bien plus tendre que ma fille, je suis coupable, je le suis. — Et sa pâleur et l'altération de ses traits devenaient à chaque instant plus remarquables. Je ne pus résister à ce spectacle, et je me jetai dans ses bras en lui disant : — Je vous pardonne; si j'en meurs, souvenez-vous que je vous ai pardonné. — Elle me regarda avec une émotion extrême; elle eut presque le mouvement de se jeter à mes pieds; mais se reprenant tout-à-coup elle se leva, et me demanda la permission de se promener un instant seule.

Je résolus, pendant qu'elle fut loin de moi, de l'interroger sur tout ce qui s'était passé; quand elle revint, je le tentai : cette conversation lui était pénible, et j'étais sans cesse combattue entre l'intérêt qui me faisait dévorer ses réponses, et le sentiment de pitié qui me défendait d'in-

sister. Si elle avait voulu se vanter et me tromper, notre liaison était rompue; mais elle me peignit, avec une telle vérité, les nuances précises de son désir secret en faveur de sa fille, et de son exactitude, cependant, à dire ce que j'avais exigé d'elle, qu'elle exerça sur moi l'empire de la vérité. Je la condamnais, mais je l'aimais toujours, et comme ses manières étaient restées naturelles, son charme existait encore.

Elle m'avoua, avec confusion, qu'elle avait en effet pressé Léonce de conclure son mariage avec sa fille; mais elle m'affirma que jamais il ne m'aurait épousée, après l'éclat du duel de M. de Serbellane. Il était convaincu, me dit-elle, que tout le monde saurait un jour que j'avais réuni chez moi une femme avec son amant, à l'insçu de son mari, et que la mort de M. d'Ervins en étant la suite, on ne me le pardonnerait jamais. Le prétexte dont on voulait couvrir ce malheur, les opinions politiques, lui déplaisait presque autant que la vérité même. Enfin, mad. de Vernon ajouta que Léonce avait reçu une lettre

de sa mère la plus vive contre moi, et ne cessa de me répéter que ma destinée eût été très-malheureuse, avec deux personnes qui auraient traité la plupart de mes qualités comme des défauts.

Je repoussai ces consolations pénibles, et je ne lui trouvais pas le droit de me les donner. Je n'aimais pas davantage ses conseils répétés de fuir Léonce, et d'aller passer quelque temps auprès de vous jusques à ce qu'il partît pour l'Espagne, comme c'était son dessein; ces conseils étaient d'accord avec mes résolutions; mais je n'avais pas rendu à mad. de Vernon le pouvoir de me diriger; et c'était presque malgré moi, que je me laissais captiver par sa grâce et sa douceur.

Dans le cours de cette conversation, je lui demandai une fois si Léonce n'avait pas imaginé que je m'intéressais trop vivement à M. de Serbellane; mais elle repoussa bien facilement cette supposition, qui m'aurait été plus douce. En effet, la jalousie que M. de Serbellane avait un moment inspirée à Léonce, n'était-elle pas tout-à-fait détruite, par la confidence même

du secret de mad. d'Ervins? Non, Louise, il ne reste aucune pensée sur laquelle mon cœur puisse se reposer.

Madame de Vernon me parla ensuite de matilde et de Léonce. — Il ne l'aime pas, me dit-elle; depuis leur mariage il la voit à peine, mais elle lui convient mieux qu'aucune autre, parce qu'elle ne fera jamais parler d'elle, et que c'est ainsi que doit être la femme d'un homme si sensible au moindre blâme. Quand à Matilde, elle aimera Léonce de toutes les puissances de son âme; mais elle a une telle confiance dans l'ascendant du devoir, qu'elle ne forme pas un doute sur l'affection de son mari pour elle; elle n'observe rien, et passe la plus grande partie de sa journée dans les pratiques de dévotion. Elle ne sera point ombrageuse en jalousie; mais si quelques circonstances frappantes lui découvraient l'attachement de Léonce pour une autre femme, elle serait aussi véhémente qu'elle est calme, et la roideur même de son esprit et l'inflexibilité de ses principes, ne lui permettraient plus ni tolérance, ni repos. — Hélas! m'écriai-je, ce ne sera pas moi qui trou-

blerai son bonheur; l'on n'a rien à craindre de moi, ne suis-je pas un être immolé, anéanti : ah! Sophie, lui dis-je, deviez-vous....... mais ne parlons plus ensemble de Léonce, afin que je puisse goûter le seul plaisir dont mon âme soit encore susceptible, le charme de votre entretien.

Mad. de Vernon voulait voir mad. d'Ervins, elle s'y est refusée; Thérèse ne se montrant pas, pendant que mad. de Vernon était à Bellerive, j'ai passé deux jours tête-à-tête avec elle. Je l'avoue, le second jour, j'éprouvai quelque soulagement; il y a dans l'attrait que je ressens pour mad. de Vernon à présent, quelque chose d'inexplicable : elle ne m'inspire plus une estime parfaite, ma confiance n'est plus sans bornes, mais sa grâce me captive; quand je la vois, je m'en crois aimée, je suis moins oppressée auprès d'elle, et je ne puis l'entendre quelques heures, sans imaginer confusément qu'elle m'a offert des consolations inattendues. Hélas! cette illusion a peu duré! Quand mad. de Vernon a été partie, je me suis retrouvée plus mal qu'avant son arrivée: le bien qu'elle fait au cœur n'y reste pas.

Quel trouble je sens dans mon âme! mes idées, mes sentimens sont bouleversés: je ne sais pour quel but, ni dans quel espoir je dois me créer un esprit, une manière d'être nouvelle! je flotte dans la plus cruelle des incertitudes, entre ce que j'étais, et ce que je veux devenir; la douleur, la douleur est tout ce qu'il y a de fixe en moi: c'est elle qui me sert à me reconnaître. Mes projets varient, mes desseins se combattent; mon malheur reste le même; je souffre, et je change de résolution pour souffrir encore. Louise, faut-il vivre quand on craint l'heure qui suit, le jour qui s'avance, comme une succession de pensées amères et déchirantes? si le temps ne me soulage pas, tout n'est-il pas dit? Le secret de la raison, c'est d'attendre; mais qui attend en vain n'a plus qu'à mourir.

LETTRE IV.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 5 août.

Vous me demandez comment je passe ma vie avec Matilde : ma vie ! elle n'est pas là. Je me promène seul tout le jour, et Matilde ne s'en inquiète pas ; pendant ce temps elle va à la messe, elle voit son évêque, ses religieuses, que sais-je ? elle est bien. Quand je la retrouve, de la politesse et de la douceur lui paraissent du sentiment ; elle s'en contente, et cependant elle m'aime. La fille de la personne du monde qui a le plus de finesse dans l'esprit, et de flexibilité dans le caractère, marche droit dans la ligne qu'elle s'est tracée, sans apercevoir jamais rien de ce qu'on ne lui dit pas. Tant mieux...... Je ne la rendrai pas malheureuse. Et que m'importe son esprit, puisque je ne veux jamais lui communiquer mes pensées ?

Nous avancerons l'un à côté de l'autre,

dans cette route vers la tombe, que nous devons faire ensemble ; ce voyage sera silencieux et sombre comme le but. Pourquoi s'en affliger? Un seul être au monde changeait en pompe de bonheur, cette fête de mort, que les hommes ont nommée le mariage; mais cet être était perfide, et un abîme nous a séparés.

Mon ami, je voudrais venger M. d'Ervins; pourquoi M. de Serbellane existe-t-il après avoir tué un homme? n'a-t-il tué que ce d'Ervins? et moi, juste Ciel! est-ce que je vis? je ne suis pas content de ma tête, elle s'égare quelquefois; ce que j'éprouve surtout, c'est de la colère : une irritabilité que vous aviez adoucie ne me laisse plus de repos; je n'ai pas un sentiment doux. Si je pense que je pourrais la rencontrer, je ne me plais qu'à lui parler avec insulte; il n'y a plus de bonté en moi : mais qu'en ferais-je? ne disait-on pas que Delphine était remarquable par la bonté? je ne veux pas lui ressembler.

Tous les jours une circonstance nouvelle accroît mon amertume; j'étais étonné de ce que le départ de mad. d'Albémar n'avait

pas encore eu lieu, je remarquais le séjour de mad. d'Ervins chez elle, et j'avais fait de ce séjour même une sorte d'excuse à sa conduite; je me disais qu'apparemment elle n'avait point pris avec trop de chaleur et d'éclat le parti de M. de Serbellane, puisque la femme de M. d'Ervins avait choisi sa maison pour asile; et, quoique cette circonstance ne changeât rien aux relations de mad. d'Albémar avec M. de Serbellane, à ces vingt-quatre heures passées chez elle, misérable que je suis! je sentais mon ressentiment adouci : mais hier, mon banquier, chez qui j'étais entré pour je ne sais quelle affaire, reçut devant moi, deux lettres de M. de Serbellane pour mad. d'Albémar, et les lui adressa dans l'instant même, en faisant une plaisanterie, sur ce qu'elle avait envoyé plusieurs fois demander si ces lettres étaient arrivées. Je n'apprenais rien par cet incident; eh bien! j'en ai été comme fou tout le jour.

Que me demandez-vous encore? si Matilde et moi nous restons chez madame de Vernon? Matilde veut avoir un établissement séparé; elle aime l'indépendance dans

les arrangemens domestiques, et d'ailleurs la vie de sa mère n'est point d'accord avec ses goûts. Mad. de Vernon se couche tard, aime le jeu, voit beaucoup de monde; Matilde veut régler son temps d'après ses principes de dévotion. Je la laisse libre de déterminer ce qui lui convient; comment, dans l'état où je suis, pourrais-je avoir la moindre décision sur quelque objet que ce soit? Je ne remarque rien, je ne sens la différence de rien, j'ai une pensée qui me dévore, et je fais des efforts pour la cacher; voilà tout ce qui se passe en moi.

Il m'a paru cependant que mad. de Vernon était plus affectée du projet de sa fille, que je ne m'y serais attendu d'un caractère aussi ferme que le sien; elle a prononcé à demi-voix, et avec émotion, les mots d'*isolement* et d'*oubli;* mais, reprenant bientôt les manières indifférentes dont elle sait si bien couvrir ce qu'elle éprouve: — Faites ce que vous voudrez, ma fille, a-t-elle dit; il ne faut vivre ensemble que si l'on y trouve réciproquement du bonheur. — Et en finissant ces mots, elle est sortie de la chambre. Singulière femme! Excepté un

seul et funeste jour, elle ne m'a jamais parlé avec confiance, avec chaleur, sur aucun sujet; mais, ce jour-là, elle exerça sur moi un ascendant inconcevable.

Ah! quels mouvemens de fureur et d'humiliation, ce qu'elle m'a dit ne m'a-t-il pas fait éprouver! Ne me demandez jamais de vous en parler; je ne le puis. Je veux aller en Espagne voir ma mère, m'éloigner d'ici; je l'ai annoncé à Matilde; je pars dans un mois, plutôt peut-être, quand je serai sûr de ne pas rencontrer mad. d'Albémar sur la route.

Un homme de mes amis m'a assuré que mad. de Vernon avait beaucoup de dettes, cela se peut; la précipitation avec laquelle j'ai tout signé, ne m'a permis de rien examiner. Si mad. de Vernon a des dettes, il est du devoir de sa fille de les payer; ce mariage avec Matilde me ruinera peut-être entièrement; eh bien! cette idée me satisfait; mad. d'Albémar aura jeté sur moi tous les genres d'adversités; elle ne croira pas du moins qu'en m'unissant à une autre, je me sois ménagé pour le reste de ma vie aucune jouissance, ni même aucun repos.

Elle ne croira pas......... Mais insensé que je suis, s'occupe-t-elle de moi? N'écrit-elle pas à M. de Serbellane? ne reçoit-elle pas de ses lettres? ne doit-elle pas le rejoindre?..... Ah! que je souffre. Adieu.

LETTRE V.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 4 août

Depuis que j'existe, vous le savez, ma sœur, l'idée d'un Dieu puissant et miséricordieux ne m'a jamais abandonnée; néanmoins dans mon désespoir je n'en avais tiré aucun secours: le sentiment amer de l'injustice que j'avais éprouvée, s'était mêlé aux peines de mon cœur, et je me refusais aux émotions douces, qui peuvent seules rendre aux idées religieuses tout leur empire; hier je passai quelques instans plus calmes, en cessant de lutter contre mon caractère naturel.

Je descendis vers le soir dans mon jardin, et je méditai pendant quelque temps,

avec assez d'austérité, sur la destinée des âmes sensibles au milieu du monde. Je cherchais à repousser l'attendrissement que me causait l'image de Léonce, je voulais le confondre avec les hommes injustes et cruels, avides de déchirer le cœur qui se livre à leurs coups. J'essayais d'étouffer les sentimens jeunes et tendres, dont j'ai goûté le charme depuis mon enfance. La vie, me disais-je, est une œuvre qui demande du courage et de la raison. Au sommet des montagnes, à l'extrémité de l'horison, la pensée cherche un avenir, un autre monde, où l'âme puisse se reposer, où la bonté jouisse d'elle-même, où l'amour enfin ne se change jamais en soupçons amers, en ressentimens douloureux : mais dans la réalité, dans cette existence positive qui nous presse de toutes parts, il faut, pour conserver la dignité de sa conduite, la fierté de son caractère, réprimer l'entraînement de la confiance et de l'affection, irriter son cœur lorsqu'on le sent trop faible, et contenir, dans son sein, les qualités malheureuses qui font dépendre tout le bonheur des sentimens qu'on inspire.

Je me ferai, disais-je encore, une destinée fixe, uniforme, inaccessible aux jouissances comme à la douleur; les jours qui me sont comptés, seront remplis seulement par mes devoirs. Je tâcherai surtout de me défendre de cette rêverie funeste qui replonge l'âme dans le vague des espérances et des regrets; en s'y livrant, on éprouve une sensation d'abord si douce, et ensuite si cruelle; on se croit attiré par une puissance surnaturelle, elle vous fait pressentir le bonheur à travers un nuage, mais ce nuage s'éclaircit par degrés, et découvre enfin un abîme où vous aviez cru voir une route indéfinie de vertus et de félicités.

Oui, me répétais-je, j'étoufferai en moi tout ce qui me distinguait pami les femmes, pensées naturelles, mouvemens passionnés, élans généreux de l'enthousiasme; mais j'éviterai la douleur, la redoutable douleur. Mon existence sera toute entière concentrée dans ma raison, et je traverserai la vie, ainsi armée contre moi-même et contre les autres

Sans interrompre ces réflexions, je me

levai, et je marchai d'un pas plus ferme, me confiant davantage dans ma force. Je m'arrêtai près des orangers que vous m'avez envoyés de Provence; leurs parfums délicieux me rappelèrent le pays de ma naissance, où ces arbres du midi croissent abondamment au milieu de nos jardins. Dans cet instant, un de ces orgues que j'ai si souvent entendus dans le Languedoc, passa sur le chemin, et joua des airs qui m'ont fait danser quand j'étais enfant. Je voulais m'éloigner, un charme irrésistible me retint; je me retraçai tous les souvenirs de mes premières années, votre affection pour moi, la bienveillante protection dont votre frère cherchait à m'environner, la douce idée que je me faisais, dans ce temps, de mon sort et de la société; combien j'étais convaincue qu'il suffisait d'être aimable et bonne, pour que tous les cœurs s'ouvrissent à votre aspect, et que les rapports du monde ne fussent plus qu'un échange continuel de reconnaissance et d'affection. Hélas! en comparant ces délicieuses illusions avec la disposition actuelle de mon âme, j'éprouvai des convulsions de

larmes, je me jetai sur la terre avec des sanglots qui semblaient devoir m'étouffer : j'aurais voulu que cette terre m'ouvrît son repos éternel.

En me relevant j'aperçus les étoiles brillantes, le ciel si calme et si beau. — O Dieu! m'écriai-je, vous êtes là, dans ce sublime séjour, si digne de la toute-puissance et de la souveraine bonté! les souffrances d'un seul être se perdent-elles dans cette immensité? ou votre regard paternel se fixe-t-il sur elles pour les soulager et les faire servir à la vertu? Non, vous n'êtes point indifférent à la douleur, c'est elle qui contient tout le secret de l'univers; secourez-moi, grand Dieu, secourez-moi. Ah! pour avoir aimé, je n'ai pas mérité d'être oubliée de vous! Aucun être, dans le petit nombre d'années que j'ai passées sur cette terre, aucun être n'a souffert par moi, vous n'avez entendu aucune plainte qui fût causée par mon existence, j'ai été jusqu'à ce jour une créature innocente, pourquoi donc me livrez-vous à des tourmens si cruels? Ma Louise, en prononçant ces mots, j'avais pitié de moi-

même : ce sentiment a quelque douceur.

Un secours plus efficace pénétra dans mon cœur, je me blâmai d'avoir tardé si long-temps à recourir à la prière ; je repoussai le système que je m'étais fait de froideur et d'insensibilité ; ce que je craignais, c'était l'amour, c'était la faiblesse, qui m'inspirait quelquefois le désir d'aller vers Léonce, de me justifier moi-même à ses yeux, de braver, pour lui parler, tous les devoirs, tous les sentimens délicats. Je trouvai bien plus de ressource contre ces indignes mouvemens, dans l'élévation de mon âme vers son Dieu, dans les promesses que je lui fis de rester fidelle à la morale, et je revins chez moi plus satisfaite de mes résolutions.

Depuis, je me suis occupée de Thérèse, il y avait quelques jours que je ne l'avais vue ; elle passe presque toutes ses heures seule avec un prêtre vénérable qui a pris beaucoup d'ascendant sur elle ; son dessein est d'aller à Bordeaux pour arranger ses affaires, lorsqu'elle se croira sûre de n'avoir rien à craindre de la famille de son mari. Comme nous causions ensemble, je

reçus des lettres de M. de Serbellane que mon banquier m'envoyait, parce que c'est sous mon nom qu'il écrit à Thérèse; je les lui remis, elle pleura beaucoup en les lisant et me dit : — Il m'est permis de les recevoir encore, mais dans quelques mois je ne le pourrai plus. — Je voulais qu'elle s'expliquât davantage, elle s'y refusa : je n'osai pas insister. J'ignore par quelles pratiques, par quelles pénitences elle essaie de se consoler; sans partager ses opinions, je n'ai point cherché jusqu'à ce jour à les combattre; qui sait, Louise, s'il n'y a pas des malheurs pour lesquels toutes les idées raisonnables sont insuffisantes?

LETTRE VI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 6 août.

Je me croyais mieux, ma sœur, la dernière fois que je vous ai écrit; ajourd'hui les circonstances les plus simples, telles qu'il en naîtra chaque jour de semblables,

ont rempli mon âme d'amertume ; le fond triste et sombre sur lequel repose ma destinée, ne peut varier, et cependant ma douleur se renouvelle sous mille formes, et chacune d'elles exige un nouveau combat pour en triompher. Oh ! qui pourrait supporter long-temps l'existence à ce prix ?

Ce matin un de mes gens m'a apporté de Paris des lettres assez insignifiantes, et la liste des personnes qui sont venues me voir pendant mon absence ; je regardais avec distraction ces détails de la société qui m'intéressent si peu maintenant, lorsqu'une lettre imprimée que je n'avais point remarquée, attira mon attention ; je l'ouvris et j'y vis ces mots : *M. Léonce de Mondoville a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle de Vernon.* Le mal que m'a fait cette vaine formalité est insensé, mais tout n'est-il pas folie dans les sensations des malheureux ? J'ai été indignée contre Léonce ; il me semblait qu'il aurait dû veiller à ce qu'on ne suivît pas l'usage envers moi, je trouvais de l'insulte dans cet envoi d'une annonce à ma porte, comme s'il avait oublié que c'était une sen-

tence de mort qu'il m'adressait ainsi, par forme de circulaire, sans daigner y joindre je ne sais quel mot de douceur ou de pitié. Je passai la matinée entière dans un sentiment d'irritation inexprimable. Le croiriez-vous? je commençai vingt lettres à Léonce pour m'abandonner à peindre ce qui m'oppressait; mais je savais en les écrivant que je les brûlerais toutes, soyez-en sûre, je le savais. Je ne puis répondre des mouvemens qui m'agitent, mais quand il s'agira des actions, ne doutez pas de moi.

Ce jour si péniblement commencé me réservait encore des impressions plus cruelles : mad. de Vernon vint me demander à dîner; une demi-heure après son arrivée, comme j'étais appuyée sur ma fenêtre, je vis dans mon avenue cette voiture bleue de Léonce qui m'était si bien connue; un tremblement affreux me saisit, je crus qu'il venait avec sa femme accomplir encore son barbare cérémonial; j'étais dans un état d'agitation inexprimable, je regardai mad. de Vernon, et ma pâleur l'effraya tellement, qu'elle avança rapidement vers moi pour me soutenir; elle aperçut alors cette voi-

ture que je regardais fixement sans pouvoir en détourner les yeux : — C'est ma fille seule, me dit-elle promptement, il n'y sera pas, j'en suis sûre, il ne viendrait pas chez vous. — Ces mots produisirent sur moi les impressions les plus diverses, je respirai de ce qu'il ne venait pas. L'attente d'une si douloureuse émotion me faisait éprouver une terreur insupportable; mais je fus couverte de rougeur, en me répétant les paroles de mad. de Vernon : *Il ne viendrait pas chez vous.* Elle sait donc qu'il me croit indigne de sa présence, ou qu'il a pitié de ma faiblesse, de l'amour qu'il me croit encore pour lui. Ah! si je le voyais, combien je serais calme, fière, dédaigneuse! Pendant que je cherchais à reprendre quelque force, les deux battans de mon salon s'ouvrirent, et l'on annonça mad. de Mondoville.

Louise, c'est ainsi que l'heureuse Delphine se fût appelée, si Thérèse.... Ah! ce n'est pas Thérèse; c'est lui, c'est lui seul! A l'abri de ce nom de Mondoville, si doux, si harmonieux quand il présageait sa présence, à l'abri de ce nom, Matilde

s'avançait avec fierté, avec confiance, et moi qu'il en a dépouillée, je n'osais lever les regards sur elle, je pouvais à peine me soutenir. Elle m'aborda fort simplement, et ne me parut pas avoir la moindre idée des motifs de mon absence; elle attribua tout à mes soins pour mad. d'Ervins, et me parut avoir gagné depuis qu'elle passait sa vie avec Léonce. *Je ne suis pas la rose*, dit un poëte oriental, *mais j'ai habité avec elle.* Dieu! que deviendrai-je, moi condamnée à ne plus le revoir!

Une fois, dans la conversation, il me sembla que Matilde avait pris un geste, un mot familier à Léonce, mon sang s'arrêta tout-à-coup à ce souvenir si doux en lui-même, si amer quand c'était Matilde qui me le retraçait. Un des gens de Léonce servait Matilde à table, tous ces détails de la vie intime me faisaient mal. Si je restais ici, j'éprouverais à chaque instant une douleur nouvelle. Voir sans cesse Matilde, sentir son bonheur goutte à goutte; non, je ne le puis. Quand il fallait m'adresser à elle, lui offrir ce qui se trouvait sur la table, j'évitais de lui donner aucun nom; mad. de

Vernon l'appelait souvent mad. de Mondoville, et chaque fois je tressaillais.

Je m'aperçus aisément que mad. de Vernon était blessée contre sa fille, mais je gardais le silence sur tout ce qui pouvait amener une conversation animée ; à peine pouvais-je articuler les mots les plus insignifians sans me trahir. Enfin, après le dîner, mad. de Vernon demanda à Matilde quand son nouvel appartement serait prêt. — Dans six jours, répondit Matilde, et se retournant vers moi, elle me dit : Je vois bien que cet arrangement déplaît à ma mère, mais je vous en fais juge, ma cousine, n'est-il pas convenable que nous vivions dans des maisons séparées ? nos goûts et nos opinions diffèrent extrêmement ; ma mère aime le jeu, elle passe une partie de la nuit au milieu du monde, la solitude me convient, et nous serons beaucoup plus heureuses toutes les deux, en nous voyant souvent, mais en n'habitant pas sous le même toit. — Finissons-en sur ce sujet, lui dit mad. de Vernon assez vivement, j'aurais modifié mes habitudes avec plaisir, je les aurais même sacrifiées, si je m'étais crue nécessaire à

votre bonheur ; quant à vos opinions, puisque c'est moi qui ai dirigé votre éducation, il n'y a pas apparence que je ne sache pas ménager une manière de penser que j'ai voulu vous inspirer ; mais vous parlez de goûts, d'habitudes, et jamais d'affections, celle que vous avez pour moi, en effet, a bien peu d'ascendant sur votre vie ; n'en parlons plus, j'avais encore une illusion, vous venez de me prouver qu'il suffit d'en avoir une, quelque aride que soit d'ailleurs la vie, pour éprouver de la douleur. — Matilde rougit, je serrai la main de mad. de Vernon, et nous gardâmes toutes les trois le silence pendant quelques minutes ; enfin mad. de Vernon le rompit, en demandant à Matilde si elle avait été voir sa cousine mad. de Lebensei. — Je ne pense pas assurément, répondit Matilde, que vous exigiez de moi d'aller voir une femme qui s'est remariée, pendant que son premier mari vivait encore ; un pareil scandale ne sera jamais autorisé par ma présence. — mais son premier mari était étranger et protestant, lui répondit mad. de Vernon, elle a fait divorce avec lui selon les lois de son

pays. — Et sa religion, à elle-même, reprit Matilde, la comptez-vous pour rien? Elle est catholique, pouvait-elle se croire libre quand sa religion ne le permettait pas? — Vous savez, reprit mad. de Vernon, que son premier mari était un homme très-méprisable; qu'elle aime le second depuis six ans; qu'il lui a rendu des services généreux. — Je ne m'attendais pas, je l'avoue, interrompit Matilde, que ma mère justifierait la conduite de mad. de Lebensei. — Je ne sais si je la justifie, répondit mad. de Vernon, mais quand mad. de Lebensei aurait commis une faute, la charité chrétienne commanderait l'indulgence envers elle. — La charité chrétienne, répondit Matilde, est toujours accessible au repentir; mais quand on persiste dans le crime, elle ordonne au moins de s'éloigner des coupables. — Et vous voudriez, ma fille, que mad. de Lebensei quittât maintenant M. de Lebensei? — Oui, je le voudrais, s'écria Matide, car il n'est point, car il ne peut être son mari. On dit de plus, que c'est un homme dont les opinions politiques et religieuses ne valent rien; mais je ne m'en

mêle point, il est protestant, il est tout simple que sa morale soit fort relâchée. Il n'en est pas de même de mad. de Lebensei, elle est catholique, elle est ma parente; je vous le répète, ma conscience ne me permet pas de la voir. — Hé bien, j'irai seule chez elle, répondit mad. de Vernon. — Je vous y accompagnerai, ma chère tante, lui dis-je, si vous le permettez. — Aimable Delphine, s'écria mad. de Vernon en soupirant, eh bien! nous irons ensemble; elle demeure à deux lieues de chez vous, elle passe sa vie dans la retraite, elle sait combien sa conduite a été, non-seulement blâmée, mais calomniée, elle ne veut point s'exposer à la société qui est très-mal pour elle. — Dites-lui bien, reprit Matilde avec assez de vivacité, que ce n'est point ce qu'on peut dire d'elle qui m'empêche d'aller la voir; je ne suis point soumise à l'opinion, et personne ne saurait la braver plus volontiers que moi, si le moindre de mes devoirs y était intéressé; au premier signe de repentir que donnera mad. de Lebensei, je volerai auprès d'elle, et je la servirai de tout mon pouvoir. — Matilde, m'écriai-je

involontairement, Matilde, croyez-vous qu'on se repente d'avoir épousé ce qu'on aime? — A peine ces mots m'étaient-ils échappés, que je craignis d'avoir attiré son attention sur le sentiment qui me les avait inspirés; mais je me trompais, elle ne vit dans ces paroles qu'une opinion qui lui parut immorale, et la combattit dans ce sens. Je me tus, elle et sa mère repartirent pour Paris, et je vis ainsi finir une contrainte douloureuse. Mais que de sentimens amers se sont ranimés dans mon cœur! Quelle conduite que celle de Léonce! Il ne me fait pas dire un mot, il ne veut pas me voir, il m'accable de mépris!.... Louise, j'ai écrit ce mot, malgré ce qu'il m'en a coûté, j'ai pu l'écrire! car c'est de toute la hauteur de mon âme que je considère l'injustice même de Léonce. Je voudrais cependant, je voudrais au prix de ma misérable vie, qu'il me fût possible de le rencontrer encore une fois par hasard, sans qu'il pût me soupçonner de l'avoir recherché. Je saurais alors, soyez-en sûre, je saurais reconquérir son estime; je m'énorgueillis à cette idée; je l'aime peut-être

encore; mais ce qui m'est nécessaire surtout, c'est qu'il me rende cette considération à laquelle il a sacrifié son bonheur, oui son bonheur..... Je valais mieux pour lui que Matilde. Se peut-il qu'un mouvement de regret ne lui inspire pas le besoin de me parler! Louise, ne condamnez pas celle que vous avez élevée; ce souhait, le Ciel m'en est témoin, je ne le forme point pour me livrer aux sentimens les plus criminels. Mais je voudrais du moins refuser de le voir, qu'il le sût, qu'il en souffrît un moment, et qu'il cessât de me croire le plus faible des êtres, le plus indigne de son inflexible caractère. Louise, j'éprouve les douleurs les plus poignantes, et celles que je confie, et celles qui me font mal à développer? Pardonnez-moi si j'y succombe; c'est pour vous seule que je vis encore.

LETTRE VII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 8 août.

Ne puis-je donc faire un pas qui ne renouvelle plus cruellement encore les chagrins que je ressens? pourquoi m'a-t-on conduite chez mad. de Lebensei? Elle est heureuse par le mariage; elle l'est parce que son mari a su braver l'opinion, parce qu'il a méprisé les vains discours du monde, et qu'à cet égard il est en tout l'opposé de Léonce. Mad. de Lebensei est heureuse, et je l'aurais été bien plus qu'elle, car son caractère ne la met point entièrement au-dessus du blâme; son cœur est bien loin d'aimer comme le mien; et quel homme, en effet, pourrait inspirer à personne ce que j'éprouve pour Léonce?

Mad. de Vernon vint me prendre hier pour aller à Cernay, comme nous en étions convenues. En arrivant nous apprîmes que M. de Lebensei était absent. Mad. de Le-

bensei, en nous voyant, fut émue; elle cherchait à le cacher, mais il était aisé de démêler cependant qu'une visite de ses parens était un événement pour elle, dans la proscription sociale où elle vivait. Vous avez connu mad. de Lebensei à Montpellier; elle a près de trente ans; sa figure, calme et régulière, est toujours restée la même. Nous parlâmes quelque temps sur tous les sujets convenus dans le monde, pour éviter de se connaître et de se pénétrer : cette manière de causer n'intéressait point une personne qui, comme mad. de Lebensei, passe sa vie dans la retraite; néanmoins elle craignait de s'approcher la première d'aucun sujet qui pût nous engager à lui parler de sa situation. J'essayai de nommer quelques personnes de sa connaissance; il me parut, par ce qu'elle m'en dit, qu'elle ne les voyait plus; je remarquai bien qu'elle souffrait d'en avoir été abandonnée, mais je ne m'en aperçus qu'à la fierté même avec laquelle elle repoussait tout ce qui pouvait ressembler à une tentative pour se justifier, ou à des efforts pour se rapprocher du monde.

Elle veut briser ce qu'elle pourrait conserver encore de liens avec la société, non par indifférence, mais pour n'avoir plus aucune communication avec ce qui lui fait mal.

Mad. de Lebensei a pris tellement l'habitude de se contenir en présence des autres, qu'il était difficile de l'amener à nous parler avec confiance. Cependant comme mad. de Vernon lui faisait quelques excuses polies sur l'absence de sa fille, il lui échappa de dire : — Vous avez la bonté de me cacher, madame, la véritable raison de cette absence ; mad. de Mondoville ne veut pas me voir depuis que j'ai épousé M. de Lebensei. — Mad. de Vernon sourit doucement, je rougis, et mad. de Lebensei continua : — Vous, madame, dit-elle en s'adressant à mad. de Vernon, vous, qui m'avez connue dans mon enfance, et qui avez été l'amie de ma famille, je vous remercie d'être venue me trouver dans cette circonstance, je remercie mad. d'Albémar de vous avoir accompagnée ici ; je ne cherche pas le monde ; je ne veux pas lui donner le droit de troubler mon bon-

heur intérieur; mais une marque de bienveillance m'est singulièrement précieuse, et je sais la sentir. — Ses yeux se remplirent alors de larmes; et, se levant pour nous les dérober, elle nous mena voir son jardin et le reste de sa maison.

L'un et l'autre était arrangé avec soin, goût et simplicité; c'était un établissement pour la vie, rien n'y était négligé : tout rappelait le temps qu'on avait déjà passé dans cette demeure, et celui plus long encore qu'on se proposait d'y rester. Mad. de Lebensei me parut une femme d'un esprit sage sans rien de brillant, éclairée, raisonnable plutôt qu'exaltée. Je ne concevais pas bien comment, avec un tel caractère, sa conduite avait été celle d'une personne passionnée, et j'avais un grand désir de l'apprendre d'elle; mais mad. de Vernon ne m'aidait point à l'y engager; elle était triste et rêveuse, et ne se mêlait point à la conversation.

En parcourant les jardins de mad. de Lebensei, je découvris, dans un bois retiré, un autel élevé sur quelques marches de gazon; j'y lus ces mots : *A six ans de*

bonheur, Elise et Henri. Et plus bas : *L'amour et le courage réunissent toujours les cœurs qui s'aiment.* Ces paroles me frappèrent ; il me sembla qu'elles faisaient un douloureux contraste avec ma destinée ; et je restai tristement absorbée devant ce monument du bonheur. Mad. de Lebensei s'approcha de moi ; et, troublée comme je l'étais, je m'écriai involontairement : — Ah ! ne m'apprendrez-vous donc pas ce que vous avez fait pour être heureuse ? Hélas ! je ne croyais plus que personne le fût sur la terre. — Mad. de Lebensei, touchée sans doute de mon attendrissement, me dit avec un mouvement très-aimable : — Vous saurez, madame, puisque vous le désirez, tout ce qui concerne mon sort : je ne puis être insensible à l'espoir de captiver votre estime. Un sentiment de timidité, que vous trouverez naturel, me rendrait pénible de parler long-temps de moi, j'aurai plus de confiance en écrivant. — Mad. de Vernon nous rejoignit alors, et fut témoin de l'expression de ma reconnaissance.

Mad. de Lebensei nous pria toutes les

deux de rester chez elle quelques jours, je m'y refusai pour cette fois, n'en ayant pas prévenu Thérèse; mais nous promîmes de revenir; je désirais revoir mad. de Lebensei, et j'aurais craint de la blesser en la refusant : on a de la susceptibilité dans sa situation, et cette susceptibilité, les âmes sensibles doivent la ménager, car elle donne aux plus petites choses une grande influence sur le bonheur.

En revenant avec mad. de Vernon, je fus encore plus frappée que je ne l'avais été le matin de sa pâleur et de sa tristesse, et je lui demandai à quelle heure elle s'était couchée la nuit dernière. — A cinq heures du matin, me répondit-elle. — Vous avez donc joué? — Oui. — Mon Dieu, repris-je, comment pouvez-vous vous abandonner à ce goût funeste? vous y aviez renoncé depuis si long-temps. — Je m'ennuye dans la vie, me répondit-elle, je manque d'intérêt, de mouvement, et mon repos n'a point de charmes : le jeu m'anime sans m'émouvoir douloureusement; il me distrait de toute autre idée, et je consume ainsi quelques heures sans les

sentir! — Est-ce à vous, lui dis-je, de tenir ce langage? votre esprit..... — Mon esprit, interrompit-elle! vous savez bien que je n'en ai que pour causer, et point du tout pour lire, ni pour réfléchir; j'ai été élevée comme cela; je pense dans le monde, seule, je m'ennuie ou je souffre. — Mais ne savez-vous donc pas, lui dis-je, jouir des sentimens que vous inspirez? — Vous voyez quelle a été la conduite de ma fille pour moi, répondit-elle, de ma fille à qui j'avais fait tant de sacrifices; peut-être qu'en voulant la servir, je me suis rendue moins digne de votre amitié, vous me l'accordez encore, mais votre confiance en moi n'est plus la même; tout est donc altéré pour moi. Néanmoins les momens que je passe avec vous sont encore les plus agréables de tous; ainsi ne parlons pas de mes peines dans le seul instant où je les oublie. — Alors elle ramena la conversation sur mad. de Lebensei; et comme elle a tout à la fois de la grâce et de la dignité dans les manières, il est impossible de persister à lui parler d'un sujet qu'elle évite, ni de résister au charme de ce qu'elle dit.

Elle fut si parfaitement aimable pendant la route, qu'elle suspendit un moment l'amertume de mes chagrins. La finesse de son esprit, la délicatesse de ses expressions, un air de douceur et de négligence, qui obtient tout sans rien demander ; ce talent de mettre son âme tellement en harmonie avec la vôtre, que vous croyez sentir avec elle, en même temps qu'elle, tout ce que son esprit développe en vous ; ces avantages qui n'appartiennent qu'à elle, ne peuvent jamais perdre entièrement leur ascendant. Il me semble impossible quand je vois mad. de Vernon, de ne pas me confier à son amitié ; et cependant, dès que je suis loin d'elle, le doute me ressaisit de nouveau. Que le cœur humain est bizarre ! on a des sentimens que l'on cherche à se justifier, parce qu'on a toujours en soi quelque chose qui les blâme ; et l'on cède à de certains agrémens, à de certains esprits, avec une sorte de crainte, qui ajoute peut-être encore à l'attrait qu'ils inspirent et qu'on voudrait combattre.

Ce matin, comme je me levais, ayant passé presque toute la nuit à réfléchir sur

l'heureux et doux asile de Cernay, je reçus la lettre que mad. de Lebensei m'avait promis de m'écrire : la voici ; jugez, Louise, de ce que j'ai dû souffrir en la lisant.

Madame de Lebensei à madame d'Albémar.

PARMI les sacrifices qui me sont imposés, madame, le seul que j'aurais de la peine à supporter, ce serait de vous avoir connue, et de ne pas chercher à vous prouver que je ne mérite point l'injustice dont on a voulu me rendre victime. Mettez quelque prix à mes efforts pour obtenir votre approbation ; car jusqu'à ce jour, satisfaite de mon bonheur, et fière de mon choix, je n'ai pas fait une démarche pour expliquer ma conduite à personne.

En prenant la résolution de faire divorce avec mon premier mari, et d'épouser quelques années après M. de Lebensei, j'ai parfaitement senti que je me perdais dans le monde, et j'ai formé, dès cet instant, le dessein de n'y jamais reparaître. Lutter contre l'opinion, au milieu de la société,

est le plus grand supplice dont je puisse me faire l'idée. Il faut être, ou bien audacieuse, ou bien humble pour s'y exposer. Je n'étais ni l'une ni l'autre, et je compris très-vîte qu'une femme qui ne se soumet pas aux préjugés reçus, doit vivre dans la retraite, pour conserver son repos et sa dignité; mais il y a une grande différence entre ce qui est mal en soi, et ce qui ne l'est qu'aux yeux des autres; la solitude aigrit les remords de la conscience, tandis qu'elle console de l'injustice des hommes.

Si j'avais été très-aimable, très-remarquable par la grâce et l'esprit de société, le sacrifice de mes succès m'eût peut-être été pénible; mais j'étais une femme ordinaire dans la conversation, quoique j'eusse une manière de sentir très-forte et très-profonde; je pouvais donc renoncer au monde, sans craindre ces regrets continuels de l'amour-propre, qui troublent tôt ou tard les affections les plus tendres.

Je n'avais point à redouter non plus le réveil des passions exaltées; j'ai de la raison, quoique ma conduite ne soit pas d'accord avec ce qu'on appelle communément

ainsi. C'est d'après des réflexions sages et calmes, que j'ai pris un parti qui sort de toutes les règles communes, et rien de ce qui m'a décidée ne peut changer, car c'est d'après mon caractère et celui de Henri, que je me suis déterminée.

Les événemens de ma vie sont très-simples et peu multipliés; la suite de mes impressions est le seul intérêt de mon histoire.

Un Hollandais, M. de T., avait rapporté des colonies une très-grande fortune; il passa quelque temps à Montpellier, pour rétablir sa santé. Il se prit, je ne sais pourquoi, d'une passion très-vive pour moi, me demanda, m'obtint, et m'emmena dans son pays, où je ne connaissais personne. Il fallut, à dix-huit ans, rompre avec tous les souvenirs de ma vie. Je voulais m'attacher à mon mari; il y avait, dans nos esprits et dans nos caractères, une opposition continuelle; il était amoureux de moi, parce qu'il me trouvait jolie, car, d'ailleurs, il semblait qu'il aurait dû me haïr. Cette espèce d'attachement que je lui inspirais, ajoutait donc encore

à mon malheur; car si ma figure ne lui avait pas été agréable, il se serait éloigné de moi, et je n'aurais pas senti à chaque instant de la journée les défauts qui me le rendaient insupportable.

Avarice, dureté, entêtement, toutes les bornes de l'esprit et de l'âme se trouvaient en lui. Je me brisais sans cesse contre elles, j'essayais sans cesse un plan quelconque de bonheur, et tous échouaient contre son active et revêche médiocrité.

Il avait fait sa fortune en Amérique, en exerçant sur ses malheureux esclaves un despotisme tyrannique; il y avait contracté l'habitude de se croire supérieur à tout ce qui l'entourait; les sentimens nobles, les idées élevées lui paraissaient de l'affectation ou de la niaiserie; exerciez-vous une vertu généreuse à vos dépens? il se moquait de vous; l'opposiez-vous à ses désirs? non-seulement il s'irritait contre vous, mais il cherchait à dégrader vos motifs; il voulait qu'il n'y eût qu'une seule chose de considérée dans le monde, l'art de s'enrichir, et le talent de faire prospérer, en tout genre, ses propres intérêts.

Enfin, je l'ai doublement senti dans le temps de mon malheur, et dans les années heureuses qui l'ont suivi, l'étendue des lumières, le caractère et les idées que l'on nomme philosophiques, sont aussi nécessaires au charme, à l'indépendance, et à la douceur de la vie privée, qu'elles peuvent l'être à l'éclat de toute autre carrière.

Il fallait, pour vivre bien avec M. de T., que je renonçasse à tout ce que j'avais de bon en moi, je n'aurais pu me créer un rapport avec lui qu'en me livrant à un mauvais sentiment.

Quoiqu'il ne cherchât point à plaire, il était très-inquiet de ce qu'on disait de lui ; il n'avait ni l'indifférence sur les jugemens des hommes, que la philosophie peut inspirer, ni les égards pour l'opinion, qu'aurait dû lui suggérer son désir de la captiver. Il voulait obtenir ce qu'il était résolu de ne pas mériter, et cette manière d'être lui donnait de la fausseté dans ses relations avec les étrangers, et de la violence dans son intérieur domestique.

Il songeait, du matin au soir, à l'accrois-

sement de sa fortune; et je ne pouvais pas même me représenter cet accroissement comme de nouvelles jouissances, car j'étais assurée qu'une augmentation de richesses lui faisait toujours naître l'idée d'une diminution de dépense, et je ne disputais sur rien avec lui dans la crainte de prolonger l'entretien, et de sentir nos âmes de trop près dans la vivacité de la querelle.

L'exercice d'aucune vertu ne m'était permis; tout mon temps était pris par le despotisme ou l'oisiveté de mon mari. Quelquefois les idées religieuses venaient à mon secours; néanmoins combien elles ont acquis plus d'influence sur moi depuis que je suis heureuse! Des souffrances arides et continuelles, une liaison de toutes les heures avec un être indigne de soi, gâtent le caractère au lieu de le perfectionner. L'âme qui n'a jamais connu le bonheur ne peut être parfaitement bonne et douce; si je conserve encore quelque sécheresse dans le caractère, c'est à ces années de douleur que je le dois. Oui, je ne crains pas de le dire, s'il était une circonstance qui pût nous permettre une

plainte contre notre créateur, ce serait du sein d'un mariage mal assorti que cette plainte échapperait; c'est sur le seuil de la maison habitée par ces époux infortunés, qu'il faudrait placer ces belles paroles du Dante, qui proscrivent l'espérance. Non, Dieu ne nous a point condamnés à supporter un tel malheur! le vice s'y soumet en apparence, et s'en affranchit chaque jour; la vertu doit le briser, quand elle se sent incapable de renoncer pour jamais au bonheur d'aimer, à ce bien dont le sacrifice coûte bien plus à notre nature, que le mépris de la mort.

Je ne vous développerai point ici mon opinion sur le divorce; quand M. de Lebensei sera assez heureux pour vous connaître, madame, il vous dira mieux que personne les raisonnemens qui m'ont convaincue; je ne veux vous peindre que les sentimens qui ont décidé de mon sort.

Un jour, à la Haye, chez l'ambassadeur de France, on m'annonça qu'un jeune Français était arrivé le matin de Paris, et devait nous être présenté le soir même. Une femme me dit que ce Français passait

pour sauvage, savant et philosophe, que sais-je? tout ce que les Français sont rarement à vingt-cinq ans; elle ajouta qu'il avait fait ses études à Cambridge, et que, sans doute, il s'était gâté par les manières anglaises; mais comme il n'existe pas, selon mon opinion, de plus noble caractère que celui des Anglais, je ne me sentais point prévenue contre l'homme qui leur ressemblait. Je demandai son nom, elle me nomma Henri de Lebensei, gentilhomme protestant du Languedoc; sa famille était alliée de la mienne; je ne l'avais jamais vu, mais il connaissait le séjour de mon enfance; il était Français, il avait au moins entendu parler de mes parens; cette idée, dans l'éloignement où je vivais de tout ce qui m'avait été cher, cette idée m'émut profondément.

M. de Lebensei entra chez l'ambassadeur avec plusieurs autres jeunes gens; je reconnus à l'instant l'image que je m'en étais faite: il avait l'habillement et l'extérieur d'un Anglais, rien de remarquable dans la figure, que de l'élégance, de la noblesse, et une expression très-spirituelle.

Je ne fus point frappée en le voyant, mais plus je causai avec lui, plus j'admirai l'étendue et la force de son esprit, et plus je sentis qu'aucun caractère ne convenait mieux au mien.

Depuis ce jour jusqu'à présent, depuis six années, loin de me reprocher d'aimer Henri de Lebensei, il m'a semblé toujours que si je l'éloignais de moi, je repousserais une faveur spéciale de la Providence, le signe le plus manifeste de sa protection, l'ami qui me rend l'usage de mes qualités naturelles, et me conduit dans la route de la morale, de l'ordre et du bonheur.

Vous avez peut-être su les cruels traitemens que M. de T. me fit éprouver quand il sut que j'aimais M. de Lebensei. Je n'avais point d'enfans, je demandai le divorce selon les lois de Hollande. M. de T., avant d'y consentir, voulut exiger de moi une renonciation absolue à toute ma fortune; quand je la refusai, il m'enferma dans sa terre et me menaça de la mort; son amour s'était changé en haine, et toute sa conduite était alors soumise à sa passion dominante, à l'avidité. Henri me sauva par

son courage, exposa mille fois sa vie pour me délivrer, et me ramena enfin en France après deux années, pendant lesquelles il m'avait rendu tous les services que l'amour et la générosité peuvent inspirer.

Mon divorce fut prononcé; je ne vous fatiguerai point des peines qu'il m'en coûta pour l'obtenir; c'est Henri que je veux vous faire connaître, toute ma destinée est en lui. Je vais peut-être vous étonner, jeune et charmante Delphine, mais ce n'est point la passion de l'amour, telle qu'on peut la ressentir dans l'effervescence de la jeunesse, qui m'a décidée à choisir Henri pour le dépositaire de mon sort; il y a de la raison dans mon sentiment pour lui, de cette raison qui calcule l'avenir autant que le présent, et se rend compte des qualités et des défauts qui peuvent fonder une liaison durable. On parle beaucoup des folies que l'amour fait commettre, je trouve plus de vraie sensibilité dans la sagesse du cœur que dans son égarement; mais toute cette sagesse consiste à n'aimer, quand on est jeune, que celui qui vous sera cher également dans tous les âges de la vie. Quel

doux précepte de morale et de bonheur ! Et la morale et le bonheur sont inséparables, quand les combinaisons factices de la société ne viennent pas mêler leur poison à la vie naturelle.

Henri de Lebensei est certainement l'homme le plus remarquable par l'esprit, qu'il soit possible de rencontrer ; une éducation sérieuse et forte lui a donné sur tous les objets philosophiques, des connaissances infinies, et une imagination très-vive lui inspire des idées nouvelles sur tous les faits qu'il a recueillis. Il se plaît à causer avec moi d'autant plus, qu'une sorte de timidité sauvage et fière le rend souvent taciturne dans le monde ; comme son esprit est animé et son caractère assez sérieux, plus le cercle se resserre, plus il déploie dans la conversation d'agrémens et de ressources, et seul avec moi il est plus aimable encore qu'il ne s'est jamais montré aux autres. Il réserve pour moi des trésors de pensées et de grâces, tandis que le commun des hommes s'exalte pour les auditeurs, s'enflamme par l'amour-propre, et se refroidit dans l'intimité. Tous ceux qui

aiment la solitude, ou que des circonstances ont appelés à y vivre, vous diront de quel prix est dans les jouissances habituelles, ce besoin de communiquer ses idées, de développer ses sentimens, ce goût de conversation qui jette de l'intérêt dans une vie, où le calme s'achète d'ordinaire aux dépens de la variété; et ne croyez point que cet empressement de Henri pour mon entretien, naisse seulement de son amour pour moi; ma raison m'aurait dit encore, qu'il ne faut jamais compter sur les qualités que l'amour donne, ou se croire préservé des défauts dont il corrige. Ce qui me rend certaine de mon bonheur avec Henri, c'est que je connais parfaitement son caractère tel qu'il est, indépendamment de l'affection que je lui inspire, et que je suis la seule personne au monde avec laquelle il ait entièrement développé ses vertus comme ses défauts.

Henri possède un genre d'agrément et de gaîté, qui ne peut se développer que dans la familiarité des sentimens intimes; ce n'est point une grâce de parure, mais une grâce d'originalité dont la parfaite aisance

augmente beaucoup le charme; quand l'intimité est arrivée à ce point, qui fait trouver du charme dans des jeux d'enfant, dans une plaisanterie vingt fois répétée, dans des petits détails sans fin auxquels personne que vous deux ne pourrait jamais rien comprendre, mille liens sont enlacés autour du cœur, et il suffirait d'un mot, d'un signe, de l'allusion la plus légère à des souvenirs si doux, pour rappeler ce qu'on aime du bout du monde.

J'ai de la disposition à la jalousie, Henri ne m'en fait jamais éprouver le moindre mouvement: je sais que seule je le connais, que seule je l'entends, et qu'il jouit d'être senti, d'être estimé par moi, sans avoir jamais besoin de mettre en dehors ce qu'il éprouve. Il a des opinions très-indépendantes, assez de mépris pour les hommes en général, quoiqu'il ait beaucoup de bienveillance pour chacun d'eux en particulier. On a dit assez de mal de lui, surtout depuis que, dans les querelles politiques, il s'est montré partisan de la révolution; il tient cette injustice pour acceptée, et rien au monde ne pourrait le contrain-

dre à une justification, pas même à une démonstration de ce qu'il est : dès que cette démonstration peut être demandée, elle lui devient impossible. Le parfait naturel de son caractère m'est encore un garant de sa fidélité ; s'il formait une nouvelle liaison, il serait obligé d'entrer dans des explications sur lui-même, sur ses défauts, sur ses qualités, dont sa conduite envers moi le dispense ; il m'a parlé par ses actions, et c'est de cette manière qu'un caractère fier, et souvent calomnié, aime à se faire connaître.

Sous des formes froides et quelquefois sévères, il est plus accessible que personne à la pitié ; il cache ce secret de peur qu'on n'en abuse, mais moi je le sais et je m'y confie. Sans doute je serais bien malheureuse, s'il n'était retenu près de moi que par la crainte de m'affliger en s'éloignant ; mais tout en jouissant de l'amour que je lui inspire, je songe avec bonheur que deux vertus me répondent de son cœur, la vérité et la bonté. Nous nous faisons illusion, mais quand l'on observe la société, il est aisé de voir que les hommes ont bien peu

besoin des femmes ; tant d'intérêts divers animent leur vie, que ce n'est pas assez du goût le plus vif, de l'attrait le plus tendre, pour répondre de la durée d'une liaison ; il faut encore que des principes et des qualités invariables préservent l'esprit de se livrer à une affection nouvelle, arrêtent les caprices de l'imagination, et garantissent le cœur long-temps avant le combat ; car s'il y avait combat, le triomphe même ne serait plus du bonheur.

Que de qualités cependant, que de singularités même ne faut-il pas trouver réunies dans le caractère d'un homme, pour avoir la certitude complète de son affection constante et dévouée ! et, sans cette certitude, combien le parti que j'ai adopté serait insensé ! car, lorqu'on prend une résolution contraire à l'opinion générale, rien ne vous soutient que vous-même ; vous avez contracté l'engagement d'être heureuse, et si jamais vous laissiez échapper quelques regrets, le public et vos amis seraient prêts à les repousser au fond de votre cœur, comme dans leur seul asile.

Je ne le dissimulerai point, les opinions

philosophiques de Henri, la force de son caractère, son indifférence absolue pour la manière de penser des autres, quand elle n'est pas la sienne; tous ces appuis m'ont été bien nécessaires pour lutter contre la défaveur du monde. Un homme s'affranchit aisément de tout ce qui n'est pas sa conscience, et s'il possède des talens vraiment distingués, c'est en obtenant de la gloire qu'il cherche à captiver l'opinion publique; la gloire commence à une grande distance du cercle passager de nos relations particulières, et n'y pénètre même qu'à la longue. M. de Lebensei, par un contraste singulier, mais naturel, est parfaitement indifférent à l'opinion de ce qu'on appelle la société, est très-ambitieux d'atteindre un jour à l'approbation du monde éclairé; moi, qui ne puis être connue qu'autour de moi, je ne nie point que je ne sois affligée quelquefois d'être généralement blâmée; mais comme ce blâme ne produit pas sur Henri la plus légère impression, comme je suis assurée qu'il y est tout-à-fait indifférent, je me distrais facilement de ma peine. L'on n'est inconsolable dans

un sentiment vrai, que de la douleur de ce qu'on aime ; l'on finit toujours par oublier la sienne propre.

J'étais convaincue que la morale et la religion bien entendues, ne me défendaient point d'épouser Henri, puisque je ne troublais, par cette résolution, la destinée de personne, et que je n'avais à rendre compte qu'à Dieu de mon bonheur. Devais-je donc, quand le Ciel m'avait fait rencontrer le seul caractère qui pût s'identifier avec le mien, le seul homme qui pût tirer de mes qualités et de mes défauts des sources de félicité pour tous les deux ; devais-je sacrifier ce sort unique au mal que pouvaient dire de moi de froids amis qui m'ont bientôt oubliée, des indifférens qui savent à peine mon nom ? Ils me conseilleraient de renoncer au seul être qui m'aime, au seul être qui me protège dans ce monde, tout en se préparant à me refuser du secours si j'en avais besoin, si, redevenue isolée par déférence pour leurs avis, j'allais leur demander l'un des milliers de services qu'Henri me rendrait sans les compter.

Non, ce n'est point à l'opinion des

hommes, c'est à la vertu seule qu'on peut immoler les affections du cœur; entre Dieu et l'amour, je ne reconnais d'autre médiateur que la conscience.

De quoi vous menace donc la société? de ne plus vous voir? la punition n'est pas égale à la sévérité des lois qu'elle impose. Cependant, je le répète à vous, madame, qui êtes encore dans les premières années de la jeunesse, mon exemple ne doit entraîner personne à m'imiter. C'est un grand hasard à courir pour une femme, que de braver l'opinion, il faut, pour l'oser, se sentir, suivant la comparaison d'un poëte, *un triple airain autour du cœur*, se rendre inaccessible aux traits de la calomnie, et concentrer en soi-même toute la chaleur de ses sentimens; il faut avoir la force de renoncer au monde, posséder les ressources qui permettent de s'en passer, et ne pas être douée cependant d'un esprit ou d'une beauté rare, qui feraient regretter les succès pour toujours perdus. Enfin, il faut trouver dans l'objet de nos sacrifices, la source toujours vive des jouissances variées du cœur et de

la raison, et traverser la vie appuyés l'un sur l'autre, en s'aimant et faisant le bien.

Vous connaissez maintenant ma situation, madame; vous aurez aperçu que mon bonheur n'est pas sans mélange; mais le bonheur parfait ne peut jamais être le partage d'une femme à qui l'erreur de ses parens ou la sienne propre ont fait contracter un mauvais mariage. Si l'enfant que je porte dans mon sein est une fille, ah! combien je veillerai sur son choix! combien je lui répéterai que, pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour! et que d'un seul acte de leur volonté dérivent toutes les peines ou toutes les jouissances de leur destinée.

Quand des personnes que j'estime, condamnent la résolution que j'ai prise; quand j'éprouve la faiblesse ou la dureté de mes amis, quelquefois je ne retrouve plus, même dans la solitude, le repos que j'espérais, et le souvenir du monde s'y introduit pour la troubler. Mais dans les momens où je suis le plus abattue, un beau jour avec Henri relève mon ame: nous sommes jeunes encore l'un et l'autre, et néanmoins

nous parlons souvent ensemble de la mort, nous cherchons dans nos bois quelque retraite paisible pour y déposer nos cendres ; là, nous serons unis, sans que les générations successives qui fouleront notre tombe, nous reprochent encore notre affection mutuelle !

Nous nous entretenons souvent sur les idées religieuses, nous interrogeons le Ciel par des regards d'amour ; nos âmes, plus fortes de leur intimité, essaient de pénétrer à deux dans les mystères éternels. Nous existons par nous-mêmes, sans aucun appui, sans aucun secours des hommes ; M. de Lebensei, je l'espère, est plus heureux que moi, car il est beaucoup plus indépendant des autres. Quand les chagrins causés par l'opinion me font souffrir, je me dis que j'aurais été trop heureuse, si les hommes avaient joint leur suffrage à ma félicité intérieure, si j'avais vu, pour ainsi dire, mon bonheur se répéter de mille manières dans leurs regards approbateurs. L'imparfaite destinée jette toujours des regrets à travers les plus pures jouissances ; la peine que j'éprouve, la seule de ma vie, me ga-

rantit peut-être la possession de tout ce qui m'est cher ; elle m'acquitte envers la douleur, qui ne veut pas qu'on l'oublie, et j'obtiendrai peut-être en compensation le seul bien que je demande maintenant au Ciel....... mourir avant Henri, recevoir ses soins à ma dernière heure, entendre sa douce voix me remercier de l'avoir rendu heureux, de l'avoir préféré à tout sur cette terre ; alors j'aurai vécu de la vraie destinée pour laquelle les femmes sont faites ; aimer, encore aimer, et rendre enfin au Dieu qui nous l'a donnée, une âme que les affections sensibles auront seules occupée.

Élise de Lebensei.

Ah ! ma chère Louise, maintenant qne vous avez fini cette lettre, avez-vous donné quelques larmes aux regrets qu'elle a ranimés dans mon cœur ? Avez-vous pressenti toutes les réflexions amères qu'elle m'a suggérées ? Que d'obstacles M. de Lebensei n'a-t-il pas eu à vaincre pour épouser celle qu'il aimait ! Et Léonce, comme aisément il y a renoncé ! C'est mad. de Le-

bensei qui pense à la défaveur de l'opinion, mais son mari ne s'en est pas occupé un seul instant; il ne dépend que de ses propres affections, il ne se soumet qu'à ce qu'il aime; et Léonce..... Ne croyez pas cependant que son caractère ait moins de force, qu'il soit en rien inférieur à personne; mais il a manqué d'amour : je veux en vain me faire illusion, tout le mal est là.

Hélas! sans le savoir, mad. de Lebensei condamne à chaque ligne la conduite de Léonce! La douleur que m'a causée cette lettre ne me sera point inutile; si je le revoyais, je pourrais lui parler, je serais calme et fière en sa présence.

LETTRE VIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

LOUISE, qu'ai-je éprouvé? Que ma'-t-il dit? Je n'en sais rien; je l'ai vu, mon âme est bouleversée; je croyais entrevoir une espérance, mad. de Vernon me l'a presque entièrement ravie. Pouvez-vous

m'éclairer sur mon sort ? Ah ! je ne suis plus capable de rien juger par moi-même.

Je reçus hier à Paris, où j'étais venue pour reconduire mad. de Vernon, une lettre vraiment touchante de mad. d'Ervins. Dans cette lettre, elle me conjurait d'aller chez un peintre au Louvre, où le portrait de M. de Serbellane était encore, et de le lui apporter pour le considérer une dernière fois. Elle me disait : « Je me suis persuadée la » nuit passée que ses traits étaient effacés » de mon souvenir ; je les cherchais comme » à travers des nuages qui se plaçaient » toujours entre ma mémoire et moi : je » le sais, c'est une chimère insensée ; mais » il faut que j'essaie de me calmer avant » le dernier sacrifice. Ces condescendances » que j'ai encore pour mes faiblesses, ne » vous compromettront plus long-temps, » ma chère amie ; ma résolution est prise, » et tout ce qui semble m'en écarter, m'y » conduit. »

Je n'hésitai pas à donner à Thérèse la consolation qu'elle désirait, et mad. de Vernon, à qui j'en parlai, fut entièrement de mon avis.

J'allai donc ce matin au Louvre; mais avant d'arriver à l'atelier du peintre de M. de Serbellane, je m'arrêtai dans la galerie des tableaux; il y en avait un qu'un jeune artiste venait de terminer : il me frappa tellement, qu'à l'instant où je le regardai, je me sentis baignée de larmes. Vous savez que de tous les arts, c'est à la peinture que je suis le moins sensible; mais ce tableau produisit sur moi l'impression vive et pénétrante, que jusqu'alors je n'avais jamais éprouvée que par la poésie et la musique.

Il (1) représentait Marcus Sextus, revenant à Rome après les proscriptions de Sylla. En rentrant dans sa maison, il retrouve sa femme étendue, sans vie, sur son lit; sa jeune fille, au désespoir, se prosterne à ses pieds. Marcus tient la main pâle et livide de sa femme dans la sienne, il ne regarde pas encore son visage; il a peur de ce qu'il va souffrir; ses cheveux se hérissent, il est immobile, mais tous ses membres sont dans la contraction du

(1) Ce tableau a été exposé au salon il y a trois ans.

désespoir. L'excès de l'agitation de l'âme semble lui commander l'inaction du corps. La lampe s'éteint, le trépied qui la soutient se renverse, tout rappelle la mort dans ce tableau; il n'y a de vivant que la douleur.

Je fus saisie, en le voyant, de cette pitié profonde que les fictions n'excitent jamais dans notre cœur, sans un retour sur nous-mêmes; et je contemplai cette image du malheur, comme si, dangereusement menacée au milieu de la mer, j'avais vu de loin, sur les flots, les débris d'un naufrage.

Je fus tirée de ma rêverie par l'arrivée du peintre qui me mena dans son atelier; je vis le portrait de M. de Serbellane, très-frappant de ressemblance. Je demandai qu'on le portât dans ma voiture : pendant qu'on l'arrangeait, je revins dans la galerie pour revoir encore le tableau de Marcus Sextus.

En entrant, j'aperçois Léonce placé comme je l'étais devant ce tableau, et paraissant ému comme moi de son expression; sa présence m'ôta dans l'instant toute

puissance de réflexion, et je m'avançai vers lui sans savoir ce que je faisais. Il leva les yeux sur moi et ne parut point surpris de me voir. Son âme était déjà ébranlée; il me sembla que j'arrivais comme il pensait à moi, et que ses réflexions le préparaient à ma présence.

— On plaint, me dit-il, avec une sorte d'égarement tout-à-fait extraordinaire et presque sans me regarder, oui, l'on plaint ce Romain infortuné qui, revenant dans sa patrie, ne trouve plus que les restes inanimés de l'objet de sa tendresse; eh bien! il serait mille fois plus malheureux s'il avait été trompé par la femme qu'il adorait, s'il ne pouvait plus l'estimer, ni la regretter sans s'avilir. Quand la mort a frappé celle qu'on aime, la mort aussi peut réunir à elle; notre âme, en s'échappant de notre sein, croit s'élancer vers une image adorée; mais si son souvenir même est un souvenir d'amertume, si vous ne pouvez penser à elle sans un mélange d'indignation et d'amour, si vous souffrez au dedans de vous, par des sentimens toujours combattus, quel soulagement trou-

verez-vous dans la tombe? Ah! regardez-le encore, madame, cet homme malheureux qui va succomber sous le poids de ses peines; il ne connaissait pas les douleurs les plus déchirantes, la nature, inépuisable en souffrances, l'avait encore épargné. — Il tient, s'écria Léonce avec l'accent le plus amer, et en me saisissant le bras comme un furieux, il tient la main décolorée de la compagne de sa vie; mais la main cruelle de celle qui lui fut chère, n'a pas plongé dans son sein un fer empoisonné.

— Effrayée de son mouvement, ne pouvant comprendre ses discours, je voulais lui répondre, l'interroger, me justifier; un de mes gens apporta, dans cet instant, le portrait de M. de Serbellane, et le peintre qui le suivait lui dit : — Mettez ce tableau avec beaucoup de soin dans la voiture de madame d'Albémar. — Léonce me quitte, s'approche du portrait, lève la toile qui le couvrait, la rejette avec violence, et se retournant vers moi avec l'expression de visage la plus insultante : — Pardonnez-moi, me dit-il, madame, les momens

que je vous ai fait perdre, je ne sais ce qui m'avait troublé; mais ce qui est certain, ajouta-t-il, en pesant sur ce mot de toute la fierté de son âme, ce qui est certain, c'est que je suis calme à présent. — En prononçant ces paroles, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et disparut.

Je restai confondue de cette scène, immobile à la place où Léonce m'avait laissée, et cherchant à deviner le sens des reproches sanglans qu'il m'avait adressés : cependant une idée me saisit, c'est que tout ce qu'il m'avait dit, et l'impression qu'avait produite sur lui le portrait de M. de Serbellane pouvait appartenir à la jalousie; cette pensée, peut-être douce, n'était encore que confuse dans ma tête, lorsque mad. de Vernon arriva; je ne l'attendais point; elle avait été chez moi, ne me croyant pas encore partie, et voulant m'amener elle-même chez le peintre. Je lui exprimai dans mon premier mouvement toutes les idées qui m'agitaient, et je lui demandai vivement comment il serait possible que Léonce pût croire que j'aimais M. de Serbellane, lui qui devait savoir

l'histoire de madame d'Ervins ? — Aussi, me répondit-elle, ne le croit-il pas. Mais vous n'avez pas d'idée de son caractère, et de l'irritation qu'il éprouve sur tout ce qui vous regarde. — Cette réponse ne me satisfit pas, et je regardai mad. de Vernon avec étonnement ; je ne sais ce qui se passa dans son esprit alors ; mais elle se tut pendant quelques instans, et reprit ensuite d'un ton ferme, qui me fit rougir des pensées que j'avais eues, et ne me prouva que trop combien elles étaient fausses.

— Je pénètre, me dit mad. de Vernon, l'injuste défiance que vous avez contre moi, je ne puis la supporter ; il faut que tout soit éclairci ; je forcerai Léonce, malgré les motifs qu'il pourrait m'opposer, à vous expliquer lui-même les raisons qui l'ont déterminé à ne pas s'unir à vous. Je fais peut-être une démarche contraire à mon devoir de mère, en vous rapprochant du mari de ma fille, car certainement il ne pourra jamais vous voir sans émotion, quelque soit son opinion sur votre conduite ; mais ce qu'il m'est impossible de tolérer, c'est votre défiance, et pour qu'elle

finisse, je vais écrire dès demain à Léonce, que je le prie d'avoir un entretien avec vous.

— Jugez, ma sœur, de l'effroi qu'un tel dessein dut me causer; je conjurai madame de Vernon d'y renoncer, elle me quitta sans vouloir me dire ce qu'elle ferait, elle était blessée, je n'en pus obtenir un seul mot; mais je pars à l'instant même pour passer deux jours à Cernay chez madame de Lebensei; si madame de Vernon, malgré mes instances, me ménage assez peu pour demander à Léonce de me voir, au moins il saura que je n'ai point consenti à cette humiliation, il ne me trouvera point chez moi, ni à Paris, ni à Bellerive.

LETTRE IX.

Madame de Vernon à Léonce.

Après tout ce que je vous ai dit, après tout ce qui s'est passé, votre agitation, en parlant hier matin à madame d'Albémar,

l'a fort étonnée, mon cher Léonce; elle voudrait ne point partir sans que vous fussiez en bonne amitié l'un avec l'autre; elle pense avec raison qu'étant devenus proches parens par votre mariage avec ma fille, vous ne devez pas rester brouillés; je désirerais donc que vous vous rencontrassiez tous les deux chez moi demain soir; le voulez-vous?

LETTRE X.

Réponse de Léonce à madame de Vernon.

Je n'ai rien à dire à madame d'Albémar, madame, qui put motiver l'entretien que vous me demandez. Nous sommes et nous resterons parfaitement étrangers l'un à l'autre; l'amitié comme l'amour doivent être fondés sur l'estime, et quand je suis forcé d'y renoncer, dispensez-moi de le déclarer.

LETTRE XI.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 14 août.

Je l'ai offensée, mortellement offensée, mon ami, je le voulais, et néanmoins je m'en repens avec amertume; mais aussi comment se peut-il que le jour même où j'apprends par hasard de madame de Vernon, que madame d'Albémar doit aller chez le peintre de M. de Serbellane, le jour où je la vois emporter ce portrait avec elle, madame de Vernon me propose de rencontrer chez elle madame d'Albémar, de lui dire adieu, lorsqu'elle part pour rejoindre M. de Serbellane! et de quels termes madame de Vernon, inspirée sans doute par madame d'Albémar, se sert-elle pour m'y engager! elle me rappelle l'amitié, les liens de famille qui doivent me rapprocher de sa nièce! Non, je ne suis ni le parent ni l'ami de Delphine; je la hais ou je l'adore, mais rien ne sera simple entre nous, rien

ne se passera selon les règles communes. Il est vrai, je ne devais pas me servir d'expressions blessantes en refusant de la voir; tant de circonstances cependant s'étaient réunies pour m'irriter! je fus tout le jour assez content de moi-même, mais la nuit, mais le lendemain qui suivit, je ne pus me défendre du remords d'avoir outragé celle que j'ai si tendrement aimée. J'allai chez madame de Vernon pour la conjurer de ne pas montrer ma réponse à madame d'Albémar. Madame de Vernon était partie pour la campagne de madame de Lebensei, il n'y avait pas une heure, me dit-on, qu'elle était en route: j'eus l'espoir en montant à cheval de la rejoindre, et je partis à l'instant; j'arrive à Cernay, sans rencontrer madame de Vernon; un de mes gens me précède, on ouvre la grille, j'entre, et j'aperçois d'abord la voiture de madame d'Albémar, qui était avancée devant la porte de l'intérieur de la maison. J'imaginai que mad. d'Albémar était au moment de partir, et je ne sais par quelle inconséquence du cœur, quoique je ne fusse pas venu dans l'intention de la voir, je ne supportai pas

l'idée que cela me serait impossible. Sans projet ni réflexion, j'avance et je crie au cocher : — Reculez. — J'attends madame, me répondit-il. — Reculez, lui dis-je ; — et je sautai en bas de mon cheval avec une action si véhémente, qu'il m'obéit de frayeur. Je fus honteux de ma folle colère, quand je me trouvai seul au milieu de la cour, examiné par tous les domestiques qui y étaient. Celui de madame d'Albémar, se ressouvenant du temps où sa maîtresse avait du plaisir à me voir, me dit qu'elle était dans le jardin ; j'y entrai par la porte de la cour, toujours dans le même égarement ; j'étais dans une maison étrangère, je n'y connaissais personne, mais j'allais où elle était comme un malheureux entraîné par une force surnaturelle. Il était neuf heures du soir, le ciel était parfaitement serein, et la beauté de la nuit aurait calmé tout autre cœur que le mien ; mais dans mon agitation je ne pouvais éprouver aucune impression douce. Je la cherchais, et mes yeux repoussaient tout ce qui n'était pas elle. J'aperçus d'une des hauteurs du jardin, à travers l'ombre

des arbres, cette charmante figure que je ne puis méconnaître; elle était appuyée sur un monument, qu'elle semblait considérer avec attention; une petite fille à ses pieds, habillée de noir, la tirait par sa robe pour la rappeler à elle. Je m'approchai sans me montrer, Delphine levait ses beaux yeux vers le Ciel, et je crus la voir pâle et tremblante, telle que son image m'était apparue à l'église. Elle priait, car toute l'expression de son visage peignait l'enthousiasme et l'inspiration. Le vent venait de son côté, il agitait les plis de sa robe avant d'arriver jusqu'à moi; en respirant cet air je croyais m'énivrer d'elle, il m'apportait un souffle divin. Je restai quelques instans dans cette situation : depuis un mois mon cœur oppressé n'avait pas cessé de me faire mal; je le sentais alors battre avec moins de peine, j'y pouvais poser la main sans douleur. Je serais resté long-temps dans cet état, si je n'avais pas vu Delphine sortir du bosquet pour lire aux rayons de la lune, une lettre qu'elle tenait entre ses mains : il me vint dans l'esprit que c'était celle que j'avais écrite à mad. de Vernon,

et que les signes de douleur que je remarquais sur le visage de Delphine, venaient peut-être de la peine que je lui avais causée. Je ne pus résister à cette idée, je m'approchai précipitamment de madame d'Albémar, elle se retourna, tressaillit, et prête à tomber, elle s'appuya sur un arbre. Je reconnus ma lettre qu'elle regardait encore, j'allais m'en saisir pour la déchirer, lorsque Delphine, reprenant ses forces, s'avança vers moi, et tenant ma lettre dans l'une de ses mains, elle leva l'autre vers le Ciel. Jamais je ne l'avais vue si ravissante, je crus un moment que moi seul j'étais coupable; il me semblait que j'entendais les anges qu'elle invoquait à son secours, parler pour elle et m'accuser. Je tombai à genoux devant le Ciel, devant elle, devant la beauté, je ne sais ce que j'adorais, mais je n'étais plus à moi. — Parlez, m'écriai-je, parlez; prosterné devant vous, je vous demande de vous justifier. — Non, me dit-elle en mettant sa main sur son cœur, ma réponse est là, celui qui put m'offenser n'a pas mérité de l'entendre. — Elle s'éloigna de moi, je la

conjurai de s'arrêter, mais en vain; je vis de loin madame de Vernon qui venait rapidement vers nous avec mad. de Lebensei, je fis un dernier effort pour obtenir un mot, il fut inutile, et mon cœur irrité reprit l'indignation que le regard de Delphine avait comme suspendue. Je voulus paraître calme en présence des étrangers, et ne pas rendre Delphine témoin de mon abattement. Je parlai vîte, je rassemblai au hasard tout ce que je pouvais dire à mad. de Lebensei et à mad. de Vernon, et quand je crus en avoir assez fait pour avoir l'air d'être tranquille, je regardai Delphine, d'abord avec assurance. Elle n'avait point essayé, comme moi, de cacher son émotion, elle s'appuyait sur la fille de mad. d'Ervins, marchait avec peine, ne répondait à rien, et cherchait seulement avec ses regards, la route qui conduisait hors du parc. Dès que je vis sa tristesse, je me tus, et je la suivis en silence; mad. de Vernon et mad. de Lebensei tâchaient en vain de soutenir la conversation. Au moment où nous approchâmes de la porte, les yeux de mad. d'Albémar tombèrent sur moi; si je n'avais

vu que ce regard, il me semble que ma situation ne serait point amère, mais elle a refusé de se justifier..... Insensé que je suis! que pouvait-elle me dire? désavouera-t-elle son choix? ne m'a-t-elle pas trompé, peut-elle anéantir le passé? mais pourquoi donc voulais-je la voir, et pourquoi ne puis-je jamais oublier cette expression de douleur qui s'est peinte dans tous ses traits? Est-ce encore un art perfide? mais de l'art avec ce visage, avec cet accent: feignait-elle aussi l'état où je l'ai vue, lorsqu'elle ne pouvait m'apercevoir? Sa voiture, en s'en allant, passait devant une des allées du parc, j'ai fait quelques pas derrière les arbres, pour la suivre encore des yeux; la fille de mad. d'Ervins avait jeté ses bras autour d'elle, et Delphine la tenait serrée contre son cœur, avec un abandon si tendre, une expression si touchante! il m'a semblé que sa poitrine se soulevait par des sanglots. Une femme dissimulée pourrait-elle presser ainsi un enfant contre son sein; cet âge si vrai, si pur, serait-il associé déjà par elle aux artifices de la fausseté? non, elle a été émue en me revoyant;

non, ce sentiment n'était point un mensonge ; mais elle est liée à M. de Serbellane, elle n'aurait pu me le nier, je devais m'y attendre, je ne la chercherai plus. Avant de l'avoir rencontrée, j'espérais toujours que si je la revoyais, cet instant changerait mon sort. Je l'ai revue, et c'en est fait. Je n'en suis que plus malheureux. Que venais-je faire chez mad. de Lebensei ? Pourquoi mad. d'Albémar y était-elle ? C'est une maison qui me déplaît sous tous les rapport. M. de Lebensei était absent, je ne le regrettai point. M. de Lebensei n'a-t-il pas entraîné la femme qu'il aimait dans une démarche, qui l'expose au blâme universel ? Je suis sûr qu'elle n'est point heureuse, quoiqu'elle ait eu soin de répéter plusieurs fois qu'elle l'était : son inquiétude secrète, son calme apparent, ce mélange de timidité et de fierté qui rend ses manières incertaines, tout en elle est une preuve indubitable qu'on ne peut braver l'opinion sans en souffrir cruellement, mais moi qui la respecte, mais moi qui n'ai rien fait que l'on puisse me reprocher, en suis-je plus heureux ? mon ami, il n'est pas

d'homme sur la terre aussi misérable.

Pourquoi, tout en m'écrivant avec intérêt, avec affection, ne me dites-vous rien sur le sujet de mes peines; craignez-vous de me montrer que vous aimez encore mad. d'Albémar? j'y consens, je suis peut-être même assez faible pour le désirer; mais de grâce, parlez-moi d'elle, et ne m'abandonnez pas seul au tourment de mes pensées.

LETTRE XII.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, 23 août.

Pour la première fois, ma chère amie, je désapprouve entièrement les sentimens que vous m'exprimez. Quoi! Léonce en se refusant à vous voir, écrit formellement qu'il a cessé de vous estimer, et dans le moment où cette conduite révoltante ne devrait vous inspirer que de l'indignation,

votre lettre à moi (1) n'est remplie que des regrets de ne lui avoir pas parlé, de n'avoir pas essayé de vous justifier à ses yeux! on dirait que vous devenez plus faible quand il se montre plus injuste; vainement vous vous faites illusion, en m'assurant que ce n'est point l'amour, mais la fierté, mais le sentiment de votre dignité blessée, qui ne vous permet pas de supporter qu'il se croye le droit de vous offenser en parlant, en pensant mal de vous. Voulez-vous savoir la vérité? La lettre de Léonce vous cause une douleur plus vive que toutes celles que vous aviez ressenties, et vous n'avez plus la force de vous y résigner : ce n'est pas tout encore; en revoyant ce redoutable Léonce, votre sentiment pour lui s'est ranimé, et peut-être, pardonnez-moi de vous le dire, il le faut pour vous éclairer sur vous-même, peut-être avez-vous aperçu qu'il avait éprouvé près de vous une émotion profonde, et qu'un plus long entretien le ramènerait à vos pieds. Pardon

(1) Cette lettre, ainsi que quelques autres dont il est parlé, ne se trouve pas dans le recueil.

encore une fois, votre cœur ne s'est pas rendu compte de ses impressions; mais pensez à l'irréparable malheur d'exciter dans le cœur de Léonce, une passion qui lui inspirerait sans doute de l'éloignement pour Matilde!

Delphine, souvenez-vous que dans vos conversations avec mon frère, vous répétiez souvent que la vertu dont toutes les autres dérivaient, c'était la bonté, et que l'être qui n'avait jamais fait de mal à personne, était exempt de fautes au tribunal de sa conscience. Je le crois comme vous, la véritable révélation de la morale naturelle, est dans la sympathie que la douleur des autres fait éprouver; et vous braveriez ce sentiment, vous Delphine! Je ne raisonnerai point avec vous sur vos devoirs, mais je vous dirai : Songez à Matilde, elle a dix-huit ans, elle a confié son bonheur et sa vie à Léonce; abuserez-vous des charmes que la nature vous a donnés, pour lui ravir le cœur que Dieu et la société lui ont accordé pour son appui? Vous ne le voulez pas, mais que d'écueils dans votre situation, si vous n'avez pas le courage de quit-

ter Paris, et de revenir auprès de moi.

Je songe aussi avec inquiétude que cette mad. de Vernon dont la conduite est si compliquée, quoique sa conversation soit si simple, est la seule personne qui ait du crédit sur vous à Paris; pourquoi ne répondez-vous pas à l'empressement que mad. d'Artenas a pour vous, depuis que vous avez rendu service à sa nièce mad. de R.? Elle m'a écrit plusieurs fois qu'elle désirerait se lier plus intimement avec vous; je sais que quand elle vint nous voir à Montpellier, à son retour de Barège, vous ne me permettiez pas de la comparer à mad. de Vernon. Elle est certainement moins aimable, elle n'a pas surtout cette apparence de sensibilité, cette douceur dans les discours, cet air de rêverie dans le silence, qui vous plaisent dans mad. de Vernon; mais son caractère a bien plus de vérité : elle a une parfaite connaissance du monde, je conviens qu'elle y attache trop de prix, et que si elle n'avait pas vraiment beaucoup d'esprit, l'importance qu'elle met à tout ce qu'on dit à Paris, pourrait passer pour du *comérage :* néanmoins per-

sonne ne donne de meilleurs conseils, et soit vertu, soit raison, elle est toujours pour le parti le plus honnête.

Ne vous refusez pas à l'écouter, vous ne lui parlerez pas, je le comprends, des sentimens qu'on ne peut confier qu'à des âmes restées jeunes; mais elle vous donnera des avis utiles; tandisque mad. de Vernon, qui ne cherche qu'à vous plaire, ne songe point à vous servir.

Je vous en conjure aussi, ma chère Delphine, continuez à ne me rien cacher de tout ce qui se passe dans votre cœur et dans votre vie; vous avez besoin d'être soutenue dans la noble résolution de partir. Croyez-moi, dans cette occasion, si la passion ne vous troublait pas, quel être sur la terre serait assez présomptueux pour comparer sa raison à la vôtre? mais vous aimez Léonce, et je n'aime que vous; confiez-vous donc sans réserve à ma tendresse, et laissez-vous guider par elle.

LETTRE XIII.

Madame d'Artenas à madame de R.

Paris, ce 1 septembre 1790.

Revenez donc à Paris, ma chère nièce, vous avez pris cette année trop de goût pour la solitude; depuis cette malheureuse scène des Tuileries vous êtes triste; je voulais bien que vous sentissiez un peu la nécessité d'en croire mes conseils, mais je serais bien fâchée que votre caractère perdît sa gaîté naturelle.

J'ai enfin rencontré chez elle mad. d'Albémar que vous m'aviez chargée de voir, et que je rechercherais volontiers pour moi-même, tant je la trouve aimable et bonne. J'aurais désiré qu'elle me parlât avec confiance sur sa situation actuelle, mais mad. de Vernon possède seule toute son amitié, et je doute fort cependant qu'elle en fasse un bon usage. J'ai trouvé mad. d'Albémar triste et surtout fort agitée, elle avait l'air d'une personne tour-

mentée par une indécision cruelle ; il était neuf heures du soir, elle était encore vêtue de sa robe du matin, ses beaux cheveux n'avaient point encore été rattachés; à l'extérieur négligé de sa personne, à sa démarche lente, à sa tête baissée, l'on aurait dit que depuis long-temps elle n'avait rien fait que songer à la même pensée, et souffrir de la même douleur.

Dans cet état cependant, elle était jolie comme le jour, et je ne pus m'empêcher de le lui dire. — Moi jolie, me répondit-elle, je ne dois plus l'être. — Et elle se tut. Je voulais apprendre d'elle quelles sont à présent ses relations avec M. de Serbellane ; on rapporte à ce sujet des choses très-diverses dans Paris ; les uns disent qu'elle ne part pour le Languedoc que pour aller de là rejoindre M. de Serbellane, s'il n'obtient pas, à cause de son duel, la permission de revenir en France : d'autres murmurent tout bas que mad. d'Albémar a été fort coquette pour M. de Mondoville, et que M. de Serbellane irrité s'est brouillé tout-à-fait avec elle : enfin une lettre de Bordeaux m'avait fait naître une idée très-différente

de toutes celles-là, et je l'avais gardée jusqu'à présent pour moi seule; je pensais qu'il se pourrait bien que M. de Serbellane fût l'amant de mad. d'Ervins, et que mad. d'Albémar les ayant réunis tous les deux chez elle un peu indiscrètement, M. d'Ervins les y eût surpris, et se fût battu avec M. de Serbellane pour se venger de l'infidélité de sa femme.

J'essayai de provoquer la confiance de mad. d'Albémar, en lui disant ce qui était vrai, c'est que je voyais avec peine que les différens bruits qui se répandaient dans Paris, sur son compte, pouvaient nuire à sa réputation; elle me répondit avec un découragement qui me toucha beaucoup: — Il fut une époque de ma vie dans laquelle j'aurais attaché de l'importance à ce qu'on pouvait dire de moi, mais à présent que mon nom ne doit plus être uni à celui de personne, je ne m'inquiète plus de l'injustice dont ce nom peut être l'objet. — Ces paroles me persuadèrent qu'elle était en effet brouillée avec M. de Serbellane, et comme je commençais à lui donner des consolations douces sur la peine qu'elle de-

vait en éprouver, elle m'arrêta pour me demander de m'expliquer mieux, et lorsque je l'eus fait, elle eut l'air étonnée; mais sans y mettre un intérêt très-vif, elle me déclara qu'elle n'avait jamais pensé à épouser M. de Serbellane.

Le soupçon que j'avais formé sur mad. d'Ervins me revint à l'instant, et je le dis à Delphine, en lui avouant que je regardais dans ce cas mad. d'Ervins, comme la véritable cause de la mort de son mari. Delphine ne m'eût pas plutôt comprise, que se relevant de l'abattement où je l'avais vue jusqu'alors, elle me protesta que je me trompais. Je persistai dans mon opinion, et je lui dis positivement qu'un duel aussi sanglant ne pouvait avoir été provoqué par de simples discussions politiques, et que l'amour de M. de Serbellane pour elle ou pour mad. d'Ervins en devait être la cause: quand mad. d'Albémar vit que cette opinion était arrêtée dans ma tête, elle finit par me laisser croire tout ce que je voulus sur son attachement pour M. de Serbellane, exigeant seulement que je n'accusasse pas mad. d'Ervins.

Que vous dirai-je, ma chère nièce? Il me fut impossible de démêler la vérité. Ce n'est pas qu'assurément mad. d'Albémar ne soit la femme la plus vraie que j'aie jamais connue, mais il y a dans son caractère une générosité si singulière, que je ne suis pas parvenue à découvrir avec certitude, si tout le mystère ne vient pas de la crainte qu'elle a de compromettre mad. d'Ervins. Aime-t-elle réellement M. de Serbellane? sa tristesse vient-elle de leur séparation, et peut-être de leur brouillerie? ou bien a-t-elle consenti à tout ce qu'on pourrait dire d'elle et de lui, pour détourner l'attention qui se serait portée sur mad. d'Ervins, et la sauver de l'indignation qu'elle aurait excitée dans le public, et dans la famille de son mari? je l'ignore, mais j'exige de vous le plus profond secret sur cette dernière supposition, vous en sentez les conséquences.

Quoi qu'il en soit, mad. d'Albémar a rendu ma pénétration tout-à-fait inutile; je me vante de deviner les caractères dissimulés; mais quand une âme franche ne veut pas laisser connaître un secret, sa ré-

serve simple et naturelle, déconcerte les efforts de l'esprit observateur.

Après quelques momens de silence, je n'insistai plus ; et me bornant à tâcher d'éclairer Delphine sur madame de Vernon, je lui dis : — Quels que soient vos motifs pour ne pas donner à ceux qui s'intéressent à vous, le moyen de répondre clairement aux malveillans qui vous supposent des torts, de bons amis en imposent toujours, quand ils le veulent, aux discours médisans de la société de Paris : pourquoi donc mad. de Vernon qui se dit votre amie, ne fait-elle pas taire la phalange des sots ? Ils attaquent, il est vrai, de préférence, les personnes distinguées ; mais ils ne s'y hasardent cependant, que dans les momens où ils ne les croient pas courageusement défendues par leurs parens ou leurs amis. — Je dois croire, me répondit Delphine, en retombant dans cet état de tristesse insouciante dont elle était un moment sortie, je dois croire que madame de Vernon est mon amie. — Je n'ai pas entendu dire, répondis-je, qu'elle se permît aucun genre de blâme sur vous, ma chère Delphine;

mais cependant je n'ai pas une confiance entière dans son amitié ; ceux qui l'entourent se montrent souvent mal pour vous; rarement on peut se tromper à cet indice; on inspire à ses amis ce que l'on éprouve sincèrement; et dans son cercle du moins, une femme sait faire aimer ce qu'elle aime : elle vous loue beaucoup, j'en conviens, mais à haute voix, comme s'il lui importait surtout qu'on vous le répétât; et je ne vois pas, dans sa conversation, quand il s'agit de vous, ce talent conciliateur qu'elle porte sur tous les autres sujets : elle dit souvent que vous êtes la plus jolie, la plus spirituelle; mais c'est à des femmes qu'elle s'adresse pour vous donner cet éloge qui peut les humilier; et je ne l'entends jamais leur parler de cette bonté, de cette douceur, de cette sensibilité touchante qui pourraient vous faire pardonner tous vos charmes, par celles mêmes qui en sont jalouses. Enfin, souffrez que je vous le dise, on pourrait croire, en entendant mad. de Vernon parler de vous, qu'elle s'acquitte par ses discours plutôt qu'elle ne jouit par ses sentimens, et que

prévoyant d'une manière confuse que votre amitié finira peut-être un jour, elle ne veut pas à tout hasard vous donner des armes contre elle, en contribuant elle-même à consolider votre réputation.

— Si vous avez raison, me répondit Delphine, je n'en suis que plus à plaindre; je l'aime, je l'ai aimée, mad. de Vernon, de l'attrait du monde le plus vif et le plus tendre; si tant de dévouement, tant d'affection n'ont point obtenu son amitié, il est donc vrai qu'il n'est rien en moi qui puisse attacher à mon sort, il est donc vrai que je ne puis être aimée. — Vous vous trompez, ma chère Delphine, reprisje alors vivement; vous méritez d'avoir des amis plus que personne au monde; mais vous ne savez pas encore ce que c'est que la vie : vous vous croyez deux excellens guides, l'esprit et la bonté; hé bien! ma chère, ce n'est pas assez d'être aimable et excellente pour se démêler heureusement des difficultés du monde; il y a d'utiles défauts, tels que la froideur, la défiance, qui vaudraient beaucoup mieux pour égide que vos qualités mêmes; tout

au moins faut-il diriger ces qualités avec une grande force de raison : moi qui ne suis pas née très-sensible, j'ai deviné le monde assez vîte, laissez-moi vous l'apprendre. Mad. de Vernon vous paraît plus digne de votre amitié, elle sait mieux vous tenir le langage qui vous séduit : moi je reste toujours ce que je suis; je n'ai pas assez d'imagination pour feindre, je le voudrais en vain; je ne suis plus jeune, mon esprit n'est plus flexible, il ne peut aller que dans sa ligne; mais je sais que mes avertissemens vous sont nécessaires, et c'est cette conviction qui me fait solliciter votre confiance. On vous l'aura dit, je crois; d'ordinaire je ne me mets pas en avant : je suis sur la défensive avec la société, et c'est ainsi qu'il faut être; je m'offre à vous cependant, ma chère Delphine, parce que vous avez un caractère qui donne tout, et n'abuse de rien : servez-vous donc de moi, si je puis vous être utile, ce sera ce que je pourrai faire de mieux de mon oisive existence.

— Mad. d'Albémar parut fort touchée des preuves d'amitié que je lui donnais,

et je croyais même l'avoir un peu ébranlée dans son aveugle amitié pour mad. de Vernon ; mais le surlendemain elle est revenue chez moi presque uniquement pour me dire qu'elle avait revu depuis moi mad. de Vernon, et s'était assurée qu'elle n'avait aucun tort. — Elle n'aurait pu me défendre, continua mad. d'Albémar, sans compromettre mes amis ; elle a bien fait de se conduire avec prudence, et de ne pas se livrer à son sentiment. — Je vous le répète, ma chère nièce, on ne peut arracher madame d'Albémar à l'empire de madame de Vernon.

Je l'ai souvent remarqué en vivant dans leur société, madame de Vernon met beaucoup d'intérêt à captiver Delphine; elle est avec elle fière, sensible, délicate; elle rend hommage au caractère de son amie, en imitant toutes les vertus pour lui plaire : moi, je ne puis ni ne veux me montrer autrement que la nature ne m'a faite, bonne et raisonnable, mais point du tout exaltée; je vaux mieux réellement que madame de Vernon; Delphine a tort de ne pas s'en apercevoir.

J'obtiendrai cependant un jour l'amitié de mad. d'Albémar, si quelques circonstances me mettent dans le cas de la servir; je vous promets que je veillerai sur elle comme sur ma fille; vous aussi, ma chère nièce, vous allez devenir l'objet de tous mes soins, si vous continuez à m'écouter et à me croire.

H. d'Artenas.

LETTRE XIV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 3 septembre.

Non, vous l'exigez en vain, non, je n'ai pas la force de souffrir une telle incertitude; qu'il me dise ce qu'il éprouve, que je connaisse la cause de l'état extraordinaire où je le vois, et je me soumets à mon sort; mais le doute, le doute! cette douleur qui prend toutes les formes pour vous poursuivre, sans que vous ayez jamais aucune arme pour l'atteindre, je ne

puis me résoudre à la supporter. Les malheureux, condamnés au supplice, savent au moins pour quels crimes ils sont punis, et moi je l'ignore. Ce que je croyais ne me paraît plus vraisemblable; écoutez ce qui s'est passé hier, et, si vous le pouvez, continuez à me commander de partir sans le voir.

On jouait hier Tancrède; mad. de Vernon me proposa d'y aller, j'y consentis, parce que de toutes les tragédies, c'est celle qui m'a fait verser le plus de larmes; nous nous plaçâmes dans la loge de mad. de Vernon, qui est en bas sur l'orchestre. Pendant le premier acte, je remarquai, à quelque distance de nous, un homme enveloppé d'un manteau, la tête appuyée sur le banc de devant, couvrant son visage avec ses mains, et mettant du soin à se cacher. Malgré tous ses efforts, je reconnus Léonce; il y a tant de noblesse dans sa taille, que rien ne peut la déguiser.

Mes yeux étaient fixés sur lui, je n'entendais presque rien de la pièce, mais je le regardais. Il tressaillit en écoutant la scène où Tancrède apprend l'infidélité

d'Aménaïde; son émotion, depuis cet instant, semblait s'accroître toujours; il cherchait à la dérober à tous les regards, mais je ne pouvais m'y méprendre. Ah! que j'aurais voulu m'approcher de lui! combien j'étais touchée de ses larmes! C'étaient les premières que je voyais répandre à cet homme d'un caractère si ferme et si soutenu : était-ce pour moi qu'il pleurait? serait-il possible que son âme fût ainsi bouleversée, si Matilde suffisait à son bonheur? Ne donnait-il point de regrets à celle qui entend mieux les sentimens d'Aménaïde, qui est plus digne d'admirer avec lui le langage que le génie prête à l'amour?

Enfin, au quatrième acte, il me parut qu'il n'avait plus le pouvoir de se contraindre; je vis son visage baigné de pleurs, et je remarquai dans toute sa personne un air de souffrance qui m'effraya : je crois même que, dans mon trouble, je fis un mouvement qu'il aperçut, car à l'instant même il se baissa de nouveau pour se dérober à mes regards; mais lorsque Tancrède, après avoir combattu et triomphé

pour Aménaïde, revient avec la résolution de mourir; lorsqu'un souvenir mélancolique, dernier regret vers l'amour et la vie, lui inspire ces vers, les plus touchans qu'il y ait au monde :

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle! etc. (1).

Un soupir, un cri même étouffé, sortit du cœur de Léonce; tous les yeux se tournèrent vers lui; il se leva avec précipitation, et se hâta de s'en aller; mais il chancelait en marchant, et s'arrêta quelques instans pour s'appuyer; son visage me parut d'une pâleur mortelle; et comme on refermait la porte sur lui, je crus le voir manquer de force et tomber.

---

(1) Vers de Tancrède, acte 4, scène 2.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau, dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable!... et peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin, jusqu'au dernier moment!
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier!

Dieu ! comment ne l'ai-je pas suivi ! La présence de mad. de Vernon, qui me fixait attentivement, et la curiosité des spectateurs, que j'aurais attirée sur moi, me retinrent; mais jamais un sentiment plus passionné ne m'avait entraînée vers Léonce : il me suffisait de le retrouver sensible, j'oubliais qu'il ne l'était plus pour moi, et qu'il avait pris volontairement des liens qui nous séparaient pour toujours; je me hâtai de revenir chez moi, et quand je fus seule, une réflexion me saisit fortement, je crus voir quelques rapports entre les vers qui avaient touché Léonce, et les sentimens qu'il pouvait éprouver, s'il m'aimait encore et me croyait coupable. Néanmoins, quelque exagéré que soit Léonce sur les vertus qu'impose le monde, pourrait-il donner le nom de crime à la conduite que j'ai tenue? Non! m'écriai-je seule avec transport, on m'a calomniée près de lui, je ne puis deviner de quelle manière; mais il faut qu'il m'entende, il le faut à tout prix! Louise, il n'est aucun devoir sur la terre, qui pût me faire consentir à lui laisser une opinion injuste de

moi : que je meure, mais qu'il me regrette ; n'exigez pas que je vive avec son mépris.

Cependant, en me rappelant la lettre qu'il a répondue, la seule pensée de lui écrire, de le chercher, me fait mourir de honte. Quoi qu'il arrive, je ne confierai point à madame de Vernon les pensées qui m'agitent ; je ne sais ce qu'elle a cru devoir ou me dire ou me taire, mais la voix seule de Léonce peut me persuader maintenant ; c'est de lui seul que j'apprendrai s'il me hait ou s'il m'aime, s'il est injuste ou malheureux. C'est à lui....... Eh quoi ! bravant tout ce qui devrait me retenir, j'irais implorer une explication de ce caractère si soupçonneux, si rigide et si fier ! Quelle perplexité cruelle ! comment jamais en sortir !

Ne me dites pas que tout est fini, qu'il est marié, que je dois renoncer à son opinion comme à son amour ; son estime est encore mon seul bien sur la terre, il a besoin des suffrages de tous : je ne veux que le sien, mais il faut que je l'emporte dans ma retraite ; si je ne l'obtenais pas, vous

me verriez poursuivie par une agitation que rien ne pourrait calmer; je n'aurais pas le repos que peut donner le malheur même, quand il n'y a plus rien à faire ni rien à vouloir. Je ne me résignerais jamais, et en expirant, ma dernière parole serait encore pour me justifier auprès de lui.

LETTRE XV.

Léonce à M. Barton.

Ce 4 septembre 1790.

Je vous envoie un courier, qui a ordre de revenir dans vingt-quatre heures, avec une lettre de vous; vous ne répondez pas depuis huit jours aux lettres que je vous ai écrites sur ce qui s'était passé entre madame d'Albémar et moi. Quel est le motif de votre silence? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? Me trouvez-vous injuste envers Delphine? et si vous le croyez, juste Ciel! pensez-vous que ce serait me faire du mal que de me le dire?

LETTRE XVI.

Réponse de M. Barton à Léonce.

Mondoville, 6 septembre.

Vous avez eu tort d'attacher autant d'importance à un silence de quelques jours, je souffre toujours de mon bras, et j'ai de la peine à écrire jusques à ce que je sois guéri.

Vous êtes l'époux de mademoiselle de Vernon, c'est une personne très-vertueuse, uniquement attachée à vous; il me semble que vous ne devez plus vous occuper des circonstances qui ont précédé votre mariage. Je ne puis les approfondir de loin; ce que vous m'en avez dit ne suffit pas pour juger une femme à qui j'ai voué de l'estime et de l'attachement; mais ce dont je me crois sûr, c'est qu'elle-même à présent désire que vous soyez occupé de votre bonheur et de celui de Matilde, et que vous oubliez entièrement l'affection que vous avez pu concevoir l'un pour l'autre, quand vous étiez libres.

Je vous en conjure, mon cher élève, calmez-vous sur toutes ces idées; le temps en est passé, votre sort est fixé comme votre devoir; rappelez-vous ce que vous avez toujours pensé des liens que vous venez de contracter, et songez qu'il faut se soumettre, quand la passion nous aveugle, aux jugemens qu'on a prononcés dans le calme de sa raison. Je suis désolé d'être hors d'état d'aller en voiture, je pourrais espérer que nos entretiens vous feraient du bien. Adieu.

LETTRE XVII.

Madame de R. à Madame d'Artenas.

Ce 14 septembre.

Je suis arrivée il y a deux jours, pour vous voir, mon aimable tante, et l'on m'a dit chez vous que vous étiez à la campagne; vous auriez dû m'en prévenir, je ne reviens à Paris que pour vous; quand nous serons bien seules une fois, je vous expliquerai mon goût pour la retraite; vous m'encou-

ragerez à vous en parler, car ce sujet m'est pénible.

J'ai commencé par m'informer de mad. d'Albémar, je ne veux point aller chez elle; hélas! je sais trop que sa liaison avec moi ne pourrait que lui nuire: mais je n'ai pas dans le cœur un sentiment plus vif que mon intérêt pour son sort. Mad. de Vernon me fit inviter hier à une grande assemblée qu'elle donnait, et j'y allai dans l'espérance de rencontrer mad. d'Albémar qui n'y fut point. En traversant les appartemens de mad. de Vernon, je me rappelai la dernière fois que j'y vins, le jour de ce grand bal où Delphine eut tant de succès, et montra si visiblement son intérêt pour M. de Mondoville; je réfléchissais aux événemens inattendus qui avaient suivi ce jour, lorsque M. de Mondoville entra dans le salon avec sa femme.

Je vous ai dit, je crois, ma tante, que la première fois que j'avais vu Léonce, je fus si frappée du charme et de la noblesse de sa figure, que tout-à-coup l'impression que j'en reçus me fit réfléchir avec amertume sur les torts de ma vie. Je sentis que

je n'étais pas digne d'intéresser un tel homme, et mad. d'Albémar me parut la seule femme qui méritât de lui plaire. Hé bien! hier, l'expression du visage de Léonce était entièrement changée; la beauté de ses traits restait toujours la même, mais son regard sombre et distrait ne s'arrêtait plus sur aucune femme. Il se hâta de saluer, et s'assit dans un coin de la chambre où il n'y avait personne à qui parler. Sa femme s'approcha de lui, je ne sais ce qu'elle lui demandait, il lui répondit d'un air doux, mais dès qu'elle l'eut quitté, il soupira comme s'il venait de se contraindre.

Une fois mad. de Vernon voulut conduire son gendre auprès d'une dame étrangère qui ne le connaissait pas; je crus voir dans les manières de Léonce une répugnance secrète à se laisser ainsi présenter comme un nouvel époux; il restait en arrière, suivait avec peine, et se prêtait gauchement à tout ce qui pouvait ressembler à des félicitations.

Mad. du Marset, placée à côté de moi, vit que j'observais attentivement M. et

mad. de Mondoville, et me dit tout bas en souriant : — J'ai été leur rendre visite deux ou trois fois, et les ai vus souvent chez mad. de Vernon ; il n'y a rien de si singulier que la conduite de Léonce ; il semble qu'il veut être, comme le disait le duc de B., *le moins marié qu'il est possible ;* il évite avec un soin extraordinaire les sociétés, les occupations communes avec sa femme. Matilde, charmée de sa douceur, de sa politesse, de la liberté qu'il lui laisse, ne remarque pas l'indifférence qu'il a pour elle, et la crainte qu'il éprouve de resserrer ses liens, en se servant du pouvoir qu'ils lui donnent ; Matilde a de l'amour pour son mari, et se persuade fermement qu'il en a pour elle : ces dévotes ont en toutes choses une merveilleuse faculté de croire ! On dirait que Léonce attend toujours quelque événement extraordinaire, et qu'il n'est dans sa maison qu'en passant ; il n'arrange rien chez lui, il n'a pas seulement encore fait ouvrir la caisse de ses livres, aucun de ses meubles n'est à sa place : ce sont de petites observations, mais qui n'en prouvent pas moins l'état de

son âme ; tout ce qui lui rappelle sa situation lui fait mal, et quoiqu'il ne puisse la changer, il s'épargne tant qu'il le peut les circonstances journalières qui lui retracent la grande douleur de sa vie, son mariage : enfin je vous garantis qu'il est très-malheureux.

— J'allais répondre à mad. du Marset et l'interroger encore, mais notre conversation fut interrompue. Comme il y avait beaucoup de jeunes personnes dans la chambre, on proposa de danser ; une femme se mit au clavecin, une autre prit la harpe ; moi je regardais Léonce, il cherchait les moyens de sortir de la chambre, mais un homme âgé, qui lui parlait, le retenait impitoyablement. Je compris que la danse devait lui rappeler des souvenirs pénibles, et j'espérais qu'on ne lui proposerait pas de s'en mêler, lorsque mad. du Marset prenant la main de Matilde et la mettant dans celle de Léonce, leur dit : — Allons, les jeunes mariés, dansez ensemble. — *Bravo!* se mit-on à crier de toutes parts, *oui*, *qu'ils dansent ensemble*. La musique commence à l'instant, et tout le monde s'écarte pour

laisser Matilde et Léonce seuls au milieu de la chambre.

Tout cela s'était fait si rapidement, que Léonce, toujours absorbé, ne sut pas d'abord ce qu'on voulait de lui; mais quand il entendit la musique, qu'il vit le cercle formé, et près de lui Matilde qui se préparait à danser, saisi à l'instant comme par un sentiment d'effroi, frappé sans doute du souvenir de Delphine que tout lui retraçait, il rejeta la main de Matilde avec violence, recula de quelques pas devant elle, puis se retournant tout-à-coup, il sortit en un clin d'œil de la chambre et s'élança dans le jardin; le cercle qui l'entourait s'ouvrit subitement pour le laisser passer; la vivacité de son action faisait tant d'impression sur tout le monde, que personne n'eut l'idée de prononcer un mot pour l'arrêter.

Mad. de Vernon, remarquant l'étonnement de la société, se hâta de dire que M. de Mondoville ne pouvait supporter d'être l'objet de l'attention générale, et qu'il était très-timide, malgré les bonnes raisons qu'on pouvait lui trouver de ne pas l'être. Chacun eut l'air de le croire, et,

chose étonnante, Matilde qui aime certainement son mari, fut la première à se tranquilliser complètement, et se mit à danser à la même place où Léonce l'avait quittée.

Je sortis pour prendre l'air ; à l'extrémité du jardin de mad. de Vernon, je trouvai Léonce assis sur un banc, et profondément rêveur ; il me vit pourtant au moment où je me détournais pour ne pas le troubler, et lui qui jusqu'alors ne m'avait jamais adressé la parole, vint à moi, et me dit : — Mad. de R., la dernière fois que je vous ai vue, vous étiez avec mad. d'Albémar : vous en souvenez-vous? — Oui sûrement, lui répondis-je, je ne l'oublierai jamais. — Eh bien ! dit-il alors, asseyez-vous sur ce banc avec moi, cela vous fera-t-il de la peine de quitter le bal ? — Non, je vous assure, lui répétai-je plusieurs fois. — Mais lorsque nous fûmes assis, il garda le silence et n'eut plus l'air de se souvenir que c'était lui qui voulait me parler. J'éprouvais un embarras qui ne me convient plus, et je me hâtai d'en sortir par mes anciennes manières étourdies et coquettes ; car c'est une coquetterie que de parler à un homme de ses

sentimens, même pour une autre femme. — Que vous est-il donc arrivé, lui dis-je, en mon absence? Je croyais avoir remarqué que mad. d'Albémar vous aimait, que vous aimiez mad. d'Albémar; je vais passer un mois à la campagne, je reviens, tout est changé; une aventure cruelle fait un bruit épouvantable, mad. d'Albémar, dit-on, doit épouser M. de Serbellane, je vous retrouve l'époux de Matilde, et cependant vous êtes triste, mad. d'Albémar ne part point, et ne voit plus personne; qu'est-ce que cela signifie? — Léonce reprit l'air de réserve qu'il avait un moment perdu, et me dit assez froidement : — Mad. d'Albémar sera sans doute très-heureuse dans le choix qu'elle a fait de M. de Serbellane. — On ne m'ôtera pas de l'esprit, repartis-je, qu'elle vous préfère à tout; mais il est inutile de vous en parler à présent que vous êtes marié; ainsi donc, adieu. — Je me levais pour m'en aller, Léonce me retint par ma robe, et me dit : — Vous êtes bonne, quoiqu'un peu légère, vous n'avez pas voulu me faire de la peine, expliquez-vous davantage.

— Je ne sais rien, repris-je, je vous assure; je me souviens seulement d'avoir vu mad. d'Albémar traverser ici la salle du bal, un soir où vous étiez prêt à vous trouver mal après avoir dansé avec elle. L'émotion qui la trahissait ce jour-là ne peut appartenir qu'à un sentiment vrai, pur, abandonné, tel qu'on l'éprouve, ajoutai-je en soupirant, quand d'illusions en illusions on n'a pas flétri son cœur; il se peut qu'elle ait eu des engagemens antérieurs avec M. de Serbellane; mais je suis convaincue qu'elle ne l'épousera pas, parce qu'elle vous aime, et qu'elle a rompu ses liens avec lui à cause de vous.

— Léonce parut frappé de ce que je venais de lui dire; mad. de Vernon étant venue nous rejoindre, je rentrai dans le solon, et ne parlai plus à M. de Mondoville de la soirée, qu'un moment lorsque je m'en allais, et qu'il venait d'avoir un assez long entretien seul avec sa belle-mère. — N'écoutez pas trop mad. de Vernon, lui dis-je tout bas, je me méfie beaucoup même de son amitié pour mad. d'Albémar; elle est bien fine, mad. de Vernon; elle n'est

point dévote, elle n'a guères de principes sur rien, elle a beaucoup d'esprit, elle n'a point aimé son mari, et cependant elle n'a jamais eu d'amant. Défiez-vous de ces caractères-là, il faut que leur activité s'exerce de quelque manière. Croyez-moi, les pauvres femmes qui, comme moi, se sont fait beaucoup de mal à elles-mêmes, ont été bien moins occupées d'en faire aux autres. — Hélas! me répondit Léonce en me donnant la main pour me reconduire jusqu'à ma voiture, il y a peut-être une vie dont le sort a été décidé par ce que vous dites si gaîment.

Mad. de Mondoville sortait en même temps que moi, elle exprima son mécontentement d'une manière très-visible, de la politesse que me faisait Léonce; ce n'était pas la jalousie qui l'irritait, votre pauvre nièce ne passera jamais pour attirer l'attention de Léonce, mais mad de Mondoville, avant son mariage comme depuis, n'a jamais manqué d'exercer sur moi toute la rigueur de sa pruderie; je le mérite peut-être, mais que la charmante Delphine, aussi pure que Matilde, et mille fois plus

aimable, sait mieux trouver l'art de faire aimer la vertu!

Adieu ma chère tante, revenez, revenez vîte, je puis vous promettre avec certitude, que désormais je contribuerai tous les jours plus à votre bonheur.

CÉCILE DE R.

LETTRE XVIII.

Léonce à M. Barton.

Paris, ce 15 septembre.

Enfin, je suis décidé, mon cher maître, sur le parti que je dois prendre, je verrai mad. d'Albémar avant d'aller en Espagne; une femme à qui je n'aurais pas permis, dans le temps heureux de ma vie, de prononcer le nom de Delphine, mad. de R. m'a expliqué, je le crois, les contradictions qui m'étonnaient dans la conduite de mad. d'Albémar. Avant mon arrivée, elle avait contracté des engagemens avec M. de Serbellane, mais il est vrai que depuis elle

m'a aimé, et peut-être l'est-il aussi que ce sentiment a blessé M. de Serbellane, et qu'ils sont maintenant brouillés. Le séjour de mad. d'Albémar à Bellerive, son trouble, son embarras en me voyant, tout peut se comprendre, si, en effet, elle se reproche de n'avoir pas été vraie avec moi.

Je ne puis plus avoir pour elle cet enthousiasme sans bornes, qui me la représentait comme une créature sublime; mais n'est-il pas simple que si elle a sacrifié ses liens avec M. de Serbellane, à son attachement pour moi, j'éprouve encore pour elle un attendrissement profond? Cependant..... ne me connaissait-elle pas lorsque son amant a passé vingt-quatre heures chez elle? oh! pensée de l'enfer! écartons-la s'il est possible. Je veux revoir Delphine, c'est un ange tombé, mais il lui reste encore quelque chose de son origine.

Je lui dois d'ailleurs quelques excuses avant de la quitter pour toujours; elle a peut-être souffert quand elle m'a su l'époux de Matilde; c'était une action dure de me marier, de rompre avec elle, sans l'informer, même par un mot, de mon dessein.

Madame de Vernon m'a fortement pressé hier encore d'aller en Espagne ; elle craint, je crois, que je ne lui fasse des reproches sur ses pertes continuelles au jeu, son inquiétude est mal fondée ; c'est le moment d'avoir des torts avec moi, je ne me souviens de rien, je suis insensible à tout ; mais pourquoi madame de Vernon ne m'a-t-elle jamais dit que Delphine m'avait aimé, qu'elle désirait pouvoir rompre avec son premir choix ? Mad. de Vernon avait-elle peur qu'après tout ce qui s'était passé, je consentisse à remplacer M. de Serbellane ? c'était bien peu me connaître ! mais elle ne devait pas se refuser à me donner un sentiment doux qnand j'étais irrité, dévoré ; quand un mot qui m'eût laissé respirer, m'aurait fait plus de bien qu'une goutte d'eau dans les déserts.

Le soulagement dont j'ai besoin, je le trouverai peut-être dans une conversation de quelques heures avec mad. d'Albémar. Je suis donc résolu de lui écrire pour lui demander de me recevoir à Bellerive. Ce n'est point à Paris, c'est dans la solitude que je veux lui parler ; elle y retournera

demain, ma lettre lui sera remise après-demain à son réveil.

Vous n'avez rien à redouter pour mes devoirs, de cette explication, mon cher maître; j'apprendrais que Delphine m'aime encore, que mes résolutions ne seraient point changées; elle ne peut plus se montrer à moi telle que je la croyais, et l'idée parfaite que j'avais d'elle pourrait seule décider de mon sort. Si, comme je l'espère, mad. d'Albémar consent à me recevoir, si elle me montre quelques regrets, je saurai me tracer un plan de vie triste, mais calme. Je partirai pour l'Espagne, j'y resterai quelques années, dussé-je y faire venir mad. de Mondoville. Je veux quitter la France après avoir vu mad. d'Albémar; nous nous séparerons sans amertume, je pourrai supporter mon sort; mes regrets ne finiront point, mais la plupart des hommes ne vivent-ils pas avec un sentiment pénible au fond du cœur?

Enfin ne me blâmez pas, j'ose vous le répéter, ne me blâmez pas; on doit permettre aux caractères passsionnés, de chercher une situation d'âme quelconque, qui

leur rendre l'existence tolérable. Pensez-vous que je pourrais vivre plus long-temps dans l'état où je suis depuis deux mois? Il me faut une autre impression, fût-ce une autre douleur, il me la faut! Vous me connaissez de la force, de la fermeté; je sais souffrir, hé bien! je vous le dis, je succombais, et ce cri de miséricorde ne m'échappe, qu'après les combats les plus violens que le caractère et le sentiment, la raison et la souffrance, se soient jamais livrés.

LETTRE XIX (1).

M. de Serbellane à madame d'Albémar.

Lisbonne, ce 4 septembre 1790.

Je viens vous demander, madame, le plus éminent service, le seul qui puisse détourner l'irréparable malheur dont je suis menacé.

---

(1) Cette lettre fut remise le 16 septembre au soir à madame d'Albémar.

Thérèse, après avoir assuré le sort de sa fille, en passant quelques mois dans ses terres près de Bordeaux, veut obtenir de la famille de son mari la permission de vous confier l'éducation d'Isore, et tranquille alors sur le sort de cette enfant, elle est résolue à se faire religieuse dans un couvent, dont le père Antoine, son confesseur actuel, a la direction : ainsi mourrait au monde et à moi, la meilleure et la plus charmante créature que le Ciel ait jamais formée. Le Dieu que Thérèse adore serait-il un Dieu de bonté, s'il lui commandait un tel supplice !

Les coutumes barbares des sociétés civilisées, ont fait de Thérèse, à quatorze ans, l'épouse d'un homme indigne d'elle; la nature, en faisant naître M. d'Ervins vingt-cinq ans avant Thérèse, semblait avoir pris soin de les séparer; les indignes calculs d'une famille insensible les ont réunis, et Thérèse serait coupable de m'avoir choisi pour le compagnon de sa vie!

Il est impossible, je le sens, qu'au milieu du monde, elle porte le nom de mon épouse; il faut respecter la morale

publique qui le défend; elle est souvent inconséquente, cette morale, soit dans ses austérités, soit dans ses indulgences; néanmoins telle qu'elle est, il ne faut pas la braver, car elle tient à quelques vertus dans l'opinion de ceux qui l'adoptent; mais quel devoir, quel sentiment peut empêcher Thérèse de changer de nom, et d'aller en Amérique m'épouser et s'établir avec moi? Vous trouverez ce projet bien romanesque pour le caractère que vous me connaissez; il m'est inspiré par un sentiment honnête et réfléchi. J'ai fait imprudemment le malheur d'une innocente personne, je dois lui consacrer ma vie, quand cette vie peut lui faire quelque bien. D'ailleurs si la disposition de mon âme me rend peu capable de passions très-vives, elle me rend aussi les sacrifices plus faciles. L'Europe, l'Amérique, tous les pays du monde me sont égaux. Quand une fois on connaît bien les hommes, aucune préférence vive n'est possible pour telle ou telle nation, et l'habitude qui supplée à la préférence n'existe pas en moi, puisque j'ai constamment voyagé; peut-être même est-il assez doux,

lorsque l'on n'est point poursuivi par les remords, de rompre tous ces rapports que la durée de la vie vous a fait contracter avec les hommes, de s'affranchir ainsi de cette foule de souvenirs pénibles qui oppressent l'âme, et souvent arrêtent ses élans les plus généreux; je me replacerai au milieu de la nature, avec un être aimable qui partagera toutes mes impressions. J'essaierai sur cette terre ce qu'est peut-être la vie à venir, l'oubli de tout, hors le sentiment et la vertu.

Thérèse est beaucoup plus digne qu'aucune autre femme de la destinée que je lui propose; en s'enfermant dans un couvent pendant le reste de ses jours, elle exerce plus de courage pour le malheur, que je ne lui en demande pour le bonheur. Un principe de devoir fortifié par la religion, peut seul, j'en suis sûr, la déterminer à se sacrifier ainsi; mais en quoi consiste-t-il donc ce devoir, à quelle expiation est-elle obligée? Quel bien peut-il résulter pour les morts comme pour les vivans, du malheur qu'elle veut subir? Si elle se croit des torts, ne vaut-il pas mieux les réparer par des vertus actives? Nous emploierons en

Amérique, la fortune que je possède a des établissemens utiles, à une bienfaisance éclairée; Thérèse n'aura pas rempli, j'en conviens, les devoirs que les hommes lui avaient imposés, mais ceux qu'elle a choisis, mais ceux que son cœur lui permettait d'accomplir, elle y sera fidèle.

Il faut que je la voie : c'est le seul moyen qui me reste pour la faire renoncer à sa cruelle résolution : toute autre tentative serait vaine : mes lettres n'ont rien produit, le spectacle seul de ma douleur peut la toucher. Obtenez-moi donc, madame, un sauf-conduit pour passer quinze jours en France. L'envoyé de Toscane le demandera, si vous le désirez; je voulais arriver sans toutes ces précautions misérables, mais j'ai craint pour Thérèse l'éclat que pourrait avoir mon emprisonnement, si la famille de M. d'Ervins l'obtenait; je ne doute pas que l'intention de cette famille ne soit de persécuter Thérèse; mais ce ne sont point de semblables motifs qui pourront l'engager à me croire; il n'y a que ma peine qui puisse agir sur elle, et jamais il n'en exista de plus profonde.

Depuis qu'une expérience rapide m'a donné de bonne heure les qualités des vieillards, en me décourageant, comme eux, de l'espérance, je ne fatiguais plus le Ciel par la diversité des vœux d'un jeune homme, je ne lui demandais qu'une grâce ; c'était de n'avoir jamais à me reprocher le malheur d'un autre ; car le remords est la seule douleur de l'âme, que le temps et la réflexion n'adoucissent pas. Elle va me poursuivre, cette douleur ; c'est en vain que j'avais émoussé la vivacité de tous mes sentimens, la raison aura détruit mon illusion sur les plaisirs, sans adoucir l'âpreté de mes chagrins.

L'image de cette douce, de cette angélique Thérèse, immolant sa jeunesse, ensevelissant elle-même sa destinée, cette image enveloppée des voiles de la mort, me poursuivra jusqu'au tombeau. Vous, madame, qui avez le génie de la bonté, la passion du bien, et tout l'esprit des anges, secourez-moi.

Je vous envoie un ami fidèle qui, après vous avoir remis cette lettre et reçu votre réponse, doit revenir sur les frontières

de France, où je l'attendrai. C'est à lui seul que vous voudrez bien donner le sauf-conduit qne je désire si ardemment; vous l'obtiendrez, car jamais rien n'a pu être refusé à vos prières, et vous sauverez Thérèse et moi d'un malheur, d'un supplice éternel. Adieu, madame; je me confie à votre bonté, elle ne trompera point mon espoir.

CH. DE SERBELLANE.

P. S. Il importe que madame d'Ervins ne sache pas que mon intention est de revenir en France.

LETTRE XX.

Léonce à Delphine.

Paris, ce 17 septembre.

Les nouveaux devoirs que j'ai contractés doivent désormais me rendre étranger à votre avenir : cependant ne me refusez pas de le connaître; permettez-moi de m'entretenir quelques instans seul avec

vous, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer. Je pars pour l'Espagne après vous avoir vue; cette grâce que je vous demande, sera sans doute le dernier rapport que vous aurez jamais avec ma triste vie. Je ne devrais plus conserver aucun doute sur vos torts envers vous-même, comme envers moi; cependant si vous aviez des chagrins, si je pouvais vous pardonner, je partirais plus calme, et peut-être moins malheureux.

LÉONCE.

LETTRE XXI.

Delphine à Léonce.

Ce 17 septembre.

ME *pardonner!* Je vous verrai, monsieur, quoique votre billet ne méritât peut-être pas cette réponse, j'ai besoin, pour ma propre dignité, d'une explication avec vous. Je dois consacrer ce jour tout entier à des devoirs d'amitié que vous ne m'apprendrez point à négliger; mais demain,

choisissez l'instant que vous préférerez; je vous forcerai, je l'espère, à me rendre toute l'estime que vous me devez; c'est dans ce but seul que je consens à vous entretenir. Je ne puis concevoir ce que vous voulez me demander sur mon avenir; il vous est facile de le deviner; je vais passer le reste de mes jours avec ma belle-sœur, et je n'ai plus dans ce monde où ma confiance a été trompée, ni un intérêt, ni un espoir de bonheur.

DELPHINE.

LETTRE XXII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 17 septembre au soir.

LÉONCE m'a écrit pour me demander de me voir, je n'ai point hésité à y consentir; je dirai plus, j'ai regardé comme une faveur du Ciel, l'occasion qui m'était offerte de connaître enfin les torts dont

il m'accuse et d'y répondre avec vérité, peut-être avec hauteur.

Ne vous livrez, ma sœur, à aucune inquiétude en apprenant que je n'ai pas cédé à vos conseils; Léonce n'est point à craindre pour moi, quels que soient les sentimens qu'il m'exprime; s'il voulait faire renaître dans mon âme la passion qui m'attachait à lui; s'il voulait me rendre méprisable par cet amour même dont il aurait pu faire ma gloire et son bonheur..... — Non, Léonce, non, celle que vous n'avez pas jugée digne d'être votre femme, n'accepterait pas vos regrets si vous en éprouviez; je ne suis pas comme vous, impitoyable envers les torts de convenance, des fautes apparentes, des actions condamnées par la société, mais que le cœur justifie; je vous montrerai que la véritable vertu a d'autant plus de force sur mon âme, que j'abjure tout autre empire. Cette Delphine que vous croyez si faible, si entraînée, sera courageuse et ferme contre l'affection la plus passionnée de son cœur, contre vous; — Oui, je le serai, ma sœur, quoique je donnasse ma vie pour

obtenir encore une heure, pendant laquelle je pusse me persuader qu'il m'aime, et qu'il n'est pas l'époux de Matilde.

C'est demain que Léonce doit venir! j'ai eu la force de m'occuper encore aujourd'hui de faire avoir à M. de Serbellane un sauf-conduit pour rentrer en France; il m'avait écrit pour m'en conjurer; et j'ai trouvé son désir bon et raisonnable; car je crois comme lui qu'il n'existe aucun autre moyen d'empêcher Thérèse de se faire religieuse. Elle ne m'a point encore confié cette funeste résolution; mais M. de Serbellane m'a mandé qu'il la sait d'elle, et toutes mes observations me confirment ce qu'il m'écrit. J'ai donc été à Paris ce matin pour voir l'envoyé de Toscane; il était absent, mais comme il doit passer la soirée chez mad. de Vernon, je l'ai priée de lui remettre une lettre de moi, qui contient ma demande pour M. de Serbellane, et de l'appuyer en la lui donnant. Mad. de Vernon réussira tout aussi bien que moi dans cette affaire; et troublée comme je le suis, il m'était impossible de paraître au milieu du monde.

Je suis donc revenue ce soir même à Bellerive; il est déjà tard, le jour qui précède demain va finir; l'agitation de mon cœur est violente, et cependant je n'ai pas d'incertitude; il ne peut m'arriver rien de nouveau que plus ou moins de douceur, dans un adieu sans espoir. Ma sœur, du haut du Ciel, votre frère, mon protecteur, veille sur moi; il ne souffrira pas que Delphine infortunée, mais pure, mais irréprochable, déshonore ses soins, ses bontés, son affection, en se permettant des sentimens coupables! Je ne sais ce que j'éprouve maintenant dans cette émotion de l'attente, qui suspend toutes les puissances de l'âme; mais quand Léonce sera venu, mon âme se relevera; et dût la vertu m'ordonner de le voir demain pour la dernière fois de ma vie, Louise, j'obéirai.

LETTRE XXIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 18 septembre à minuit.

J'avais tort, ma sœur, véritablement tort de m'occuper de la conduite que je tiendrais avec M. de Mondoville; il se préparait à m'en épargner le soin; il ne voulait, sans doute, que m'éprouver, savoir si je serais assez faible pour consentir à le revoir; il se jouait de mon cœur avec insulte; il est parti la nuit dernière pour l'Espagne; la nuit dernière, et c'était aujourd'hui...... Ah! c'en est trop, toute mon âme est changée; je vous parlerai de lui avec sang-froid, avec dédain; ce départ est mille fois plus coupable que son mariage! aucune erreur, de quelque nature qu'elle soit, ne peut l'expliquer! c'est de la barbarie froide, légère; je ne retrouve pas même ses défauts dans cette conduite; je me suis trompée, j'ai mis une illusion, la plus noble, la plus séduisante

de toutes, à la place de son caractère; hé bien! renonçons à cette illusion comme à toutes celles dont le cœur est avide; il faut, tant qu'il est ordonné de vivre, repousser les affections qui rattachent à l'idée du bonheur : dès qu'elles le promettent, elles trompent. Adieu, Louise; je n'ai que des sentimens amers, je répugne à les exprimer; adieu.

LETTRE XXIV.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Ce 21 septembre.

Je n'ai pas eu depuis deux jours la force de vous écrire, je craindrais cependant qu'un plus long silence ne vous inquiétât, je ne veux pas le prolonger; mais que puis-je dire maintenant? rien, plus rien du tout; il n'y a pas même dans ma vie de la douleur à confier. J'ai du dégoût de moi puisque je ne peux plus penser à lui; il n'y a rien dans mon âme, rien dans mon esprit qui m'intéresse. Je ne pars pas im-

médiatement, parce que Thérèse reste encore quelque temps chez moi, et que mad. de Vernon est malade, peut-être ruinée; je veux la consoler et réparer ainsi mes injustes soupçons contre elle. J'ai encore en ma puissance de la fortune et des soins, je veux faire de ce qui me reste, du bien à quelqu'un, et s'il se peut surtout à mad. de Vernon. Je m'étonne que je puisse servir à quoi que ce soit dans ce monde, mais enfin si je le puis, je le dois.

Je veux tâcher d'engager mad. de Vernon à venir avec moi dans les Provinces méridionales, ce voyage est nécessaire à l'état menaçant de sa poitrine. Si elle a dérangé sa fortune, je lui offrirai les services que je peux lui rendre, mais je ne lui donnerai point de conseils sur la conduite qu'elle doit tenir désormais; hélas! sais-je juger, sais-je découvrir la vérité! sur quoi pourrait-on s'en rapporter à moi, quand je ne puis me guider moi-même! Ma tête est exaltée, je n'observe point, je crois voir ce que j'imagine, mon cœur est sensible, mais il se donne à qui veut le déchirer! je vous le dis, Louise, je ne suis

plus rien qu'un être assez bon, mais qu'il ſaut diriger, et dont surtout il ne ſaut jamais parler à personne au monde, comme d'une ſemme distinguée sous quelque rapport que ce soit.

J'ai pourtant encore une sorte de besoin de vous raconter les dernières heures dont je gardai l'idée, celles qui ont terminé l'histoire de ma vie; je ne veux pas que vous ignoriez ce que j'ai encore éprouvé pendant que j'existais : seulement ne me répondez pas sur ce sujet, ne me parlez que de vous, et de ce que je peux ſaire pour vous; ne me dites rien de moi : il n'y a plus de Delphine, puisqu'il n'y a plus de Léonce! crainte, espoir, tout s'est évanoui avec mon estime pour lui; le monde et mon cœur sont vides.

Il ſaut l'avouer pour m'en punir, le jour où je l'attendais, il m'était plus cher que dans aucun autre moment de ma vie. Depuis l'instant où le soleil se leva, quel intérêt je mis à chaque heure qui s'écoulait! de combien de manières je calculai, quand il était vraisemblable qu'il viendrait! D'abord il me parut qu'il devait arriver à

l'heure qu'il supposait celle de mon réveil, afin d'être certain de me trouver seule. Quand cette heure fut passée, je pensai que j'avais eu tort d'imaginer qu'il la choisirait, et je comptai sur lui, entre midi et trois heures. A chaque bruit que j'entendais, je combinais par mille raisons minutieuses, s'il viendrait à cheval ou en voiture. Je n'allai pas chez Thérèse, je n'ouvris pas un livre, je ne me promenai pas, je restai à la place d'où l'on voyait le chemin. L'horloge du village de Bellerive ne sonne que toutes les demi-heures, j'avais ma montre devant moi, et je la regardais, quand mes yeux pouvaient quitter la fenêtre. Quelquefois je me fixais à moi-même un espace de temps, que je me promettais de consacrer à me distraire; ce temps était précisément celui pendant lequel mon âme était le plus violemment agitée.

Ce que j'éprouvai peut-être de plus pénible dans cette attente, ce fut l'instant où le soleil se coucha; je l'avais vu se lever lorsque mon cœur était ému par la plus douce espérance; il me semblait qu'en

disparaissant, il m'enlevait tous les sentimens dont j'avais été remplie à son aspect. Cependant à cette heure de découragement succéda bientôt une idée qui me ranima; je m'étonnai de n'avoir pas songé que c'était le soir que Léonce choisirait pour s'entretenir plus long-temps avec moi, et je retombai dans cet état le plus cruel de tous, où l'espoir même fait presqu'autant de mal que l'inquiétude. L'obscurité ne me permettait plus de distinguer de loin les objets; j'en étais réduite à quelques bruits rares dans la campagne, et plus la nuit approchait, plus ma souffrance était uniforme et pesante; combien je regrettais le jour, ce jour même, dont toutes les heures m'avaient été si pénibles!

Enfin, j'entends une voiture, elle s'approche, elle arrive, je ne doute plus; j'entends monter mon escalier, je n'ose avancer, mes gens ouvrent les deux battans, apportent des lumières, et je vois entrer mad. de Mondoville et mad. de Vernon! Non, vous ne pouvez pas vous peindre ce qu'on éprouve, lorsqu'après le supplice de l'attente, on passe par toutes les sensations

qui en font espérer la fin, et que trompé tout-à-coup, on se voit rejeté en arrière, mille fois plus désespéré qu'avant le soulagement passager qu'on vient d'éprouver.

Je n'avais pas la force de me soutenir, l'idée me vint que Léonce allait arriver, qu'il s'en irait en apprenant que je n'étais pas seule, et que je ne retrouverais peut-être jamais l'occasion de lui parler. Je reçus mad. de Mondoville et sa mère avec une distraction inouie; je me levai, je me rassis, je me relevai pour sonner, je demandai du thé, et craignant tout-à-coup que cet établissement ne les retînt, je leur dis : — Mais vous voulez peut-être retourner à Paris ce soir ? — Elles arrivaient, rien n'était plus absurde, mais je ne pouvais supporter la contrariété que leur présence me faisait éprouver.

Mad. de Vernon s'approchait de moi pour me prendre à part avec l'attention la plus aimable, lorsque mad. de Mondoville la prévint et me dit : — J'ai voulu accompagner ma mère ici ce soir; son intention était de venir seule, mais j'avais besoin de votre société, pour me distraire du chagrin

que j'ai éprouvé ce matin, en apprenant que mon mari avait été obligé de partir cette nuit pour l'Espagne. — A ces mots un nuage couvrit mes yeux, et je ne vis plus rien autour de moi. Mad. de Mondoville se serait aperçue de mon état, si sa mère, avec cette promptitude et cette présence d'esprit qui n'appartiennent qu'à elle, ne se fût placée entre sa fille et moi, comme je retombais sur ma chaise, et ne l'eût priée très-instamment d'aller dire à un de ses gens de lui apporter une lettre qu'elle avait oubliée dans sa voiture.

Pendant que Matilde était sortie, mad. de Vernon me porta presque entre ses bras dans la chambre à côté, et me dit : — Attendez-moi, je vais vous rejoindre. — Elle alla conseiller à sa fille de monter dans la chambre qui lui était destinée, et lui dit que j'avais besoin de repos; sa fille ne demanda pas mieux que de se retirer, et ne conçut pas le moindre soupçon de ce qui se passait. Mad. de Vernon revint, j'avais à peine repris mes sens, et lorsqu'elle s'approcha de moi, oubliant entièrement les soupçons que j'avais conçus,

je me jetai dans ses bras avec la confiance la plus absolue; ah! j'avais tant de besoin d'une amie! je l'aurais forcée à l'être, quand son cœur n'y aurait pas été disposé.

Combien de fois lui répétai-je avec déchirement : — Il est parti, Sophie, quand il devait me voir, aujourd'hui même; quelle insulte! quel mépris! — J'avouai tout à mad. de Vernon, elle avait tout deviné; elle me fit sentir avec une grande délicatesse, quoiqu'avec une parfaite évidence, à quel point j'avais eu tort de me défier d'elle. — Ne voyez-vous pas, me dit-elle, combien un homme qui se conduit ainsi avait de préventions contre vous! vous avez cru qu'il était jaloux de M. de Serbellane, pouvait-il l'être après la confidence que je lui avais faite de votre part? le dernier billet même que vous lui avez écrit, où vous lui annoncez, me dites-vous, votre résolution de rester en Languedoc, ce billet ne détruisait-il pas tout ce qu'on a répandu sur votre prétendu voyage en Portugal? Non, je vous le dis, c'est un homme qui a conservé du goût pour vous, ce qui est bien naturel, mais qui ne veut

pas s'y livrer, parce que votre caractère ne lui convient pas; et quand son goût l'entraîne, il pred des partis décisifs pour s'y arracher. Il n'y a rien de plus violent que Léonce, vous le savez, sa conduite le prouve; il s'en est allé cette nuit sans me prévenir, il a instruit seulement sa femme par un billet assez froid, qu'une lettre de sa mère le forçait à partir à l'instant, et j'ai su positivement par ses gens qu'il n'avait point reçu de lettres d'Espagne; c'était donc vous qu'il évitait; cette crainte même est une preuve qu'il redoute votre ascendant, mais jamais il ne s'y soumettra, quand votre délicatesse pourrait vous permettre à présent de le désirer.

— Je voulus me justifier auprès de mad. de Vernon, de la moindre pensée qui pût offenser Matilde; mais cette généreuse amie s'indigna que je crusse cette explication nécessaire, elle me témoigna la plus parfaite estime; l'embarras que je remarque quelquefois en elle était entièrement dissipé, et du moins à travers ma douleur, j'acquis plus de certitude que jamais qu'elle m'aimait avec tendresse. Hélas! sa santé

est bien mauvaise, les veilles ont abîmé sa poitrine. J'ai voulu l'engager à parler d'elle, de ses affaires, de ses projets, mais elle ramenait sans cesse la conversation sur moi, avec cette grâce qui lui est propre; ne se lassant pas de m'interroger, cherchant, découvrant toutes les nuances de mes sentimens, réussissant quelquefois à me soulager, et n'oubliant rien de tout ce que l'on pouvait dire sur mes peines : enfin, sans elle, je ne sais si j'aurais supporté cette dernière douleur. Ce que je ressentais était amer et humiliant; Sophie m'a relevée à mes propres yeux; elle a su adoucir mes impressions, et me préserver du moins d'une irritation, d'un ressentiment qui auraient dénaturé mon caractère.

Louise, vous n'étiez pas auprès de moi, il a bien fallu qu'une autre me secourût; mais dès que Thérèse m'aura quittée, dans un mois, je viendrai, je m'abandonnerai à vous, et si je ne puis vivre, vous me le pardonnerez.

LETTRE XXV.

Léonce à M. Barton.

Bordeaux, 23 septembre.

L'AURIEZ-VOUS cru que c'était de cette ville que vous recevriez ma première lettre? je devais la voir, et je suis parti; je suis venu sans m'arrêter jusqu'ici; je comptais aller de même jusqu'à ce que j'eusse rencontré cet homme insolemment heureux, que l'on fait revenir en France; la fièvre m'a pris avec tant de violence, qu'il faut bien suspendre mon voyage; mais M. de Serbellane passe par ici, je le sais; il a mandé qu'il y viendrait, il est peut-être plus sûr de l'y attendre.

Oui, je suis parti, lorsqu'elle avait consenti à me voir, lorsqu'elle avait, sans doute, préparé quelques ruses pour me tromper; je suis parti sans regrets, mais avec un sentiment d'indignation qui a changé totalement ma disposition pour elle. Mon ami, lisez bien ces mots qui

m'étonnent plus que vous-même en les traçant : *Mad. d'Albémar n'a mérité ni votre estime ni mon amour.*

Quand elle me répondit qu'elle me recevrait, je n'osai pas vous l'écrire, mon cher maître; mais je ne pouvais contenir dans mon sein la joie que je ressentais; je me promenais dans ma chambre avec des transports dont je n'étais plus le maître; quelquefois cette vive émotion de bonheur m'oppressait tellement, que je voulais la calmer en me rappelant tout ce qu'il y avait de cruel dans ma situation, dans mes liens; mais il est des momens où l'âme repousse toute espèce de peines, et ces idées tristes qui, la veille, me pénétraient si profondément, glissaient alors sur mon cœur, comme s'il avait été invulnérable.

Je m'étais enfermé; un de mes gens frappa à ma porte; je tressaillis à ce bruit; tout événement inattendu me faisait peur; je redoutais même une lettre de mad. d'Albémar; je craignais une émotion, fût-elle douce! On me remit un billet de mad. de Vernon, qui me demandait de venir la

voir à l'instant pour une affaire de famille importante; il fallut y aller; mad. de Vernon me dit d'abord ce dont il s'agissait, et je regrettai, je l'avoue, d'être venu pour un si faible intérêt; l'instant d'après elle prit à part l'envoyé de Toscane qui était chez elle, et me pria d'attendre un moment pour qu'elle pût me parler encore.

Je l'entendis qui lui disait : — Voici la lettre de mad. d'Albémar, appuyez auprès du ministre sa demande en faveur de M. de Serbellane. — A ce nom, je me levai, je m'approchai de mad. de Vernon, malgré l'inconvenance de cette brusque interruption; elle continua de parler devant moi, et j'appris, juste Ciel! j'appris que mad. d'Albémar avait été le matin même chez l'envoyé de Toscane pour obtenir, par son crédit, un sauf-conduit qui permît à M. de Serbellane de revenir en France, malgré son duel. N'ayant point trouvé l'envoyé de Toscane, elle lui écrivait pour lui renouveler cette demande; elle en chargeait mad. de Vernon. J'ai vu l'écriture de mad. d'Albémar; elle a ob-

tenu ce qu'elle désirait, et dans quinze jours M. de Serbellane doit être en France; oui, il y sera, mais il m'y trouvera; je le forcerai bien à me donner un prétexte de vengeance.

Mon parti fut pris tout-à-coup; je résolus d'aller au-devant de M. de Serbellane, et de partir sans délai. Si j'étais resté un seul jour, je n'aurais pu résister au besoin de voir mad. d'Albémar, pour l'accabler des reproches les plus insultans, et c'était encore lui accorder une sorte de triomphe; mais ce départ à l'instant même où son billet faible et trompeur me donne la permission de la voir, ce départ, sans un mot d'excuse ni de souvenir, l'aura, je l'espère, offensée.

J'ai écrit à Mad. de Mondoville, pour lui donner un prétexte quelconque de mon voyage; je n'ai voulu dire adieu à personne; mes gens, en recevant mes ordres pour mon départ, me regardaient avec étonnement; je me croyais calme, et sans doute quelque chose trahissait en moi l'état où j'étais. Si j'avais vu quelqu'un, mon agitation eût été remarquée: peut-

être Delphine lui aurait-elle appris ! il faut qu'elle me croye dédaigneux et tranquille, c'est tout ce que je désire : si je mourais du mal qui me consume, mon ami, jamais vous ne lui diriez que c'est elle qui me tue ; j'en exige votre serment ; je me sentirais une sorte de rage contre ma fièvre, si je pensais qu'elle pût l'attribuer à l'amour.

J'ai voulu m'éloigner aussi de mad. de Vernon ; je la hais, c'est injuste, je le sais ; mais enfin toutes les peines que j'ai éprouvées, c'est elle qui me les a annoncées ; depuis mon mariage même, chaque fois qu'une idée, une circonstance me faisait du bien, le hasard amenait de quelque manière cette femme pour me découvrir la vérité, j'en conviens, la vérité, mais celle qu'on ne peut entendre sans détester qui vous l'a dit. Ne combattez pas cette prévention, je la condamne ; mais que ne condamné-je pas en moi ! et je ne puis me vaincre sur rien ! Ah ! qu'il serait heureux que je mourusse ! cependant ne craignez pas que M. de Serbellane me tue ; non, il n'est pas juste que tout lui réussisse ; il me

semble que c'est assez des prospérités dont il a joui ; s'il met le pied en France, il en trouvera le terme.

LETTRE XXVI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, 2 octobre.

Hé bien! Thérèse est inflexible ; hé bien! celle à qui j'ai sacrifié tout le bonheur de ma vie, ne jouira pas un seul jour du funeste dévouement de ma trop facile amitié. Louise, le récit que je vais vous faire vous inspirera de la pitié pour Thérèse ; il m'en faut aussi pour moi. Ah! que de douleurs sur la terre! où sont-ils les heureux ? en est-il parmi ceux qui seraient dignes du bonheur ?

Depuis quelque temps, je voyais mad. d'Ervins plus rarement ; un prêtre d'un couvent voisin, d'un extérieur simple et respectable, passait une partie du temps seul avec elle ; moi-même accablée de douleur, et craignant, si je confiais mes peines

à Thérèse, de ne pouvoir lui cacher qu'elle en était la cause involontaire, je me résignais à son goût pour la retraite, et je ne voulais pas lui parler des projets que je lui connaissais. Je comptais sur l'arrivée de M. de Serbellane et sur ses prières pour l'y faire renoncer; mais le frère de M. d'Ervins étant venu à Paris, Thérèse eut hier matin un long entretien avec lui, et je me hâtai d'aller chez elle quand il fut parti, pour en savoir le résultat.

J'ai retenu toutes les paroles de Thérèse, et je vous les transmettrai fidèlement. Qui pourrait oublier un langage si plein d'amour et de repentir? — J'ai apaisé le frère de M. d'Ervins, me dit-elle; maintenant qu'il sait ma résolution, il n'a plus de haine contre moi; cette résolution met la paix entre les ennemis, Dieu qui l'inspire la rend efficace; mais vous à qui je dois tant, vous qui avez peut-être fait pour moi plus de sacrifices que vous ne m'en avez avoués, vous avez failli me perdre dans un mouvement de bonté; vous aviez encouragé M. de Serbellane à revenir, je l'ai appris à temps, j'ai pu le lui défendre;

il sera instruit que s'il me voyait, il ne pourrait me faire changer de dessein, mais qu'il renouvellerait, par son retour, le courroux des parens de M. d'Ervins, et qu'il perdrait ma fille en déshonorant sa mère.

Je voulus l'interrompre, elle m'arrêta. — Demain, me dit-elle, venez me chercher en vous levant, nous nous promènerons ensemble; je vous dirai tout ce qui se passe en moi, je n'en ai pas la force ce soir; il me semble que quand la nuit est venue, la présence d'un Dieu protecteur se fait moins sentir, et j'ai besoin de son appui pour vous annoncer avec courage mes résolutions. A demain donc avec le jour, avec le soleil.

— Quand elle m'eut quittée, je réfléchis douloureusement sur les obstacles que sa ferveur religieuse opposerait à mes efforts, et je plaignis le triste destin de deux nobles créatures, Thérèse et son ami. C'était moi, moi si malheureuse, qui devais essayer de soutenir le courage de mad. d'Ervins, et mon cœur au désespoir était chargé de la consoler! Ah! combien souvent dans la

vie cet exemple s'est présenté, et que d'infortunés ont encore trouvé l'art de secourir des infortunés comme eux !

J'entrai chez Thérèse de très-bonne heure, et je la trouvai toute habillée, priant dans son cabinet devant un crucifix qu'elle y a placé, et aux pieds duquel elle a déjà répandu bien des larmes. Elle se leva en me voyant, ouvrit son bureau, et me dit : — Tenez, voilà toutes les lettres de M. de Serbellane, que j'ai reçues depuis deux mois, je vous les remets avec son portrait ; il ne vous a point ordonné à vous de les brûler, conservez-les pour qu'elles me survivent et que rien de lui ne périsse avant moi. — J'insistai pour qu'elle connût la lettre que m'avait écrite M. de Serbellane ; en la lisant, elle rougit et pâlit plusieurs fois. — Il m'a fait dans ses lettres, reprit-elle, l'offre dont il vous parle ; il me l'a faite avec une expression bien plus vive, bien plus sensible encore, et cependant ma résolution est restée inébranlable. Descendons dans le jardin, je ne suis pas bien ici, l'air me donnera des forces, il m'en faut pour vous ouvrir encore une fois ce

cœur qui doit se refermer pour toujours. — Je la suivis ; ses cheveux noirs, son teint pâle, ses regards qui exprimaient alternativement l'amour et la dévotion, donnaient à son visage un caractère de beauté que je ne lui avais jamais vu. Nous nous assîmes sous quelques arbres encore verds ; Thérèse alors tournant vers l'horizon des regards vraiment inspirés, me dit :

— Ma chère Delphine, je vous le confie en présence de ce soleil qui semble nous écouter au nom de son divin maître, l'objet de mon malheureux amour n'est point encore effacé de mon cœur. Avant qu'un prêtre vénérable eût accepté le serment que j'ai fait de me consacrer à Dieu, je lui ai demandé si, parmi les devoirs que j'allais m'imposer, il en était un qui m'interdît les souvenirs que je ne puis étouffer ; il m'a répondu que le sacrifice de ma vie était le seul qui fût en ma puissance ; il m'a permis de mêler aux pleurs que je verserais sur mes fautes, le regret de n'avoir pas été la femme de celui qui me fut cher, et de n'avoir pu concilier ainsi l'amour et la vertu. Je ne craignais, dans l'état que

je vais embrasser, que des luttes intérieures contre ma pensée; dès qu'on n'exige que mes actions, je me voue avec bonheur à l'expiation de la mort de M. d'Ervins.

» M. de Serbellane m'offre de m'épouser et de passer le reste de sa vie en Amérique avec moi ; juste Ciel! avec quel transport je l'accepterais, quel sentiment presque idolâtre n'éprouverais-je pas pour lui! Mais le sang, la mort nous sépare! un spectre défend ma main de la sienne, et l'enfer s'est ouvert entre nous deux! Si je succombais, j'entraînerais ce que j'aime dans mon crime ; le malheureux! il partagerait mon supplice éternel, et je n'obtiendrais pas de la Providence comme des hommes, de ne condamner que moi seule. Mes pleurs et mon sacrifice serviront peut-être aussi sa cause dans le Ciel. — Oui, s'écria-t-elle, d'une voix plus élevée; oui, je prierai sans cesse; et si mes prières touchent l'Être suprême, ô mon ami! c'est toi qu'il sauvera. — Delphine, me dit-elle en m'embrassant, pardonnez, je ne puis parler de lui sans m'égarer, et je confonds ensemble et l'amour et le sentiment qui

m'ordonne d'immoler l'amour. Mais ils m'ont dit que, dans le temple, après de longs exercices de piété, mes idées deviendraient plus calmes; je les crois, ces bons prêtres, qui ont fait entendre à mon âme le seul langage qui l'ait consolée.

» Il m'eût été beaucoup plus difficile de vivre au milieu du monde, en renonçant à M. de Serbellane, que de lui prouver encore par la résolution que je prends, combien mon âme est profondément atteinte! Ce motif n'est pas digne de l'auguste état que j'embrasse; mais ne faut-il pas aider de toutes les manières la faiblesse de notre nature? et si je me sens plus de force pour revêtir les habits de la mort, en pensant que ce sacrifice obtiendra de lui des larmes plus tendres, pourquoi m'interdirais-je les idées qui me soutiennent dans ce grand combat du cœur.

» Un seul devoir, un seul, pouvait me retenir dans le monde; c'était l'éducation d'Isore. Ma chère Delphine, c'est vous qui m'avez tranquilisée sur cette inquiétude; je vous remettrai ma fille, la fille du malheureux dont j'ai causé la mort. Vous êtes

bien plus digne que moi de former son esprit et son âme; mon éducation négligée me me permet pas de contribuer en rien à son instruction, et mon cœur est trop troublé pour être jamais capable de fortifier son caractère contre le malheur. Elle a dix ans, et j'en ai vingt-six; le spectacle de ma douleur agit déjà trop sur ses jeunes organes. Hélas! ma chère Delphine, vous n'êtes pas heureuse vous-même; j'ai peut-être à jamais perdu votre destinée; mais votre âme plus habituée que la mienne à la réflexion, sait mieux contenir aux regards d'un enfant les sentimens qu'il faut lui laisser ignorer. L'étendue de votre esprit, la variété de vos connaissances vous permettent de vous occuper et d'occuper les autres de diverses idées. Pour moi, je vis et je meurs d'amour. Dans cette religion à laquelle je me livre, je ne comprends rien que son empire sur les peines du cœur, et je n'ai pas, dans ma faible et pauvre tête, une seule pensée qui ne soit née de l'amour.

» Hélas! le parti que je vais prendre affligera sans doute M. de Serbellane; peut-être aurait-il goûté quelque bonheur avec

moi. Ce sanglant hyménée ne lui inspirait point d'horreur ; et pendant quelques années du moins, il n'aurait point été troublé par l'attente d'une autre vie ! Oh ! Delphine, il m'en a coûté long-temps pour lui causer cette peine ; il me semblait qu'un jour de la douleur d'un tel homme, comptait plus que toutes mes larmes : cependant une idée que l'orgueil aurait repoussée, m'a soulagée enfin de la plus accablante de mes craintes. Je lui suis chère, il est vrai, mais c'est moi qui l'aime mille fois plus qu'il ne m'a jamais aimée ; une carrière, un but à venir lui reste ; il ne donnera jamais à personne, je le crois, cette tendresse première dont je faisais ma gloire, alors même qu'elle me coûtait l'honneur et la vertu ; l'amour finit avec moi pour lui ; mais une existence forte, énergique, peut le remplir encore de généreuses espérances.

» Quant à moi, ma chère Delphine, puisqu'un devoir impérieux me sépare de lui, qu'est-ce donc que je sacrifie en me faisant religieuse ? J'ai éprouvé la vie, elle m'a tout dit ; il ne me reste plus que de

nouvelles larmes à joindre à celles que j'ai déjà répandues. Si je conservais ma liberté, je ne pourrais écarter de moi l'idée vague de la possibilité d'aller le rejoindre. J'aurais besoin, chaque jour, de lutter contre cette idée, avec toutes les forces de ma volonté; jamais je n'obtiendrais le repos. Mon amie, croyez-moi, il n'est pour les femmes sur cette terre que deux asiles, l'amour et la religion; je ne puis reposer ma tête dans les bras de l'homme que j'aime, j'appelle à mon secours un autre protecteur qui me soutiendra, quand je penche vers la terre, quand je voudrais déjà qu'elle me reçût dans son sein.

» Le malheur a ses ressources; depuis un mois, je l'ai appris; j'ai trouvé dans les impressions qu'autrefois je laissais échapper sans les recueillir, dans les merveilles de la nature, que je ne regardais pas, des secours, des consolations qui me feront trouver du calme dans l'état que je vais embrasser. Enfin, il me sera permis de rêver et de prier; ce sont les jouissances les plus douces qui restent sur la terre aux âmes exilées de l'amour.

» Peut-être que, par une faveur spéciale, les femmes éprouvent d'avance les sentimens qui doivent être un jour le partage des élus du Ciel; mais si j'en crois mon cœur, elles ne peuvent exister de cette vie active, soutenue, occupée, qui fait aller le monde et les intérêts du monde; il leur faut quelque chose d'exalté, d'enthousiaste, de surnaturel, qui porte déjà leur esprit dans les régions éthérées.

» J'ai confondu dans mon cœur l'amour avec la vertu, et ce sentiment était le seul qui pût me conduire au crime par une suite de mouvemens nobles et généreux; mais que le réveil de cette illusion est terrible! il a fallu pour la faire cesser, que je devinsse l'assassin de l'homme que j'avais juré d'aimer! oh! quel affreux souvenir! et quel serait mon désespoir, si la religion ne m'avait pas offert un sacrifice assez grand, pour me réconcilier avec moi-même!

» Il est fait, ce sacrifice, et Dieu m'a pardonné, je le sais, je le sens; mes remords sont apaisés, la mélancolie des âmes tendres et douces est rentrée dans

mon cœur ; je communique encore par elle avec l'Être suprême ; et si dans un autre monde mon malheureux époux a perdu son irritable orgueil, s'il lit au fond des cœurs, lui-même aussi, lui-même aura pitié de moi ».

— Thérèse s'arrêta en prononçant ces dernières paroles, et retint quelques larmes qui remplissaient ses yeux. J'étais aussi profondément émue, et je rassemblais toutes mes pensées pour combattre le dessein de Thérèse ; mais au fond de mon cœur, je vous l'avouerai, je ne le désapprouvais pas ; je n'ai point les mêmes opinions qu'elle sur la religion ; mais j'aimerais cette vie solitaire, enchaînée, régulière, qui doit calmer enfin les mouvemens désordonnés du cœur. Je voulus cependant épouvanter Thérèse, en lui peignant les regrets auxquels elle s'exposait ; mais elle m'arrêta tout-à-coup.

— Oh ! que me direz-vous, mon amie, s'écria-t-elle, qu'il ne m'ait pas écrit ! que mon amour, plus éloquent encore que lui, n'ait pas plaidé pour sa cause dans mon cœur ! Ne parlons plus sur l'irrévocable,

dit-elle, en m'imposant doucement silence ; mes sermens sont déjà déposés aux pieds du Tout Puissant ; il me reste à les faire entendre aux hommes, mais le lien éternel m'enchaîne déjà sans retour.

» Je ne vous ai point dit que je serais heureuse ; il n'y avait de bonheur sur la terre que quand je le voyais, quand il me parlait ; sa voix seule ranimait dans mon sein les jouissances vives de l'existence ; mais je n'ai plus à craindre ces peines violentes où la vengeance divine imprime son redoutable pouvoir. Désormais étrangère à la vie, je la regarderai couler comme ce ruisseau qui passe devant nous, et dont le mouvement égal finit par nous communiquer une sorte de calme. Le souvenir de ma destinée agitera peut-être encore quelque temps ma solitude ; mais enfin ils me l'ont promis, ce souvenir s'affaiblira, le retentissement lointain ne se fera plus entendre que confusément ; c'est ainsi que je commencerai à mourir, et que je m'endormirai, bénie d'un Dieu clément, et chère peut-être encore à ceux qui m'ont aimée.

» Je pars aujourd'hui pour Bordeaux avec mon beau-frère, continua Thérèse; j'y resterai quelques mois. Je reviendrai chez vous, avant de prendre le voile, pour vous ramener Isore, et vous remettre tous mes droits sur elle. Je vous en conjure, ma chère Delphine, ne nous abandonnons plus à notre émotion; je n'ai pu contenir mon âme en vous parlant aujourd'hui; vous avez dû voir que Thérèse n'était pas encore devenue insensible, jamais elle ne le sera; mais je dois tâcher de le paraître, pour recueillir quelque bien de la résolution que j'ai prise. Il faut se dominer, il faut ne plus exprimer ce qu'on éprouve, c'est ainsi qu'on peut étouffer, m'a-t-on dit, les sentimens dont la religion doit triompher. Ma chère Delphine, ma généreuse amie, retenez ce dernier accent, ce sont les adieux qui précèdent la mort; vous n'entendrez plus la voix qui sort du cœur; adieu!

— Thérèse me quitta, je ne la suivis point, je restai quelque temps seule, pour me livrer à mes larmes. Je sentis d'ailleurs, que ce n'était pas au moment de son dé-

part, que je pourrais produire aucune impression sur elle, et j'espérai davantage de mes lettres pendant son absence. Quand je rentrai, le beau-frère de mad. d'Ervins était arrivé; Thérèse fit les préparatifs de son voyage avec une singulière fermeté: Isore pleura beaucoup en me quittant; mad. d'Ervins en descendant pour partir, détourna la tête plusieurs fois, afin de ne pas voir l'émotion de cette pauvre petite. Thérèse monta en voiture sans me dire un mot; mais en prenant sa main, je reconnus à son tremblement, quelle douleur elle éprouvait!

Thérèse! être si tendre et si doux, me répétais-je souvent quand elle fut partie, cette force que vous ne tenez pas de vous-même, vous soutiendra-t-elle constamment? ne sentirez-vous pas se refroidir en vous l'exaltation d'une religion qui a tant besoin de crédulité et d'enthousiasme! et ne perdrez-vous pas un jour cette foi du cœur, qui vous aveugle sur tout le reste? — Hélas! et moi qui me crois plus éclairée, que deviendrai-je? l'espérance d'une vie à venir, les principes qui m'ont été don-

nés par un être parfaitement bon, les idées religieuses, raisonnables et sensibles, ne me rendront-elles donc pas à moi-même? et l'amour ne peut-il être combattu que par des fantômes superstitieux qui remplissent notre âme de terreur? Louise, la douleur remet tout en doute, et l'on n'est contente d'aucune de ses facultés, d'aucune de ses opinions, quand on n'a pu s'en servir contre les peines de la vie.

LETTRE XXVII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Bellerive, ce 14 octobre.

Je vous prie, ma chère Louise, de remettre à M. de Clarimin ce billet, par lequel je me rends caution de soixante mille livres que mad. de Vernon lui doit : obtenez de lui, je vous en conjure, qu'il cesse de la calomnier. Il est dans sa terre à quelques lieues de vous, il vous sera facile de l'engager à venir vous parler. Dès que j'aurai reçu votre réponse et que je pourrai tran-

quilliser mad. de Vernon, les affaires qui la retiennent ici seront terminées, et nous partirons ensemble pour le Languedoc; moi, pour vous rejoindre, elle, pour m'accompagner, et pour passer l'hiver dans les pays chauds. Les médecins disent que sa poitrine est très-affectée, elle paraît elle-même se croire en danger, mais elle s'en occupe singulièrement peu; ah! si j'étais condamnée à la perdre, cette amère douleur m'ôterait le reste de mes forces!

Je n'ai point appris par mad. de Vernon l'embarras dans lequel elle se trouvait; le hasard me l'a fait découvrir, et je le savais seulement de la veille, lorsque madame de Mondoville et madame de Vernon vinrent avant-hier chez moi. Je pris mad. de Mondoville à part, et je lui demandai si ce que l'on m'avait dit des plaintes de M. de Clarimin contre sa mère était vrai. — Oui, me répondit-elle, ma mère voulait que je m'engageasse pour les soixante mille livres qu'elle lui doit, pendant l'absence de M. de Mondoville; je l'ai refusé, car je n'ai le droit de disposer de rien sans le consentement de mon mari, et ma mère ne veut pas

que je le demande. Vous savez que je mets fort peu d'importance à la fortune; mais je prétends être stricte dans l'accomplissement de mes devoirs. — Elle disait vrai, Louise, elle ne met point d'importance à l'argent, mais sa mère serait mourante, qu'elle ne lui sacrifierait pas une seule de ses idées sur la conduite qu'elle croit devoir tenir.

— Je ne sais pas bien, lui dis-je vivement, quel est le devoir au monde qui peut empêcher d'être utile à sa mère! mais enfin..... — Elle m'interrompit à ces mots avec humeur, car les attaques directes l'irritent d'autant plus, qu'elle n'aperçoit jamais que celles-là. — Vous croyez apparemment, ma cousine, me dit-elle, qu'il n'y a de principes fixes sur rien; et que serait donc la vertu si l'on se laissait aller à tous ces mouvemens? — Et la vertu, lui dis-je, est-elle autre chose que la continuité des mouvemens généreux? Enfin, laissons ce sujet, c'est moi qu'il regarde, et moi seule.

Mad. de Vernon s'approchant de nous, interrompit notre entretien; en la voyant

au grand jour, je fus douloureusement frappée de sa maigreur et de son abattement; jamais je n'avais senti pour elle une amitié plus tendre! Mad. de Mondoville retourna à Paris; je gardai mad. de Vernon chez moi, et le lendemain matin, à son réveil, je lui portai une assignation de soixante mille livres sur mon banquier, en la suppliant de l'accepter. — Non, me dit-elle, je ne le puis, c'était à ma fille, à ma fille pour qui j'ai tout fait, de me tirer de l'embarras où je suis; elle ne le veut pas, c'est peut-être juste, je ne l'ai pas assez formée pour moi, j'ai remis son éducation à d'autres, nous ne pouvons ni nous entendre, ni nous convenir, mais ce n'est pas vous, non, ce n'est pas vous, en vérité, ma chère Delphine, qui devez me rendre un tel service. — Pourquoi donc me refusez-vous ce bonheur, lui dis-je? Il y a deux ans que vous y aviez consenti : nouvellement encore, dans le mariage de votre fille....... — Ah! s'écria-t-elle, le mariage de ma fille...... — Et puis tout-à-coup s'arrêtant, elle reprit : — Depuis quelque temps j'ai du malheur en tout, peut-être

des torts, mais enfin, dans l'état où je suis, tout cela ne sera pas long. — Ne voulez-vous pas empêcher que M. de Clarimin ne vous accuse? — Je le croyais mon ami, me dit-elle en soupirant; se peut-il que je me sois fait des illusions! je n'y étais pas cependant disposée. Enfin il veut me perdre dans le monde, et me ruiner en saisissant ce que je possède; il a tort, car je dois mourir bientôt, et il est dur de m'ôter à présent l'existence à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie. — Au nom de Dieu, lui dis-je, en versant des larmes, repoussez ces horribles idées, et ne refusez pas le service que je vous conjure d'accepter; j'ai des peines, de cruelles peines, vous le savez, voulez-vous me ravir le seul bonheur que je puisse tirer de mon inutile fortune? — Hé bien! me répondit mad. de Vernon, je vous crois généreuse: quand je mourrai, quoi qu'il arrive après moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir rendu un dernier service. Il n'est pas nécessaire que vous me prêtiez ce que je dois, votre caution suffit, et je l'accepte.

Il y avait dans l'accent de madame de Vernon, quelque chose de triste et de sombre qui me fit beaucoup de peine. Pauvre femme! les injustices des hommes ont peut-être aigri ce caractère si doux, troublé cette âme si tranquille. Ah! que les cœurs durs font de mal! Je lui dis quelques mots sur son goût pour le jeu. — Hélas! reprit-elle, vous ne savez pas combien il est difficile d'être femme, sans fortune, sans jeunesse et sans enfans qui nous entourent; on essaie de tout pour oublier cette pénible destinée. — Je ne voulus pas insister sur les pertes qu'elle s'exposait à faire, dans un moment où je venais de lui rendre service, et je cherchai à la ramener sur d'autres sujets de conversation.

Le soir il vint assez de monde me voir; on savait que mad. d'Ervins, pour qui j'avais dit que je quittais la société, n'était plus à Bellerive. Mon départ annoncé avait attiré chez moi plusieurs personnes, qui croient toutes qu'elles me regrettent, et dont la bienveillance s'est singulièrement ranimée en ma faveur, par l'idée de ma prochaine absence.

Pendant que ce cercle était réuni dans le salon de Bellerive, mad. de Lebensei y arriva avec son mari, qu'elle m'avait promis de m'amener. Quand elle vit cette société nombreuse, elle fut entièrement déconcertée, et descendit dans le jardin, sous le prétexte de prendre l'air; il me fut impossible de la retenir, et peut-être valait-il mieux en effet qu'elle s'éloignât, car tous les visages des femmes s'étaient déjà composés pour cette circonstance. M. de Lebensei ne s'en alla point; je remarquai même que c'était avec intention qu'il restait; il voulait trouver l'occasion de témoigner son indifférence pour les malveillantes dispositions de la société; il avait raison, car sous la proscription de l'opinion, une femme s'affaiblit, mais un homme se relève. Il semble qu'ayant fait les lois, les hommes sont les maîtres de les interpréter ou de les braver.

L'esprit de M. de Lebensei me frappa beaucoup, il n'eut pas l'air de se douter du froid accueil qu'on destinait à sa femme; il parla sur des objets sérieux avec une grande supériorité, n'adressa la

parole à personne, excepté à moi, et trouva l'art d'indiquer son dédain pour la censure dont il pouvait être l'objet, sans jamais l'exprimer; un air insouciant, un ton calme, des manières nobles, remettaient chacun à sa place; il ne changeait peut-être rien à la manière de penser, mais il forçait du moins au silence, et c'est beaucoup; car, dans ce genre, l'on s'exalte par ce qu'on se permet de dire, et l'homme qui oblige à des égards en sa présence, est encore ménagé lorsqu'il est absent.

Quand mad. de Lebensei fut revenue près de nous après le départ de la société, M. de Lebensei continua à montrer l'indépendance de caractère et d'opinion qui le distingue, et je sentis que sa conversation en fortifiant mon esprit me faisait du bien; du bien! Ah! de quel mot je me suis servie. Hélas! si vous saviez dans quel état est mon âme...... Mais puisque je me suis promise de me contraindre, il faut en avoir la force, même avec vous.

LETTRE XXVIII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 16 octobre.

Avant de nous réunir pour toujours, ma chère sœur, il faut que je m'explique avec vous sur un sujet que j'avais négligé, mais que vous développez trop clairement dans votre dernière lettre (1), pour que je puisse me dispenser d'y répondre. Vous me dites que M. de Valorbe a toujours conservé le même sentiment pour moi, qu'il n'a pu quitter depuis un an sa mère qui est mourante, mais qu'il vous a constamment écrit pour vous parler de son désir de me voir et de son besoin de me plaire; vous me rappelez aussi ce que je ne puis jamais oublier, c'est qu'il a sauvé la vie à M. d'Albémar, il y a dix ans, et que votre frère conservait pour lui la plus vive reconnaissance. Vous ajoutez à tout cela quelques éloges sur le

(1) Cette lettre est supprimée.

caractère et l'esprit de M. de Valorbe : je pourrais bien n'être pas, à cet égard, de votre avis, mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Si vous aviez connu Léonce, vous ne croiriez pas possible que jamais je devinsse la femme d'un autre; je serais très-affligée, je l'avoue, si les obligations que nous avons à M. de Valorbe vous imposaient le devoir de l'admettre souvent chez vous. Je ne pense pas, vous le croyez bien, à revoir Léonce de ma vie; mais s'il apprenait que je permets à quelqu'un de me rechercher, il croirait que je me console, il n'aurait pas l'idée, qui peut lui venir une fois, de plaindre mon sort; et tous les hommages de l'univers ne me dédommageraient pas de la pitié de Léonce. C'en est assez; maintenant que vous connaissez les craintes que j'éprouve, je suis bien sûre que vous chercherez à me les épargner.

Dès que vous m'aurez mandé si M. de Clarimin accepte ma caution, nous partirons : mad. de Vernon désire que je vous prie de l'accueillir avec amitié; ma chère sœur, je vous en conjure, ne soyez pas injuste pour elle; si je ne puis vaincre les

préventions que vous m'exprimez encore dans votre dernière lettre, au moins soyez touchée des soins infinis qu'elle a eus pour moi; ces soins supposent beaucoup de bonté. Depuis le départ de Léonce pour l'Espagne, je suis presque méconnaissable. Une femme d'esprit a dit : *que la perte de l'espérance changeait entièrement le caractère*. Je l'éprouve; j'avais, vous le savez, beaucoup de gaité dans l'esprit, je m'intéressais aux événemens, aux idées; maintenant rien ne me plaît, rien ne m'attire, et j'ai perdu avec le bonheur tout ce qui me rendait aimable. Quel état cependant pour une personne dont l'âme était si vivement accessible à toutes les jouissances de l'esprit et de la sensibilité! J'aimais la société presque trop, elle m'était souvent nécessaire et toujours agréable; à présent je n'en puis supporter qu'une seule, celle de mad. de Vernon. Louise, récompensez-la donc par votre bienveillance, des consolations qu'elle m'a données.

Jamais on n'a mis dans l'intimité tant de désir de plaire! Jamais on n'a consacré un esprit si fait pour le monde, au soulage-

ment de la douleur solitaire! je vous le dis, ma sœur, et vous finirez par l'éprouver, madame de Vernon est une personne d'un agrément irrésistible. J'ai connu des femmes piquantes et spirituelles; je comprenais facilement, quand elles parlaient, comment on était aimable comme elles, et si je l'avais voulu, j'aurais réussi par les mêmes moyens; mais chaque mot de mad. de Vernon est inattendu, et vous ne pouvez suivre les traces de son esprit, ni pour l'imiter, ni pour le prévoir. Si elle vous aime, elle vous l'exprime avec une sorte de négligence qui porte la conviction dans votre âme. Il semble que c'est à elle-même qu'elle parle, quand des mots sensibles lui échappent, et vous les recueillez, quand elle les laisse tomber.

Ma vie n'appartient plus qu'à vous et à mad. de Vernon; de grâce, que je ne vous voie pas désunies! elle m'est devenue plus nécessaire encore qu'elle ne me l'était, c'est un dernier sentiment que j'ai saisi plus fortement que jamais dans le naufrage de mon bonheur. Mais je n'ai pas besoin d'insister davantage; vous la trouverez,

hélas! assez triste et bien malade, votre bon cœur s'intéressera sûrement pour elle.

LETTRE XXIX.

Léonce à M. Barton.

Bordeaux, ce 20 octobre.

Une fièvre violente m'a forcé de rester ici près d'un mois, je l'ai caché à ma famille à Paris, ma mère seule l'a su; je ne voulais pas que personne excepté elle, se mêlât de s'intéresser à moi. Le premier jour de cette fièvre, je vous ai écrit je ne sais quelle lettre insensée qui contenait, je crois, des expressions insultantes pour mad. d'Albémar; je vous prie de la brûler, j'étais dans le délire; ce n'est pas que rien justifie Delphine des torts dont je l'accuse, mais pour tout autre que moi, elle est, elle doit être un ange. Si vous saviez comme on parle d'elle ici! Elle n'y a demeuré que deux mois, mais n'est-ce pas assez pour qu'on ne puisse pas l'oublier!

J'essaierai demain de pénétrer jusqu'à mad. d'Ervins, elle ne veut voir personne, elle est résolue, m'a-t-on appris, à se faire religieuse; elle doit remettre sa fille à madame d'Albémar; cette enfant parle de Delphine avec transport, je verrai au moins cette enfant. Ne trouvez-vous pas qu'il y a un mystère singulier dans tout?

Il me semble que dans votre dernière lettre vous vous exprimez moins bien sur mad. d'Albémar; vous avez eu tort de recevoir aucune impression par ce que je vous ai écrit; je n'en dois faire sur personne. Conservez votre admiration pour mad. d'Albémar, je serais malheureux de penser que je l'ai diminuée. Il circule des bruits sur mad. d'Ervins, mais c'est impossible; la première fois qu'on me les a dits, j'ai tressailli; depuis on les a démentis, tout-à-fait démentis. Adieu, mon cher maître, j'irai voir madame d'Ervins. D'où vient que cette idée me bouleverse? elle est l'amie de Delphine. M. de Serbellane est allé en Toscane par mer, il ne voulait donc pas venir en France......je ne sais où j'en suis.

LETTRE XXX.

Léonce à Delphine.

Bordeaux, ce 20 octobre.

Delphine, oh! femme autrefois tant aimée! un enfant m'a-t-il révélé ce que la perfidie la plus noire aurait trouvé l'art de me cacher? La voix des hommes vous avait accusée; la voix d'un enfant, cette voix du Ciel, vous aurait-elle justifiée? écoutez-moi : voici l'instant le plus solennel de votre vie. Je suis lié pour toujours, je le sais; il n'est plus de bonheur pour moi; mais si j'étais seul coupable, et que Delphine fût innocente, mon cœur aurait encore du courage pour souffrir.

Hier j'ai été chez mad. d'Ervins : quelque irrité que je fusse, je voulais entendre parler de vous par ceux qui vous aiment. Mad. d'Ervins, toujours livrée aux exercices de piété, a refusé de me voir. Isore, sa fille, jouait dans le jardin, je me suis approché d'elle; on m'avait dit qu'elle vous

aimait à la folie, je l'ai fait parler de vous, et j'ai vu que l'impression que vous produisez était déjà sentie, même à cet âge. Vous l'avouerai-je enfin? j'ai osé interroger Isore sur vos sentimens : des circonstances inouies avaient plusieurs fois ranimé et détruit mon espoir ; j'en accusais quelquefois confusément l'adresse d'une femme, j'espérai que la candeur d'un enfant déconcerterait les calculs les plus habiles.

— Mad. d'Albémar doit se charger de vous, ai-je dit à Isore ; elle vous emmenera sûrement en Toscane. — En Toscane, pourquoi? répondit-elle ; je serais bien fâchée d'aller en Italie : c'est lorsque maman a tant aimé ce pays-là que nous avons été si malheureux. — Mais votre mère, lui dis-je, n'a-t-elle pas toujours aimé l'Italie? elle y est née. — Oh! reprit Isore, elle l'avait quittée si enfant qu'elle ne s'en souvenait plus ; mais M. de Serbellane lui a tout rappelé! — M. de Serbellane vous déplaît-il? continuai-je. — Non, il ne me déplaît pas, répondit Isore ; mais depuis qu'il est venu chez maman, elle a toujours pleuré. —

Toujours pleuré ! répétai-je avec une vive émotion ; et mad. d'Albémar, que faisait-elle alors ? — Elle consolait maman ; elle est si bonne ! — Oh ! sans doute, elle l'est ! m'écriai-je. — Et dans ce moment, Delphine, je sentis mon cœur revenir à vous. — Mais cependant, ajoutai-je, elle épousera M. de Serbellane ? — M. de Serbellane ! interrompit Isore, avec la vivacité qu'ont les enfans, quand ils croient avoir raison ; M. de Serbellane ! ! oh ! c'est maman qui l'aimait, ce n'est pas mad. d'Albémar ; et puisque maman veut se faire religieuse, elle n'épousera pas M. de Serbellane, et mad. d'Albémar n'ira sûrement pas en Italie. — A ces mots, la gouvernante d'Isore la prit brusquement par la main, et l'emmena, en lui faisant une sévère réprimande. Je ne prévoyais pas que j'entraînais cet enfant à faire du tort à sa mère ; mais ce mot qu'elle m'a dit, grand Dieu ! que signifie-t-il ? Ce serait mad. d'Ervins qui aurait aimé M. de Serbellane, ce serait pour la sauver que vous auriez pris aux yeux du monde l'apparence de tous les torts : vous seriez une créature sublime,

quand je vous accusais de parjure, et moi je mériterais.... non, je ne mériterais pas ce que j'ai souffert.

Cependant comment puis-je le croire? n'ai-je pas une lettre de vous, que je tiens de mad de Vernon, dans laquelle vous me dites de m'en rapporter à ce qu'elle me confiera de votre part? N'a-t-elle pas gardé le silence? ne s'est-elle pas embarrassée comme une amie confuse de vos torts envers moi, lorsque je l'ai interrogée sur les détails que j'avais appris en arrivant à Paris, et qui se répandaient dans la société, à l'occasion de la mort de M. d'Ervins? Ces détails qui me causaient tous une douleur nouvelle, c'étaient votre attachement pour M. de Serbellane, vos engagemens pris à Bordeaux avec lui, l'instant d'incertitude que mes sentimens pour vous avaient fait naître dans votre âme, la délicatesse qui vous avait ramenée à votre premier amour, l'obligation où vous étiez de suivre M. de Serbellane après qu'il s'était battu pour vous, et lorsque le séjour de la France lui était interdit. Ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il était parti quand il ne l'était

pas ? n'a-t-il pas passé vingt-quatre heures enfermé chez vous ?.... Oh ! je reprends, en écrivant ces mots, tous les mouvemens que je croyais calmés ! M. de Serbellane, à l'instant même où il avait tué M. d'Ervins, ne vous a-t-il pas nommée ? vos gens, au tribunal, ne vous ont-ils pas citée seule ? n'avez-vous pas été chercher le portrait de M. de Serbellane ? ne receviez-vous pas sans cesse de ses lettres ? avez-vous nié à personne que vous dussiez l'épouser ? n'avez-vous pas demandé un sauf-conduit pour lui ? Mais si toute cette conduite n'était qu'un dévouement continuel à l'amitié, vous seriez bien imprudente, je serais bien malheureux ; mais vous n'auriez pas cessé de m'aimer, et il vaudrait encore la peine de vivre.

Si vous n'avez pas été coupable, si mad. de Vernon a su la vérité, si vous l'aviez chargée de me la dire, jamais la fausseté n'a employé des moyens plus infâmes, plus artificieux, mieux combinés ! Je serai vengé, si son cœur insensible peut recevoir une blessure, si.... Mais ce n'est pas de son sort que je dois vous occuper.

Qui pourra jamais comprendre ce génie du mal qui a disposé de moi ! Mad. de Vernon me remit une lettre de ma mère, qui me conjurait de tenir la promesse qu'elle avait donnée, de me marier avec Matilde; elle me parlait de vous avec amertume. Dans un autre temps, rien de ce qu'elle aurait pu me dire n'aurait fait impression sur moi; mais il me semblait que sa voix était prophétique, et me prédisait l'événement qui venait d'anéantir mon sort. Ma mère m'adjurait, au nom du repos de sa vie, d'accomplir sa promesse; il ne suffisait pas de mon devoir envers elle pour me condamner au malheur que j'ai subi, il fallait que mad. de Vernon s'emparât de mon caractère avec une habileté que je ne sentis pas alors, mais qui depuis, en souvenir, m'a quelquefois saisi d'un insurmontable effroi.

Il n'y avait pas un défaut en moi qu'elle n'irritât. Elle vous défendait avec chaleur, et me blessait jusqu'au fond de l'âme par sa manière de vous justifier; elle m'exagérait le tort que vous vous étiez fait dans le monde, en passant pour la cause du duel

de M. d'Ervins avec M. de Serbellane, et me proposait en même temps de vous engager, au nom de mon désespoir, à m'accorder votre main; c'est ainsi qu'elle révoltait ma fierté! En me rappelant aujourd'hui tous ses discours, il se peut qu'elle ne m'ait pas dit précisément que vous aimiez M. de Serbellane; mais elle a mis, si cela n'est pas, plus de ruses à me le faire croire, qu'il n'en fallait pour le dire. J'éprouvais, en l'écoutant, une contraction inouie, j'avais le front couvert de sueur, je me promenais à grands pas dans sa chambre, je m'écartais et je me rapprochais d'elle, avide de ses discours, et redoutant leur effet; mon âme était fatiguée de cette conversation, comme par une suite de sensations amères, par une longue vie de peines; et cette fatigue cependant ne lassait point mon agitation, elle me rendait seulement tous les mouvemens plus douloureux.

Cette femme, je ne sais par quelle puissance, agitait mes passions comme un instrument qui s'ébranlait à sa volonté; toutes les pensées que je fuyais, elle me les offrait en face; tous les mots qui me fai-

saient mal, elle les répétait; et cependant ce n'était pas contre elle que j'étais irrité, car il me semblait toujours qu'elle voulait me consoler, et que la peine que j'éprouvais n'était causée que par des vérités qui lui échappaient, ou qu'elle ne pouvait réussir à me cacher.

Elle allait chercher en moi tout ce que je peux avoir d'irritabilité sur tout ce qui tient à l'opinion et à l'honneur, pour me convaincre, sans me le prononcer, que je serais avili, si je montrais encore mon attachement pour une femme publiquement livrée à un autre, ou si seulement je paraissais indifférent au scandale qu'avait causé la mort de M. d'Ervins. Ce qu'elle disait pouvait convenir également aux torts de légéreté (si je ne vous avais cru coupable que de ceux-là), ou aux torts du sentiment; mais je saisissais surtout ce qui aigrissait ma jalousie. Mad. de Vernon a fait de moi ce qu'elle a voulu, non par l'empire des affections, mais en excitant tous les mouvemens amers que le ressentiment peut inspirer. Quel art! si c'est de l'art.

Je n'ai rien encore entrevu que confu-

sément; mais les plus généreuses vertus et les plus vils des crimes ne pourraient-ils pas s'être réunis pour me perdre? Delphine, si cette espérance que je saisis m'a déçu, si l'enfant n'a pas dit la vérité, ne me répondez pas, j'entendrai votre silence, et je retomberai dans l'état dont je suis un moment sorti. Que signifiait une lettre de votre propre main? comment fallait-il la comprendre? et tous les mystères du jour fatal, des jours qui l'ont précédé, de ceux qui l'ont suivi. Ah! ne me cachez rien, le secret fait tant de mal!

Depuis mon mariage même, depuis bientôt cinq mois, madame de Vernon se serait-elle encore servie de sa fatale connaissance de mon caractère, pour irriter en moi, la jalousie par la fierté, la fierté par la jalousie; pour empoisonner les peines de l'amour par l'orgueil, et me déchirer à la fois par tous les bons et les mauvais mouvemens de mon âme? Delphine, le cœur de Léonce est resté le même; si le vôtre n'a point été coupable, souvenez-vous du temps où vous vous confiiez à lui; hélas! hélas! depuis ce temps,

un lien funeste...... et ce serait la fausseté la plus insigne qui........ Ne craignez rien pour madame de Vernon, ni pour sa fille; qu'une bonté cruelle ne vous inspire pas encore de me sacrifier à des ménagemens pour les autres!

Je voulais, après avoir vu Isore, retourner à l'instant même à Paris; mais j'ai reçu une lettre de ma mère, qui, s'inquiétant de mon séjour à Bordeaux, et me croyant fort malade, voulait, malgré l'état de sa santé, se mettre en route pour me rejoindre; j'ai dû la prévenir, et je pars. Si c'est vous dont l'image régnera sur ma vie, je pars pour accomplir envers ma mère les devoirs que vous me recommanderiez; s'il faut vous perdre, c'est en Espagne que reposent les cendres de mon père, c'est en Espagne qu'il faut aller mourir.

Delphine, songez avec quelle émotion je vais passer les jours qui me séparent de votre réponse. Je serai à Madrid le premier de novembre: si vous êtes à Bellerive, ma lettre aura pu retarder de quelques jours; jusqu'au vingt-cinq, pendant un mois, j'attendrai, j'ai fixé ce terme à

mon espérance. Jusqu'au vingt-cinq, mon anxiété sera sans doute cruelle; mais que servirait-il de vous la peindre? elle ne vous impose qu'un devoir, la vérité.

LETTRE XXXI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 26 octobre.

Louise, quelle lettre Léonce vient de m'écrire! tout est révélé, tout est éclairci. Mad. de Vernon! vous même, vous n'auriez jamais pensé qu'elle pût en être capable! elle a profité de tous les prétextes que lui fournissait ma confiance, pour induire Léonce à croire que j'aimais M. de Serbellane, que je l'avais reçu chez moi pendant vingt-quatre heures, et que je partais pour l'épouser. Juste Ciel! vous croyez que c'est à moi que je pense, et que je goûterai quelque joie en apprenant que Léonce m'aime encore! non, je ne sens qu'une douleur, je n'ai qu'une idée; c'est l'amitié trahie, l'amitié la plus tendre,

la plus fidèle : on s'attend peut-être, sans se l'avouer, que le temps amènera des changemens dans les sentimens passionnés ; mais tout l'avenir repose sur les affections qui s'entretiennent par la certitude et la confiance.

Mon amie, si vous me trompiez, croyez-vous que je pourrais supporter un tel malheur ? Hé bien, j'aimais mad. de Vernon autant que vous, peut-être plus encore : je m'en accuse, je m'humilie, mais son esprit séducteur avait un empire inconcevable sur moi. J'ai eu des momens de doute sur elle depuis le mariage de Léonce, mais elle en avait triomphé, mais mon cœur lui était plus livré que jamais.

Je suis troublée, tremblante, irritée comme s'il s'agissait de Léonce. Ah ! quand on a consacré tant de soins, tant de services, tant d'années à conquérir une amitié pour le reste de ses jours, quelle douleur on éprouve en considérant tout ce temps, tous ces efforts comme perdus, loin de vous ! Qui trouverai-je jamais que j'aie aimé depuis mon enfance avec cette confiance, avec cette candeur ? Une autre

amie que j'aurais après mad. de Vernon, je la jugerais, je l'examinerais, je serais susceptible de crainte, de soupçon; mais Sophie, je l'ai aimée dans une époque de ma vie où j'étais si tendre et si vraie! Je ne puis plus offrir à personne ce cœur qui se livrait sans réserve, et dont elle a possédé les premières affections. J'aimerai si l'on m'aime, je serai reconnaissante des marques d'intérêt que l'on pourra me donner; mais cette tendresse vive, involontaire, que des agrémens nouveaux pour moi m'avaient inspirée, je ne l'éprouverai plus. Je regrette Sophie et moi-même; car je ne vaudrai jamais pour personne ce que je valais pour elle.

Se peut-il qu'elle ait pu accepter tant de preuves d'amitié, si elle ne sentait pas qu'elle m'aimait, qu'elle m'aimait pour la vie? de tous les vices humains l'ingratitude n'est-il pas le plus dur, celui qui suppose le plus de sécheresse dans l'âme, le plus d'oubli du passé, de ce temps qui ébranle si profondément les âmes sensibles? et moi-même aussi faut-il que je ne conserve plus aucune trace de ce passé qu'elle a

trahi? Si je cède à mon cœur, si je confirme tous les soupçons de Léonce, ne vais-je pas l'irriter mortellement contre la mère de sa femme? Je connais sa véhémence, sa généreuse indignation, il défendra à Matilde de voir sa mère; je ne veux pas perdre mad. de Vernon, je le dois à mes souvenirs, je veux respecter en elle l'amitié qu'elle m'avait inspirée: cependant rester coupable aux yeux de Léonce est un sacrifice au-dessus de mes forces! Que faire donc, que devenir? J'écrirai à M. Barton, je lui demanderai de se charger d'éclairer Léonce, en modérant les effets de son premier mouvement.

Hé quoi! je me refuserais au bonheur d'écrire cette simple ligne: *Delphine n'a jamais aimé que Léonce.* Il l'espère, il l'attend; ah! quelle affreuse perplexité! Je vais aller chez mad. de Vernon, je lui parlerai, je n'épargnerai pas son cœur, s'il peut encore être ému; vous saurez, en finissant cette lettre, ce qu'elle m'aura dit; mais que peut-elle me dire? je veux que du moins une fois, elle entende les plaintes

amères qu'elle ne pourra jamais se rappeler sans rougir.

Minuit.

Non, je ne conçois point ce qu'est devenue l'idée que je m'étais faite de mad. de Vernon ; je viens de passer deux heures avec elle sans avoir pu lui arracher un seul mot, qui pût en rien rappeler cette sensibilité naturelle et aimable que je lui ai trouvée tant de fois ; il semble que dès qu'elle a vu son caractère dévoilé, elle ne s'est plus embarrassée de feindre, et si elle s'était jamais montrée à moi comme aujourd'hui, mon cœur ne s'y serait point trompé.

Après avoir reçu la lettre de Léonce, après m'être livrée, en vous écrivant, à toutes les impressions douces et cruelles qu'elle faisait naître en moi, j'allai chez mad. de Vernon. Je ne vous peindrai point avec quel serrement de cœur je faisais cette même route, j'entrais dans cette même maison que je croyais hier plus à moi que la mienne. Le spectacle des lieux toujours invariables quand notre cœur est si changé,

produit une impression amère et triste ; je m'arrêtai néanmoins dans l'antichambre de mad. de Vernon pour demander de ses nouvelles avant d'entrer chez elle; je sentais que si elle avait été malade, je serais retournée chez moi. On me dit qu'elle se portait beaucoup mieux et qu'elle avait dormi jusqu'à midi; alors je hâtai mes pas et j'ouvris brusquement sa porte; elle était seule et vint à moi avec cet air d'empressement qui avait coutume de me charmer. J'en fus irritée, et par un mouvement très-vif, je jetai sur une table, devant elle, la lettre de Léonce, et je lui dis de la lire.

Elle la prit, rougit d'abord d'une manière très-marquée, mais prolongeant à dessein la lecture pour se remettre; quand elle se sentit enfin tout-à-fait calme, elle me dit assez froidement.—Vous êtes la maîtresse de semer la haine dans une famille unie; mais vous auriez dû penser plutôt qu'il était juste que je fisse tous les efforts qui dépendaient de moi pour bien marier ma fille, et vous empêcher de lui enlever l'époux qui lui était promis.—Grand Dieu! m'écriai-je, il était juste que vous abusas-

siez de mon amitié pour vous, de la confiance absolue qu'elle m'inspirait.... — Et vous, interrompit-elle, n'abusiez-vous pas de ce que je vous recevais tous les jours chez moi, pour venir, dans ma maison même, ravir à ma fille l'affection de Léonce? — Vous ai-je rien caché, répondis-je avec chaleur, ne vous ai-je pas chargée vous-même d'expliquer ma conduite et mes sentimens à Léonce? — En vérité, interrompit mad. de Vernon, si vous me permettez de vous le dire, il fallait être trop naïve pour me choisir, moi, pour engager Léonce à vous épouser. — Trop naïve, répétai-je avec indignation, trop naïve! est-ce vous, madame, qui parlez avec dérision des sentimens généreux? Ah! j'en atteste le Ciel! dans ce moment où j'apprends que mon estime pour votre caractère a détruit tout le bonheur de ma vie, je jouis encore de vous avoir offert une dupe si facile; je jouis avec orgueil d'avoir un esprit incapable de deviner la perfidie, et dont vous avez pu vous jouer comme d'un enfant.

— Léonce lui-même vous avoue, me

répondit-elle, que ce n'est pas moi qui lui ai appris ce que l'on répandait dans le monde ; je me suis contentée de ne pas le nier, c'était bien le moins dans ma situation. Quant à tout l'esprit que fait Léonce à propos du prétendu pouvoir que j'ai exercé sur lui, c'est une excuse qu'il veut vous donner ; on ne gouverne jamais personne que dans le sens de son caractère ; l'éclat de votre aventure lui déplaisait, l'imprudence de votre conduite, l'indépendance de vos opinions blessaient extrêmement sa manière de voir ; voilà tout. — Non, repris-je vivement, ce n'est pas tout ; vous voulez, par des paroles légères, confondre le bien avec le mal, et cacher vos actions dans le nuage de vos discours ; préparez pour le monde ces habiles moyens, un cœur blessé ne peut s'y méprendre. Écoutez chaque mot de la lettre de Léonce. — Comme je voulais la reprendre pour la relire, mad. de Vernon la retint, et me dit négligemment : — Ne voulez-vous pas occuper tout Paris de nos querelles de famille, et montrer à vos amis cette lettre de Léonce ?

— En prononçant ces paroles, elle l'a jeta dans le feu. Cette action m'indigna; mais plus mon impression était vive, plus je voulus la réprimer, et je me levai pour sortir. Mad. de Vernon reprit la parole assez vîte; elle recommença l'entretien, afin qu'il ne se terminât pas par l'action qu'elle venait de se permettre. — J'avais de l'amitié pour vous, me dit-elle, mais les intérêts de ma fille devaient m'être encore plus chers. — Hé quoi! répondis-je, ne les avais-je pas assurés ces intérêts, lorsque je lui donnai la terre d'Andelys, lorsque je vous ai préservé deux fois de la ruine? — Delphine, interrompit mad. de Vernon, il n'y a rien de plus indélicat que de reprocher les services qu'on a rendus. — Vous savez mieux que personne, madame, continuai-je froidement, combien j'attache peu de prix à ce que je puis faire pour les autres; quand il m'est arrivé de rendre des services à ceux que je n'aimais pas, je n'en ai jamais gardé le moindre souvenir; mais c'est avec confiance, avec tendresse, que je me suis vouée à vous

être utile ; les preuves d'amitié que je vous ai données, c'est aux sentimens que je croyais vous avoir inspirés qu'elles s'adressaient ; si vous n'aviez pas ces sentimens, pourquoi donc avez-vous disposé de moi ? pourquoi vous exposiez-vous au reproche le plus humiliant, le plus cruel, à celui de l'ingratitude ? — L'ingratitude ! me dit mad. de Vernon, c'est un grand mot dont on abuse beaucoup ; on se sert parce que l'on s'aime, et quand on ne s'aime plus, l'on est quitte ; on ne fait rien dans la vie que par calcul ou par goût ; je ne vois pas ce que la reconnaissance peut avoir à faire dans l'un ou dans l'autre. — Je ne daigne pas répondre, lui dis-je, à ce détestable sophisme ; mais vous n'aviez donc pas d'amitié pour moi, quand vous me montriez tant d'intérêt et d'affection ? l'attachement que j'avais pour vous ne vous avait donc pas touchée ? est-il donc vrai que depuis six ans nos conversations, nos lettres, notre intimité, tout fut mensonge de votre part ? En me retraçant les années heureuses que j'ai passées avec vous, j'éprouve l'insupportable

peine de ne pouvoir me flatter qu'il a existé un temps où vous m'aimiez sincèrement : quand donc avez-vous commencé à me tromper ? dites-le moi, je vous en conjure, pour que du moins je puisse conserver quelques souvenirs doux de tous les jours qui ont précédé cette funeste époque. — En parlant ainsi, j'étais inondée de larmes, et je souffrais extrêmement de n'avoir pu les retenir, car mad. de Vernon me paraissait avoir conservé le plus grand sang-froid ; cependant quand elle reprit la parole, sa voix était altérée.

— Tout est fini entre nous, me dit-elle en se levant ; avec votre caractère, vous n'entendriez raison sur rien, vous êtes trop exaltée pour qu'on puisse vous faire comprendre le réel de la vie. Si je meurs de la maladie qui me menace, peut-être vous expliquerai-je ma conduite ; mais tant que je vivrai, il me convient de soutenir mon existence, ma manière d'être dans le monde telle qu'elle est ; je veux aussi éviter les émotions pénibles que votre présence et les scènes douloureuses qu'elle entraîne me causeraient ; il vaut donc

mieux ne plus nous revoir. — Vous le dirai-je, ma chère Louise? Je frémis à ces derniers mots; j'étais bien décidée à ne plus être liée avec mad. de Vernon, je sentais que je ne pouvais répéter des reproches de cette nature, et qu'il me serait impossible de la revoir sans les renouveler; mais je ne m'étais pas dit que ce jour finirait tout entre nous, et la rapidité de cette décision, quelque inévitable qu'elle fût, me faisait peur. — Quoi! lui dis-je, vous ne pouvez pas trouver quelques excuses qui puissent affaiblir mon ressentiment? — Le prestige de tout ce que j'étais pour vous est détruit, me dit mad. de Vernon, je suis trop fière pour essayer de le faire renaître. — Trop fière! m'écriai-je, vous qui avez pu me tromper!.... — Laissons ces reproches, reprit-elle impatiemment, je vaux peut-être mieux que je ne le parais; mais, quoi qu'il en soit, je ne veux pas m'entendre dire le mal que l'on peut penser de moi.

Vous êtes la maîtresse, ajouta-t-elle, de rendre les derniers jours de vie qui me restent, horriblement malheureux, en révélant

tout à Léonce, vous pouvez user de cette puissance ; je n'essayerai point de vous en détourner. — Ah ! m'écriai-je, vous ne savez pas encore ce que vous pourriez sur moi, si le repentir.... — Du repentir, interrompit-elle avec l'accent le plus ironique, voilà bien une idée dans votre genre ! — A cette réponse, à cet air, je repris toute mon indignation, et m'avançai vers la porte pour m'en aller ; mais tout-à-coup je m'arrêtai, je regardai cette chambre dans laquelle j'avais passé des heures si douces, et je songeai que j'allais en sortir pour n'y rentrer jamais.

— Hélas ! lui dis-je alors avec douceur, combien vous avez mal connu la route de votre bonheur ! vous avez rencontré au milieu de votre carrière une personne jeune, qui vous aimait de sa première amitié, sentiment presque aussi profond que le premier amour ; une personne singulièrement captivée par le charme de votre esprit et de vos manières, et qui ne concevait pas le moindre doute sur la moralité de votre caractère : vous le savez, autour de moi j'avais souvent entendu dire du mal de

vous; mais en vous justifiant toujours, je m'étais plus attachée aux qualités que je vous attribuais, que si je n'avais jamais eu besoin de vous défendre; vous avez brisé ce cœur qui vous était acquis, sans que même une telle dureté fût nécessaire à aucun de vos intérêts; vous auriez obtenu de moi d'immoler mon bonheur à mon attachement pour vous, vous m'avez trompée par goût pour la dissimulation, car la vérité eût atteint le même but, et vous avez voulu dérober par la fausseté ce que l'amitié généreuse s'offrait à vous sacrifier; je souhaite néanmoins, oui, je souhaite du fond du cœur que vous soyez heureuse, mais je vous prédis que vous ne serez plus aimée comme je vous ai prouvé qu'on aime; on ne forme pas deux fois des liaisons telles que la nôtre, et quelque aimable que vous soyez, vous ne retrouverez pas l'amitié, le dévouement, l'illusion de Delphine; je vous quitte dans cet instant pour ne plus vous revoir, et c'est moi qui suis émue, moi seule. Ah! n'essayerez-vous donc pas d'adoucir le sentiment que je vais emporter avec moi! ce talent de feindre

dont vous avez si cruellement abusé, vous manque-t-il donc seulement alors qu'il pourrait rendre nos derniers momens moins cruels! — Je ne le puis, me dit-elle, je ne le puis; il faut éloigner de soi les sentimens pénibles, et ne point recommencer des liens qui désormais ne seraient que douloureux; il n'est plus en votre puissance de ne pas troubler mon repos, adieu donc, c'est du repos que je veux, si je dois vivre encore, si non...... — Elle s'arrêta comme si elle avait eu l'idée de me parler, mais changeant de résolution : — Adieu Delphine, me dit-elle d'une voix assez précipitée, et elle rentra dans son cabinet.

Je restai quelque temps à la même place; mais enfin, honteuse de mon émotion, de cette faiblesse de cœur qui avait entièrement changé nos rôles, et fait de celle qui était mortellement offensée, celle qui était prête à supplier l'autre, je quittai cette maison pour toujours, et je revins impatiente de vous apprendre ce qui s'était passé. S'il ne se mêlait pas à votre affection pour moi des vertus maternelles, si vous ne m'inspiriez pas ces sentimens qui

appartiennent à l'amour filial, et que la mort prématurée de mes parens ne m'a permis de connaître que pour vous, j'aurais quelque embarras à vous peindre la douleur que m'a causée ma rupture avec mad. de Vernon; mais votre cœur n'est point accessible même à la plus noble des jalousies. Vous avez de l'indulgence pour votre enfant, vous lui pardonnez cette amitié vive que les premiers goûts de l'esprit et les premiers plaisirs de la société avaient fait naître; elle existait à côté de l'amour le plus passionné, cette amitié funeste, elle ne portait donc pas atteinte à la tendresse reconnaissante que je ne puis éprouver que pour vous seule?

Maintenant quel parti prendre? Ma conversation avec mad. de Vernon m'a bien prouvé qu'elle redoutait extrêmement, pour le repos de sa famille, que Léonce ne connût la vérité; mais que dois-je à mad. de Vernon? mais quelle puissance sur la terre pourrait obtenir de moi, que je consentisse une seconde fois à être méconnue de Léonce? Eh! que parlé-je de puissance? il n'en est qu'une à craindre, c'est la voix

de mon propre cœur! mais est-il vrai qu'elle me le demande? Non, il faut aussi que je compte mon sort pour quelque chose, que la bonté m'inspire quelque compassion pour moi-même. J'ai le temps encore de consulter M. Barton, d'avoir sa réponse; la vôtre aussi peut me parvenir, il faut quatorze jours pour que les lettres arrivent à Madrid; Léonce, jusqu'au vingt-cinq novembre, attendra sans me condamner. Ah! ma sœur, que m'écrirez-vous? dans le combat qui me déchire, à quel sentiment prêterez-vous votre appui?

LETTRE XXXII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 2 novembre 1790.

J'ATTENDS impatiemment votre réponse et celle de M. Barton, je compte les jours, et je les redoute; je consume mes heures dans des réflexions qui me déchirent en se combattant mutuellement; quelquefois je trouve de la douceur à penser que si

l'on n'avait pas excité la jalousie de Léonce, toute autre prévention ne l'eût jamais assez éloigné de moi, pour qu'il consentît à devenir l'époux de Matilde; et l'instant d'après je me livre au désespoir, en songeant que le plus simple hasard pouvait tout éclaircir, et que si j'avais eu le courage d'aller vers lui, peut-être encore au dernier moment, un mot, un seul mot faisait de la plus misérable des femmes la plus heureuse!

Quel sentiment éprouvera-t-il, quand il saura mon innocence! oui, sans doute, il la saura; l'on n'exigera pas de moi que je renonce à me justifier auprès de lui. Cependant quel trouble je vais porter dans ses affections, dans ses devoirs, si je l'instruis positivement de la vérité! ne vaut-il pas mieux que le temps, et ma conduite l'éclairent? mais si je garde le silence, il m'annonce qu'il me croira coupable, il croira que dans le moment même où je paraissais l'aimer, je le trompais; non, cette pensée est intolérable. Si j'étais mourante, n'obtiendrais-je pas le droit de tout révéler après moi? hélas! l'aurais-je même

alors ? le bonheur des autres ne doit-il pas nous être sacré, tant qu'il peut dépendre de notre volonté ?

Cruelle femme ! c'est encore pour vous que j'éprouve ces affreuses incertitudes ; c'est votre repos, c'est votre bonheur, qui lutte encore dans mon cœur contre un désir inexprimable ! et Matilde aussi ne souffrira-t-elle pas de ce que je dirai ? puis-je écrire à Léonce ce qui doit lui faire haïr sa belle-mère, et l'éloigner encore plus de sa femme ? ah ! jamais ! jamais personne ne s'est trouvé dans une situation, où les deux partis à prendre paraissent tous les deux également impossibles.

Enfin il le faut, je le dois, attendons les conseils qui peuvent m'éclairer.

Mon voyage près de vous est forcément retardé de quelques jours, parce que je ne vais plus avec mad. de Vernon. J'avais remis toutes mes affaires entre les mains d'un homme à elle : il faut tout séparer, après avoir cru que tout était en commun pour la vie. J'ai honte de vous avouer combien je suis faible ! encore ce matin, je suis montée en voiture pour aller chez

mon notaire, mais comme il fallait, pour arriver à sa maison, passer devant la porte de mad. de Vernon, je n'en ai pas eu le courage; j'ai tiré le cordon de ma voiture au milieu de la rue, et j'ai donné l'ordre de retourner chez moi. J'ai voulu ranger mes papiers avant mon départ, je trouvais partout des lettres et des billets de mad. de Vernon : il a fallu ôter son portrait de mon salon, lui renvoyer une foule de livres qu'elle m'avait prêtés; c'est beaucoup plus cruel que les adieux au moment de mourir, car les affections qui restent alors, répandent encore de la douceur sur les dernières volontés; mais dans une rupture, tous les détails de la séparation déchirent, et rien de sensible ne s'y mêle, et ne fait trouver du plaisir à pleurer.

Je n'ai plus personne à consulter sur les circonstances journalières de la vie; je me sens indécise sur tout. Je pense avec une sorte de plaisir que, par délicatesse pour mad. de Vernon, je m'étais isolée de la plupart des femmes qui me témoignaient de l'amitié; je ne voulais confier à aucune

autre ce que je lui disais, j'étais jalouse de moi pour elle.

Au milieu de ces pensées, plus douces mille fois qu'une amie si coupable ne devait les attendre de moi, mad. de Lebensei a trouvé le secret, hier, de me faire parler très-amèrement de mad. de Vernon; elle était arrivée de la campagne exprès pour me questionner; mad. de Vernon l'avait vue, et avait su la captiver entièrement, soit par l'empire de son charme, soit que, dans la situation de mad. de Lebensei, l'on ne veuille se brouiller avec personne, et que l'on devienne même très-aisément favorable à tous ceux qui vous traitent bien.

Je trouvai d'abord mauvais que mad. de Vernon eût confié, sans mon aveu, à mad. de Lebensei, mon sentiment pour Léonce; mais la justification de mad. de Vernon, que me rapporta mad. de Lebensei assez mal-adroitement, m'irrita bien plus encore. Elle se fondait entièrement sur les dispositions que mad. de Vernon supposait à Léonce, son éloignement pour les femmes qui ne respectaient pas l'opinion, l'irréso-

lution de ses projets relativement à moi, le peu de convenance qui existait entre nos manières de penser. Mad. de Vernon se représentait enfin, me dit mad. de Lebensei, comme n'ayant fait que conseiller Léonce selon son bonheur, et peut-être son penchant : c'était me blesser jusqu'au fond du cœur, que se servir d'un tel prétexte. Si quelqu'un avait senti fortement les torts de mad. de Vernon envers moi, peut-être aurais-je adouci moi-même les coups qu'on voulait lui porter! mais les formes tranchantes de mad. de Lebensei, son parti pris d'avance, les petits mots qu'elle me disait, et qui m'annonçaient que mad. de Vernon l'avait prévenue que j'étais très-exagérée dans mon ressentiment; tout cet appareil d'impartialité, quand il s'agissait de décider entre la générosité et la perfidie, m'offensa tellement, que je perdis, je le crois, toute mesure; et faisant à mad. de Lenbensei, avec beaucoup de chaleur, le tableau de ma conduite et de celle de mad. de Vernon, je lui déclarai que je ne voulais point écouter ceux qui me parleraient pour elle, et que je la

priais seulement de raconter à mad. de Vernon ce que j'avais dit, et les propres termes dont je m'étais servie.

Quand mad. de Lebensei fut partie, je sentis que j'avais eu tort, je ne me repentis ni d'avoir excité le ressentiment de mad. de Vernon, ni d'avoir attaché plus vivement mad. de Lebensei à ses intérêts ; il est assez doux de se faire du mal à soi-même en attaquant une personne qui nous fut chère; on aime à briser tous les calculs en se livrant à ce douloureux mouvement ; mais je me repentis d'avoir dénaturé ce que j'éprouvais, et de m'être donné des torts de paroles, quand mes sentimens et mes actions n'en avaient aucun. J'étais aussi, je l'avoue, vivement irritée en apprenant que mad. de Vernon cherchait encore à me nuire, dans le moment même où j'hésitais si je ne sacrifierais pas le bonheur de toute ma vie à son repos.

Cependant, que deviendrai-je tant que Léonce me soupçonnera ? la solitude et le temps ne feront rien à cette douleur ; elle renaîtra chaque jour, car chaque jour j'essayerai de raisonner avec moi-même, pour

me prouver que je dois répondre à Léonce. Mais pourquoi donc supposer que ma conscience me le défende? Ah! je l'espère, vous et M. Barton, vous penserez que Léonce aura assez de calme, assez de vertu, pour apprendre la vérité sans punir celle qui fut coupable; ah! s'il sait pardonner, ne puis-je pas tout lui dire!

P. S. Vous ne m'avez pas répondu sur l'affaire de M. de Clarimin; je suis bien sûre que vous sentez comme moi, que je dois mettre plus d'importance que jamais, à lui faire accepter ma caution. Si par hasard vous ne l'aviez pas encore offerte, ce qui vient de se passer vous inspirera, j'en suis sûre, le désir de vous hâter.

LETTRE XXXIII.

Mademoiselle d'Albémar à Delphine.

Montpellier, ce 4 novembre.

Ma chère Delphine, mon élève chérie, dans quel monde êtes-vous tombée? pourquoi faut-il que mad. de Vernon, cette

femme perfide que mon pauvre frère détestait avec tant de raison, vous ait captivée par son esprit séducteur? Pourquoi n'ai-je pas su réunir à mon affection pour vous, cet art d'être aimable qui pouvait satisfaire votre imagination? vous n'auriez eu besoin d'aucun autre sentiment, et votre cœur n'eût jamais été trompé.

Vous me demandez un conseil sur la conduite que vous devez tenir avec Léonce; comment oserais-je vous le donner? je ne pense pas que vous deviez en rien vous sacrifier pour l'indigne mad. de Vernon; mais quand Léonce saura que vous n'avez jamais cessé de l'aimer, pourra-t-il supporter Matilde? pourra-t-il se résoudre à ne pas vous revoir? aurez-vous la force de le lui défendre? Cependant, faut-il que, pouvant vous justifier, vous vous donniez l'air coupable? Supporterez-vous une telle douleur? Non, l'amitié ne saurait s'arroger le droit de conseiller une action héroïque; si vous répondez à Léonce, si vous l'instruisez de la vérité, vous ne ferez peut-être rien de vraiment mal, rien que personne surtout pût se permettre de con-

damner; mais si, pour mieux assurer son repos domestique, si, pour l'éloigner plus sûrement de vous, vous vous taisez, vous aurez surpassé de beaucoup ce que l'on pourrait attendre de la vertu la plus sévère.

LETTRE XXXIV.

M. Barton à madame d'Albémar.

Mondoville, 6 novembre.

J'ai été quelques jours, madame, sans pouvoir me déterminer à vous écrire; ce que je devais vous conseiller me semblait trop pénible pour vous : cependant je me suis résolu à vous donner la plus grande preuve de mon estime, en répondant avec une sévère franchise à la généreuse question que vous daignez me faire.

M. de Mondoville, indignement trompé sur vos sentimens, a épousé mademoiselle de Vernon; il a repoussé le bonheur que j'espérais pour lui, il a gâté sa vie, mais il faut au moins qu'il respecte ses devoirs; il lui restera toujours une destinée sup-

portable, tant qu'il n'aura pas perdu l'estime de lui-même.

Sans pouvoir deviner le secret habilement conduit dont vous avez été la victime, je n'ai jamais cru que vous fussiez capable de tromper, mais j'ai toujours refusé de m'expliquer avec Léonce sur ce sujet. J'ai reçu une lettre de lui deux jours avant la vôtre, dans laquelle il m'apprend qu'il vous a écrit, et qu'il vous demande de lui dévoiler ce qu'il commence enfin à entrevoir, les criminelles ruses de mad. de Vernon. Il se contient avec vous, me dit-il, mais il s'exprime dans sa confiance en moi avec une telle fureur, que je frémis du parti qu'il prendra, quand il saura la conduite de madame de Vernon envers lui.

Il est résolu d'abord de défendre à mad. de Mondoville de voir sa mère, et si elle lui désobéit, il veut se séparer d'elle. Il forme encore mille autres projets extravagans de vengeance contre mad. de Vernon. Je ne doute pas qu'il ne renonce à ce qui serait indigne de lui; mais tel que je le connais, je suis sûr qu'il suivra le dessein qu'il m'annonce, de forcer mad. de Mon-

doville à rompre avec sa mère ; quel trouble cependant ne va-t-il pas en résulter !

Quelque coupable que soit mad. de Vernon, vous la plaindriez d'être condamnée à ne jamais revoir sa fille ; et si, comme je n'en doute pas, mad. de Mondoville croit de son devoir de s'y refuser, quel scandale que la séparation de Léonce avec sa femme pour une telle cause ! c'est vous seule, madame, qui pouvez encore être l'ange sauveur de cette famille, l'ange sauveur de celle même qui vous a cruellement persécutée.

Je ne me permettrai pas de vous dicter la conduite que vous devez tenir, j'ai dû seulement vous instruire des dispositions de Léonce. Il est impossible, quand il saura tout, de se flatter de l'apaiser ; il est malheureusement très-emporté, et jamais, il faut en convenir, jamais un homme n'a été offensé à ce point dans son amour et dans son caractère. Jugez vous même, madame, de ce qu'il importe de cacher à Léonce, jugez des sacrifices que votre âme généreuse est capable de faire ! Je ne vous demande point de me pardonner, car

je crois vous honorer par ma sincérité autant que vous méritez de l'être, et mon admiration respectueuse donne beaucoup de force à cette expression.

P. BARTON.

LETTRE XXXV.

Réponse de Delphine à M. Barton.

Paris, ce 8 novembre.

Vous ne savez pas quelle douleur vous m'avez causée! je croyais pouvoir le détromper, je croyais toucher au moment de recouvrer toute son estime; vous m'avez montré mon devoir, le véritable devoir, celui qui a pour but d'épargner des souffrances aux autres; je l'ai reconnu, je m'y soumets, je n'écrirai point; mais souffrez que je le dise, pour la première fois j'ai senti que je m'élevais jusqu'à la vertu; oui, c'est de la vertu qu'un tel sacrifice, et ce qu'il me coûte, mérite le suffrage d'un honnête homme et la pitié du Ciel.

Il attend ma réponse pour un jour fixe, pour le vingt-cinq novembre. Mon silence, dit-il, sera pour lui l'aveu de la perfidie dont on m'avait accusée; ne pouvez-vous lui écrire que ce silence est un mystère que je ne veux jamais éclaircir, mais qu'il ne doit lui donner aucune interprétation décisive? ne pouvez-vous pas lui dire au moins que je pars pour le Languedoc, d'où je ne sortirai jamais? Est-ce trop demander, et ne défais-je pas ainsi, faiblesse après faiblesse, l'action que je nommais généreuse?

Je vous laisse l'arbitre de ce que vous pouvez dire, vous comprenez ce que je souffre, ce que je souffrirai toujours, tant qu'il me croira coupable. Si le Ciel vous inspire un moyen de me secourir sans porter atteinte au bonheur des autres, vous le saisirez; j'ose en être sûre; s'il faut me sacrifier, je vous en donne le pouvoir, je saurai vous en estimer. Je dépose entre vos mains la promesse de m'éloigner, de ne point écrire, de ne rien me permettre enfin pour moi-même, que de vous demander quelquefois si vous avez affaibli

dans le cœur de Léonce, la juste haine qu'il va de nouveau ressentir contre moi.

LETTRE XXXVI.

Madame d'Artenas à Delphine.

Paris, 10 novembre.

J'ai passé hier chez vous, ma chère Delphine, mais en vain, votre porte est toujours fermée. Je suis obligée de partir pour ma terre près de Fontainebleau, mais je ne veux pas différer à vous demander de m'apprendre les causes d'un événement qui occupe toute la société de Paris. Vous êtes brouillée avec madame de Vernon, vous ne vous voyez plus, je crois bien aisément qu'elle a tort, et que vous avez raison, mais pourquoi vous brouiller avec elle? pourquoi vous brouiller avec personne? cela peut avoir les plus graves inconvéniens.

Vous avez découvert qu'elle vous trompait, il y a long-temps que je m'en serais doutée à votre place; mais c'est précisé-

ment parce qu'elle a un caractère adroit et dissimulé, qu'il était sage de la ménager: votre conduite a été le contraire de ce qu'elle devait être ; il fallait ne pas l'aimer avec tant d'aveuglement avant la découverte, et ne pas rompre depuis avec tant de véhémence. Mad. de Vernon est établie à Paris depuis beaucoup plus long-temps que vous ; elle y a beaucoup plus de relations, et vous savez qu'on est toujours ici soutenu par ses parens, non parce qu'ils vous aiment, mais parce qu'ils regardent comme un devoir de vous justifier. Il y a si peu de véritable amitié dans le grand monde, qu'encore vaut-il mieux compter sur ceux qui se croient obligés à vous défendre, que sur ceux qui le font volontairement. Vous allez vous trouver nécessairement mal avec votre famille, si vous ne voyez plus mad. de Vernon ; car mad. de Mondoville, dans cette circonstance, ne se séparera sûrement pas de sa mère. Il faut tâcher de vous raccommoder avec tout cela : pensez-en ce que j'en pense, mais soyez avec madame de Vernon dans une bonne mesure, quoique sans fausseté.

Les hommes peuvent se brouiller avec qui ils veulent, un duel brillant répond à tout; cette magie reste encore au courage, il affranchit honorablement des liens qu'impose la société; ces liens sont les plus subtils, et cependant les plus difficiles à briser. Une jeune femme sans père ou sans mari, quelque distinguée qu'elle soit, n'a point de force réelle ni de place marquée au milieu du monde. Il faut donc se tirer d'affaire habilement, gouverner les bons sentimens avec encore plus de soin que les mauvais, renoncer à cette exaltation romanesque qui ne convient qu'à la vie solitaire, et se préserver surtout de ce naturel inconsidéré, la première des grâces en conversation, la plus dangereuse des qualités en fait de conduite.

Vous aimez, quoique vous en puissiez dire, le mouvement et la variété de la société de Paris; sachez donc vous maintenir dans cette société, sans donner prise sur vous à personne. Avant les chagrins que vous avez éprouvés, vous aimiez aussi, et cela devait être, les succès sans exemple que vous obteniez toujours quand on

vous voyait, et quand on vous entendait. Défiez-vous de ces succès; qu'ils vous rendent d'autant plus prudente, car en excitant l'envie, ils vous obligent à craindre mad. de Vernon. Je pourrais, moi, me brouiller avec elle; nous sommes à force égale, vieille et oubliée que je suis; mais vous, la plus belle, la plus jeune, la plus aimable des femmes, on croira tout ce que mad. de Vernon dira contre vous, et pour ne vous rien cacher, on le croit déjà.

J'avais commencé ma lettre avec l'intention de vous laisser ignorer ce que mad. de Vernon allègue en sa faveur; mais je réfléchis qu'il faut que vous connaissiez tous les motifs qui doivent diriger votre conduite. Elle prétend que vous l'aviez chargée d'engager Léonce à vous épouser, que depuis l'esclandre du duel de M. de Serbellane il ne l'a pas voulu, et que vous ne lui avez jamais pardonné son infructueuse négociation. Elle affirme que vous avez dit à tout le monde un mal abominable d'elle, et que vous lui avez reproché de prétendus services avec indélicatesse et amertume. Jugez combien les

ingrats et ceux qui auraient envie de l'être, trouvent mauvais qu'on se souvienne des services qu'on a rendus! Elle assure enfin que c'est elle qui n'a plus voulu vous voir, parce que vous ne veniez dans sa maison que pour vous faire aimer du mari de sa fille, et cette dernière accusation lui rallie toutes les dévotes. Vous voyez qu'elle sait se concilier les bons et les méchans, et de plus, cette nombreuse classe d'indifférens paisibles, qui, ayant beaucoup plus entendu parler de madame d'Albémar que de madame de Vernon, croient qu'il est de leur dignité de gens médiocres, de blâmer celle qui a le plus d'éclat.

Ne vous exagérez pas cependant l'effet des discours de madame de Vernon, nous sommes en état de nous en défendre; mais il est indispensable que vous commenciez par vous raccommoder avec elle, et je vous réponds qu'elle ne demanderait pas mieux; car dans toutes ces querelles, en présence du tribunal de l'opinion, chacun a peur de l'autre. Retournez à ses soupers, cessez de lui faire aucun reproche, n'en dites plus aucun mal, et

si elle continue à chercher à vous nuire, je me charge, moi, de lui jouer quelques tours de vieille guerre. Je connais les ruses de madame de Vernon, je ne m'en sers pas, mais j'en sais assez pour les dévoiler, et elle vous ménagera quand elle apprendra que vos qualités vives et brillantes sont sous la protection de ma prudence et de mon sang-froid. Adieu, ma chère Delphine, suivez mes conseils, et tout ira bien.

LETTRE XXXVII.

Delphine à Madame d'Artenas.

Paris, 14 novembre.

Je suis touchée, madame, de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, mais je ne puis suivre le conseil que vous avez la bonté de me donner. J'ai aimé tendrement mad. de Vernon, comment me serait-il possible de renouer avec elle par des motifs tirés de mon intérêt personnel? Je suis bien peu capable de cette conduite,

même avec les indifférens; mais j'aurais une répugnance invincible à dégrader les sentimens que j'ai éprouvés, en les soumettant à des calculs. Comment pourrais-je revoir avec calme, dans les rapports communs du monde, une personne qui a été l'objet de ma plus tendre amitié, et qui s'est montrée ma plus cruelle ennemie? Non, la société ne vaut pas ce qu'il en coûterait, pour torturer à ce point son caractère naturel; de tels efforts feraient plus que contraindre les mouvemens vrais du cœur, ils finiraient par le dépraver.

Je suis singulièrement blessée, je l'avoue, des discours que mad. de Vernon tient sur moi; mais c'est précisément parce que ces discours sont écoutés, que je ne veux pas me rapprocher d'elle. J'aurais peut-être été assez faible pour le désirer, s'il était arrivé ce qui, je crois, était juste, si c'était elle seule qu'on avait blâmée; mais puisqu'elle m'accuse et qu'on la soutient, puisque j'ai quelque chose encore à craindre d'elle, je ne la reverrai jamais.

C'est auprès de vous, madame, que je

voudrais me justifier. Mad. de Vernon m'a reproché *d'avoir dit du mal d'elle*, et vous me conseillez *de la ménager ;* tous ces mots me paraissent bien étranges, dans un sentiment de la nature de celui que j'avais pour mad. de Vernon ! une seule fois j'ai parlé d'elle avec amertume, en m'adressant à une personne qui l'aime beaucoup, et que je rattachais à elle au lieu de l'en détacher, par la vivacité même qui me donnait l'air d'avoir tort. Vous n'aimez pas mad. de Vernon, et je m'interdis de vous en parler, à vous, que je désirerais si vivement éclairer sur les absurdes calomnies dont je suis l'objet.

J'ai reproché à mad. de Vernon les services que je lui ai rendus ; *et tous les services du monde*, dit-elle, *sont effacés par les reproches.* Vous sentez aisément, madame, combien il serait facile de se dégager ainsi de la reconnaissance. On blesserait le cœur d'une personne qui se serait conduite généreusement envers nous ; elle s'en plaindrait, et l'on dirait ensuite que *toutes ses actions sont effacées par ses paroles.* Mais ce n'est pas de cela dont il

s'agit entre mad. de Vernon et moi; si je lui ai reproché son ingratitude, c'est celle du cœur dont je l'ai accusée, et c'est en confondant ensemble, en plaçant sur la même ligne, le jour où je lui ai serré la main avec tendresse, et celui où j'aurais engagé la moitié de ma fortune pour elle, que j'ai eu le droit de lui rappeler tout ce qui lui a prouvé que je l'aimais.

Je rougis jusqu'au fond de l'âme des autres torts qu'elle m'impute; mais si je les repoussais, ce serait alors que je serais vraiment blâmable; je nuirais à mad. de Vernon, et jusqu'à présent vous voyez que j'ai trouvé le secret de ne nuire qu'à moi-même, je m'en applaudis. Je ne veux pas *ménager* mad. de Vernon par les motifs que vous me présentez; je ne veux point la désarmer, mais je craindrais encore de lui faire du mal; hélas! elle apprendra bientôt à quel point je l'ai craint!

Mes plaintes contre elle, quand je m'en permets, ont toutes un caractère de sensibilité romanesque, qui, vous le savez, n'associera pas la société de Paris à mon ressentiment. Je ne suis pas indifférente

au blâme de cette société; mais je ne ferai, pour m'y soustraire, que ce que je ferais pour la satisfaction de ma conscience; la vérité doit nous valoir le suffrage des autres, ou nous apprendre à nous en passer.

Je mettrais peut-être plus de prix à l'opinion, si j'étais unie à la destinée d'un homme qui me fût cher; mais condamnée à vivre seule, à supporter seule mon sort, je n'ai point d'intérêt à me défendre; qui jouirait de mon triomphe, si je le remportais? et n'est-il pas assez sage de ne point lutter contre la méchanceté des hommes, quand l'on n'a d'autre bien à espérer de ses efforts, que quelques douleurs de moins? Cette indifférence sur ce qu'on peut dire de moi, m'est beaucoup plus facile maintenant, que je suis résolue à quitter Paris. Je vais m'enfermer pour toujours dans la retraite où vit ma belle-sœur; j'y emporterai le souvenir le plus tendre de vos bontés, et le regret de n'en avoir pas joui plus long-temps.

DELPHINE D'ALBÉMAR.

LETTRE XXXVIII.

Réponse de madame d'Artenas à Delphine.

Fontainebleau, ce 19 novembre.

Vous prenez beaucoup trop vivement, ma chère Delphine, les peines passagères de la vie! que de candeur, de noblesse et de bonté dans votre lettre, mais que vous êtes encore jeune! Je ne me souviens pas, en vérité, d'avoir eu cette bonne-foi dans mon enfance, et je ne suis pourtant, Dieu merci! ni méchante, ni fausse; mais j'ai vécu au milieu du monde, et je suis détrompée du plaisir d'être dupe.

Quoi qu'il en soit, je ne veux pas exiger de vous ce qui serait trop opposé à votre caractère, et nous atteindrons au même but par une conduite négative. Dans la société de Paris ce qu'on ne fait pas, vaut presque toujours autant que ce qu'on pourrait faire. Vous ne passerez point votre vie dans le Languedoc, mais vous y

resterez six mois ; pendant ce temps tout sera oublié. On vous a accueillie avec transport à votre arrivée à Paris, c'est à présent le tour de l'envie; quand vous reviendrez, on sera las de l'envie même, et curieux de vous revoir ; et comme rien de ce qu'on a dit n'a pu laisser de trace, on ne s'en souviendra plus ; ce n'est pas pour de telles causes que la réputation se perd : si vous éprouviez ce malheur, quelque injuste qu'il pût être, votre philosophie ne tiendrait pas contre lui, il a des pointes trop acérées ; mais il n'en est pas question, et je vous réponds de réparer cet hiver, et ce que le duel de M. de Serbellane a fait dire, et ce que mad. de Vernon y a ajouté.

Je vous demande seulement de vous arrêter dans ma terre, qui est sur votre route en allant à Montpellier. Ma nièce, pour qui vous avez été si bonne, et que vous avez rendue raisonnable, vous en prie instamment; j'ose l'exiger de vous.

LETTRE XXXIX.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Fontainebleau, ce 25 novembre.

J'ai déjà fait vingt lieues pour me rapprocher de vous, ma chère Louise, mon voyage est commencé, je suis partie de Paris, je ne reverrai plus les lieux où j'ai connu Léonce; je les ai quittés, le jour même où, rempli de mon souvenir, il attendait à deux cents lieues de moi la réponse qui devait me justifier, et je ne l'ai pas faite cette réponse! Ah! d'où vient qu'un sacrifice si grand ne me donne point le repos que l'on doit attendre de la satisfaction de sa conscience? Hélas! les peines de l'amour étouffent toutes les jouissances attachées à l'accomplissement du devoir, et le bonheur succombe alors même que la vertu résiste. N'importe, ce n'est pas pour notre propre avantage que tant de nobles facultés nous ont été données, c'est pour seconder la pensée de

l'Être suprême en épargnant du mal, en faisant du bien sur la terre à tous les êtres qu'il a créés.

J'ai regretté M. de Lebensei en quittant Paris, je l'avais vu tous les jours qui ont précédé mon départ; il craignait que ma dernière conversation avec sa femme ne m'eût éloigné d'elle, et il paraissait mettre du prix à nous rapprocher; j'ai promis de rester en correspondance avec lui; c'est un homme d'un esprit si étendu, il a réfléchi si profondément sur les sentimens et les idées, que peut-être il calmera mon cœur en m'accoutumant à considérer la vie sous un point de vue plus général.

Mad. d'Artenas veut que je passe huit jours ici dans sa terre, qui est agréablement située au milieu de la forêt de Fontainebleau; j'ai cédé à ses instances, et surtout à celles de sa nièce, mad. de R..... Elle a mis beaucoup de délicatesse à ne jamais me rechercher à Paris, et semble attacher un grand prix à ces jours passés avec elle : je ne continuerai donc mon voyage vers vous, que dans huit jours.

Mad. de Mondoville est venue me voir à Paris, un soir que j'étais à Bellerive; je lui ai rendu le lendemain sa visite, mais en m'assurant auparavant qu'elle n'y était pas; je craignais d'y trouver sa mère, et j'avais raison d'avoir peur de l'émotion que j'éprouverais, si j'en juge par celle que m'a causée le seul moment où, depuis notre rupture, j'aie entrevu madame de Vernon.

Je sortais de Paris, ce matin, avec ma voiture chargée pour le voyage, et conduite par des chevaux de poste; les postillons, en tournant, accrochèrent assez violemment un carrosse à deux chevaux; inquiète, je m'avançai pour voir s'il n'était pas renversé; j'aperçus dans ce carrosse mad. de Vernon seule, et la tête appuyée contre un des côtés de la voiture. Je ne sais si c'était l'imagination ou la vérité, mais je la trouvai singulièrement pâle et défaite, un cri d'étonnement m'échappa en la voyant; elle me regarda d'un air qui me parut triste et doux; vous l'avouerai-je? un mouvement involontaire me fit porter ma main au cordon de la voiture pour

l'arrêter; il n'y en avait point, et les chevaux m'avaient déjà emportée à cent pas d'elle; mais je sentis par cette épreuve et par l'émotion qu'elle me causa le reste du jour, combien j'avais eu raison en évitant de revoir madame de Vernon.

Les souvenirs d'une longue et tendre amitié se renouvellent toujours, quand on se représente celle que l'on a aimée comme souffrante ou malheureuse; mais je sais trop bien que mad. de Vernon ne me regrette point, n'a pas besoin de moi, et je m'éloigne d'elle, sans avoir, à cet égard, le moindre doute.

LETTRE XL.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Fontainebleau, ce 27 novembre.

Ah! mon Dieu! que j'étais loin de prévoir l'événement qui me rappelle à l'instant même à Paris. La pauvre mad. de Vernon! il ne me reste plus de traces de mon ressentiment contre elle, je me reproche

même.... je ne sais ce que je me reproche; mais je serai bien malheureuse d'avoir été brouillée avec elle, si je ne puis la revoir encore, la soigner, lui prouver que j'ai tout oublié. Je crains de perdre un moment même avec vous, ma chère Louise, je vous envoie la lettre de mad. de Mondoville, et je pars.

Madame de Mondoville à madame d'Albémar.

Paris, ce 26 novembre.

J'ai à vous annoncer, ma chère cousine, un cruel malheur : cette nuit, ma mère a pris un vomissement de sang, qui ne s'est point arrêté pendant plusieurs heures, et que les médecins regardent comme mortel; sa poitrine est déjà très-attaquée depuis plusieurs mois, par des veilles continuelles; l'on croit ce dernier accident sans remède dans son état, et le péril même en paraît extrêmement prochain. Elle avait tout-à-fait perdu connaissance vers la fin de la nuit; en revenant à elle, elle a fait quelques questions à son médecin, et comprenant

parfaitement sa situation, elle lui a dit, avec l'air le plus calme et le plus doux : — J'aurais besoin, monsieur, de trois ou quatre jours pour régler divers intérêts; donnez-moi les remèdes qui peuvent me soutenir; peu importe, comme vous le sentez bien, s'ils conviennent au fond de la maladie, elle est jugée, elle est sans ressources; mais indiquez-moi ce qu'il faut faire pour avoir un peu de force jusques à la fin de ma vie, je vous en serai sensiblement obligée. — Alors se retournant vers moi, elle me dit : — C'est pour voir mad. d'Albémar, que je souhaite encore de vivre quelques jours; je l'ai rencontrée hier matin partant pour Montpelier, je crois qu'un courier peut la rejoindre, faites-le partir à l'instant; je connais son cœur, je suis sûre qu'elle n'hésitera pas à revenir, dites-lui seulement mon désir et mon état. — Je crois comme ma mère, ma chère cousine, que vous êtes trop bonne pour hésiter à satisfaire les vœux d'une femme mourante, quand même, ce que j'ai toujours voulu ignorer, vous croiriez avoir à vous plaindre d'elle.

Vous n'avez pas un moment à perdre pour lui donner la satisfaction de vous revoir, et pour contribuer au salut de son âme; car je ne doute pas que, malgré nos différences d'opinion, vous ne vous joigniez à moi pour l'engager à remplir les devoirs sacrés dont dépend son bonheur à venir : c'est le premier intérêt dont je veux vous parler; vous lui ferez plus d'impression que moi, si vous vous joignez à mes instances; vous ne voulez pas, j'en suis sûre, exposer ma pauvre mère à mourir sans avoir reçu les secours de la religion. Je retourne auprès d'elle, et je vous attends impatiemment. Sans ma confiance en Dieu, la douleur que je ressens me paraîtrait bien pénible à supporter. Adieu, ma chère cousine, je viens de demander qu'on fît dans mon couvent des prières pour ma mère; je les ai obtenues, j'y joins les miennes, j'espère que vous rendrez les vôtres efficaces, en vous réunissant à moi, dans les pieux efforts qui me sont commandés.

LETTRE XLI.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 29 novembre.

Elle vit encore, ma chère Louise, c'est tout ce que je puis vous dire; je n'ai point d'espérance, et jamais je n'aurais eu plus besoin d'en concevoir. Je me suis rattachée à mad. de Vernon, par des sentimens qui ne sont pas en tout semblables à ceux que j'éprouvais pour elle, mais la pitié les rend aussi tendres. Que ne puis-je prolonger ses jours! si elle revenait de son état maintenant, elle se corrigerait de ses défauts, parce qu'elle serait éclairée sur ses erreurs; mais, hélas! il semble que la nature ne donne sa plus terrible leçon que la dernière, et ne permet pas de faire servir à la vie les sentimens qu'ont inspirés les approches de la mort.

Je puis vous écrire, pendant que mad. de Vernon essaie de se reposer; on lui

a expressément défendu de parler, ce qui m'oblige à m'éloigner souvent d'elle. Votre intérêt sera douloureusement captivé par le récit de la conduite qu'elle tient; vous serez aussi, je le crois, bien frappée de la singulière lettre qu'elle m'a écrite : je vous l'envoie en vous priant de me la conserver; oh! que le cœur humain est inattendu dans ses développemens! les moralistes méditent sans cesse sur les passions et les caractères, et tous les jours il s'en découvre que la réflexion n'avait pas prévus, et contre lesquelles ni l'âme ni l'esprit n'ont été mis en garde.

Je suis arrivée hier chez mad. de Vernon, et j'éprouvais, en entrant chez elle, tous les genres d'émotion réunis! l'embarras mêlé à la plus profonde pitié, un intérêt véritable, joint à de l'incertitude sur les témoignages que j'en devais donner. J'avais su par un courrier que j'envoyai à l'avance, que madame de Vernon était un peu mieux, mais toujours dans un grand danger. Je montai les escaliers en tremblant, madame de Mondoville vint au-de-

vant de moi : — Ma mère était bien impatiente de vous voir, me dit-elle ; elle vous a écrit hier tout le jour, quoiqu'on lui eût interdit cette occupation ; elle a mis en ordre ses affaires ; venez, vous la trouverez plus touchante que jamais elle ne l'a été ; mais jusqu'à présent je n'ai pu lui faire encore entendre qu'elle est assez dangereusement malade pour se confesser. Les médecins disent que l'effrayer sur son état pourrait lui faire mal ; mais qui, juste Ciel ! oserait prendre sur soi de ménager son corps aux dépens de son âme ? Je vous en avertis, je lui parlerai, si vous ne vous en chargez pas. — Attendez de grâce, répondis-je à madame de Mondoville, que je me sois entretenue avec votre mère.

— Matilde me conduisit enfin chez la pauvre malade, la chambre était obscure, à travers le jour sombre qui l'éclairait, j'aperçus madame de Vernon couchée sur un canapé, les cheveux détachés, vêtue de blanc, et d'une pâleur effrayante. Elle vit l'émotion que j'éprouvais : — Remettez-vous, ma chère Delphine, me dit-elle, c'est bon à vous d'être si troublée.

— Je pris sa main et je la baisai tendrement; elle me fit signe de m'asseoir, et m'adressa d'abord des questions indifférentes sur mon voyage, sur le lieu où le courrier m'avait rencontrée, sur la santé de madame d'Artenas, etc. Je répondis à tout par des monosyllabes, n'osant commencer moi-même à lui parler de son état, et souffrant cruellement néanmoins de prendre part à des conversations si étrangères au sentiment qui m'occupait. Sa fille se leva et nous laissa seules; je crus qu'elle allait me parler avec confiance, mais continuant à l'éviter, elle me raconta son accident, les suites qu'il devait avoir, la certitude qu'elle avait de mourir dans trois ou quatre jours, avec une simplicité et un calme tout-à-fait semblable à sa manière habituelle, à cette manière qui lui donnait toujours, soit dans le sérieux, soit dans la plaisanterie, de la grâce et de la dignité.

Elle prit son mouchoir en me parlant, l'approcha de sa bouche, et le reposa sans s'interrompre sur la table; je le vis plein de sang, je tressaillis, et penchant ma tête sur

sa main, je fondis en larmes, en l'appelant plusieurs fois du nom que j'aimais à lui donner, Sophie, ma chère Sophie! — Généreuse Delphine, me dit-elle, vous m'aimez encore; ah! cela vaut mieux que vivre! Je vous ai écrit, ajouta-t-elle, afin d'éviter une conversation trop pénible pour nous deux, ma lettre contient tout ce que je pourrais dire; je n'ai pas prétendu me justifier, mais vous expliquer ma conduite par mon caractère et ma manière de voir. Vous ne trouverez pas peut-être mes sentimens meilleurs après cette explication, mais vous comprendrez comment ils sont dans la nature; et si je vous montre les causes des plus grands torts, vous serez un peu plus disposée à les pardonner. Ce que je vous demande instamment, c'est, après avoir lu cette lettre, de n'en pas causer avec moi; j'ai toujours craint les fortes émotions, je ne suis pas assez contente de moi, pour aimer à m'abandonner à mes mouvemens, ni à ceux des autres. Le repentir seul convient à ma situation et je ne veux pas m'y livrer; je suis mieux en tout quand je me contiens,

et l'entraînement me fait mal. Écrivez-moi seulement deux lignes, qui me disent que vous conserverez un souvenir encore doux de votre ancienne amie; je les mettrai ces deux lignes sur ma poitrine déjà mortellement atteinte, et ce remède me fera peut-être mourir sans douleur. — En disant ces derniers mots, elle sonna comme si elle eût redouté les pleurs que je répandais, et la prolongation de sa propre émotion.

Ses femmes entrèrent, elle me renvoya doucement chez moi. Je montai dans une chambre que je m'étais fait donner pour ne pas sortir de la maison, et je lus avec un serrement de cœur continuel la lettre que voici :

Madame de Vernon à madame d'Albémar.

Je n'ai été aimée dans ma vie que par vous; beaucoup de gens m'ont trouvée aimable, ont cherché ma société; mais vous êtes la seule personne qui m'ayez rendu service sans intérêt personnel, sans

autre objet que de satisfaire votre générosité et votre amitié ; et cependant vous êtes l'être du monde envers lequel j'ai eu les torts les plus graves ; peut-être même n'y a-t-il que vous qui ayez véritablement le droit de me faire des reproches ; comment vous expliquer, comment m'expliquer à moi-même une telle conduite ? Au moins, je n'en adoucis pas les couleurs, je m'interdis, pour la première fois de ma vie, tout autre secours que celui de la vérité. C'est à votre esprit seul que je m'adresserai dans cette peinture fidèle de mon caractère, et je n'abuserai point de ma situation, pour obtenir mon pardon de l'attendrissement qu'elle pourrait vous causer.

Les circonstances qui présidèrent à mon éducation ont altéré mon naturel ; il était doux et flexible, on aurait pu, je crois, le développer d'une manière plus heureuse. Personne ne s'est occupé de moi dans mon enfance, lorsqu'il eût été si facile de former mon cœur à la confiance et à l'affection. Mon père et ma mère sont morts que je n'avais pas trois ans, et ceux

qui m'ont élevée ne méritaient point mon attachement. Un parent très-éloigné et très-insouciant fut mon tuteur ; il me donnait des maîtres en tout genre, sans prendre le moindre intérêt ni à ma santé, ni à mes qualités morales ; il voulait être bien pour moi, mais comme il n'était averti de rien par son cœur, sa conduite tenait au hasard de sa mémoire, ou de sa disposition ; il regardait d'ailleurs les femmes comme des jouets dans leur enfance, et dans leur jeunesse comme des maîtresses plus ou moins jolies, que l'on ne peut jamais écouter sur rien de raisonnable.

Je m'aperçus assez vite que les sentimens que j'exprimais étaient tournés en plaisanterie, et que l'on faisait taire mon esprit, comme s'il ne convenait pas à une femme d'en avoir ; je renfermai donc en moi-même tout ce que j'éprouvais, j'acquis de bonne heure ainsi l'art de la dissimulation, et j'étouffai la sensibilité que la nature m'avait donnée. Une seule de mes qualités, la fierté, échappa à mes efforts pour les contraindre toutes ; quand on me surprenait dans un mensonge, je

n'en donnais aucun motif, je ne cherchais point à m'excuser, je me taisais; mais je trouvais assez injuste, que ceux qui comptaient les femmes pour rien, qui ne leur accordaient aucun droit et presque aucune faculté, que ceux-là mêmes voulussent exiger d'elles les vertus de la force et de l'indépendance, la franchise et la sincérité.

Mon tuteur, assez fatigué de moi parce que je n'avais point de fortune, vint me dire un matin qu'il fallait épouser M. de Vernon. Je l'avais vu pour la première fois la veille, il m'avait souverainement déplu; je m'abandonnai au seul mouvement involontaire que je me sois permis de montrer en ma vie; je résistai avec assez de véhémence, mon tuteur me menaça de me faire enfermer pour le reste de mes jours dans un couvent, si je refusais M. de Vernon; et comme je ne possédais rien au monde, je n'avais point l'espoir de m'affranchir de son despotisme. J'examinai ma situation, je vis que j'étais sans force, une lutte inutile me parut la conduite d'un enfant; j'y renonçai, mais avec un sen-

timent de haine contre la société qui ne prenait pas ma défense, et ne me laissait d'autres ressources que la dissimulation. Depuis cette époque mon parti fut irrévocablement pris d'y avoir recours, chaque fois que je le jugerais nécessaire. Je crus fermement que le sort des femmes les condamnait à la fausseté ; je me confirmai dans l'idée conçue dès mon enfance, que j'étais, par mon sexe et par le peu de fortune que je possédais, une malheureuse esclave à qui toutes les ruses étaient permises avec son tiran. Je ne réfléchis point sur la morale, je ne pensais pas qu'elle pût regarder les opprimés. Je n'étouffai point ma conscience, car en vérité, jusqu'au jour où je vous ai trompée, elle ne m'a rien reproché.

M. de Vernon n'était point un caractère insouciant comme mon tuteur, mais il avait, avant tout, la peur d'être gouverné, et néanmoins une si grande disposition à être dupe, qu'il donnait toujours la tentation de le tromper ; cela était si facile et il y avait tant d'inconvénient à lui dire la vérité la plus innocente, qu'il aurait fallu,

je vous l'atteste, une sorte de chevalerie dans le caractère, pour parler avec sincérité à un tel homme. J'ai pris pendant quinze ans l'habitude de ne devoir aucun de mes plaisirs qu'à l'art de cacher mes goûts et mes penchans, et j'ai fini par me faire, pour ainsi dire, un principe de cet art même, parce que je le regardais comme le seul moyen de défense qui restait aux femmes, contre l'injustice de leurs maîtres.

J'engageai M. de Vernon avec tant d'adresse, à passer plusieurs anées à Paris, qu'il crut y aller malgré moi. J'aimais le luxe, et je ne connais personne qui, par son caractère, ses fantaisies et sa prodigalité, ait plus besoin que moi d'une grande fortune; M. de Vernon s'était enrichi par l'économie, je sus cependant exciter si bien son amour-propre, qu'à sa mort il était presque ruiné, et avait contracté, vous le savez, une dette assez forte avec la famille de Léonce. Je disposais de M. de Vernon, et cependant il me traitait toujours avec une grande dureté; il ne se doutait pas que j'eusse de

l'ascendant sus ses actions, mais pour mieux se prouver à lui-même qu'il était le maître, il me parlait toujours avec rudesse.

Ma fierté se révoltait souvent en secret de tout ce que j'étais obligée de faire pour alléger ma servitude; mais si je m'étais séparée de M. de Vernon, je serais retombée dans la pauvreté, et j'étais convaincue que de toutes les humiliations, la plus difficile à supporter au milieu de la société, c'était le manque de fortune et la dépendance que cette privation entraîne.

Je ne voulus point avoir d'amans, quoique je fusse jolie et spirituelle; je craignais l'empire de l'amour; je sentais qu'il ne pouvait s'allier avec la nécessité de la dissimulation; j'avais pris d'ailleurs tellement l'habitude de me contraindre, qu'aucune affection ne pouvait naître malgré moi dans mon cœur; les inconvéniens de la galanterie me frappèrent très-vivement, et ne me sentant pas les qualités qui peuvent excuser les torts d'entraînement, je résolus de conserver intacte ma considération au milieu de Paris. Je crois que per-

sonne n'a mieux jugé que moi le prix de cette considération, et les élémens dont elle se compose; mais les liens d'amour, tels qu'on peut les former dans le monde, valent-ils mieux qu'elle? je ne le pense pas.

J'avais eu d'abord l'idée d'élever ma fille d'après mes idées, et de lui inspirer mon caractère; mais j'éprouvai une sorte de dégoût de former une autre à l'art de feindre; j'avais de la répugnance à donner les leçons de ma doctrine; ma fille montrait dans son enfance assez d'attachement pour moi; je ne voulais ni lui dire le secret de mon caractère, ni la tromper. Cependant j'étais convaincue et je la suis encore, que les femmes étant victimes de toutes les institutions de la société, elles sont dévouées au malheur, si elles s'abandonnent le moins du monde à leurs sentimens, si elles perdent de quelque manière l'empire d'elles-mêmes. Je me déterminai, après y avoir bien réfléchi, à donner à Matilde dont le caractère, je vous l'ai dit, s'annonçait de bonne heure comme très-âpre, le frein de la religion catholique, et je m'applaudis d'avoir trouvé le moyen de

soumettre ma fille à tous les jougs de la destinée de femme, sans altérer sa sincérité naturelle. Vous voyez, d'après cela, que je n'aimais pas ma manière d'être, quoique je fusse convaincue que je ne pouvais m'en passer.

M. de Vernon mourut : l'état de sa fortune me rendait impossible de rester à Paris, j'en fus très-affligée ; j'aime la société, ou pour mieux dire, je n'aime pas la solitude ; je n'ai pas pris l'habitude de m'occuper, et je n'ai pas assez d'imagination pour avoir dans la retraite aucun amusement, aucune variété par le secours de mes propres idées ; j'aime le monde, le jeu, etc. Tout ce qui remue au dehors me plaît, tout ce qui agite au dedans m'est odieux ; je suis incapable de vives jouissances, et, par cette raison même, je déteste la peine, je l'ai évitée avec un soin constant, et une volonté inébranlable.

J'allai à Montpellier, c'est alors que je vous connus, il y a six ans, vous en aviez seize, et moi près de quarante. M. d'Albémar qui vous avait élevée, devait, quoiqu'il eût déjà soixante ans, vous épouser

l'année suivante; ce mariage me déplaisait extrêmement, il m'ôtait tout espoir d'obtenir une part quelconque dans l'héritage de M. d'Albémar et de voir finir la gêne d'argent qui m'était singulièrement odieuse. J'avais d'abord assez de prévention contre vous, mais je vous l'atteste, et j'ai bien le droit d'être crue après tant de pénibles aveux, vous me parûtes extrêmement aimable, et dans les trois années que j'ai passées à Montpellier, je trouvais dans votre entretien un plaisir toujours nouveau.

Cependant mon âme n'était plus accessible à des sentimens assez forts pour me changer; il fallait, pour être aimée d'une personne comme vous, que je cachasse mon véritable caractère, et j'étudiais le vôtre pour y conformer en apparence le mien; cette feinte, quoiqu'elle eut pour but de vous plaire, dénaturait extrêmement le charme de l'amitié. Votre mari mourut, je vous avais dit que je désirais d'achever l'éducation de ma fille à Paris, vous m'offrîtes aussitôt d'y venir avec moi, et de me prêter quarante mille livres qui

m'étaient nécessaires pour m'y établir; j'acceptai ce service, et voilà ce qui a commencé à dépraver mon attachement pour vous.

Vous étiez si jeune et si vive, que je ne vous regardais absolument que comme un plaisir dans ma vie; de ce moment je pensai que vous pouviez m'être utile, et j'examinai votre caractère sous ce rapport. J'aperçus bientôt que vous étiez dominée par vos qualités, la bonté, la générosité, la confiance, comme on l'est par des passions; et qu'il vous était presque aussi difficile de résister à vos vertus, peut-être inconsidérées, qu'à d'autres de combattre leurs vices. L'indépendance de vos opinions, la tournure romanesque de votre manière de voir et d'agir, me parurent en contraste avec la société dans laquelle vos goûts, vos succès, votre rang et vos richesses devaient vous placer. Je prévis aisément que vos agrémens et vos avantages inspireraient pour vous des sentimens passionnés, mais vous feraient des ennemis; et dans la lutte que vous étiez destinée à soutenir contre l'envie et l'amour, je

pensai que je pourrais aisément prendre un grand ascendant sur vous.

Je n'avais alors, je vous le jure, d'autre intention que de faire servir cet ascendant à notre bonheur réciproque. Mais le sentiment que vous inspirâtes à Léonce changea ma disposition. Je mettais une grande importance au mariage de ma fille avec lui, et je vous en ai, dans le temps, développé tous les motifs; ils étaient tels, que votre générosité même ne pouvait diminuer leur influence sur mon sort : je ne pouvais, sans ce mariage, être dispensée de rendre compte de la fortune de M. de Vernon, ni donner une existence convenable à ma fille, ni conserver mon état à Paris.

Il y avait quelques-unes de mes dettes que je ne vous avais pas avouées, entre autres celle à M. de Clarimin; je me croyais sûre de son silence; j'étais loin de penser qu'il fût capable de la conduite qu'il a tenue envers moi; je le connaissais depuis mon enfance; c'est le seul homme qui m'ait trompée, parce que, de tout temps, il s'est montré à moi comme très-immoral,

et que j'ai cru par conséquent qu'il ne me cachait rien. Une fois, malgré ma prudence accoutumée, je lui répondis une lettre un peu vive (1), elle l'a blessé; l'un des inconvéniens de l'habitude de la dissimulation, c'est qu'une seule faute peut détruire tout le fruit des plus grands efforts; le caractère naturel porte en lui-même de quoi réparer ses torts, le caractère qu'on s'est fait, peut se soutenir, mais non se relever.

Je vous sus mauvais gré de vouloir enlever Léonce à ma fille, après que nous étions convenues ensemble de ce mariage. Si je vous avais parlé franchement, vous vous seriez sans doute justifiée, mais j'ai une aversion particulière pour les explications; décidée à ne pas faire connaître en entier ce que je pense, je déteste les momens que l'on destine à se tout dire; je conservai donc mon ressentiment contre vous, et il devint plus amer étant contenu.

Le jour de la mort de M. d'Ervins, au moment même du dénouement de cette

(1) Cette lettre ne s'est pas trouvée.

funeste histoire, lorsque j'avais tout préparé pour m'opposer à votre mariage, vous m'avez montré tant de confiance que je fus prête à vous avouer ce qui se passait en moi; mais ce mouvement était si contraire à ma nature et à mes habitudes, que j'éprouvai dans tout mon être, comme une sorte de roideur qui s'y opposait. Mille hasards se réunirent pour aider à mes desseins : une lettre de la mère de Léonce, qui s'opposait de la manière la plus solennelle à son mariage avec vous, arriva la veille même du jour où je devais lui parler; le public était convaincu que c'était l'amour de M. de Serbellane pour vous, qui l'avait si vivement irrité contre un mot blessant que vous avait dit M. d'Ervins. Ce que vous écriviez à Léonce était assez vague pour s'accorder avec ce qu'on pouvait insinuer ou taire; les soins que vous preniez pour sauver la réputation de madame d'Ervins, vous compromettaient nécessairement dans l'opinion; je me vis environnée de ces facilités funestes, qui achèvent d'entraîner dans le combat de l'intérêt avec l'honnêteté.

J'hésitais encore cependant, je vous le jure, et deux fois j'ai demandé mes chevaux pour aller à Bellerive : mais enfin ma fille, dans une conversation que nous eûmes ensemble, le matin même du retour de Léonce, me dit qu'elle l'aimait, et que le bonheur de sa vie était attaché à l'épouser. Alors je fus décidée : je me dis qu'en donnant à Matilde l'espérance d'être la femme de Léonce, en lui faisant voir tous les jours un jeune homme aussi remarquable, j'avais contracté l'obligation de l'unir à lui, et que je ne faisais qu'accomplir mon devoir de mère, en employant tous les moyens possibles pour déterminer Léonce à l'épouser.

A cet intérêt, se joignit une opinion qui ne peut pas m'excuser à vos yeux, mais dont je conserve néanmoins encore la conviction intime : je ne crois pas que le caractère de Léonce eût jamais pu vous rendre heureuse. Je sais qu'il a de grandes qualités par lesquelles vous pouvez vous ressembler ; mais je l'ai remarqué, dans cet entretien même, où j'ai mérité tous mes malheurs en trahissant votre confiance ;

ce n'était point la jalousie seule qui agissait sur lui, j'exerçais un grand empire sur les mouvemens de son âme, en lui disant que l'opinion générale vous était contraire, et qu'on le blâmerait de rechercher une femme qui s'était publiquement compromise. Chaque fois que j'en appelais, pour le décider, à ce qu'il devait à sa propre considération, je lui causais une rougeur, une agitation qui ne se serait pas entièrement calmée, quand même on lui aurait prouvé que les apparences seules étaient contre vous.

Vous savez maintenant, non mon excuse, mais l'explication de ma conduite. Mon plus grand tort fut d'arracher à Léonce son consentement, et de l'entraîner à l'église avant que vous eussiez eu le temps de vous revoir, j'en ai été punie; il n'est résulté pour moi que des peines de ce malheureux mariage; ma fille s'est éloignée de moi; elle n'a voulu se prêter à rien de ce que je souhaitais; je me suis jetée dans les distractions qui suspendent toutes les inquiétudes de l'âme, j'ai joué, j'ai veillé toutes les nuits; je sentais qu'en

me conduisant ainsi j'abrégeais ma vie, et cette idée m'était assez douce.

Je craignais à chaque instant que le hasard n'amenât un éclaircissement entre Léonce et vous : si j'ai mis alors tant d'intérêt à l'empêcher, c'était sur-tout dans l'espoir de conserver ou de dérober même votre amitié que je ne méritais plus ; le mariage que je voulais était conclu, mais il fallait que l'absence de Léonce me laissât le temps de vous engager à l'oublier, et peut-être alors auriez-vous formé d'autres liens, qui vous auraient rendue plus indifférente aux moyens employés pour vous brouiller avec M. de Mondoville. Pendant deux mois qu'il a différé le voyage quil projetait, j'ai su tout ce que vous faisiez l'un et l'autre, afin de prévenir l'explication que je redoutais mortellement. Votre caractère et celui de Léonce rendaient cette entreprise plus facile ; vous vous occupiez de M. de Serbellane, à cause de mad. d'Ervins, sans songer qu'à votre âge vous pouviez nuire ainsi très-sérieusement à votre réputation ; et Léonce a non-seulement de la jalousie dans le caractère,

mais une sorte de susceptibilité sur les torts d'une femme envers lui, ou sur ceux qu'elle peut avoir aux yeux des autres, dont il est aisé de tirer avantage pour l'irriter même contre celle qu'il aime. Enfin Léonce partit pour l'Espagne ; vous me proposâtes d'aller avec vous à Montpellier, et me croyant sûre, Léonce étant absent, de pouvoir conserver votre amitié, je revins à vous du fond de mon cœur, avec la tendresse la plus vive que j'aie jamais éprouvée pour personne. Quand j'acceptai de vous un nouveau service, j'étais digne de le recevoir ; je crus au bonheur plus que je n'y avais cru de ma vie : ma santé se rétablissait, et l'espoir de passer le reste de mes jours avec vous rafraîchissait mon âme flétrie ; c'est alors qu'un enfant a découvert le secret le mieux caché : c'est la punition d'une femme qui se croyait habile en dissimulation, que d'être déjouée par un enfant, quand elle avait réussi à tromper les hommes.

Cet événement m'a tuée, la maladie dont je meurs vient de là. Vous avez été offensée, avec raison, de la manière dont je

me suis conduite, lorsque tout vous fut révélé ; mais notre liaison ne pouvant plus subsister, je voulais éviter les scènes douloureuses. Plus je me sentais coupable, plus je souffrais, plus je voulais vous le cacher. Vous pouviez me perdre auprès de Léonce, je ne cherchai point à vous adoucir ; je pouvais, il est vrai, me confier en votre générosité, mais ne repoussez pas le peu de bien que je dis de moi-même ; c'est, je vous le jure, parce que je vous aimais encore, qu'il me fut impossible de vous implorer.

Il ne me convenait pas, tant que je continuais à vivre dans le monde, que l'on connût la véritable cause de notre brouillerie. Je me trouvais engagée à suivre mon caractère, à mettre de l'art dans ma défense ; cependant ce caractère éprouvait déjà beaucoup de changement dans le secret de moi-même ; mais après quarante ans, les habitudes dirigent encore, alors même que les sentimens ne sont plus d'accord avec elles. Il faut de longues réflexions ou de fortes secousses pour corriger les défauts de toute la vie ; un repen-

tir de quelques jours n'a pas ce pouvoir.

Quand je vous rencontrai avant-hier au moment de votre départ, quand je vis le regard doux et sensible que vous jetâtes sur moi, j'éprouvai une émotion si profonde et si vive, qu'elle a beaucoup hâté la fin de ma vie. J'aurais voulu vous retenir à l'instant pour vous révéler mes secrets; mais il fallait l'approche de la mort pour me donner la confiance de parler de moi-même. Je suis timide, malgré la présence d'esprit que j'ai su toujours montrer; mon caractère est fier, quoique ma conduite ait été souple et dissimulée; il y a dans moi je ne sais quel contraste qui m'a souvent empêchée de me livrer aux bons mouvemens que j'éprouvais.

Enfin je vais mourir, et toute cette vie d'efforts et de combinaisons est déjà finie; je jouis de ces derniers jours pendant lesquels mon esprit n'a plus rien à ménager. Je croyais, il y a quelque temps, que j'avais seule bien entendu la vie, et que tous ceux qui me parlaient de sentimens devoués et de vertus exaltées, étaient des charlatans ou des dupes; depuis que je vous

connais, il m'est venu par intervalle d'autres idées, mais je ne sais encore si mon aride système était complétement erroné, et s'il n'est pas vrai qu'avec toute autre personne que vous, les seules relations raisonnables sont les relations calculées.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir été méchante : j'avais mauvaise opinion des hommes, et je m'armais à l'avance contre leurs intentions malveillantes, mais je n'avais point d'amertume dans l'âme; j'ai rendu fort heureux tous mes inférieurs, tous ceux qui ont été dans ma dépendance, et lorsque j'ai usé de la dissimulation envers ceux qui avaient des droits sur moi, c'était encore en leur rendant la vie plus agréable. J'ai eu tort envers vous, Delphine, envers vous qui êtes, je vous le répète, ce que j'ai le plus aimé; inconcevable bizarrerie! que ne me suis-je livrée à l'impression que vous me faisiez! mais je la combattais comme une folie, comme une faiblesse qui dérangeait une vie politiquement ordonnée, tandis que ce sentiment aurait aussi bien servi mes intérêts que mon bonheur.

J'ai tout dit dans cette lettre, je ne vous ai point exagéré les motifs qui pouvaient m'excuser. J'ai donné à mes sentimens pour ma fille, à mes calculs personnels leur véritable part; croyez-moi donc sur le seul intérêt qui me reste, croyez que je meurs en vous aimant.

J'ai vécu pénétrée d'un profond mépris pour les hommes, d'une grande incrédulité sur toutes les vertus, comme sur toutes les affections! Vous êtes la seule personne au monde que j'aie trouvée tout à la fois supérieure et naturelle, simple dans ses manières, généreuse dans ses sacrifices, constante et passionnée, spirituelle comme les plus habiles, confiante comme les meilleurs; enfin, un être si bon et si tendre, que malgré tant d'aveux indignes de pardon, c'est en vous seule que j'espère pour verser des larmes sur ma tombe, et conserver un souvenir de moi, qui tienne encore à quelque chose de sensible.

SOPHIE DE VERNON.

QUELLE lettre que celle que vous venez de lire, ma chère Louise! n'augmente-t-

elle pas votre pitié pour la malheureuse Sophie ? quelle vie froide et contrainte elle a menée ! quelle honte, et quelle douleur qu'une dissimulation habituelle ! comment pourrai-je lui inspirer quelques-uns de ces sentimens, qui peuvent seuls soutenir dans la dernière scène de la vie ! Oh ! je lui pardonne et du fond de mon cœur, mais je voudrais que son âme s'endormît dans des idées, dans des espérances qui pussent l'élever jusqu'à son Dieu. Je vais retourner vers elle, et demain je vous écrirai.

LETTRE XLII.

Delphine à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 31 novembre.

MADAME de Vernon a été aujourd'hui véritablement sublime ; plus son danger augmente, plus son âme s'élève. Ah ! que ne peut-elle vivre encore ! elle donnerait, j'en suis sûre, pendant le reste de sa vie, l'exemple de toutes les vertus. Sa fille, qui avait passé la nuit à la veiller, est montée chez

moi ce matin, elle m'a dit que sa mère était plus mal que le jour précédent, et qu'il ne restait plus aucun espoir. — Il faut donc, ajouta-t-elle, il faut absolument que vous lui parliez de la nécessité d'accomplir ses devoirs de religion : je vous en conjure, ayez ce courage ; il aura plus de mérite avec vos opinions qu'avec les miennes, et vous m'éviterez le plus cruel des malheurs, en sauvant ma pauvre mère de la perdition qui la menace. Mon confesseur est ici, c'est un prêtre d'une dévotion exemplaire, il prie pour nous dans ma chambre, et m'a déjà dit la messe pour obtenir du Ciel, que ma mère meure dans le sein de notre Église ; cependant que peuvent ses prières si ma mère n'y réunit pas les siennes ! Ma chère cousine, persuadez-la ! quelle que soit sa réponse, je lui parlerai, c'est mon devoir ; mais si elle était bien préparée, si elle savait qu'une personne aussi philosophe..... Je ne le dis pas pour vous offenser, vous le croyez bien ; mais enfin, si elle savait qu'une personne du monde comme vous, est d'avis qu'elle doit se conformer aux devoirs de sa reli-

gion, peut-être qu'elle ne serait pas retenue par le faux amour-propre qui l'endurcit. Ma chère cousine, je vous en conjure...... — Et elle me serrait les mains en me suppliant, avec une ardeur que je ne lui avais jamais connue. Je m'engageai de nouveau à parler à madame de Vernon, je pensais en effet qu'on devait du respect aux cérémonies de la religion qu'on professe; et d'ailleurs, les scrupules mêmes les moins fondés des personnes qui nous aiment, méritent des égards; je demandai toutefois instamment à Matilde, de se conduire dans cette occasion avec beaucoup de douceur, de remplir ce qu'elle croyait son devoir, mais de ne point tourmenter sa mère. Je descendis chez mad. de Vernon, j'y trouvai mad. de Lebensei. Mad. de Mondoville, en la voyant, recula brusquement, et ne voulut point entrer. Mad. de Lebensei me laissa seule avec mad. de Vernon, en promettant de revenir le soir même, passer la nuit auprès d'elle avec moi. — Eh bien! me dit mad. de Vernon en me tendant la main quand nous fûmes seules, un mot de vous sur ma lettre, j'en ai besoin. — Sophie,

lui répondis-je, je demande au Ciel de vous rendre la vie, et je suis sûre de ramener votre cœur à tous les sentimens pour lesquels il était fait. — Ah! la vie, me dit-elle, il ne s'agit plus de cela, mais si votre amitié me reste, je me croirai moins coupable, et je mourrai tranquille. — Ah! sans doute, repris-je, elle vous reste, elle vous est rendue cette amitié si tendre; à la voix de ce qui nous fut cher, le souvenir du passé doit toujours renaître, rien ne peut l'anéantir; il se retire au fond de notre cœur, lors même qu'on croit l'avoir oublié. Jugez ce que j'éprouve à présent que vous souffrez, que vous m'aimez, et que je vous vois prète à devenir ce que je vous croyais, ce que la nature avait voulu que vous fussiez. — Douce personne! interrompit-elle, vos paroles me font du bien, et je meurs plus tranquillement que je ne l'ai mérité.

— Il me reste, lui dis-je, un pénible devoir à remplir auprès de vous; mais votre raison est si forte, que je ne crains point de vous présenter des idées qui pourraient effrayer toute autre femme. Votre fille désire avec ardeur que vous remplissiez les

devoirs, que la religion catholique prescrit aux personnes dangéreusement malades; elle y attache le plus grand prix; il me semble que vous devez lui accorder cette satisfaction. D'ailleurs vous donnerez un bon exemple, en vous conformant dans ce moment solennel aux pratiques qui édifient les catholiques; le commun des hommes croit y voir une preuve de respect pour la morale et la Divinité.— Mad. de Vernon réfléchit un moment avant de me répondre; puis elle me dit : — Ma chère Delphine, je ne consentirai point à ce que vous me demandez; ce qui a souillé ma vie, c'est la dissimulation; je ne veux pas que le dernier acte de mon existence participe à ce caractère. J'ai toujours blâmé les cérémonies des catholiques auprès des mourans; elles ont quelque chose de sombre et de terrible, qui ne s'allie point avec l'idée que je me fais de la bonté de l'Être-Suprême. J'ai surtout une invincible répugnance pour ouvrir mon âme à un prêtre, peut-être même à toute autre personne qu'à vous; je sens qu'il me serait impossible de parler avec confiance à

un homme que je ne connais point, ni de recevoir aucune consolation de cette voix, jusqu'alors étrangère à mon cœur. Je crois que si l'on me contraignait à voir un prêtre, je ne lui dirais pas une seule de mes pensées ni de mes actions secrètes; j'aurais l'air de me confesser, et je ne me confesserais sûrement pas; je me donnerais ainsi la fausse apparence de la foi que je n'aurais point. J'ai trop usé de la feinte, c'en est assez, je ne veux point interrompre la jouissance, hélas! trop nouvelle, que la sincérité me fait goûter, depuis que mon âme s'y est livrée. Ce n'est pas assurément que je repousse les idées religieuses, mon cœur les embrasse avec joie, et c'est en vous que j'espère, ma chère Delphine, pour me soutenir dans cette disposition; mais si je mêlais à ce que j'éprouve réellement des démonstrations forcées, je tarirais la source de l'émotion salutaire que vous avez fait naître en moi. Mad. de Lebensei voulant me veiller cette nuit, ma fille choisira ce temps pour se reposer; restez avec moi, chère Delphine, consacrez ces momens qui sont peut-être

les derniers, à remplir mon âme de toutes les idées qui peuvent à la fois la fortifier et l'attendrir; mais ayez la bonté d'annoncer à ma fille mes refus, ils sont irrévocables. — Je connaissais le caractère positif de madame de Vernon, mon insistance eût été inutile; je lui promis donc ce qu'elle désirait. — Suivez, ma chère Sophie, lui dis-je, suivez les impulsions de votre cœur; quand elles sont pures, elles élèvent toutes vers un Dieu, qui se manifeste à nous, par chacun des bons mouvemens de notre âme.

— Je me suis occupée, ajouta mad. de Vernon, de tous les intérêts qui pouvaient dépendre de moi; j'ai assuré autant qu'il m'était possible, vos créances sur mon héritage; j'ai réglé avec le plus grand soin les intérêts de ma fille; enfin, et ce devoir était le plus impérieux de tous, j'ai écrit à Léonce une lettre qui contient, dans les plus grands détails, l'histoire malheureuse des torts que j'ai eus envers vous deux. Cette lettre lui apprendra aussi les services que vous m'avez rendus; je lui dis positivement, que c'est à votre générosité que

ma fille doit la terre qu'elle lui a apportée en dot. Cette lettre sera remise par un de mes gens au courrier de l'ambassadeur d'Espagne, et dans huit jours vous serez justifiée auprès de Léonce. Je le renvoie à vous, pour savoir si j'ai mérité qu'il me pardonne. Je n'ai pu prendre sur moi de rien mettre dans cette lettre qui l'adoucît en ma faveur; ma fierté souffrait, je l'avoue, de faire des aveux si humilians à un homme qui ne m'a jamais aimée, et qui éprouvera sûrement en lisant ma lettre le dernier degré de l'indignation. Cette pensée qui m'était toujours présente, m'a peut-être inspiré des expressions dont la sécheresse ne s'accorde pas avec ce que j'éprouve. Mais enfin, c'est à vous, à vous seule que je pouvais confier mon repentir. Je n'ai pas dit à Léonce dans quel état de santé j'étais, ma mort le lui apprendra; je n'ai pu même me résoudre à lui recommander le bonheur de Matilde; une prière de moi ne peut que l'irriter, mais c'est entre vos mains, ma chère Delphine, que je remets le sort de ma fille. Je n'ai pas, assurément, le droit de donner des conseils

à la vertu même; cependant, je vous en conjure, contentez-vous de reconquérir l'estime et l'admiration de Léonce, et ne rallumez pas un sentiment qui, j'en suis sûre, rendrait trois personnes très-malheureuses. — Nous irons ensemble, je l'espère, lui répondis-je, auprès de ma belle-sœur, comme nous en avions formé le projet, et je ne quitterai plus sa retraite.

— Nous irons! ce mot ne me convient plus; mais j'ose encore m'en flatter, s'écria mad. de Vernon en joignant les mains avec ardeur, le Ciel réparera le mal que j'ai fait, et vous donnera de nouveaux moyens de bonheur. Votre belle-sœur doit me haïr, adoucissez ce sentiment, afin qu'elle puisse sans amertume, vous entendre quelquefois parler avec bonté de votre coupable amie. — Elle continua pendant assez long-temps encore à m'entretenir avec la même douceur, le même calme, et la même certitude de mourir. Il semblait que cette conviction avait dégagé son esprit de toutes les fausses idées dont elle s'était fait un système. Ses qualités naturelles reparaissaient, elle se plaisait dans les bons senti-

mens auxquels elle se livrait; et quoique la retrouver ainsi dût augmenter mes regrets, j'éprouvais une sorte de bien-être en revenant à l'estimer. Je jouissais de ce qu'elle me rendait son image, et me permettait de me souvenir d'elle, sans rougir de l'avoir si tendrement aimée. Quoiqu'il ne me restât plus l'espérance de la conserver, il m'était cependant très-pénible de l'entendre parler si long-temps, malgré la défense des médecins. Je la lui rappelai avec instance. — Quoi! me dit-elle, ne voyez-vous pas qu'il me reste à peine vingt-quatre heures à vivre! il y a seulement trois jours, ma chère Delphine, que je suis contente de moi; laissez-moi donc vous communiquer toutes mes pensées, apprendre de vous si elles sont bonnes, si elles sont dignes de ce Dieu protecteur, que vous prierez pour moi avec cette voix angélique qui doit pénétrer jusqu'à lui; mais allez vous reposer, ajouta-t-elle, vous redescendrez dans quelques heures; j'entends madame de Lebensei qui revient, elle me plaît, elle a l'air de m'aimer : et ma fille, hélas! j'ai mérité ce que j'éprouve; jamais

aucune confiance n'a existé entre nous. Adieu pour un moment, Delphine, mon cher enfant, adieu. — Elle me dit ces derniers mots avec le même accent, le même geste que dans sa grâce et dans sa santé parfaite. Cet éclair de vie, à travers les ombres de la mort, m'émut profondément, et je m'éloignai pour lui cacher mes pleurs.

En remontant chez moi, je trouvai Matilde qui m'attendait : il fallut lui dire le refus de sa mère ; elle en éprouva d'abord une douleur qui me toucha ; mais bientôt m'annonçant ce qu'elle appelait son devoir, j'eus à combattre les projets les plus durs et les plus violens. Elle me répéta plusieurs fois qu'elle voulait entrer chez sa mère, lui mener le prêtre quand il reviendrait, et la sauver enfin à tout prix. Elle accusait mad. de Lebensei de tout le mal, et se croyait obligée de ne pas approcher du lit de sa mère mourante, tant qu'auprès de ce lit il y avait une femme divorcée. Que sais-je! ses discours étaient un mélange de tout ce qu'un esprit borné et une superstition fanatique peuvent produire dans une personne qui n'est pas mé-

chante, mais dont le cœur n'est pas assez sensible pour l'emporter sur toutes ses erreurs. Ce ne sont point ses opinions seules qu'il faut en accuser : Thérèse n'en a-t-elle pas de semblable? mais son caractère doux et tendre puise à la même source des sentimens tout-à-fait opposés.

J'essayai vainement pendant une heure toutes les armes de la raison pour arriver jusqu'à la conviction de Matilde; on l'avait munie d'une phrase contre tous les argumens possibles. Cette phrase ne répondait à rien; mais elle suffisait pour l'entretenir dans son opiniâtreté. Je n'aurais rien obtenu d'elle, si j'avais continué à chercher à la persuader; mais j'eus heureusement l'idée de lui proposer un délai de vingt-quatre heures; elle saisit cette offre, qui, peut-être, la tirait de son embarras intérieur. Hélas! qui sait si Sophie sera en vie dans vingt-quatre heures! je ne la quitterai plus, de peur que Matilde, revenant à ses premières idées, ne la tourmentât pendant que je n'y serais pas.

Quoique je sois vivement occupée de l'état de mad. de Vernon, je ne puis re-

pousser une idée qui me revient sans cesse. Il y a sept jours aujourd'hui que Léonce attendait ma justification, et qu'il ne l'a pas reçue; dans huit jours il apprendra tout par la lettre de mad. de Vernon; quelle impression recevra-t-il alors? quel sentiment éprouvera-t-il pour moi? Ah! je ne le saurai pas, je ne dois pas le savoir. Adieu, ma sœur; hélas! mon voyage ne sera pas long-temps retardé, et la pauvre Sophie aura cessé de vivre avant même que M. de Mondoville ait pu répondre à sa lettre.

LETTRE XLIII.

Madame de Lebensei à mademoiselle d'Albémar.

Paris, ce 2 décembre.

QUELLE cruelle scène, mademoiselle, je suis chargée de vous raconter! mad. d'Albémar est dans son lit avec une fièvre ardente, et j'ai moi-même à peine assez de forces pour remplir les devoirs que

m'impose mon amitié pour vous et pour elle ; vous avez daigné, m'a-t-elle dit, vous souvenir de moi avec intérêt, et c'est peut-être à vous que je dois la bienveillance de cette créature parfaite ; comment pourrai-je jamais reconnaître un tel service ? quelle âme ! quel caractère ! et se peut-il que les plus funestes circonstances privent à jamais une telle femme de tout espoir de bonheur !

Mad. de Vernon n'est plus ; hier à onze heures du matin, elle expira dans les bras de Delphine : une fatalité malheureuse a rendu ses derniers momens terribles. Je vais mettre, si je le peux, de la suite dans le récit de ces douze heures, dont je ne perdrai jamais le souvenir : pardonnez-moi mon trouble, si je ne parviens pas à le surmonter.

Avant-hier à minuit, mad. d'Albémar redescendit dans la chambre de mad. de Vernon ; elle la trouva sur une chaise longue, son oppression ne lui avait pas permis de rester dans son lit. L'effrayante pâleur de son visage aurait fait douter de sa vie, si de temps en temps ses yeux ne s'étaient

ranimés en regardant Delphine. Delphine chercha dans quelques moralistes anciens et modernes, religieux et philosophes, ce qui était le plus propre à soutenir l'âme défaillante devant la terreur de la mort. La chambre était faiblement éclairée : mad. d'Albémar se plaça à côté d'une lampe dont la lumière voilée répandait sur son visage quelque chose de mystérieux. Elle s'animait en lisant ces écrits dans lesquels les âmes sensibles et les génies élevés ont déposé leurs pensées généreuses. Vous connaissez son enthousiasme pour tout ce qui est grand et noble; cette disposition habituelle était augmentée par le désir de faire une impression profonde sur le cœur de mad. de Vernon; sa voix si touchante avait quelque chose de solennel; souvent elle élevait vers l'Être-Suprême des regards dignes de l'implorer; sa main prenait le Ciel à témoin de la vérité de ses paroles, et toute son attitude avait une grâce et une majesté inexprimables.

Je ne sais où Delphine trouvait ce qu'elle lisait, ce qui peut-être lui était inspiré, mais jamais on n'environna la

mort d'images et d'idées plus calmes ; jamais on n'a su mieux réveiller au fond du cœur, ces impressions sensibles et religieuses qui font passer doucement des dernières lueurs de la vie, aux pâles lueurs du tombeau.

Tout-a-coup, à quelque distance de la maison de mad. de Vernon, une fenêtre s'ouvrit, et nous entendîmes une musique brillante, dont le son parvenait jusqu'à nous : dans le silence de la nuit, à cette heure, ce devait être une fête qui durait encore. Mad. de Vernon, maîtresse d'elle-même jusqu'alors, fondit en larmes à cette idée ; la même émotion nous saisit Delphine et moi, mais elle se remit la première, et prenant la main de mad. de Vernon avec tendresse : — Oui, lui dit-elle, ma chère amie, à quelques pas de nous, il y a des plaisirs, ici de la douleur ; mais avant peu d'années, ceux qui se réjouissent pleureront, et l'âme, réconciliée avec son Dieu comme avec elle-même, dans ces temps-là ne souffrira plus. — Mad. de Vernon parut calmée par les paroles de Delphine, et presque au même

instant, tous les instrumens cessèrent. Quel tableau cependant que celui dont j'étais témoin! un rapprochement singulièrement remarquable en augmentait encore l'impression, je venais d'apprendre par mad. de Vernon elle-même, qu'elle avait les plus grands torts à se reprocher envers mad. d'Albémar; et je réfléchissais sur l'enchaînement de circonstances qui donnait à mad. de Vernon, si accueillie, si recherchée dans le monde, pour unique appui, pour seule amie, la femme qu'elle avait le plus cruellement offensée.

Quand mad. de Vernon voulait parler à Delphine de son repentir, elle repoussait doucement cette conversation, l'entretenait de son amitié pour elle, avec une sorte de mesure et de délicatesse, qui écartait le souvenir de la conduite de mad. de Vernon, et ne rappelait que ses qualités aimables. Delphine apportait attentivement à son amie mourante les secours momentanés qui calmaient ses douleurs; elle la replaçait doucement et mieux sur son sopha, elle l'interrogeait sur ses souffrances avec les ménagemens les plus déli-

cats, et sans montrer ses craintes, elle laissait voir toute sa pitié; enfin le génie de la bonté inspirait Delphine, et sa figure devenue plus enchanteresse encore par les mouvemens de son âme, donnait une telle magie à toutes ses actions, que j'étais tentée de lui demander s'il ne s'opérait point quelque miracle en elle; mais il n'y en avait point d'autre que l'étonnante réunion de la sensibilité, de la grâce, de l'esprit et de la beauté !

Pauvre mad. de Vernon! elle a du moins joui de quelques heures très-douces, et pendant cette nuit j'ai vu sur son visage une expression plus calme et plus pure, que dans les momens les plus brillans de sa vie. J'espère encore que son âme n'a pas perdu tout le fruit du noble enthousiasme que Delphine avait su lui inspirer. Enfin le jour commença; c'était un des plus sombres et des plus glacés de l'hiver, il neigeait abondamment, et le froid intérieur qu'on ressentait, ajoutait encore à tout ce que cette journée devait avoir d'effroyable; je voyais que mad. de Vernon s'affaiblissait toujours plus, et que ses vomisse-

mens de sang devenaient plus fréquens et plus douloureux. Je suis convaincue que quand même elle eût évité les cruelles épreuves qu'elle a souffertes, elle n'aurait pu vivre un jour de plus.

Le médecin arriva et bientôt après mad. de Mondoville; je dois lui rendre la justice que son visage était fort altéré, elle avait l'air d'avoir beaucoup pleuré; mad. de Vernon le remarqua et lui fit un accueil très-tendre. Le médecin, après avoir examiné l'état de mad. de Vernon, qui ne l'interrogea même pas, sortit avec mad. de Mondoville; il est probable qu'il lui annonça que sa mère n'avait plus que quelques heures à vivre. Alors le confesseur de Matilde, qui n'a pas la modération et la bonté de quelques hommes de son état, décida l'aveugle personne dont il disposait à le conduire chez sa mère, malgré le refus qu'elle avait fait de le voir.

Au moment où nous vîmes Matilde entrer dans la chambre, accompagnée de son prêtre, nous tressaillîmes mad. d'Albémar et moi; mais il n'était plus temps de rien empêcher. Matilde, avec d'autant plus de

véhémence, qu'il lui en coûtait peut-être davantage, dit à mad. de Vernon : — Ma mère, si vous ne voulez pas me faire mourir de douleur, ne vous refusez pas aux secours qui peuvent seuls vous sauver des peines éternelles, je vous en conjure au nom de Dieu et de Jésus-Christ. — En achevant ces mots, elle se jeta à genoux devant sa mère. — Insensée! s'écria Delphine, pensez-vous servir l'être souverainement bon, en causant à votre mère l'émotion la plus douloureuse? — Vous perdez ma mère, s'écria Matilde avec indignation, vous Delphine, par vos ménagemens pusilianimes, vos incertitudes, et vos doutes; et vous, madame, dit-elle en se retournant vers moi, par l'intérêt que vous avez à écarter la religion qui vous condamne. — J'entendais ces paroles sans aucune espèce de colère, tant la situation de mad. de Vernon, et l'anxiété de Delphine m'occupaient : je remarquai seulement dans le visage de mad. de Vernon, une expression très-vive, et bientôt après, elle prit la parole avec une force extraordinaire dans son état.

— Ma fille, dit-elle à Matilde, je pardonne à votre zèle inconsidéré, je dois tout vous pardonner, car j'ai eu le tort de ne point vous élever moi-même; je n'ai point éclairé votre esprit, et les rapports intimes de la confiance n'ont point existé entre nous; j'ai soigné vos intérêts, mais je n'ai point cultivé vos sentimens, et j'en reçois la punition, puisque dans cet instant même, la mort ne saurait rapprocher nos cœurs : la mère et la fille ne peuvent s'entendre au moins une fois, en se disant un dernier adieu. Mais vous, monsieur, continua-t-elle en s'adressant au prêtre, qui jusqu'alors s'était tenu dans le fond de la chambre, les yeux baissés, l'air grave et ne prononçant pas un seul mot; mais vous, monsieur, pourquoi vous servez-vous de votre ascendant sur une tête faible, pour l'exposer à un grand malheur, celui d'affliger une mère mourante? J'ai beaucoup de respect pour la religion, mon cœur est rempli d'amour pour un Dieu bienfaisant, et sa bonté me pénètre de l'espoir d'une autre vie; mais ce serait mal me présenter au juge de toute

vérité, que de trahir ma pensée par des témoignages extérieurs, qui ne sont point d'accord avec mes opinions; j'aime mieux me confesser à Dieu dans mon cœur, qu'à vous, monsieur, que je ne connais point, ou qu'à tout autre prêtre avec lequel je n'aurais point contracté des liens d'amitié ou de confiance; je suis plus sûre de la sincérité de mes regrets, que de la franchise de mes aveux; nul homme ne peut m'apprendre si Dieu m'a pardonné, la voix de ma conscience m'en instruira mieux que vous. Laissez-moi donc mourir en paix, entourée de mes amis, de ceux avec qui j'ai vécu, et sur le bonheur desquels ma vie n'a que trop exercé d'influence; s'ils sont revenus à moi, s'ils ont été touchés de mon repentir, leurs prières imploreront la miséricorde divine en ma faveur, et leurs prières seront écoutées, je n'en veux point d'autres : cet ange, ajouta-t-elle en montrant Delphine, cet ange que j'ai offensé, intercédera pour moi auprès de l'Être-Suprême; retirez-vous maintenant, monsieur, votre ministère est fini, quand vous n'avez pas convaincu; si vous

vouliez employer tout autre moyen pour parvenir à votre but, vous ne vous montreriez pas digne de la sainteté de votre mission.

— Dès que mad. de Vernon eut fini de parler, le prêtre se mit à genoux, et baisant la croix qu'il portait sur sa poitrine, il dit avec un ton solennel qui me parut dur et affecté : — Malheur à l'homme qui veut sonder les voies du Christ et méconnaître son autorité! malheur à lui! s'il meurt dans l'impénitence finale. — Et faisant signe à Matilde de le suivre, ils s'éloignèrent tous les deux dans le plus profond silence.

Soit que mad. de Mondoville voulût retenir le prêtre, pour le ramener auprès de sa mère, lorsqu'elle n'aurait plus la force de s'y opposer; soit qu'elle crût que le service divin qu'on ferait pour madame de Vernon pendant qu'elle vivait encore, serait plus efficace, elle s'enferma dans son appartement pour dire des prières avec son confesseur, et quelques domestiques attachés aux mêmes opinions qu'elle : ainsi donc elle s'éloigna de sa mère

dans ses derniers momens, et ne lui rendit point les soins qu'elle lui devait. Un bizarre mélange de superstition, d'opiniâtreté, d'amour mal entendu du devoir, se combinait dans son âme avec une véritable affection pour sa mère; mais une affection dont les preuves amères et cruelles faisaient souffrir toutes les deux. Quoi qu'il en soit, c'est à cette singulière absence de la chambre de madame de Vernon, que Matilde a dû de n'être pas témoin d'une scène qui l'aurait pour jamais privée du repos et du bonheur.

Lorsque mad. de Mondoville et le confesseur furent éloignés, l'effort que mad. de Vernon avait fait, l'émotion qu'elle avait éprouvée, lui causèrent un vomissement de sang si terrible, qu'elle perdit tout-à-fait connaissance dans les bras de madame d'Albémar. Nos soins la rappelèrent encore à la vie, mais Delphine profondément effrayée de cet accident, que nous avions cru le dernier, était à genoux devant la chaise longue de mad. de Vernon, le visage penché sur ses deux mains pour essayer de les réchauffer; ses beaux cheveux

blonds, s'étant détachés, tombaient en désordre..... Dans ce moment, j'entendis ouvrir deux portes avec une violence remarquable dans une maison où les plus grandes précautions étaient prises, contre le moindre bruit qui pût agiter madame de Vernon. Un pas précipité frappe mon oreille, je me lève et je vois entrer Léonce une lettre à la main (c'était celle de madame de Vernon, qui contenait l'aveu de sa conduite). Il était tremblant de colère, pâle de froid, tout son extérieur annonçait qu'il venait de faire un long voyage : en effet, depuis sept jours et sept nuits, par les glaces de l'hiver, il était venu de Madrid sans s'arrêter un moment; il était entré dans la maison de madame de Vernon sans parler à personne, et comme énivré d'agitations et de souffrances physiques et morales.

Delphine tourna la tête, jetta un cri en voyant Léonce, et tendit les bras vers lui sans savoir ce qu'elle faisait; ce mouvement et l'altération des traits de Delphine achevèrent de déranger presque entièrement la raison de Léonce, et pre-

nant vivement le bras de Delphine comme pour l'entraîner : — Que faites-vous, s'écria-t-il, en s'adressant à mad. de Vernon, (dont il ne pouvait voir le visage, parce qu'un rideau à demi tiré devant sa chaise longue la cachait), que faites-vous de cette pauvre infortunée ? qu'elle nouvelle perfidie employez-vous contre elle ? Cette lettre que vous m'avez adressée en Espagne, le courrier qui la portait me l'a remise comme j'arrivais, comme je venais m'éclaircir enfin du doute affreux que le silence de Delphine et la lettre d'un ami faisaient peser sur moi : la voilà cette lettre, elle contient le récit de vos barbares mensonges. Je ne devais, disiez-vous, la recevoir qu'après le départ de Delphine; était-ce encore une ruse pour empêcher mon retour ici, pour faire tomber dans quelque piége en mon absence la malheureuse Delphine ? — Léonce, dit madame d'Albémar, que vous êtes injuste et cruel ! mad. de Vernon est mourante, ne le savez-vous donc pas ? — Mourante ! répéta Léonce, non je ne le crois pas, le feint-elle pour vous attendrir ? vous laisserez-vous en-

core tromper par sa détestable adresse ? Quoi Delphine ! vous m'aviez écrit que je devais en croire mad. de Vernon, et elle s'est servie de cette preuve même de votre confiance, pour me convaincre que vous aimiez M. de Serbellane, tandis que, victime généreuse, vous vous étiez sacrifiée à la réputation de mad. d'Ervins ! et vous Delphine, et vous qui me jugiez instruit de la vérité, vous avez dû penser que j'étais le plus faible, le plus ingrat, le plus insensible des hommes ; que je vous blâmais de vos vertus, que je vous abandonnais à cause de vos malheurs. J'ai des défauts, on s'en est servi pour donner quelque vraisemblance à la conduite la plus cruelle, envers l'être le plus aimable et le plus doux. Ce n'est pas tout encore : un obstacle de fortune me séparait de Matilde, cet obstacle est levé par Delphine, l'exemple d'une générosité sans bornes, la victime d'une ingratitude sans pudeur. On me laisse ignorer ce service, on la punit de l'avoir rendu ; tout est mystère autour de moi, je suis enlacé de mensonges, et quand j'apprends que je suis aimé, que je l'ai

toujours été (dit-il avec un son de voix qui déchirait le cœur), je suis lié, lié pour jamais ! je la vois cet objet de mon amour, de mon éternel amour, elle tend les bras vers son malheureux ami, tout son visage porte l'empreinte de la douleur, et je ne puis rien pour elle, et je l'ai repoussée quand elle se donnait à moi, quand elle versait peut-être des larmes amères sur ma perte, et c'est vous, répéta-t-il en interpellant mad. de Vernon, c'est vous !... —

L'inexprimable angoisse de cette malheureuse femme me faisait une pitié profonde, Delphine qui en souffrait plus encore que moi, s'écria : — Léonce, arrêtez ! arrêtez ! un accident funeste l'a mise au bord de la tombe ; si vous saviez depuis ce temps, par combien de regrets touchans et sincères, elle a tâché de réparer la faute que l'amour maternel l'avait entraînée à commettre ! — Elle sera bien punie, s'écria Léonce, si c'est sa fille qu'elle a voulu servir, elle se reprochera son malheur comme le mien. Rompez, femme perfide, dit-il à mad. de Vernon, rompez le lien que vous avez tissu de faus-

setés; rendez-moi ce jour, le matin de ce jour où je n'avais pas entendu votre langage trompeur, où j'étais libre encore d'épouser Delphine, rendez-le moi. — Oh! Léonce, répondit madame de Vernon, ne me poursuivez pas jusques dans la mort, acceptez mon repentir. — Revenez à vous-même, interrompit Delphine en s'adressant à Léonce, voyez l'état de cette infortunée, pourriez-vous être inaccessible à la pitié? — Pour qui, de la pitié? reprit-il avec un égarement farouche, pour qui? pour elle, ah! s'il est vrai qu'elle se meurt, faites que le Ciel m'accorde de changer de sort avec elle, que je sois sur ce lit de douleur regretté par Delphine, et qu'elle porte à ma place les liens de fer dont elle m'a chargé; qu'elle acquitte cette longue destinée de peines à laquelle sa dissimulation profonde m'a condamné. — Barbare, s'écria Delphine, que faut-il pour vous attendrir, pour obtenir de vous un doux mot qui console les derniers momens de la pauvre Sophie? et moi donc aussi, n'ai-je pas souffert? depuis que j'ai perdu l'espoir d'être unie à vous, un

jour s'est-il passé sans que j'aie détesté la vie ? je vous demande au nom de mes pleurs..... — Au nom de vos malheurs qu'elle a causés, interrompit Léonce, que me demandez-vous ? —

Delphine allait répondre, mad. de Vernon se levant presque comme une ombre du fond du cercueil, et s'appuyant sur moi, fit signe à Delphine de la laisser parler. Comme elle s'avançait soutenue de mon bras, elle sortit de l'enfoncement dans lequel était placé sa chaise longue, et le jour éclairant toute sa personne, Léonce fut frappé de son état, qu'il n'avait pu juger encore : ce spectacle abattit tout-à-coup sa fureur, il soupira, baissa les yeux, et je vis, même avant que mad. de Vernon se fût fait entendre, combien toute la disposition de son âme était changée.

— Delphine, dit alors madame de Vernon, ne demandez pas à Léonce un pardon qu'il ne peut m'accorder, puisque tout son cœur le désavoue. J'ai peut-être mérité le supplice qu'il me fait éprouver ; vous aviez, chère Delphine, répandu trop de douceur sur la fin de ma vie, je n'étais

pas assez punie ; mais obtenez seulement qu'il me jure de ne pas faire le malheur de Matilde, que mes fautes soient ensevelies avec moi, que leurs suites funestes ne poursuivent pas ma mémoire ; obtenez de lui qu'il cache à Matilde l'histoire de son mariage, et de ses sentimens pour vous. — A qui voulez-vous, répondit Léonce, dont l'indignation avait fait place au plus profond accablement, à qui voulez-vous que je promette du bonheur ? hélas ! je n'ai, je ne puis répandre autour de moi que de la douleur. — Si vous me refusez aussi cette prière, répondit mad. de Vernon, ce sera trop de dureté pour moi, oui, trop en vérité. — Je la sentis défaillir entre mes bras, et je me hâtai de la replacer sur son sopha.

Delphine animée par un mouvement généreux, qui l'élevait au-dessus même de son amour pour Léonce, s'approcha de mad. de Vernon, et lui dit avec une voix solennelle, avec un accent inspiré : — Oui, c'est trop, pauvre créature ! et ce cruel, insensible à nos prières, n'est point auprès de toi l'interprète de la justice du

Ciel. Je te prends sous ma protection ; s'il t'injurie, c'est moi qu'il offensera, s'il ne prononce pas à tes pieds les paroles qui font du bien à l'âme, c'est mon cœur qu'il aliénera : tu lui demandes de respecter le bonheur de ta fille, hé bien ! je réponds moi de ce bonheur, il me sera sacré, je le jure à sa mère expirante, et si Léonce veut conserver mon estime, et ce souvenir d'amour, qui nous est cher encore au milieu de nos regrets, s'il le veut, il ne troublera point le repos de Matilde, il n'altérera jamais le respect qu'elle doit à la mémoire de sa mère. Femme trop malheureuse ! dont Léonce n'a point craint de déchirer le cœur, je me rends garant de l'accomplissement de vos souhaits, écoutez-moi de grâce, n'écoutez plus que moi seule. — Oui, dit madame de Vernon, d'une voix à peine intelligible, je t'endends, Delphine, je te bénis, la bénédiction des morts est toujours sainte, reçois-la, viens près de moi......... — Elle posa sa tête sur l'épaule de Delphine ; Léonce, en voyant ce spectacle, tombe à genoux aux pieds du lit de madame de

Vernon, et s'écrie : — Oui, je suis un misérable furieux, oui Delphine est un ange, pardonnez-moi, pour qu'elle me pardonne ; pardonnez-moi le mal que j'ai pu vous faire. — Entendez-vous, Sophie, dit madame d'Albémar à madame de Vernon, qui ne répondait plus rien à Léonce ; entendez-vous, son injustice est déjà passée, il revient à vous. — Oui, répondit Léonce, il revient à vous, et peut-être il va mourir...... — En effet, tant d'agitations, un voyage si long au milieu de l'hiver et sans aucun repos, l'avaient jeté dans un tel état, qu'il tomba sans connaissance devant nous.

Jugez de mon effroi, jugez de ce qu'éprouvait Delphine ! les mains déjà glacées de mad. de Vernon retenaient les siennes, elle ne pouvait s'en éloigner, et cependant, elle voyait devant elle Léonce, étendu comme sans vie sur le plancher. Mad. de Vernon au milieu des convulsions de l'agonie, saisit encore une fois la main de Delphine avant que d'expirer : Delphine dans un état impossible à dépeindre, soutenait dans ses bras le corps de son amie,

et me répétait les yeux fixés sur Léonce : — Mad. de Lebensei, juste Ciel ! vit-il encore ?...... dites-le moi...... — A mes cris madame de Mondoville arriva précipitamment ; sa mère ne vivait plus, et son mari qu'elle croyait en Espagne, était sans connaissance devant ses yeux. Elle attribua son état au saisissement causé par la mort de sa mère ; et profondément touchée de le voir ainsi, elle montra pour le secourir une présence d'esprit, et une sensibilité qui pouvaient intéresser à elle.

On transporta Léonce dans une autre chambre, Delphine était restée pendant ce temps immobile, et dans l'égarement. Son amie qui n'était plus reposait toujours sur son sein, elle m'interrogeait des yeux sur ce que je pensais de l'état de Léonce ; je l'assurai qu'il serait bientôt rétabli, et que l'émotion et la fatigue avaient seules causé l'accident qu'il venait d'éprouver. Mad. de Mondoville rentra dans ce moment avec ses prêtres, et tout l'appareil de la mort. Delphine comprit alors que mad. de Vernon avait cessé de vivre, et plaçant doucement sur son lit cette femme à la fois

intéressante et coupable, elle se mit à genoux devant elle, baisa sa main avec attendrissement et respect, et s'éloignant, elle se laissa ramener par moi dans sa maison, sans rien dire.

Je l'ai fait mettre au lit, parce qu'elle avait une fièvre très-forte. Nous avons envoyé plusieurs fois savoir des nouvelles de Léonce, il est revenu de son évanouissement assez malade, mais sans danger. M. Barton qui, par un heureux hasard, était arrivé hier au soir, est venu pour voir Delphine ce matin; elle était si agitée, qu'il n'eût pas été prudent de la laisser s'entretenir avec lui. Il m'a dit seulement qu'ayant obtenu de madame d'Albémar, de ne pas écrire à Léonce, de peur de l'irriter contre sa belle-mère, il avait cru cependant devoir dire quelques mots pour le calmer, dans une lettre qu'il lui avait adressée; mais l'obscurité même de cette lettre, et le silence de Delphine, avaient jeté Léonce dans une si violente incertitude, qu'il était parti d'Espagne à l'instant même, se flattant d'arriver à Paris avant le départ de mad. d'Albémar pour le Languedoc.

M. Barton ne m'a point caché qu'il était inquiet des résolutions de Léonce ; il reçoit les soins de mad. de Mondoville avec douceur, mais quand il est seul avec M. Barton, il paraît invariablement décidé à passer sa vie avec mad. d'Albémar : sa passion pour elle est maintenant portée à un tel excès, qu'il semble impossible de la contenir. M. Barton n'espère que dans le courage et la vertu de madame d'Albémar. Il croit qu'elle doit se refuser à revoir Léonce, et suivre son projet de retourner vers vous ; c'est aussi la détermination de Delphine, je n'en puis douter, car je l'ai entendue répéter tout bas, quand elle se croyait seule, *Non je ne dois pas le revoir, je l'aime trop, il m'aime aussi, non, je ne le dois pas, il faut partir.*

Cependant, que vont devenir Léonce et Delphine ? avec leurs sentimens, et dans leur situation, comment vivre ni séparés ni réunis ? Mon mari est venu me rejoindre, il m'a rendu le courage qui m'abandonnait. Il dit qu'il veut essayer d'offrir des consolations à madame d'Albémar ; mais quel bien lui-même, le plus éclairé, le

plus spirituel des hommes, quel bien peut-il lui faire? votre parfaite amitié, mademoiselle, vous fera-t-elle découvrir des consolations que je cherche en vain? Je crois à l'énergie du caractère de madame d'Albémar, à la sévérité de ses principes, mais ce qui n'est, halas! que trop certain, c'est qu'il n'existe aucune résolution, qui puisse désormais concilier son bonheur et ses devoirs.

Agréez, mademoiselle, l'hommage de mes sentimens pour vous.

ÉLISE DE LEBENSEI.

FIN DU SECOND VOLUME.

